Les Odes

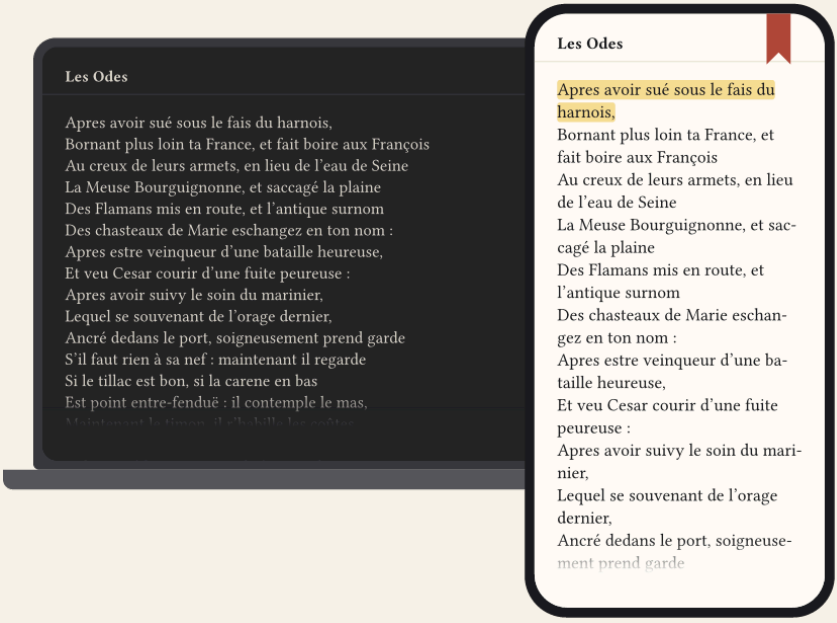
Pierre de Ronsard

1550

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Le résumé et les commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Sommaire

AU ROY. 10
LE PREMIER LIVRE DES ODES 13
ODE I. Au Roy Henri II de ce nom, Sur la Paix faicte entre luy et le Roy d'Angleterre, l'an 1550. 13
ODE II. A LUY-MESME 26
ODE III. A LA ROYNE SA FEMME. 28
Ode IIII. A MADAME MARGUERITE, Sœur du Roy, Duchesse de Savoye. 31
ODE V. A CHARLES, CARDINAL de Lorraine. 34
ODE VI. LA VICTOIRE DE FRANÇOIS de Bourbon, Comte d'Anguien, à Cerizoles. 36
ODE VII. AU SEIGNEUR DE CARNAVALET. 40
ODE VIII. USURE A LUYMESME. 44
ODE IX. LA VICTOIRE DE GUY DE CHABOT, Seigneur de Jarnac. 45
ODE X. A MICHEL DE L'HOSPITAL, Chancelier de France. 50
ODE XI. A JOACHIM DU BELLAY, Angevin. 76
ODE XII. A BOUJU, Angevin. 82
ODE XIII. A JEAN D'AURAT, Lecteur du Roy. 84
ODE XIIII. A ANTOINE DE BAIF. 86
ODE XV. A JEAN MARTIN. 87
ODE XVI. 89
ODE XVII. A CASSANDRE. 92
ODE XVIII. A JOACHIM DU BELLAY, Angevin. 92
ODE XIX. AVANT-VENUE DU PRINTEMPS. 94
ODE XX. 97
ODE XXI. A PIERRE PASCHAL. 100
ODE XXII. A SA LYRE. 102
LE SECOND LIVRE DES ODES 104
ODE I. AU ROY HENRY II. 104
ODE II. A CALLIOPE 107
ODE III. CONSOLATION à la Royne de Navarre, sur la mort de Charles de Valois Duc d'Orleans. 109
ODE IIII. CONTRE LES AVARICIEUX, et ceux qui prochains de la mort bastissent 111
ODE V. A CASSANDRE. 113

ODE VI. PROPHETIE DU DIEU de la Charante. 115
ODE VII. 117
ODE VIII. 118
ODE IX. A LA FONTAINE BELLERIE. 119
ODE X. 120
ODE XI. 121
ODE XII. 121
ODE XIII. 122
ODE XIIII. 124
ODE XV. A SA GUITERRE. 126
ODE XVI. CONTRE DENISE Sorciere. 130
ODE XVII. A LA FOREST de Gastine. 132
ODE XVIII. A CASSANDRE. 133
ODE XIX. A ELLE MESME. 134
ODE XX. 136
ODE XXI. 137
ODE XXII. 137
ODE XXIII. 138
ODE XXIIII. 139
ODE XXV. 140
ODE XXVI 142
ODE XXVII. 142
ODE XXVIII. PALINODIE A DENYSE. 143
ODE XXIX. A SON LICT. 146
ODE XXX. 147
ODE XXXI. DE LA FLEUR DE LA VIGNE. 148
ODE XXXII. LES PEINTURES d'un Païsage. 149
ODE XXXIII. A REMY BELLEAU. 152
ODE XXXIIII. 153
ODE XXXV. 153
ODELETTE XXXVI 154
ODE XXXVII. 155
ODE XXXVIII. 156
ODE XXXIX. 157
ODE XL. 160
LE TROISIEME LIVRE DES ODES 163
ODE I. AU ROY HENRY II. 164

ODE II. A LA ROYNE. 168
ODE III. A MONSIEUR LE DAUPHIN. 172
ODE IIII. A LA ROYNE D'ESCOSSE, pour lors Royne de France. 181
ODE V. AU ROY, pour lors nommé Monseigneur le Duc d'Orléans. . . . 181
ODE VI. A MONSEIGNEUR LE DUC D'ALENÇON, pour lors nommé Monseigneur le Duc d'Angoulesme. 187
ODE VII. A Mes Dames, desquelles l'une fut Madame la Duchesse de Lorraine, l'autre fut Royne d'Espagne, l'autre est la Royne de Navarre. . . . 194
ODE VIII. A DIANE DE POITIERS, Duchesse de Valentinois. 197
ODE IX. A PHOEBUS, luy vouant ses cheveux. 199
ODE X. A MADELEINE. 200
ODE XI. A LA FONTAINE BELLERIE. 200
ODE XII. A DENYS LAMBIN, Lecteur du Roy. 201
ODE XIII. EPIPALINODIE. 202
ODE XIIII. DE LA VENUE DE L'ESTÉ. 203
ODE XV. SUR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS, Dauphin de France, fils du Roy Henry II. 206
ODE XVI. A JANNE. 207
ODE XVII. A IOACHIM DU BELLAY ANGEVIN. 208
ODE XVIII. DE LA CONVALESCENCE DE JOACHIM DU BELLAY 1550. 210
ODE XIX. DES BAISERS. 211
ODE XX. A MACLOU DE LA HAIE. 211
ODE XXI. A CUPIDON. 212
ODE XXII. AUX MOUSCHES A MIEL. 214
ODE XXIII. A UN ROSSIGNOL. 215
ODE XXIV. COMPLAINTE DE GLAUQUE à Scylle Nymphe. 216
ODE XXV. A CHARLES DE PISSELEU. 218
ODE XXVI. A ANTOINE CHASTEIGNER. 219
ODE XXVII. LA DEFLORATION DE LEDE. 221
ODE XXVIII. A MERCURE. 228
ODE XXIX. A MICHEL PIERRE DE MAULEON, Protenotaire de Durban. 229
ODE XXX. A REMY BELLEAU 231
ODE XXXI. A GASPAR D'AUVERGNE. 232
ODE XXXII. 234
ODE XXXIII. 235
ODE XXXIIII. 236

LE QUATRIESME LIVRE DES ODES 237
ODE I. AU ROY HENRY II. 237
ODE II. EPITHALAME d'Anthoine de Bourbon, et de Janne Royne de Navarre. 238
ODE III. AU PAIS DE VANDOMOIS. 242
ODE IIII. DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE. 244
ODE V. AU FLEUVE DU LOIR. 247
ODE VI. A GUY PACATE. 249
ODE VII. VOEU A LUCINE. 251
ODE VIII. DU JOUR NATAL DE SA DAME. A Ioland Chantre. 252
ODE IX. AU REVERENDISSIME CARDINAL DU BELLAY. 253
ODE X. VOEU AU SOMME. 256
ODE XI. 257
ODE XII. 257
ODE XIII. 259
ODE XIIII. A LA SOURCE DU LOIR. 260
ODE XV. LE RAVISSEMENT DE CEPHALE, divisé en trois poses. 261
ODE XVI. 269
ODE XVII. 270
ODELETTE XVIII. 270
ODE XIX. 271
ODE XX. A RENÉ D'URVOI. 272
ODE XXI. AUX MUSES, A VENUS, aux Graces, aux Nymphes, et aux Faunes. 274
ODE XXII. 275
ODE XXIII. 275
ODE XXIIII. 276
ODE XXV. 277
ODE XXVI. 278
ODE XXVII. 279
ODE XXVIII. A MELIN DE SAINCT GELAIS. 279
ODELETTE XXIX. 284
ODE XXX. 286
ODE XXXI. 287
ODE XXXII. 289
ODE XXXIII. 290
ODE XXXIIII. 290
ODE XXXV. 290

ODE XXXVI. 291
ODE XXXVII. 292
ODE XXXVIII. 293
ODE XXXIX. 293
ODE XL. 294
ODELETTE XLI. 295
ODE XLII. 295
ODE XLIII. 297
ODE XLIIII. 297
ODE XLV. 298
ODE XLVI. 299
LE CINQUIESME LIVRE DES ODES 301
ODE I. Au Roy Henry II, sur les Ordonnances faites l'an 1550. 301
ODE II. A MADAME MARGUERITE, qui depuis a esté Duchesse de Savoye. 304
ODE III. 313
ODE IIII. SUR LE TRESPAS DE MARGUERITE DE FRANCE Royne de Navarre. Traduction des vers Latins de Jan d'Aurat. 317
ODE V. HYMNE TRIOMPHAL d'elle-mesme. 318
Ode Pastorale VI. A ELLE-MESME, ... 331
ODE VII. A PHOEBUS, pour guarir le Roy Charles IX. 334
ODE VIII. AU ROY CHARLES, luy donnant un Leon Hebrieu. 338
ODE IX. A ROBERT DE LA HAYE. 339
ODE X. 342
ODE XI. 345
ODE XII. 349
ODE XIII. 350
ODE XIIII. 355
ODE XV. 357
ODE XVI. 358
ODELETTE XVII. 359
ODE XVIII. 359
ODE XIX. 361
ODE XX. 362
ODE XXI. 363
ODE XXII. 363
ODE XXIII. 364
ODE XXIIII. 365

ODE XXV. A ANDRÉ THEVET ANGOULMOISIN. 366
ODE XXVI. 369
ODE XXVII. 370
ODE XXVIII. 371
ODE XXIX. 371
ODELETTE XXX. 373
ODE XXXI. 373
ODE XXXII. 375
ODE XXXIII. 376
ODE XXXIIII. 377
ODE XXXV. LES ESTOILLES, envoyées à Monsieur de Pibrac en Poulongne. 381
ODE XXXVI. A SA MUSE. 385
SUPPLÉMENT 386
[Préface de 1550.] AU LECTEUR. 386
AVERTISSEMENT au Lecteur 389
SONNET 392
SONNET 392
SONNET 393
SONNET 393
SONNET 394
SURAVERTISSEMENT AU LECTEUR 394
RECUEIL DES ODES RETRANCHÉES AUX ÉDITIONS PRÉCÉDENTES 396
A IAN DORAT 396
A RENÉ D'ORADOUR, Abbé de Beus. 397
A MARGUERITE 399
DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMI 400
A LA MUSE CLEION, Pour celebrer Maclou de la Haie, le premier jour du mois de Mai. 401
A CHARLES DE PISSELEU, Evesque de Condon [1544-1564] 401
A SA MUSE 403
A RENÉ MACÉ Vandomois. 403
A SON LUT. 404
A GASPARD D'AUVERGNE 408
A LUI MESME. 412
A Gaspar d'Auvergne. 1550 413
HINNE A SAINT GERVAISE, ET PROTAISE. 415

A MACLOU DE LA HAIE Sur le traité de la paix fait entre le Roi François, et Henri d'Angleterre, 1545. 416
Hinne à la Nuit. 417
A SON LIVRE. 418
[Sans titre, mais adressée à Grevin en 1560, à Grujet en 1571] 419
DE FEU LAZARE DE BAIF A CALIOPE. 420
A JOACHIM DU BELLAI ANGEVIN. 421
A BOUJU ANGEVIN. 421
CONTRE UN QUI LUY DEROBA SON HORACE. 423
A CASSANDRE FUIARDE 423
DES ROSES PLANTÉES PRÉS UN BLÉ. 424
[ODE. EN DIALOGUE. 1555] 425
Imitation d'Anacreon. 1555 427
AVANTENTRÉE DU ROI TRESCRESTIEN à Paris, L'an 1549. 428
A CASSANDRE. 431
D'UN ROSSIGNOL ABUSÉ. 432
CHANT DE FOLIE A BACCHUS. 435
A DIEU POUR LA FAMINE. 436
A CASSANDRE. 438
CONTRE LA JEUNESSE FRANÇOISE CORROMPUE. 439
A SON RETOUR DE GASCONGNE VOIANT DE LOIN PARIS. 441
Les Dons de Jaquet à Isabeau. 1554 443
A SA MAISTRESSE. 444
Odelette à son bouquet. 1555 444
Odelette à l'Arondelle. 1555 445
ODELETTE. à Ian Brinon, et à sa Sidere. 446
ODE SAPPHIQUE. 446
VERS SAPPHIQUES. 447
ODE. 448
PIÈCES PUBLIÉES APRÈS 1578 450
MAGIE, OU DELIVRANCE D'AMOUR. 450
AU LECTEUR. 453

AU ROY.

Apres avoir sué sous le fais du harnois,
Bornant plus loin ta France, et fait boire aux François
Au creux de leurs armets, en lieu de l'eau de Seine
La Meuse Bourguignonne, et saccagé la plaine
Des Flamans mis en route, et l'antique surnom
Des chasteaux de Marie eschangez en ton nom :
Apres estre veinqueur d'une bataille heureuse,
Et veu Cesar courir d'une fuite peureuse :
Apres avoir suivy le soin du marinier,
Lequel se souvenant de l'orage dernier,
Ancré dedans le port, soigneusement prend garde
S'il faut rien à sa nef : maintenant il regarde
Si le tillac est bon, si la carene en bas
Est point entre-fenduë : il contemple le mas,
Maintenant le timon, il r'habille les coûtes,
Les carreaux et les aiz, et les tables dissoutes :
Et bien qu'il soit au port, il n'a moindre souci
De sa nef, qu'en tempeste, et se rempare ainsi
Que s'il estoit enclos au milieu de l'orage,
Et ne se veut fier au tranquille visage
Du ciel ny de la mer pour se donner à l'eau,
Que premier il n'ait bien calfeutré son vaisseau.

Ainsi apres avoir (la guerre estant finie)
De vivres et de gens ta frontiere garnie,
Fait nouveaux bastions, flanqué chasteaux et forts,
Remparé tes citez, fortifié tes ports :

Bref, apres avoir fait ce qu'un Prince doit faire
Et en guerre et en paix utile et necessaire
Pour tenir ton pays en toute seureté :
Sire, j'offenserois contre ta Majesté,
Si comme un importun je venois d'aventure
Entre-rompre tes jeux d'une longue escriture,
Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps
Apres mille travaux, prendre tes passe-temps
Pour retourner plus frais aux œuvres de Bellonne.
Toutefois le desir qui le cœur m'éguillonne

De te monstrer combien je suis ton serviteur,
Me fait importuner ta Royale grandeur :
Et si en ce faisant je commets quelque vice,
Il vient du seul desir de te faire service,
Qui presse mon devoir de mettre un œuvre mien
Sous la protection de ton nom treschrestien,
Le sacrant à tes pieds : C'est Prince, un livre d'Odes
Qu'autres-fois je sonnay suivant les vieilles modes
D'Horace Calabrois, et Pindare Thebain,
Livre trois fois heureux, si tu n'as à desdain
Que ma petite lyre ose entre tes trompettes
Re-bruire les chansons de ces divins Poëtes :
Et que mon petit Myrthe ose attoucher le rond
Des Lauriers, que la guerre a mis dessus ton front.

Mais que dy-je à desdain ! j'ay tant de confiance
En ta grave douceur, que ta magnificence
D'un sourcy desdaigneux ne refusera pas
Mon ouvrage donné, tant soit-il humble et bas :
Imitateur des Dieux, qui la petite offrande
Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus grande,
Et bien qu'ils soient seigneurs, jamais n'ont à mespris
Des pauvres les presens, tant soient de petit pris.

Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,
Hercule, qui tua les monstres de la terre,
Allant pour estre fait d'Olympe citoyen,
Ne refusa d'entrer au toict Molorchien :
Et mesme ce grand Dieu, qui la tempeste jette,
De Bauce, et Philemon entré dans la logette,
De deux ou de trois fleurs son chef environna,
Que Bauce de bon cœur en present luy donna :
Et tousjours à sa feste en Lybie honorée
Ne luy tombe un taureau à la corne dorée,
Mais souvent un aigneau : car sa grande bonté
Ne prend garde aux presens, mais à la volonté.

Ainsi suivant les Dieux, je te suppli' de prendre
A gré ce petit don pour l'usure d'attendre
Un present plus parfait et plus digne d'un Roy,
Que ja ma Calliope enfante dedans moy.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Ce-pendant je priray ta puissance divine,
Ainsi que Jupiter Callimache en son Hymne,
» Donne moy (ce dit-il) des vertus et du bien :
» Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,
» Le bien sans la vertu : ô Jupiter, assemble
» Tous ces deux poincts en un, et me les donne ensemble.

Les vertus et les biens que je veux recevoir
D'un si puissant Monarque, est un jour de pouvoir
Amener ton Francus suivy de mainte trope
De guerriers, pour donter les Princes de l'Europe.
Mais il te faut payer les frais de son arroy :
Car il ne veut venir qu'en majesté de Roy,
Bien qu'il soit fugitif, et qu'il n'ait en partage
Sinon du pere sien la force et le courage.

Aussi tu porterois la honte sur les yeux,
Si luy qui fut jadis l'ayeul de tes ayeux,
Le fils d'un si grand Roy, venoit seulet en France
Donner à tes ayeux la premiere naissance.

Puis qu'il a donc trouvé le vent si à propos,
Fay luy haster le pas, et luy romp le repos
Qui le tient paresseux au rivage d'Epire,
Fraudé de son chemin par faute de navire,
De vivres et de gens : ouvrier je suis tout prest
De charpenter sa nef et dresser son apprest,
Pourveu que ta grandeur Royale favorise
A ton ayeul Francus, et à mon entreprise.

LE PREMIER LIVRE DES ODES

DE P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

ODE I. Au Roy Henri II de ce nom, Sur la Paix faicte entre luy et le Roy d'Angleterre, l'an 1550.

Strophe 1.

» Toute royauté qui desdaigne
» D'avoir la vertu pour compaigne,
» Et la loger en sa maison,
» Tousjours de l'heur outrecuidée
» Court vague sans estre guidée
» Du frein qui pend à la raison.
O Roy par destin ordonné
Pour commander seul à la France,
Dieu de sa grace t'a donné
Ce double honneur dés ton enfance :
Dieu seul (apres la longue horreur
De Mars vomissant sa fureur,
Et l'apre venin de sa rage
Sur ton pays noircy d'orage)
Par l'effort d'un bras souverain
A fait ravaller la tempeste,
Et ardre à l'entour de ta teste
Un air plus tranquille et serain.

Antistro.

» Tousjours le bon esprit du sage
» Accroist les vertus d'avantage
» Que jeune il emprunta des cieux.
Ta majesté jeune et prudente
Au double les siennes augmente
D'un artifice ingenieux :
Aussi mille felicitez
Ont bien-heuré toute ta race,
Et toi ROY de tant de citez
Qui se courbent devant ta face,
Dés long temps tu fus honoré
Comme seul Prince decoré
De biens et de vertus ensemble
Que le destin en un t'assemble.
Mais ce bien qu'ores tu nous fais,
Te donne l'honneur en partage,
Pour avoir fait reverdir l'âge
Où florissoit l'antique Paix.

Epode.

La Paix osta le debat
Du Chaôs, quand la premiere
Assoupit le lourd combat
Qui aveugloit la lumiere.
Elle seule osa tenter
D'effondrer le ventre large
Du grand Tout, pour enfanter
L'obscur fardeau de sa charge :
Puis desmembrant l'univers
En quatre quartiers divers,
Sa main artizane et sainte
Les lia de cloux d'aimant,
Tous les quatre s'entre-aimant
D'une paisible contrainte.

Stro. 2.

Adonc meslant en ce grand monde
Sa douce force vagabonde,
Les asseura d'un doux repos :
Elle fist bas tomber la terre,
Et tournoyer l'eau qui la serre
De ses bras vagues et dispos :
Du Soleil allongea les yeux
En forme de fleches volantes,
Et d'ordre fist baler aux cieux
L'ordre des estoilles roulantes :
Elle courba le large tour
De l'air qui cerne tout autour
Le rond du grand parc où nous sommes,
Peuplant sa grande rondeur d'hommes
D'un mutuel accroissement :
Car par tout où voloit la belle,
Les Amours voloient avec elle,
Chatouillans les cœurs doucement.

Antistro.

Lors pour sa juste recompense
Le saint Monarque qui dispense
Tout en tous (dont le grave front

En se clinant pour faire sine,
Croulle la terre et la racine
Du firmament jusques au fond)
A la Paix assigna le lieu
Du droict costé de sa puissance :
Le gauche ordonna pour le Dieu
Que le sang nourrist dés enfance.

De l'une les Princes il oingt,
De l'autre durement les poingt,
Tous effroyez d'ouyr les armes
Craquer sus le doz des gendarmes :
De l'une jadis honora
Les bons Peres du premier âge,
Et de l'autre il aigrit la rage
Contre Ilion, que devora

Epode.

Le feu Grec, quand mille naufs,
Ainçois mille estranges foudres
Esclaterent mille maux
Dessus les Troyennes poudres.
Tandis que le feu tournoit
Forcenant parmy la ville,
Et que l'Argive s'ornoit
De la despouille servile,
Une aspre fureur d'esprit
Le cœur de Cassandre esprit :
Et comme Phœbus l'affole
Son corps tremblant ça et là,
A Francus elle parla,
Qui n'entendoit sa parole.

Stro. 3.

Bien que le feu Gregeois nous arde,
Tant soit violent, il n'a garde
D'estoufer pourtant ton renom,
Enfant dont la race fatale
Dedans la terre Occidentale
Fera re-germer nostre nom.

Desja la Dunouë t'attend
Sur le bord de sa rive humide,
Et ce grand marest qui s'estend
Pres des lévres de l'eau Pontide :
C'est là, c'est là, c'est où tu dois
Pour quelque temps donner tes lois :
C'est où l'arrest des Dieux t'ottroye
Fonder encore une autre Troye,
Resuscitant par ton moyen
L'honneur des tiens, et leur proësse,
Ayant vangé dessus la Grece
L'outrage fait au sang Troyen.

Antistro.

Apres le cours de quelque année,
L'ire de Cerés forcenée
Pour devot n'avoir satisfait
A ses honneurs, toute mutine
Te contraindra par la famine
De quitter ton mur imparfait.

Horriblant ton corps de la peau
D'un tigre, desja ce me semble
Je te voy guider un troupeau
De vingt mille Troyens ensemble :
Je voy ce troupeau pelerin
Desja bien loin outre le Rhin
Enrichir Troye de louanges
Et du butin des Rois estranges,
Ayant trompé mille peris,
Ains que bastir aux bords de Seine
Les murs d'une ville hautaine
Du nom de mon frere Pâris.

Epode.

Ja desja j'entens la vois
De Seine qui te desire,
Et la desfaite des Rois
Esclaves de ton Empire :
J'entens le bruit des chevaux

Et le cliquetis des armes,
Et toy noble de travaux
Commander à tes gendarmes.
Ores tu ne puis sçavoir
Comme enfant, ny concevoir
Ton heur que je prophetise :
Quand l'âge t'animera,
Alors ton bras s'armera
Pour achever l'entreprise.

Stro. 4.

A-tant acheva la Prestresse,
Et folle du Dieu qui luy presse
L'estomac chagrin et felon,
En rechignant s'en est allée
Nuds pieds et toute eschevelée
Dessous l'image d'Apollon.

Andromache qui remâcha
Les mots de Cassandre esvolée,
Son fils secrettement cacha
Sous une voute reculée :
Car Junon qui ne vouloit plus
Que le nom Troyen revint sus,
Ardoit d'en abatre la race,
Et Francus tuer sur la place,
Sans Jupin qui l'enfant mua
En une semblance animée,
Que Pyrrhe de sa main armée
D'une tour à terre rua.

Antistro.

De faux sang la place fut teinte :
Ainsi la fraude de la feinte
Le corps de Francion sauva.
En Buthrote, vivant sa mere,
Bastist le tombeau de son pere,
Qu'entre les Grecs il esleva.
Son cœur elle ouvrit d'un couteau,
Ayant sceu la fausse merveille,

Comme l'orage avoit sous l'eau
Noyé son fils pres de Marseille.
De pleurs la tombe il honora,
Et de beaux jeux la decora,
Par joustes esprouvant l'adresse
De la Phrygienne jeunesse :
Puis faisant la vague escumer,
Invoquant Junon et Neptune,
Il alla chercher sa fortune
Au gré des vents et de la mer.

Epode.

Muse, repren l'aviron,
Et racle la prochaine onde
Qui nous baigne à l'environ
Sans estre ainsi vagabonde.
» Tousjours un propos desplaist
» Aux oreilles attendantes,
» Si plein, outre reigle, il est
» De paroles abondantes.
» Celuy qui en peu de vers
» Estraint un sujet divers,
» Se met au chef la couronne :
» De ceste fleur que voici,
» Et de celle et celle aussi
» La mousche son miel façonne.

Stro. 5.

Diversement, ô Paix heureuse,
Tu es la garde vigoreuse
Des peuples et de leurs citez :
Des royaumes les clefs tu portes,
Tu ouvres des villes les portes,
Serenant leurs adversitez.
Bien qu'un Prince voulust darder
Les flots armez de son orage,
Et tu le viennes regarder,
Ton œil appaise son courage.
L'effort de ta divinité

Commande à la necessité
Ployant sous ton obeyssance :
Les hommes sentent ta puissance
Allechez de ton doux repos :
De l'air la vagabonde troupe
T'obeyst, et celle qui coupe
Du ventre le marbre des flots.

Antistro.

C'est toy qui dessus ton eschine
Soustiens ferme ceste machine,
Medecinant chaque Element
Quand une humeur par trop abonde,
Pour joindre les membres du monde
D'un contrepois egalement.

Je te saluë heureuse Paix,
Je te saluë, et re-saluë :
Toy seule Déesse tu fais
Que la vie soit mieux vouluë.
Ainsi que les champs tapissez
De pampre, ou d'espics herissez
Desirent les filles des nuës
Apres les chaleurs survenuës,
Ainsi la France t'attendoit,
Douce nourriciere des hommes,
Douce rosée qui consommes
La chaleur qui trop nous ardoit.

Epode.

Tu as esteint tout l'ennuy
Des guerres injurieuses,
Faisant flamber aujourd'huy
Tes graces victorieuses.

En lieu du fer outrageux,
Des menaces et des flames,
Tu nous ramenes les jeux,
Le bal, et l'amour des Dames,
Travaux mignars et plaisans
A l'ardeur des jeunes ans.

O grand Roy non-imitable,
Tu nous aumosnes cecy,
Ayant creu Montmorency,
Et son conseil veritable :

Stro. 6.

Qui seul mettant en evidence
Les saints tresors de sa prudence,
Ne s'est jamais accompaigné
Du sot enfant d'Epimethée,
Mais de celuy de Promethée
Par longues ruses enseigné.

Et certes un tel serviteur
Merite que ta main royale
R'encontre-balance un grand'heur
A sa diligence loyale.
Il me plaist or' de descocher
Mes traits Thebains pour les lâcher,
Montmorency, dedans ta gloire,
Afin que je te face croire
Que la nourriture d'un Roy
De bien loin noz rimeurs surmonte,
Lors que hardie elle raconte
Un vaillant-sage comme toy.

Antistro.

» Nul n'est exempt de la Fortune :
» Sa rouë chacun importune,
» Tourmente peuples et Seigneurs.
Oedipe sentit sa secousse,
Et de quel tonnerre elle pousse
Les grands Princes de leurs honneurs.
Mais tout ainsi que les flambeaux
Ou du Soleil ou d'une estoile
Tout soudain reluisent plus beaux
Apres qu'ils ont brisé leur voile :
Ainsi apres ton long sejour
Tu nous esclaires d'un beau jour,
Ayant cognu par ta presence,

Combien nous nuisoit ton absence,
Privez de ton œil qui sçait voir
Les pieds boiteux de la malice,
Si pres œilladant la police,
Que rien ne le peut decevoir.

Epode.

» Et qu'est-ce que des mortels ?
» Si au matin ils fleurissent,
» Le soir ils ne sont plus tels,
» Pareils aux champs qui fenissent.
Nul jamais ne s'est vanté
D'eviter la rive noire,
Si la Muse n'a chanté
Les hymnes de sa memoire.
C'est à toy, Roy, d'honorer
Les vers, et les decorer
Des presens de ta hautesse :
Soufle ma nef, je seray
Le premier qui passeray
Mes compagnons de vistesse.

Stro. 7.

Plustost que les feux ne s'eslancent,
Quand au ciel les foudres nous tancent,
Je courray dire aux estrangers
Combien l'effort de ta main dextre
Maniant le fer, est adextre
A briser l'horreur des dangers :
Et de quel soin prudent et caut
Ton peuple justement tu guides,
Appris au mestier comme il faut
Luy lascher et serrer les brides.
Ta vieille jeunesse, et tes ans
En mille vertus reluisans
M'inspirent une voix hardie,
Et me commandent que je die
Ce regne heureux et fortuné,
Sous qui l'heureuse destinée

Avoit chanté dés mainte année
Qu'un si grand Prince seroit né,

Antistro.

Pour gouverner comme un bon pere
La France heureusement prospere
Par les effects de sa vertu.
» Rien icy bas ne s'accompare
» A l'equité, dont se repare
» Un Roy de prudence vestu :
» Aussi rien n'est tant vicieux
» Qu'un grand gouverneur de province,
» Quand il faut, d'autant que mille yeux
» Avisent la faute d'un Prince.

Ne preste l'oreille aux menteurs,
Et fuy de bien loin les flateurs,
S'ils veulent oindre tes oreilles
De fausses et vaines merveilles,
Fardans sous vaine authorité
Le vain abus de leurs vains songes,
Subtils artizans de mensonges,
Et bons pipeurs de verité.

Epode.

L'un se ronge le cerveau,
L'autre mesdit et rapporte,
S'il sent qu'un esprit nouveau
Nouvelles chansons apporte.

Ce-pendant l'innocent fait
Preuve de sa patience,
Sçachant que Dieu tout parfait
(Dieu la mesme sapience)
Ne sçauroit jamais laisser
L'orgueil sans le rabaisser
Pour lever la chose basse.
» Ostant l'honneur d'un qui l'a,
» Il le donne à cestuy-là
» Qui par raison se compasse.

Stro. 8.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Il faut qu'en me parant j'evite
L'escrime de leur langue viste
A tirer l'estoc dangereux :
Si est-ce que j'oy tousjours dire
» Qu'un homme engressé de mesdire
» Maigrist à la fin malheureux.
Ils n'ont point le japer si beau,
Que leur caquet te force à croire
Qu'un blanc habit orne un corbeau,
Ou bien que la neige soit noire :
Ton jugement cognoist assez
Les vers qui sont bien compassez,
Et ceux qui trainent une envie,
Et ceux qui languissent sans vie,
Enroüez, durs, et mal-plaisans.
» Par trait de temps les flateurs meurent .
» Mais les beaux vers tousjours demeurent
» Opiniastres sur les ans.

Antistro.

Prince, je t'envoye ceste Ode,
Trafiquant mes vers à la mode
Que le marchant baille son bien,
Troque pour troq' : toy qui es riche,
Toy, Roy des biens, ne sois point chiche
De changer ton present au mien.
Ne te lasse point de donner,
Et tu verras comme j'accorde
L'honneur que je promets sonner,
Quand un present dore ma corde.
Presque le loz de tes ayeux
Est pressé du temps envieux,
Pour n'avoir eu l'experience
Des Muses, ne de leur science :
Mais le rond du grand univers
Est plein de la gloire eternelle,
Qui fait flamber ton pere en elle
Pour avoir tant aimé les vers.

Epode.

Dieu vueille continuer
Le sommet de ton Empire,
Et jamais ne le muer
Eschangeant son mieux au pire.
Dieu vueille encor dessous toy
Donter l'Espagne affoiblie,
Gravant bien-avant ta loy
Dans le gras champ d'Italie.
Avienne aussi que ton fils
Survivant ton jour prefis
Borne aux Indes sa victoire,
Riche de gain et d'honneur :
Et que je sois le sonneur
De l'une et de l'autre gloire.

ODE II. A LUY-MESME

Strophe 1.

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son tresor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or :
Ainsi versant la rousée,
Dont ma langue est arrousée,
Sus la race de Valois,
En son doux Nectar j'abreuve
Le plus grand Roy qui se treuve
Soit en armes, ou en lois.

Antistrophe.

Heureux l'honneur que j'embrasse,
Heureux qui peut se vanter
De voir la Thebaine grace
Qui sa vertu veut chanter.
Je vien pour chanter la tienne
Sur la corde Dorienne,
Moy des Muses tout remply,
Sans endurer que la gloire
De ta premiere victoire

Aille là bas sous l'oubly.

Epode.

De ce beau trait descoché,
Dy Muse mon esperance,
Quel Prince sera touché
Le tirant parmy la France ?
Sera-ce pas nostre Roy,
De qui la divine oreille
Boira la douce merveille
Qui n'obeyst qu'à ma loy ?

Strophe 2.

De Jupiter, les antiques
Leurs escrits embellissoient :
Par luy leurs chants poëtiques
Commençoient et finissoient,
Resjouys d'entendre bruire
Ses loüanges sur la lyre :
Mais Henry sera le Dieu
Qui commencera mon métre,
Et que j'ay juré de mettre
A la fin et au milieu.

Antistrophe.

» Le ciel qui ses lampes darde
» Sur ce Tout qu'il apperçoit,
» Rien de si grand ne regarde
» Qui vassal des Rois ne soit :
» D'armes le monde ils estonnent :
» Sur le chef de ceux ils tonnent
» Qui les viennent despiter :
» Leurs mains toute chose attaignent,
» Et les plus rebelles craignent
» Les Rois fils de Jupiter.

Epode.

Mais du nostre la grandeur
Les autres d'autant surpasse,
Que d'un rocher la hauteur

Les flancs d'une rive basse.
Puisse-il par tout l'univers
Devant ses ennemis croistre,
Et pour ma guide apparoistre
Tousjours au front de mes vers.

ODE III. A LA ROYNE SA FEMME.

Stro. 1.

Je suis troublé de fureur,
Le corps me fremist d'horreur,
D'un effroy mon ame est pleine :
Mon estomac est pantois,
Et par son canal ma vois
Ne se desgorge qu'à peine.
Une Déité m'emmeine :
Fuyez peuple, qu'on me laisse,
Voicy venir la Déesse :
Fuyez peuple, je la voy.
Heureux ceux qu'elle regarde,
Et plus heureux, qui la garde
Dans l'estomac comme moy !

Antistro.

Elle esprise de mes chans,
Loin me guide par les chams
Où jadis sur le rivage
Apollon Florence aima,
Lors que jeune elle s'arma
Pour combatre un loup sauvage :
L'art de filer ny l'ouvrage
Ne plaisoient à la pucelle,
Ny le vain mirouer : mais elle
Devant le jour s'esveillant
Cherchoit des loups le repaire,
Pour les bœufs d'Arne son pere
Sans repos se travaillant.

Epode.

Ce Dieu qui du ciel la vit
Si valeureuse et si belle,
Pour sa femme la ravit,
Et surnomma du nom d'elle
La ville qui te fist naistre,
Laquelle se vante d'estre
Mere de nostre Junon,
Et qui par les gens estranges
Pour ses plus grandes loüanges
Ne celebre que ton nom.

Stro. 2.

Là les faits de tes ayeux
Vont flamboyant comme aux cieux
Flamboye l'Aurore claire :
Là l'honneur de ton Julien
Dans le ciel Italien
Comme une planette esclaire.
Par luy le gros populaire
Pratiqua l'experience
De la meilleure science :
Et là reluisent aussi
Tes deux grands Papes, qui ores
Du ciel où ils sont, encores
Te favorisent ici.

Antistro.

On ne conte les moissons
De l'esté, ny les glaçons
Qui l'hyver brident la trace
Des eaux roides à glisser :
Ainsi je ne puis penser
Les loüanges de ta race.
Le ciel t'a peint en la face
Je ne sçay quoy qui nous monstre
Dés la premiere rencontre,
Que tu passes par grand heur
Les Princesses de nostre âge,
Soit en force de courage,

Soit en royale grandeur.

Epode.

Le comble de ton sçavoir
Et de tes vertus ensemble,
Dit qu'on ne peut icy voir
Rien que toy qui te resemble.
Quelle Dame a la pratique
De tant de Mathematique ?
Quelle Princesse entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la Nature,
Et la musique des cieux.

Stro. 3.

Ton nom que mon vers dira,
Tout le monde remplira
De ta loüange notoire :
Un tas qui chantent de toy,
Ne sçavent si bien que moy
Comme on doit sonner la gloire.
Jupiter ayant memoire
D'une vieille destinée
Autrefois determinée
Par l'oracle de Themis,
A commandé que Florence
Baisse sous les loix de France
Ses fleurs en noz fleurs de liz.

Antistro.

Mais il veut que ton enfant
En ait l'honneur triomphant,
D'autant qu'il est tout ensemble
Italien et François,
Qui de front, d'yeux et de vois
A pere et mere resemble.
Desja tout colere il semble
Que sa main tente les armes,
Et qu'au milieu des alarmes
Ja desdaigne les dangers :

Et servant aux siens de guide,
Veinqueur attache une bride
Aux royaumes estrangers.

Epode.

Le ciel qui nous l'a donné
Pour estre nostre lumiere,
Son Empire n'a borné
D'un mont, ou d'une riviere :
Le destin veut qu'il enserre
Dans sa main toute la terre,
Seul Roy se faisant nommer
D'où Phoebus les Indes laisse,
Et d'où son char il abaisse
Tout panché dedans la mer.

Ode IIII. A MADAME MARGUERITE, Sœur du Roy, Duchesse de Savoye.

Stro. 1.

Il faut aller contenter
L'oreille de Marguerite,
Et en son palais chanter
Quel honneur elle merite.

Debout Muses, qu'on m'attelle
Vostre charrette immortelle,
Afin qu'errer je la face
Par une nouvelle trace,
Chantant la vierge autrement
Qu'un tas de rimeurs barbares,
Qui ses louanges si rares
Luy souilloient premierement.

Antistro.

J'ay sous l'esselle un carquois
Gros de fleches nompareilles,
Qui ne font bruire leurs vois
Que pour les doctes oreilles :
Leur roideur n'est apparente

A telle bande ignorante,
Alors que ma fleche annonce
L'honneur que mon arc enfonce.
Entre toutes j'esliray
La plus sonnante : et de celle
Par la terre universelle
Ses vertus je publi'ray.

Epode.

Sus ma Muse, ouvre la porte
A tes vers plus doux que miel,
Afin qu'une fureur sorte
Pour me ravir jusqu'au ciel :
Du croc arrache la lyre
Qui tant de gloire t'acquit,
Et vien sur ses cordes dire
Comme la vierge nasquit.

Stro. 2.

Par un miracle nouveau
Un jour Pallas de sa lance
Ouvrit le docte cerveau
De François grand roy de France :
Alors, estrange nouvelle !
Tu nasquis de sa cervelle,
Et les Muses qui là furent,
Dans leur giron te receurent :
Mais quand le temps eut parfait
L'accroissance de ton âge,
Tu pensas en ton courage
De mettre à fin un grand fait.

Antistro.

Ta main prist pour son renfort
L'horreur de deux grandes haches :
D'un plastron brillant et fort
Tout l'estomac tu te caches :
Une menassante creste
Flottoit au haut de ta teste,
Refrappant la gueule horrible

D'une Meduse terrible :
Ainsi tu allas trouver
Le vilain monstre Ignorance,
Qui souloit toute la France
Dessous son ventre couver.

Epode.

L'Ire qui la beste eslance,
En vain irrita son cœur
Poussant son mufle en defence
Encontre ton bras veinqueur :
Car le fer prompt à l'abbatre
En son ventre est ja caché,
Et ja trois fois, voire quatre
Le cœur luy a recherché.

Stro. 3.

Le monstre gist estendu,
L'herbe en sa playe se souille,
Aux Muses tu as pendu
Pour trophée sa despouille :
Puis versant de ta poitrine
Mainte source de doctrine,
Aux François tu fis cognoistre
Le miracle de ton estre.
Et pource je chanteray
Ce bel Hymne de victoire,
Et sur l'autel de Memoire
L'enseigne j'en planteray.

Antistro.

Or'moy qui suis le tesmoin
De ton loz qui le monde orne,
Il ne faut ruer si loin
Que mon trait passe la borne :
Chante en tes vers Marguerite
Et celebre son merite,
Qui luit comme une planette
Sous la nuict claire-brunette :
Respandon devant ses yeux

Ma musique toute neuve,
Et le Nectar dont j'abreuve
Les honneurs dignes des cieux.

Epode.

Afin que la Nymphe voye
Que mon luth premierement
Aux François monstra la voye
De sonner si proprement :
Et comme imprimant ma trace
Au champ Attiq' et Romain,
Callimaq', Pindare, Horace
Je déterray de ma main.

ODE V. A CHARLES, CARDINAL de Lorraine.

Stro. 1.

Quand tu n'aurois autre grace
Ny autre present des cieux,
Que d'estre né de la race
De tant de Rois tes ayeux,
J'aurois encor trop de lieux
Pour te bastir une gloire.
Car si je veux raconter
De ton grand Buillon l'histoire,
Qui peust les Turcs surmonter
Par une heureuse victoire :
Ou la fameuse memoire
De ses freres, ou les Rois
Tes ayeux, dont la Sicile
A leur obeyr docile
Escouta les sainctes lois :

Antistro.

Leur nom qui le temps surmonte,
Te feroit seul immortel :
Mais ta vertueuse honte
Rougiroit d'un honneur tel.

Je te veux faire un autel,

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

Où maugré l'an qui tout mange,
Ton propre loz je peindray
D'une encre qui ne se change :
Et là ce vœu je pendray,
Qui au pelerin estrange
Racontera ta loüange,
Et la vertu qui reluit
Par les ans de ta jeunesse,
Comme l'or sur la richesse,
Ou la Lune par la nuit.

Epode.

Tout l'honneur qui seul en France
Du sein des Dieux s'escoula,
Pour illustrer ton enfance
Dessus ton front s'en-vola,
Et depuis s'est planté là.
Donques Prelat de bon-heur,
Qui tiens le sommet d'honneur,
En qui nostre Roy contemple
Des vertus le vray exemple,
Sois content d'un si grand bien,
Et ne souhaite plus rien.
Car toy qui ta vie arroses
Du miel des heureuses choses,
D'avantage à qui je donne
Ceste Hymne que je moissonne
Des Charites au milieu,
Cesse de plus rien attendre,
Et ne vueilles point apprendre
A te faire un nouveau Dieu.

ODE VI. LA VICTOIRE DE FRANÇOIS de Bourbon, Comte d'Anguien, à Cerizoles.

Stro. 1.

L'hymne qu'apres tes combas
Marot fist de ta victoire,
Prince heureux, n'egala pas

Les merites de ta gloire :
Je confesse bien qu'à l'heure
Sa plume estoit la meilleure
Pour deseigner simplement
Les premiers traits seulement.

Or moy nay d'un meilleur âge,
Et plus que luy studieux,
Je veux parfaire l'ouvrage
D'un art plus laborieux.

Antistro.

Moy donc qui tiens dans le poing
L'arc des Muses bien peignées,
Je ru'ray l'honneur plus loing
De tes victoires gaignées,
Et jusqu'aux pays estranges
Je darderay tes louanges,
Tes coups de masse, et l'horreur
De ta vaillante fureur
Qui tonnoit en ton jeune âge,
Moissonnant les ennemis
Que le Martial orage
Devant ta foudre avoit mis.

Epode.

Voy voler mon dard estrange
Par la Muse emmiellé,
Et de ta couronne ailé
Qui vient frapper ta louange.
Ores il ne faut pas dire
Un bas ton dessus ma lyre :
Mais bien noz meilleurs fredons,
Haut celebrant par ceste Ode
Dite à la Thebaine mode
François, l'honneur des Bourbons,

Stro. 2.

Qui dés la jeune saison
Que la jouvence dorée
Frise la crespe toison

Sur la jouë colorée,
Par la poincte de sa lance
Resveilla l'honneur de France,
Lors que mattant la vertu
Du vieil Marquis combatu,
Trancha les peuples d'Espagne
L'un desur l'autre ruez,
Pavant toute la campagne
D'hommes blessez ou tuez.

Antistro.

Comme un affamé lion
Qui de soif la gorge a cuite,
Tout seul donte un million
De cerfs legers à la fuite :
Ores roüant sa grand' masse,
Et ores sa coutelace,
Emmena pour son butin
L'Allemant fier et mutin,
Et ardant de la victoire,
Luy grava dessus le doz
En lettres rouges la gloire
De la France et de son loz.

Epode.

» Jamais la Muse ne soufre
» Qu'un silence sommeillant
» En ses tenebres engoufre
» Les faits d'un homme vaillant.
La France ne voit encore
De nul Prince, qu'elle honore,
La gloire si bien empreinte,
Comme j'ay la tienne peinte,
Poussant le nom par mes vers
De toy Prince, qui est digne
D'estre Seigneur de mon Hymne,
Voire de tout l'univers.

Stro. 3.

Muses, ne vaut-il pas mieux

Que le son de ma lyre aille
Aux vieux Bourbons ses ayeux
Annoncer ceste bataille ?
Seule douce recompense
Des cousts et de la despense.
La poudre des vieux tombeaux
N'engarde que les faits beaux
Des fils ornez de merveilles
N'aillent là bas resjouyr
De leurs peres les oreilles
Esgayez de les ouyr.

Antistro.

Fille du neveu d'Atlas,
Poste du monde où nous sommes,
Qui n'euz oncques le bec las
D'esventer les faits des hommes,
Va-t'en là bas sous la terre :
Et à Charles, et à Pierre
Dy que François leur neveu
Aujourd'huy veinqueur s'est veu
De l'Imperiale audace :
Et dy que sa jeune main
N'a point desmenty sa face
Par un faict couard et vain.

Epode.

» Autour de la vie humaine
» Maint orage va volant,
» Qui ores le bien ameine,
» Ores le mal violant.
» La rouë de la Fortune
» Ne se monstre aux Rois toute une,
» Et jamais nul ne se treuve
» Qui jusqu'à la fin espreuve
» L'entiere felicité.
» Les hommes journaliers meurent :
» Les Dieux seulement demeurent
» Francs de toute adversité.

ODE VII. AU SEIGNEUR DE CARNAVALET.

Stroph. 1.

Ma promesse ne veut pas,
Carnavalet, que là-bas
Ton nom erre sans honneur,
Ne sans avoir cognoissance
Quelle force a ma puissance,
Et quel vers je suis donneur.
Muses filles du grand Dieu,
Par qui la foudre est lancée,
Venez chanter en quel lieu
Je l'ay peint en ma pensée.

Il est vrai que j'avoy mis
En long oubly la memoire
Qu'autrefois je luy promis
D'espandre au monde sa gloire :
Mais ores vostre main forte
Chasse l'injure, de sorte
Qu'il voye parfaitement
Que nulle mortelle chose
Ferme ne fut oncques close
Sous l'huis de l'entendement.

Antistro.

Le temps venant de bien loin
M'a blasmé comme tesmoin
De n'acquitter mon devoir :
Au pis aller, une usure
Raclera toute l'injure
Que j'en pourroy recevoir.

» C'est un travail de bon-heur
» Chanter les hommes louables,
» Et leur bastir un honneur
» Seul veinqueur des ans muables.
» Le marbre, ou l'airain vestu
» D'un labeur vif par l'enclume,
» N'animent tant la vertu

» Que les Muses par la plume.

Or donques ta renommée
Voirra le monde, animée
Par le labeur de mes dois :
Telle immortelle largesse
Passe en grandeur la richesse
Du plus grand de tous les Rois.

Epode.

Quelle louange premiere
Ma lyre te sonnera,
Resjouy de la lumiere
Que mon vers re-sonnera ?
Diray-je ou l'experience
Que tu as en la science,
Ou ta main qui sçait l'adresse
D'acheminer la jeunesse
Par tes vertus à bon train,
Ou ton art qui admoneste
L'esprit de la fiere beste
Se rendre docile au frain ?

Stroph. 2.

Qu'apporta du ciel Pallas
A Bellerephon trop las
De vouloir en vain donter
Le fils ailé de Meduse
A coups de pied, qui refuse
Le laisser sur luy monter.

Quand la nuict il entendit
Pallas des soudars la guide,
Qui en songe luy a dit,
Dors-tu la race AEolide ?
Pren le secours de tes maux
Ceste medecine douce,
Elle seule des chevaux
Le gros courage repousse.
Luy qui soudain se resveille,
De voir un frain s'esmerveille,

Et le prenant, l'a caché
Dans l'opiniastre bouche
Du cheval, non plus farouche
L'ayant un petit mâché.

Antistro.

Lors le touchant de plus pres,
Osa tenter l'air apres
Monté sus le doz volant :
Et se joüant en ses armes
Fit de merveilleux alarmes.
Dévoutant l'arc violant,
La puante ame il embla
A la Chimere à trois formes,
Et le col luy dessembla
Loin de ses testes difformes.

A terre morte il rua
Des guerrieres la vaillance :
Mais quel meschef le tua,
Je le passe sous silence ;
Dix et huict Astres receurent
Le cheval qu'ell' apperceurent
Culbuter le maistre à bas.
» L'homme qui veut entreprendre
» Tenter les cieux, doit apprendre
» A s'eslever par compas.

Epode.

Automedon, ne Stenelle,
Dont la longue antiquité
Chante la gloire eternelle,
La tienne n'ont merité :
Soit pour mollir le courage
Au cheval d'une main sage,
Ou soit pour le faire adextre
A la gauche et à la dextre
Obeyssant à tes lois,
A fin que par ta conduite
Puisse un jour tourner en fuite

Le camp ennemy des Rois.

Stro. 3.

Tes ancestres maternels
Et tes ayeux paternels
Divers champs ont habité :
Si bien que qui fils t'appelle
De deux terres, il ne cele
Ta race à la verité.

» Quand la Bize vient fascher
» La nef que trop elle vire,
» Alors il fait bon lascher
» Deux ancres de son navire.

La France te va louant
Pour son fils, et la Bretaigne
De t'aller sien avouant
Si grand honneur ne desdaigne :
Mais tu es fils legitime
De la Vertu, que j'estime
Plus que tes presens divers :
C'est pour cela que ma corde
Parlant, ta gloire s'accorde
Avec le son de mes vers.

Antistro.

Lesquels en douceur parfaits
Apparoistre se sont faits
Sur le rivage du Loir,
Pour sacrer à la memoire
Les vertueux, qui leur gloire
Ne mettent en nonchaloir.

Comme le fils qu'un pere a
De sa femme en sa vieillesse,
Ce vers Thebain te plaira,
Bien que tard je te le laisse.
» L'homme veuf n'a tant d'ennuy
» De quitter son heritage
» Aux estrangers, qui de luy
» Auront le bien en partage,

» Comme l'homme qui devale
» Dedans la barque infernale
» De mes Hymnes dévestu.
» En vain l'on travaille au monde,
» Si la lyrique faconde
» Fait muette la vertu.

Epode.

Mais la mienne emmiellée
Qui sçait les loix de mon doy,
Avec les flustes meslée
Chassera l'oubly de toy.

Les neuf divines Pucelles
Gardent la gloire chez elles,
Et mon luth qu'ell' ont fait estre
De leurs secrets le grand Prestre,
Par cest hymne solennel
Respandra desur ta race
Je ne sçai quôy de sa grace
Qui te doit faire eternel.

ODE VIII. USURE A LUYMESME.

Ne pilier, ne terme Dorique
D'histoires vieilles decoré,
Ne marbre tiré de l'Afrique
En colonnes elabouré,
Ne te feront si bien revivre
Apres avoir passé le port
Comme la force de mon livre
Te fera vivre apres ta mort.

Le compagnon des Dieux,je vante
Celuy qui se peut faire amy
Du luth Vandomois, qui le chante
Contre le silence endormy.

Le doux accord de son murmure
Fredonnant ton bruit nompareil,
Le respandra pour mon usure

De l'un jusqu'à l'autre Soleil.

ODE IX. LA VICTOIRE DE GUY DE CHABOT, Seigneur de Jarnac.

Stro. 1.

O France, mere fertile
D'un peuple à la guerre utile,
Terre pleine de grand heur,
Pren ceste douce couronne
Que Chabot pour son vœu donne
Au temple de ta grandeur :
Lequel ains que son espée
Au sang haineux fust trempée,
Du miel de sa langue molle
Se des-aigrit le souci,
Et de sa douce parolle
Flatta sa chere ame ainsi.

Antistro.

» Une ame lasche et couarde
» Au peril ne se hazarde.
» Et d'où vient cela que ceux
» Qui pour mourir icy vivent,
» L'honneste danger ne suivent
» A la vertu paresseux ?

» Miserable qui se laisse
» Engloutir à la vieillesse :
» Heureux deux et trois fois l'homme,
» Qui desdaigne les dangers :
» Tousjours vaillant on le nomme
» Par les peuples estrangers.

Epode.

Disant tels mots il appreste
Au combat ses membres forts,
D'un armet couvrit sa teste,
Et d'un plastron tout son corps ;
Il prist l'espée en la destre,



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Le bouclier en la senestre,
Et horrible à l'approcher
Esclairoit comme une foudre
Qui chet pour ruer en poudre
Le haut sourcy d'un rocher.

Stro. 2.

» De juger par conjecture
» La fin de l'heure future
» Nous rend le cœur le plus hautain,
» Donnant, à qui bien y pense,
» Une grande recompense
» D'avoir preveu l'incertain :
Mesmes c'est le tout que d'estre
Des mains aux armes adestre,
Qui doivent meurdrir la face
De l'adversaire odieux,
Et qui font au veinqueur place
Au plus haut siege des Dieux.

Antistro.

Toy, devant les yeux de France
Per à per en camp d'outrance,
As remis dessus ton front
Ce qu'on embloit de ta gloire :
Et j'y gravay la victoire
Que mille ans ne desferont.
Tes vertus et ton audace
Et le maintien de ta grace
Eussent des-aigry la rage
Du plus foible belliqueur,
Si la fureur du courage
Ne luy eust sillé le cœur.

Epode.

» Une nuë d'erreur pleine
» Qui nous trouble, volontiers
» Couvrant la raison, nous meine
» Esgarez des beaux sentiers :
» Nous fians (sots que nous sommes)

» Aux vents incertains des hommes,
» Qui soufflent pour nous tromper
» En cent sortes et manieres,
» Et aux faveurs journalieres
» Que le fer ose couper.

Stro. 3.

» Toutefois la palle Envie
» Espie tousjours la vie
» De l'homme, à qui le bon-heur
» De la victoire honorable
» Par sa face venerable
» A peint l'image d'honneur.

» La loy de nature tourne,
» Rien de ferme ne sejourne,
» Divers vents sont en mesme heure,
» Ore hyver, ores printemps :
» Tousjours la vertu demeure
» Constante contre le temps.

Antistro.

Ah ! ce labeur que j'accorde
Dessus ma Thebaine corde
Ne cesse de me tenter,
Afin qu'au jour je le monstre,
Et que je marche à l'encontre
Du veinqueur pour le chanter,
Le mariant aux haleines
Des trompettes qui sont pleines
D'un son furieux et grave.

Qui mettroit à nonchaloir
La victoire que je lave
Dedans les ondes du Loir ?

Epode.

» Qu'on chante les nouveaux hymnes,
» Mais qu'on vante les vins vieux.
» Ceux qui font les vertus dignes,
» Sont engravez dans les cieux.

» Du couard la renommée
» Ne fut oncques estimée
» (Quoy qu'il face du vaillant)
» Soit au camp parmy les troupes,
» Soit sur la mer dans les poupes
» Lors que lon va bataillant :

Stro. 4.

Mer qui a cogneu ta race,
Humble appaisant son audace
Sous ton oncle gouverneur
Du flot qui venteux arrive
Contre la Françoise rive,
Bruyant encor son honneur.

» O Chabot, bien peu je prise
» De gaigner une entreprise
» Que la Fortune delivre
» A chacun egalement :
» Mais c'est beaucoup que de vivre
» Par elle eternellement.

Antistro.

Ta vertu seroit trompée,
Et non-plus que ton espée
Mist à veincre l'ennemy,
Non-plus vive seroit elle,
Si je n'avoy coupé l'aile
Du long silence endormy :
Monstre qui a de coustume
De couver dessous sa plume
La vertu qui s'est parfaite
En l'honneur d'un acte beau :
Mais celle que tu as faite,
N'ira pas sous le tombeau.

Epode.

J'ay juré de faire croistre
Ta gloire contre les ans,
Faisant par elle apparoistre
Combien mes vers sont plaisans,

Qui tesmoignent à la France
Comme ta brave asseurance
Te fist marcher glorieux,
Vestu d'honneur et de gloire,
Ayant ravy la victoire
Par le fer victorieux.

ODE X. A MICHEL DE L'HOSPITAL, Chancelier de France.

Stro. 1.

Errant par les champs de la Grace
Qui peint mes vers de ses couleurs,
Sur les bords Dirceans j'amasse
L'eslite des plus belles fleurs,
Afin qu'en pillant, je façonne
D'une laborieuse main
La rondeur de ceste couronne
Trois fois torse d'un ply Thebain,
Pour orner le haut de la gloire
Du plus heureux mignon des Dieux,
Qui çà bas ramena des cieux
Les filles qu'enfanta Memoire.

Antistro.

Memoire, Royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Jupiter qui la fist mere,
D'un seul coup neuf filles conceut.

Mais quand la Lune vagabonde
Eut courbé douze fois en rond
(Pour r'enflamer l'obscur du monde)
La double voute de son front :
Memoire de douleur outrée
Dessous Olympe se coucha,
Et criant Lucine, acoucha
De neuf filles d'une ventrée :

Epode.

En qui respandit le Ciel
Une musique immortelle,
Comblant leur bouche nouvelle
Du just d'un Attique miel :
Et à qui vrayment aussi
Les vers furent en souci,
Des vers dont flatez nous sommes,
Afin que leur doux chanter
Peust doucement enchanter
Le soin des Dieux et des hommes.

Stro. 2.

Aussi tost que leur petitesse,
Courant avec les pas du temps,
Eut d'une rampante vistesse
Touché la borne de sept ans :
Un sang naturel, qui commande
De voir ses parens, vint saisir
Le cœur de ceste jeune bande
Chatouillé d'un noble desir :
Si qu'elles mignardant leur mere,
Neuf et neuf bras furent pliant
Autour de son col, la priant
De voir la face de leur pere.

Antistro.

Memoire impatiente d'aise,
Délaçant leur petite main,
L'une apres l'autre les rebaise,
Et les presse contre son sein.
Hors des poumons à lente peine
Une parole luy montoit,
De souspirs alegrement pleine,
Tant l'affection l'agitoit,
Pour avoir desja cognoissance
Combien ses filles auront d'heur.
Ayant de pres veu la grandeur
Du Dieu qui planta leur naissance.

Epode.

Apres avoir relié
D'un tortis de violettes
Et d'un cerne de fleuretes
L'or de leur chef delié :
Apres avoir proprement
Troussé leur acoustrement,
Marcha loin devant sa trope,
Et la hastant jour et nuit
D'un pied dispos, la conduit
Jusqu'au rivage Aethiope.

Stro. 3.

Ces vierges encore nouvelles,
Et mal-apprises au labeur,
Voyant le front des eaux cruelles
S'effroyerent d'une grand'peur :
Et toutes pencherent arriere
(Tant elles s'alloient esmouvant)
Comme on voit dans quelque riviere
Un jonc se pencher sous le vent.
Mais leur mere non estonnée
De voir leur sein qui haletoit,
Pour les asseurer les flatoit
De ceste parole empennée.

Antistro.

Courage mes filles (dit-elle)
Et filles de ce Dieu puissant,
Qui dedans sa main immortelle
Soustient le foudre rougissant :

Ne craignez point les vagues creuses
De l'eau qui bruit profondement,
Sur qui voz chansons doucereuses
Auront un jour commandement :
Mais forcez moy ses longues rides,
Et ne vous souffrez decevoir,
Que vostre pere n'alliez voir
Dessous ses royaumes humides.

Epode.

Disant ainsi, d'un plein saut
Toute dans les eaux s'allonge,
Comme un Cygne qui se plonge
Quand il voit l'Aigle d'enhaut :
Ou ainsi que l'Arc des cieux
Qui d'un grand tour spacieux
Tout d'un coup en la mer glisse,
Quand Junon haste ses pas
Pour aller porter là bas
Un message à sa nourrice.

Stro. 4.

Elles adonc voyant la trace
De leur mere, qui ja sondoit
Le creux du plus humide espace,
Qu'à coup de bras elle fendoit :
A chef baissé sont devalées,
Penchant bas la teste et les yeux
Dans le sein des plaines salées.
L'eau qui jallit jusques aux cieux,
Grondant sus elles se regorge,
Et frisant deçà et delà
Mille tortis, les avala
Dedans le goufre de sa gorge.

Antistro.

En cent façons de mains ouvertes
Et de pieds voutez en deux pars
Sillonnoient les campagnes vertes
De leurs bras vaguement espars.
Comme le plomb, dont la secousse
Traine le filet jusqu'au fond,
L'extreme desir qui les pousse,
Avalle contre bas leur front,
Tousjours sondant ce vieil repaire
Jusques aux portes du chasteau
De l'Ocean, qui dessous l'eau
Donnoit un festin à leur pere.

Epode.

De ce Palais eternel
Brave en colonnes hautaines
Sourdoient de mille fontaines
Le vif sourgeon per-ennel.
Là pendoit sous le portail
Lambrissé de verd esmail
Sa charette vagabonde,
Qui le roule d'un grand tour,
Soit de nuict ou soit de jour,
Deux fois tout au rond du monde.

Stro. 5.

Là sont divinement encloses
Au fond de cent mille vaisseaux
Les semences de toutes choses,
Eternelles filles des eaux.

Là les Tritons chassant les fleuves,
Sous la terre les escouloient
Aux canaux de leurs rives neuves,
Puis tout soudain les r'appelloient.

Là ceste troupe est arrivée
Desur le poinct qu'on desservoit,
Et que desja Portonne avoit
La premiere nape levée.

Antistro.

Phoebus, du milieu de la table,
Pour resjouyr le front des Dieux,
Marioit sa voix delectable
A son archet melodieux :
Quand l'œil du Pere qui prend garde
Sus un chacun, se costoyant
A l'escart des autres, regarde
Ce petit troupeau flamboyant,
De qui l'honneur, le port, la grace
Qu'empreint sur le front il portoit,
Publioit assez qu'il sortoit
De l'heureux tige de sa race.

Epode.

Luy qui debout se dressa,
Et de plus pres les œillade,
Les serrant d'une acollade
Mille fois les caressa :
Tout esgayé de voir peint
Dedans les traits de leur teint
Le naïf des graces siennes.

Puis, pour son hoste esjouyr,
Les chansons voulut ouyr
De ces neuf Musiciennes.

Stro. 6.

Elles ouvrant leur bouche pleine
D'une douce Arabe moisson,
Par l'esprit d'une vive haleine
Donnerent l'ame à leur chanson :
Fredonnant sur la chanterelle
De la harpe de Delien,
La contentieuse querelle
De Minerve et du Cronien :
Comme elle du sein de la terre
Poussa son arbre pallissant,
Et luy son cheval hanissant
Futur augure de la guerre.

Antistro.

Puis d'une voix plus violante
Chanterent l'enclume de fer,
Qui par neuf et neuf jours roulante
Mesura le Ciel et l'Enfer,
Qu'un rampart d'airain environne
En rond s'allongeant à l'entour,
Avecque la nuict qui couronne
Sa muraille d'un triple tour.

Là tout debout devant la porte
Le fils de Japet fermement
Courbé dessous le firmament,
Le soustient d'une eschine forte.

Epode.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Dedans ce goufre béant
Hurle la troupe heretique,
Qui par un assaut bellique
Assaillit le Tu-geant.

Là, tout aupres de ce lieu,
Sont les garnisons du Dieu
Qui sur les meschans eslance
Son foudre pirouëtant,
Comme un Chevalier jettant
Sur les ennemis sa lance.

Stro. 7.

Là de la terre, et là de l'onde
Sont les racines jusqu'au fond
De l'abysme la plus profonde
De cest Orque le plus profond.

La nuict d'estoiles accoustrée
Là saluë à son rang le jour,
D'ordre parmy la mesme entrée
Se rencontrant de ce sejour :
Soit lors que sa noire carriere
Va tout le monde embrunissant,
Ou quand luy des eaux jallissant
Ouvre des Indes la barriere.

Antistro.

Apres, sus la plus grosse corde,
D'un bruit qui tonnoit jusqu'aux cieux,
Le pouce des Muses accorde
L'assaut des Geans et des Dieux :
Comme eux sur la croupe Othryenne
Rangeoient en armes les Titans,
Et comme eux sur l'Olympienne
Leur firent teste par dix ans :
Eux, dardant les roches brisées,
Haussoient en la guerre cent bras,
Eux, ombrageant tous les combas,
Gresloient leurs fléches aiguisées.

Epode.

D'aile douteuse vola
Long temps sus eux la Fortune,
Qui or' se monstroit commune
A ceux-cy, or' à ceux-là :
Quand Jupiter fist sonner
La retraite, pour donner
A ces Dieux un peu d'haleine :
Si qu'eux, en ayant un peu
Prins du Nectar et repeu,
Plus forts retentent la peine.

Stro. 8.

Il arma d'un foudre terrible
Son bras qui d'esclairs rougissoit,
En la peau d'une chévre horrible
Son estomac se herissoit :
Mars renfrongné d'une ire noire
Branloit son bouclier inhumain :
Le Lemnien d'une maschoire
Garnit la force de sa main :
Phoebus souillé de la poussiere
Tenoit en rond son arc vouté,
Et le tenoit d'autre costé
Sa sœur la Dictynne guerriere.

Antistro.

Bellonne eut la teste couverte
D'un acier, sur qui rechignoit
De Meduse la gueule ouverte,
Qui pleine de flames grongnoit :
En son poing elle enta la hache
Par qui les Rois sont irritez,
Alors que despite elle arrache
Les vieilles tours de leurs citez.

Styx d'un noir halecret rampare
Ses bras, ses jambes, et son sein,
Sa fille amenant par la main
Contre Cotte, Gyge, et Briare.

Epode.

Rhete et Myme, cruels soudars,
Les nourrissons des batailles,
Brisoient les dures entrailles
Des rocs, pour faire des dars :
Typhé' hochoit arraché
Un grand sapin esbranché
Comme une lance facile :
Encelade un mont avoit,
Qui bien tost porter devoit
Le fardeau de la Sicile.

Stro. 9.

Un tonnerre ailé par la Bise
Ne choque pas l'autre si fort,
Qui sous le vent Aphricain brise
Mesme air par un contraire effort,
Comme les camps s'entre-heurterent
A l'aborder de divers lieux :
Les poudres sous leurs pieds monterent
Par tourbillons jusques aux cieux.
Un cry se fait, Olympe en tonne,
Othrye en bruit, la mer tressaut,
Tout le ciel en mugle là haut,
Et là bas l'Enfer s'en estonne.

Antistro.

Voicy le magnanime Hercule,
Qui de l'arc Rhete a menacé,
Voicy Myme qui le recule
Du heurt d'un rocher eslancé :
Neptune à la fourche estofée
De trois crampons, vint se mesler
Par la troupe, contre Typhée
Qui roüoit une fonde en l'air :
Icy Phœbus d'un trait qu'il jette,
Feit Encelade trebucher :
Là Porfyre luy feit broncher
Hors des poings l'arc et la sagette.

Epode.

Adonc le Pere puissant
Qui d'oz et de nerfs s'efforce,
Ne mist en oubly la force
De son foudre punissant :
My-courbant son sein en bas,
Et dressant bien haut le bras
Contre eux guigna la tempeste,
Qui leurs cheveux foudroyant
Sifloit aigu, tournoyant
Comme un fuzeau, sus leur teste.

Stro. 10.

De feu les deux piliers du monde
Bruslez jusqu'au fond chancelloient,
Le ciel ardoit, la terre et l'onde
Tous petillans estincelloient :
Si que le souffre amy du foudre
Qui tomba lors sur les Geans,
Jusqu'aujourd'huy noircist la poudre
Qui put par les champs Phlegreans.

A-tant les filles de Memoire
Du luth appaiserent le son,
Finissant leur douce chanson
Par ce bel Hymne de victoire.

Antistro.

Jupiter qui tendoit l'oreille,
La combloit d'un aise parfait,
Ravy de la voix nompareille
Qui si bien l'avoit contrefait :
Et retourné, rid en arriere
De Mars qui tenoit l'œil fermé,
Ronflant sur sa lance guerriere,
Tant la chanson l'avoit charmé.

Baisant ses filles, leur commande
De luy requerir pour guerdon
De leurs chansons, quelque beau don
Qui soit digne de leur demande.

Epode.

Lors sa race s'approcha,
Et luy flatant de la destre
Les genoux, de la senestre
Le sous-menton luy toucha :
Voyant son grave souci,
Long temps fut béante ainsi
Sans parler, quand Calliope
De la belle voix qu'elle a,
Ouvrant sa bouche parla
Seule pour toute la trope.

Stro. 11.

Donne nous, mon pere, dit elle,
Pere, dit-elle, donne nous
Que nostre chanson immortelle
Passe en douceur le sucre dous :
Fay nous Princesses des montagnes,
Des antres, des eaux et des bois,
Et que les prez et les campagnes
S'animent dessous notre vois :
Donne nous encor d'avantage,
La tourbe des chantres divins,
Les Poëtes et les Devins,
Et les Prophetes en partage.

Antistro.

Fay que les vertueux miracles
Des vers charmez et enchantez
Soient à nous, et que les oracles
Par nous encore soient chantez :
Donne nous ceste double grace
De fouler l'Enfer odieux,
Et de sçavoir la courbe trace
Des feux qui dansent par les cieux :
Donne nous encor la puissance
D'arracher les ames dehors
Le sale bourbier de leur corps,
Pour les re-joindre à leur naissance.

Epode.

Donne nous que les Seigneurs,
Les Empereurs et les Princes
Soient veuz Dieux en leurs provinces,
S'ils reverent noz honneurs.

Fay que les Rois decorez
De noz presens honorez
Soient aux hommes admirables,
Lors qu'ils vont par la cité,
Ou lors que pleins d'equité
Donnent les loix venerables.

Stro. 12.

A-tant acheva sa requeste,
Courbant les genoux humblement,
Que Jupin d'un seul clin de teste
Accorda liberalement.

Si toutes les femmes mortelles
Que je donte dessous mes bras,
Me concevoient des filles telles,
(Dit-il) il ne me chaudroit pas
Ny de Junon, ny de sa rage :
Tousjours pour me faire honteux,
M'enfante ou des monstres boiteux,
Ou des fils de mauvais courage,

Antistro.

Comme Mars : mais vous troupe chere,
Que j'aime trop plus que mes yeux,
Je vous plantay dans vostre mere
Pour plaire aux hommes et aux Dieux.

Sus donques retournez au monde,
Coupez moy derechef les flos,
Et là d'une langue faconde
Chantez ma gloire et vostre los :
Vostre mestier, race gentille,
Les autres mestiers passera,
D'autant qu'esclave ne sera
De l'art aux Muses inutile.

Epode.

Par art le navigateur
Dans la mer manie, et vire
La bride de son navire :
Par art plaide l'Orateur,
Par art les Rois sont guerriers,
Par art se font les ouvriers :
Mais si vaine experience
Vous n'aurez de tel erreur,
Sans plus ma sainte fureur
Polira vostre science.

Stro. 13.

Comme l'Aimant sa force inspire
Au fer qui le touche de pres,
Puis soudain ce fer tiré tire
Un autre qui en tire apres :
Ainsi du bon fils de Latonne
Je raviray l'esprit à moy,
Luy, du pouvoir que je luy donne,
Ravira les vostres à soy :
Vous par la force Apollinée
Ravirez les Poëtes saints,
Eux de vostre puissance attaints
Raviront la tourbe estonnée.

Antistro.

Afin (ô Destins) qu'il n'avienne
Que le monde appris faussement,
Pense que vostre mestier vienne
D'art, et non de ravissement :
Cest art penible et miserable
S'eslongnera de toutes parts
De vostre mestier honorable
Desmembré en diverses parts,
En Prophetie, en Poësies,
En mysteres, et en amour,
Quatre fureurs qui tour à tour
Chatouilleront voz fantasies.

Epode.

Le traict qui fuit de ma main,
Si tost par l'air ne chemine,
Comme la fureur divine
Vole dans un cœur humain :
Pourveu qu'il soit preparé,
Pur de vice, et reparé
De la vertu precieuse.
» Jamais les Dieux qui sont bons,
» Ne respandent leurs saints dons
» Dans une ame vicieuse.

Stro. 14.

Lors que la mienne ravissante
Vous viendra troubler vivement,
D'une poictrine obeyssante
Tremblez dessous son mouvement :
Et souffrez qu'elle vous secouë
Le corps et l'esprit agité,
Afin que dame elle se jouë
Au temple de sa Déité.
Elle de toutes vertus pleine,
De mes secrets vous remplira,
Et en vous les accomplira
Sans art, sans sueur, ne sans peine.

Antistro.

Mais par-sur tout prenez bien garde,
Gardez vous bien de n'employer
Mes presens dans un cœur qui garde
Son peché, sans le nettoyer :
Ains devant que de luy respandre,
Purgez-le de vostre douce eau,
Afin que bien net puisse prendre
Un beau don dans un beau vaisseau :
Et luy purgé, à l'heure à l'heure
Tout ravy d'esprit chantera
Un vers en fureur, qui fera
Au cœur des hommes sa demeure.

Epode.

Celuy qui sans mon ardeur
Voudra chanter quelque chose,
Il voirra ce qu'il compose
Veuf de grace et de grandeur :
Ses vers naistront inutis
Ainsi qu'enfans abortis
Qui ont forcé leur naissance :
» Pour monstrer en chacun lieu
» Que les vers viennent de Dieu,
» Non de l'humaine puissance.

Stro. 15.

Ceux que je veux faire Poëtes
Par la grace de ma bonté,
Seront nommez les interpretes
Des Dieux, et de leur volonté :
Mais ils seront tout au contraire
Appellez sots et furieux
Par le caquet du populaire
De sa nature injurieux :
Tousjours pendra devant leur face
Quelque Demon, qui au besoin
Comme un bon valet, aura soin
De toutes choses qu'on leur face.

Antistro.

Allez mes filles, il est heure
De fendre les champs escumeux :
Allez ma gloire la meilleure,
Allez mon loz le plus fameux :
Vous ne devez dessus la terre
Long temps ceste fois sejourner,
Que l'Ignorance avec sa guerre
Ne vous contraigne retourner,
Pour retomber sous la conduite
D'un guide, dont la docte main
Par un effroy Grec et Romain
Tournera l'Ignorance en fuite.

Epode.

A-tant Jupiter enfla
Sa bouche rondement pleine,
Et du vent de son haleine
Son bon esprit leur soufla.
Apres leur avoir donné
Le luth qu'avoit façonné
L'ailé courrier Atlantide,
D'ordre par l'eau s'en re-vont :
En tranchant l'onde, elles font
Ronfler la campagne humide.

Stro. 16.

Dieu vous gard, Jeunesse divine,
Reschaufez moy l'affection
De tordre les plis de cest Hymne
Au comble de perfection.

Desillez-moy l'ame assoupie
En ce gros fardeau vicieux,
Et faites que tousjours j'espie
D'œil veillant les secrets des cieux :
Donnez-moy le sçavoir d'eslire
Les vers qui sçavent contenter,
Et mignon des Graces, chanter
Mon Francion sus vostre lyre.

Antistro.

Elles trenchans les ondes bleuës,
Vindrent du fond des flots chenus,
Ainsi que neuf petites nuës
Parmy les peuples incognus :
Puis, dardant leurs flames subtiles,
Du premier coup ont agité
Le cœur prophete des Sibyles
Espoint de leur divinité :
Si bien que leur langue comblée
D'un son douteusement obscur,
Chantoit aux hommes le futur
D'une bouche toute troublée.

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

Epode.

Apres par tout l'univers
Les responses prophetiques
De tant d'oracles antiques
Furent dites par les vers.
En vers se firent les lois,
Et les amitiez des Rois
Par les vers furent acquises :
Par les vers on fist armer
Les cœurs, pour les animer
Aux vertueuses emprises.

Stro. 17.

Au cry de leurs saintes paroles
Se resveillerent les Devins,
Et disciples de leurs escoles
Vindrent les Poëtes divins :
Divins, d'autant que la nature
Sans art librement exprimoient :
Sans art leur naïve escriture
Par la fureur ils animoient.
Eumolpe vint, Musée, Orphée,
L'Ascrean, Line, et cestuy-là
Qui si divinement parla,
Dressant à la Grece un trophée.

Antistro.

Eux piquez de la douce rage
Dont ces filles les tourmentoient,
D'un demoniacle courage
Les secrets des Dieux racontoient :
Si que paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Demons, et les Sœurs compagnes
La nuict s'apparoissoient à eux :
Et loin sur les eaux solitaires,
Carolant en rond par les prez,
Les promouvoient Prestres sacrez
De leurs plus Orgieux mysteres.

Epode.

Apres ces Poëtes saints
Avec une suite grande
Arriva la jeune bande
D'autres Poëtes humains
Degenerant des premiers :
Comme venus les derniers,
Par un art melancholique
Trahirent avec grand soin
Les vers, esloignez bien loin
De la sainte ardeur antique.

Stro. 18.

L'un sonna l'horreur de la guerre
Qu'à Thebes Adraste conduit,
L'autre comme on tranche la terre,
L'autre les flambeaux de la nuit :
L'un sus la flute departie
En sept tuyaux Siciliens
Chanta les beufs, l'autre en Scythie
Fist voguer les Thessaliens :
L'un fist Cassandre furieuse,
L'un au ciel poussa les debas
Des Rois chetifs, l'autre plus bas
Traina la chose plus joyeuse.

Antistro.

Par le fil d'une longue espace,
Apres ces Poëtes humains,
Les Muses souflerent leur grace
Dessous les Prophetes Romains :
Non pas comme fut la premiere
Ou comme la seconde estoit,
Mais comme toute la derniere
Plus lentement les agitoit.
Eux toutefois pinçant la lyre
Si bien s'assouplirent les dois,
Qu'encor le fredon de leur vois
Passe l'honneur de leur Empire.

Epode.

Tandis l'Ignorance arma
L'aveugle fureur des Princes,
Et le peuple des provinces
Contre les Sœurs anima.
Ja l'horreur les enserroit,
Mais plus tost les enferroit,
Quand les Muses destournées,
Voyant du fer la rayeur,
Haletantes de frayeur
Dans le ciel sont retournées.

Stro. 19.

Aupres du throne de leur pere
Tout à l'entour se vont assoir,
Chantant avec Phœbus leur frere
Du grand Jupiter le pouvoir.
Les Dieux ne faisoient rien sans elles,
Ou soit qu'ils voulussent aller
A quelques nopces solennelles,
Ou soit qu'ils voulussent baller.

Mais si tost qu'arriva le terme
Qui les hastoit de retourner
Au monde, pour y sejourner,
D'un pas eternellement ferme :

Antistro.

Adonc Jupiter se devale
De son throne, et grave conduit
Gravement ses pas en la sale
Des Parques filles de la nuit.

Leur roquet pendoit jusqu'aux hanches,
Et un Dodonien feuillard
Faisoit ombrage aux tresses blanches
De leur chef tristement vieillard :
Elles ceintes sous les mammelles
Filoient assises en un rond
Sus trois carreaux, ayant le front
Renfrongné de grosses prunelles.

Epode.

Leur pezon se herissoit
D'un fer estoillé de rouille :
Au flanc pendoit la quenouille,
Qui d'airain se roidissait.
Au milieu d'elles estoit
Un cofre, où le Temps mettoit
Les fuzeaux de leurs journées,
De courts, de grands, d'allongez,
De gros, et de bien dougez,
Comme il plaist aux Destinées.

Stro. 20.

Ces trois Sœurs à l'œuvre ententives
Marmotoient un charme fatal,
Tortillans les filaces vives
Du corps futur de l'Hospital :
Clothon qui le filet replie,
Ces deux vers mascha par neuf fois,
Je retords la plus-belle vie
qu'onque retordirent mes dois.
Mais si tost qu'elle fut tirée
A l'entour du fuzeau humain,
Le Destin la mist en la main
Du fils de Saturne et de Rhée.

Antistro.

Luy tout gaillard print une masse
De terre, et devant tous les Dieux
Il feignit dedans une face,
Un corps, deux jambes, et deux yeux,
Deux bras, deux flancs, une poitrine,
Et achevant de l'imprimer
Soufla de sa bouche divine
Le saint filet pour l'animer :
Luy donnant encor' d'avantage
Cent mille vertus, appela
Ses neuf filles, qui çà et là
Entournoient la nouvelle image.

Epode.

Ore vous ne craindrez pas
Seures sous telle conduite,
De reprendre encor la fuite
Pour re-descendre là bas.
Suivez donc ce guide icy :
C'est celuy (filles) aussi,
De qui la docte asseurance
Franches de peur vous fera,
Et celuy qui desfera
Les soldars de l'Ignorance.

Stro. 21.

Lors à terre vola le guide :
Et elles, d'ordre le suivant,
Fendoient le grand vague liquide,
Hautes sur les ailes du vent :
Ainsi qu'on voit entre les nuës
De rang un escadron voler,
Soit de Cygnes, ou soit de Gruës
Suivans leur guide parmy l'air.

A-tant pres de terre eslevées
Tomberent au monde, et le feu
Qui flamber à gauche fut veu,
Fist signe de leurs arrivées.

Antistro.

Hà, chere Muse, quel Zephire
Souflant trop violentement,
A fait escarter mon navire
Qui fendoit l'eau si droitement ?
Tourne à rive douce nourrice,
Ne vois-tu Morel sus le bord,
Lequel, afin qu'il te cherisse,
T'œillade pour venir au port ?
N'ois-tu pas Nymphe Antoinete
Du front du hâvre t'appeller,
Faisant son œil estinceller,
Qui te sert d'heureuse planete ?

Epode.

Haste toy donc de plier
Ta chanson trop poursuivie,
De peur (Muse) que l'envie
N'ait matiere de crier,
Qui seule veut abysmer
Mon nom au fond de la mer
Par sa langue sacrilege :
Mais plus el' me veut plonger,
Plus elle me fait nager
Haut dessus l'eau comme un liege.

Stro. 22.

Contre ceste lice execrable
Resiste d'un doz non plié :
» C'est grand mal d'estre miserable,
» Mais c'est grand bien d'estre envié.
Je scay que tes peines ancrées
Au port de la Divinité,
Seront malgré les ans sacrées
Aux pieds de l'immortalité ;
Mais les vers que la chienne Envie
En se rongeant fait avorter,
Jamais ne pourront supporter
Deux Soleils, sans perdre la vie.

Antistro.

Ourdis ô douce lyre mienne,
Encor' un chant à cestui-cy,
Qui met ta corde Dorienne
Sous le travail d'un doux soucy.
Il n'y a ne torrent ne roche
Qui puisse engarder un sonneur
Que pres des vertueux n'approche
Courant pour chanter leur honneur.
Puissay-je autant darder cest Hymne
Par l'air, d'un bras presomptueux,
Comme il est sage et vertueux,
Et comme il est de mes vers digne.

Epode.

Faisant parler sa grandeur
Aux sept langues de ma lyre,
De luy je ne veux rien dire
Dont je puisse estre menteur :
Mais veritable il me plaist
De chanter bien haut, qu'il est
L'ornement de nostre France,
Et qu'en fidele equité,
En justice et verité
Les vieux siecles il devance.

Stro. 23.

C'est luy dont les graces infuses
Ont ramené par l'univers
Le chœur des Pierides Muses,
Faites illustres par ses vers :
Par luy leurs honneurs s'embellissent,
Soit d'escrits rampans à deux piez,
Ou soit par des nombres qui glissent
De pas tous francs et deliez :
C'est luy qui honore et qui prise
Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,
Et qui estime leurs douceurs,
Et qui anime leur emprise.

Antistro.

C'est luy (Chanson) que tu reveres
Comme l'honneur de nostre ciel,
C'est celuy qui aux loix severes
A fait gouster l'Attique miel :
C'est luy que la saincte balance
Cognoist, et qui ne bas ne haut,
Juste, son poids douteux n'eslance,
La tenant droite comme il faut :
C'est luy, dont l'œil non variable
Note les meschans et les bons,
Et qui contre le heurt des dons
Oppose son cœur imployable.

Epode.

J'avise au bruit de ces mots
Toute France qui regarde
Mon trait, qui droitement darde
Le riche but de ton los.

Je trahirois les vertus,
Et les hommes revestus
De vertueuses louanges,
Sans publier leur renom,
Et sans envoyer leur nom
Jusques aux terres estranges.

Stro. 24.

L'un d'une chose esbat sa vie,
L'autre d'une autre volonté :
Mais ton ame n'est point ravie
Sinon de justice et bonté.
Pour cela nostre Marguerite,
L'unique Sœur de nostre Roy,
De loin espiant ton merite,
Bonne a tiré le bon à soy.

Bien que son pere ait par sa lance
Donté le Suysse mutin,
Et que de l'or Grec et Latin
Ait redoré toute la France :

Antistro.

Il ne fist jamais chose telle
Que d'avoir engendré la fleur
De la Marguerite immortelle,
Pleine d'immortelle valeur,
Princesse que le ciel admire :
Et afin que de tous costez
Dedans ses graces il se mire,
Sus elle tient ses yeux voutez :
Laquelle d'un vers plein d'audace
Plus hautement je descriray,
Lors que hardy je publieray
Le tige Troyen de sa race.

Epode.

Mais la loy de la Chanson
Ores ore me vient dire,
Que par trop en long je tire
Les replis de sa façon.
Ore donque je ne puis
Vanter la fleur, tant je suis
Pris d'un' ardeur nompareille
D'aller chez toy pour chanter
Ceste Ode, afin d'enchanter
Ton soin charmé par l'oreille.

ODE XI. A JOACHIM DU BELLAY, Angevin.

Stro. 1.

Aujourd'huy je me vanteray,
Que jamais je ne chanteray
Un homme plus aimé que toy
Des neuf Pucelles et de moy,
Poste qui cornera ta gloire
Que toute France est appreuvant,
Dans les delices s'abbreuvant,
Dont tu flates l'orgueil de Loire :
Car si un coup elle apperçoit
Qu'à du Bellay mon hymne soit,
Par monceaux elle accourra toute
Autour de ma lyre, où degoute
L'honneur distillant de ton nom
Mignardé par l'art de mon pouce,
Et pour cueillir la gloire douce
Qui emmielle ton renom.

Antistro.

Sus avant Muse, ores il faut
Le guinder par l'air aussi haut
Que ses vertus m'ont mis icy
Dessous le joug d'un doux soucy :
Il le merite, ma mignonne.

Nul tant que luy n'est honorant
Les vers dont tu vas redorant
La gloire de ceux que je sonne :
Il s'esgaye de tes chansons,
Et de ces nouvelles façons
Au paravant non imitables,
Qui font esmerveiller les tables,
Et les gros sourcils renfoncer
De ceste jalouse Ignorance,
Qui ose desja par la France
L'honneur de noz vers offenser.

Epode.

» L'homme est fol qui se travaille
» Porter en la mer des eaux,
» A Corinthe des vaisseaux.
Et fol qui des vers te baille :
Si t'envoyray-je les miens
Pour r'encherir plus les tiens,
Dont les douceurs nompareilles
Sçavent flatter les oreilles
Des Rois joyeux de t'ouyr :
Seule en France est nostre lyre,
Qui les fredons puisse eslire
Pour les Princes resjouyr.

Stro. 2.

Le bon Poëte endoctriné
Par le seul naturel bien-né
Se haste de ravir le pris :
Mais ces rimeurs qui ont appris
Avec travail, peines et ruses,
A leur honte enfantent des vers,
Qui tousjours courent de travers
Outre la carriere des Muses.
Eux comparez à noz champs (sic ! chants) beaux,
Sont faits semblables aux corbeaux
Qui dessous les fueilles caquettent
Contre deux Aigles, qui aguettent

Aupres du throne de leur Roy,
Le temps de ruer leurs tempestes
Dessus les miserables testes
De ces criards palles d'effroy,

Antistro.

» Voyans l'Aigle : mais ny les ans,
» Ny l'audace des vents nuisans,
» Ny la dent des pluyes qui mord,
» Ne donne aux vers doctes la mort :
Par eux la Parque est devancée.
Ils fuyent l'eternelle nuit,
Tousjours fleurissans par le fruit
Que la Muse ente en leur pensée :
Le temps qui les suit de bien loin,
En est aux peuples le tesmoin.
Mais quoy ! la Muse babillarde
L'honneur d'un chacun ne regarde,
Animant ores cestui-cy,
Et ores ces deux-là : car elle
Des hauts Dieux la fille eternelle
Ne se valette pas ainsi.

Epode.

L'ayant prise pour ma guide
Avec le chant incognu
De mon luth, je suis venu
Où Loire en flottant se ride
Contre les champs plantureux
De tes ancestres heureux :
Puis sautelant me remeine
De ton Anjou jusqu'au Maine,
(De mon Vandomois voisins)
Afin que là je decore
Et Guillaume, et Jan encore,
L'ornement de tes cousins :

Stro. 3.

Qui ont supporté si souvent
La fureur de l'horrible vent,

Qui d'un orage redoublé
Nostre grand Prince avoit troublé.

Bien que matin le jour s'esveille
Pour voir tout, il ne vit jamais
Et ne pourra voir desormais
De freres la couple pareille,
A qui les François doivent tant
De Lauriers qu'ils vont meritant :
Ou soit pour refroidir l'audace
De l'Espagnol, s'il nous menace,
Ou soit pour amollir les cœurs
Par la douceur de leur faconde,
Des Anglois separez du monde,
Ou des Allemans belliqueurs.

Antistro.

Rome s'yvrant de leur parler
(Dont le Nectar sembloit couler)
Béante en eux s'esmerveilla :
Puis à l'un d'eux elle bailla
Le sainct Chapeau dessus la teste,
Flamboyant autour de son front
Ainsi que les deux Jumeaux font
Quand ils sereinent la tempeste.
A l'autre nostre Roy donna
L'Ordre, qui son col entourna,
Avecque la puissance d'estre
Sous luy des Piémontois le maistre,
Balançant d'equitable pois
Son advis et sa vigilance,
Les exploits de sa forte lance
Compagne d'une docte vois.

Epode.

» Nul terme de nostre vie
» Par nous ne se juge pas,
» Ignorans le jour qu'en bas
» Elle doit estre ravie.
Dessus l'esté de ses ans

Rongé de soucis cuisans
Ton grand Langé rendit l'âme,
Enterrant sous mesme lame
L'honneur ensemble abbatu,
Ne laissant rien de vallable
Sinon un frere, semblable
Au portrait de sa vertu.

Stro. 4.

Sçache que le sang de ceux-ci
Et leur race est la tienne aussi.

Mais repren l'arc Muse, il est temps
De tendre au blanc où tu pretens.
Puis que sa louange foisonne
En cent vertus propres à luy,
A quoy par les honneurs d'autruy
Remply-je ce que je luy donne ?
Sa gloire suffist pour borner
Les vers qui le veulent orner.

O bons Dieux ! on ne sçauroit faire
Que la vertu se puisse taire,
Bien qu'on tasche de l'obscurcir :
» Maugré toute envie elle est forte,
» Et sur le front la lampe porte,
» Qui seule la peut esclarcir.

Antistro.

Ton nom est tant estincelant,
Qu'encores s'on l'alloit celant,
Dessous le silence il croistroit,
Et plus sa flame apparoistroit.
Car tout ainsi que la mer passe
L'honneur d'un chacun element,
Et le Soleil semblablement
Les moindres feux du ciel efface :
Ainsi apparoissent les traits
Dont tu esmailles les portraits
De la riche peinture tienne
Naïvement sœur de la mienne,

Monstrant par ton commencement
Que mesme fureur nous affolle,
Tous deux disciples d'une escolle
Où l'on forcene doucement.

Epode.

Par une cheute subite
Encor je n'ay fait nommer
Du nom de Ronsard la mer
Bien que Pindare j'imite.

Horace harpeur Latin,
Estant fils d'un libertin,
Basse et lente avoit l'audace,
Non pas moy de franche race,
Dont la Muse enfle les sons
D'une masle et plus forte haleine,
Afin que Phoebus rameine
Par moy ses vieilles chansons :

Stro. 5.

Lequel m'encharge de chanter
Son Du-Bellay, pour le vanter
Sur tous ses enfants qui ont bien
Masché du Laurier Delphien.

Obeyssant à la voix sainte,
Mon trait par le Ciel galopant
L'air Angevin n'ira coupant,
Sans que ta gloire en soit attainte.
Chantant l'homme estre bien-heureux,
Qui en ton Nectar doucereux
Ses belles loüanges envyre
Mille fois nommé dans ton livre.
Que diray plus ? le Ciel t'a fait
(Te fortunant de main non chiche)
Jeune, dispost, sçavant, et riche,
Dessus son moule plus parfait.

Antistro.

Mes doigts ne pourroient se lasser

De faire mon bateau passer
Par les vagues de ton renom :
Et ramerois encor, sinon
Que j'ay desja preveu l'orage
Des mesdisans impetueux,
Qui contre les plus vertueux
Desgorgent volontiers leur rage,
Qui sotte en babil s'estendant
Comme un grand tonnerre grondant,
De son murmure m'admoneste
De tromper l'horrible tempeste
Abboyant et tant seulement
Les nourrissons des neuf Pucelles,
Qui se sont mis au doz des ailes
Pour voler eternellement.

Epode.

Ore donque freres d'Heleine,
Les Amycleans flambeaux
Du Ciel, monstrez vous jumeaux,
Et mettez but à ma peine :
Faites ancrer à ce bort
Ma navire en quelque port
Pour finir mon navigage :
Et destournez le langage
Du mesdisant que je voy,
Qui tousjours sa dent travaille
De me mordre, afin qu'il aille
Pincer un autre que moy.

ODE XII. A BOUJU, Angevin.

Stro. 1.

» Le Potier hait le Potier,
» Le Feuvre le Charpentier,
» Le Poëte tout ainsi
» Hait celuy qui l'est aussi
(Comme a dit la voix sucrée
Du cieil habitant d'Ascrée :)

Mais tu as par ta vertu
Ce vieil Proverbe abbatu,
Vantant mon petit merite
(Sans te monstrer envieux)
Devant nostre Marguerite
Le rare present des cieux.

Antistro.

» Phœbus ravit les neuf Sœurs,
» Puis leurs picquantes douceurs
» Ravissent les beaux esprits,
» Qui d'elles se sont espris :
Et mon ame n'est ravie
Que d'une bruslante envie
D'oser un labeur tenter
Pour mon Prince contenter,
Afin que mon petit œuvre
Sa grand'main flatte si bien,
Que quelquefois je la treuve
Ingenieuse à mon bien.

Epode.

Celuy qui d'un reth pourchasse
Les poissons, ou cestuy-là
Qui par les montagnes chasse
Les bestes deçà et là,
C'est afin qu'un peu de proye
La Fortune luy ottroye :
Mais l'homme plein de bon-heur,
Qui suit comme moy les Princes
Et les grands Dieux des provinces,
C'est pour se combler d'honneur :

Stro. 2.

Laissant au peuple ignorant
Un crevecœur devorant,
Béant apres la vertu
Dont le sage est revestu.
» Les uns en cecy excedent,
» Les autres cela possedent :

Mais Dieu dessus les Rois met
Des richesses le sommet.
Au Poëte qui s'amuse
Comme moy de les vanter,
Calliope ne refuse
De l'ouyr tousjours chanter.

Antistro.

Quand Phœbus s'esleve aux cieux,
L'ombre fuit devant ses yeux :
Ainsi où ta Muse fuit,
La sourde Ignorance luit,
Rendant les bouches muëtes
De noz malheureux Poëtes,
Qui souloient comme pourceaux
Souiller le clair des ruisseaux :
Les beaux vers que j'ay veu naistre
Si heureusement de toy,
Te rendent bien digne d'estre
Prisé de la sœur d'un Roy.

Epode.

Ta fameuse renommée
Qui doit voir tout l'univers,
Me prie d'estre nommée
Par la trompe de mes vers,
Et le feray : car ta gloire
S'esgaye de la memoire :
Puis les Seurs conte ne font
De nul papier, s'il ne porte,
A la Dorienne sorte,
Ton beau nom dessus le front.

ODE XIII. A JEAN D'AURAT, Lecteur du Roy.

Stro. 1.

» Le medecin de la peine
» Est le plaisir qui ameine
» Le repos avecque luy,

Et les Odes qui nous flatent
Par leurs douceurs qui abbatent
La memoire de l'ennuy.
Le bain ne soulage pas
Si bien les corps qui sont las,
Comme la loüange douce
Nous soulage, que du pouce
Faisons sur le luth courir,
Par qui les playes de l'âme
(Lors qu'un desplaisir l'entame)
Nous oignons pour la guerir.

Antistro.

Certes ma chanson sucrée,
Qui les grands Princes recrée,
Te pourra bien derider
Apres ta peine publique,
Où ta faconde s'applique
Pour la jeunesse guider.
Le haut bruit de ton sçavoir
Par ce siecle nous fait voir
Que tu brises l'Ignorance,
Renommé parmy la France
Comme un oracle des Dieux,
Pour desnouër aux plus sages
Les plus ennouëz passages
Des livres laborieux.

Epode.

Tant d'ames ne courent pas
Apres Alcée là bas,
Quand hautement il accorde
Les guerres dessus sa corde,
Comme ta douce merveille
Emmoncelle par milliers
Un grand peuple d'escoliers
Que tu tires par l'oreille.

ODE XIIII. A ANTOINE DE BAIF.

Stro. 1.

J'ay tousjours celé les fautes
Dont mes amis sont tachez,
J'ay tousjours teu leurs pechez,
Et non pas leurs vertus hautes :
Car moy qui suis le sonneur
Et le courrier des merites,
Je n'employe mes Charites
Qu'à la trafique d'honneur,
Que le Ciel large donneur
Ayant pareil soin de toy,
T'a departy comme à moy,
Versant sur ta langue sage
Un saint tresor de beaux vers,
Afin que son doux message
S'espande par l'univers.

Antistro.

Maint chemin nous peut attraire
Pour venir à la vertu :
D'un bien un tel est vestu,
L'autre d'un autre au contraire.
Premiere j'ay dit la façon
D'accorder le luth aux Odes,
Et premier tu t'accommodes
A la tragique chanson,
Espouvantant d'un grand son
Et d'un stile tel qu'il faut
Nostre François eschafaut :
Des grands Princes miserables
Trainant en long les regrets
Par tonnerres execrables
Bruyans és tragiques Grecs.

Epode.

» D'esprit, et d'art, volontiers
» En tout differents nous sommes :

» Ne deux ne quatre mestiers
» Ne nourrissent pas les hommes :
» Mais quiconque a le sçavoir,
» Celui doit l'honneur avoir.
O Baïf, la plume pronte
A vouloir monter aux cieux,
D'un vol qui la mort surmonte,
Trompe l'enfer odieux.

ODE XV. A JEAN MARTIN.

Stro. 1.

La fable elabourée
Descrite heureusement
D'une plume dorée
Nous trompe doucement,
A l'un donnant la gloire
Qu'il n'a pas merité,
Faisant par le faux croire
Qu'on voit la verité :
Car tout ce que la Muse
Lyrique ne refuse
D'emmieler par nous,
Cela flatte l'oreille
Qui toute s'esmerveille
De le boire si dous.

Antistro.

Il ne faut que j'honore
Ton renom ô Martin,
De fables prises ore
Du Grec, ny du Latin :
Ta vertu tresluisante
Comme les feux des Dieux,
Me sera suffisante
Pour te loger aux cieux.
Quelle terre eslongnée,
Quelle rive baignée
De l'une et l'autre mer,

Quelle isle descouverte
Ne tient la gorge ouverte
Ardente à te nommer ?

Epode.

Vous gouvernez les Rois
Poëtes de la Court,
Et si de vostre vois
La memoire ne court :
Si ta grand' main desire
De respandre le bien,
C'est à ce Martin, Sire,
Qui le merite bien.

Stro. 2.

» Certes l'experience
» N'est utile, sinon
» Pour sonder la science
» Si elle est fausse ou non.
Le siecle qui doit estre,
Ne taira ton bon-heur,
Et comme tu fis naistre
A la France un honneur :
Toy, et dont la musette
Et dont la voix doucette
Chanta bien haut aussi
Les beaux pasteurs, qu'encore
Naples autant honore
Comme on t'honore icy.

Antistro.

Par ta vertu le monde
A peu sentir combien
La France en gloire abonde
Faite heureuse en ton bien :
Par toy revient l'usage
Des outils et compas,
Que mesme le vieil âge
Des Romains ne sceut pas.
Le maçon par ta peine

Son ouvrage demeine,
Et sous toy fait sçavant,
Jusques au ciel egale
Mainte maison royale,
Ton livre allant devant.

Epode.

L'œuvre est de l'inventeur :
Et celuy qui apprend,
Est tenu pour menteur,
Si grace ne luy rend.

La plume bien apprise
Dresse son vol aux cieux,
Et sa belle entreprise
Ne peut ceder aux lieux.

FIN DES ODES PINDARIQUES.

ODE XVI.

La mercerie que je porte,
Bertran, est bien d'une autre sorte
Que celle que l'usurier vend
Dedans ses boutiques avares,
Ou celles des Indes barbares
Qui enflent l'orgueil du Levant.

Ma douce navire immortelle
Ne se charge de drogue telle,
Et telle de moy tu n'attens,
Ou si tu l'attens, tu t'abuses :
Je suis le trafiqueur des Muses,
Et de leurs biens, maistres du temps.

Leur marchandise ne s'estalle
Au plus offrant dans une halle,
Leur bien en vente n'est point mis,
Et pour l'or il ne s'abandonne :
Sans plus, liberal je le donne
A qui me plaist de mes amis.

Reçoy donque ceste largesse,
Et croy que c'est une richesse
Qui par le temps ne s'use pas,
Mais contre le temps elle dure,
Et de siecle en siecle plus dure
Ne donne point aux vers d'apas.

L'audacieuse encre d'Alcée
Par les ans n'est point effacée
Et vivent encore les sons
Que l'amante bailloit en garde
A sa tortue babillarde
La compagne de ses chansons.

Mon grand Pindare vit encore,
Et Simonide, et Stesichore,
Sinon en vers, au moins par nom :
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon desur sa lyre,
Le temps n'efface le renom.

N'as-tu ouy parler d'Enée,
D'Achil, d'Ajax, d'Idomenée ?
A moy semblables artisans
Ont immortalisé leur gloire,
Et fait allonger la memoire
De leur nom jusques à noz ans.

Helene seule estant gaignée
D'une perruque bien peignée,
D'un port royal, d'un vestement
Brodé d'or, ou d'une grand'suite,
N'a pas eu la poitrine cuite
De chaude amour premierement.

Hector le premier des gendarmes
N'a sur le doz porté les armes,
Dardant ses homicides traits :
Non une fois Troye fut prise :
Maint Prince a fait mainte entreprise
Devant le camp des deux Rois Grecs.

Mais leur prouësse n'est cogneuë,

Et une oblivieuse nuë
Les tient sous un silence estraints :
Engloutie est leur vertu haute
Sans renom, pour avoir eu faute
Du secours des Poëtes saints.

Mais la mort ne vient impunie,
Si elle atteint l'ame garnie
Du vers que ma Muse a chanté,
Qui pleurant de dueil, se tourmente
Quand l'homme aux enfers se lamente
Dequoy son nom n'est point vanté.

Le tien le sera : car ma plume
Aime volontiers la coustume
De louër les bons comme toy,
Qui prevois l'un et l'autre terme
Des deux saisons, constant et ferme
Contre leur inconstante foy :

Plein de vertu, pur de tout vice,
Non bruslant apres l'avarice
Qui tout attire dans son poing,
Chenu de mœurs, jeune de force,
Amy d'espreuve, qui s'efforce,
Secourir les siens au besoing.

Celuy qui sur la teste sienne
Voit l'espée Sicilienne,
Des douces tables l'appareil
N'irrite sa faim, ny la noise
Du Rossignol qui se desgoise,
Ne luy rameine le sommeil.

Mais bien celuy qui se contente
Comme toy, la mer il ne tente,
Et pour rien tremblant n'a esté,
Soit que le bled fausse promesse,
Ou que sa vendange se laisse
Griller aux flames de l'Esté.

De celuy, le bruit du tonnerre,
Ny les nouvelles de la guerre

N'ont fait chanceler la vertu :
Non pas d'un Roy la fiere face,
Ny des pirates la menace
Ne luy ont le cœur abbatu.

Taisez vous ma lyre mignarde,
Taisez vous ma lyre jazarde,
Un si haut chant n'est pas pour vous :
Retournez louër ma Cassandre,
Et desur vostre lyre tendre
Chantez la d'un fredon plus dous.

ODE XVII. A CASSANDRE.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

ODE XVIII. A JOACHIM DU BELLAY, Angevin.

Celuy qui ne nous honore
Comme Prophetes des Dieux,
Plein d'un orgueil odieux
Les Dieux il mesprise encore,

Et le Ciel qui nous decore
De son tresor le plus beau,
Nous mariant au troupeau
Que le saint Parnasse adore.

Une sainte jalousie
De leurs presens les plus dous
Se laissant glisser en nous
Flatte nostre poësie,
Qui darde la fantasie
De leurs Prestres agitez
Jusqu'au sein des Deitez,
Yvres de leur Ambrosie.

De-là revolans au monde
Comblez de secrets divers,
Vont chantant par l'univers
D'une voix où Dieu abonde
Et leur divine faconde
Sert d'oracles, et sont faits
Les ministres plus parfaits
De la Deité profonde.

Un Demon les accompaigne
Par-sur tous le mieux instruit,
Qui en songes toute nuit
Sans nul travail les enseigne,
Et demy-dieu ne desdeigne
De les aller informant,
Afin que l'homme en dormant
Toutes sciences appreigne.

Ils cognoissent la peinture
De ce grand monde, et cela
Qu'il varie çà et là
En chaqu'une creature :
Ore par leur escriture
Sont pescheurs, sont laboureurs,
Maçons, soudars, Empereurs,
Vrais peintres de la Nature.

Celuy à qui le Ciel donne

Un tel present, il peut bien
Dire à tous qu'il a le bien
Qu'à peu d'hommes il ordonne :
Et sa langue qui doux sonne,
Quand elle voudra chanter,
Se pourra tresbien vanter
Qu'elle est des Dieux la mignonne.

En chaque art jadis maint homme
Admirable s'est trouvé,
Et admirable approuvé
Par l'âge qui tout consomme.
Quant aux Poëtes, on nomme
Un Homere seulement :
Homere eternellement
Sur les autres se renomme.

Ce nous est experience
Que Dieu n'est pas liberal
A chaqu'un en general
D'une si belle science,
Qui commença l'alliance
De corps et d'ame entre nous,
Et qui loge par-sur tous
En tes beaux vers sa fiance.

ODE XIX. AVANT-VENUE DU PRINTEMPS.

Toreau, qui dessus ta crope
Enlevas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et descrouille de ta corne
Les portes de l'an nouveau.

Et toy vieillard, qui enserre
Sous ta clef ce que la terre
Produit generalement,
Ouvre l'huis de la Nature,
Pour orner de sa peinture
Les champs liberalement.

Vous Nymphes des eaux, qui estes
Au frein des glaces sujettes,
Levez vostre chef dehors,
Et mollissant vostre course
D'une trepignante source
Frappez librement voz bors :

Afin que la saison verte
Se monstre aux amans couverte
D'un tapis marqué de fleurs,
Et que la campagne face
Plus jeune et gaye sa face
Peinte de mille couleurs :

Et devienne glorieuse
De se voir victorieuse
Desur l'hyver pluvieux,
Qui l'avoit trop offencée
De mainte gresle eslancée
Sous le vent injurieux.

Mais or' en vain il s'efforce :
Car il voit desja sa force
Lentement se consumer
Sous le beau jour qui s'allonge,
Et qui ja tardif se plonge
Dans le giron de la mer.

Ja le beau Printemps arrive,
Et ja l'herbe de la rive
Sousleve un petit son chef,
Et mesprisant la froidure
Estalle au ciel sa verdure
Pour y fleurir derechef.

Ja le ciel d'amours s'enflame,
Et dans le sein de sa femme
Jupiter se va lançant,
Et meslant sa force en elle,
De sa rosée eternelle
Va son ventre ensemençant :

Si qu'elle estant en gesine

Respand sa charge divine
Sur la terre, à celle fin
Que la terre mesme enfante,
De peur que ce Tout ne sente
En ses membres quelque fin.

Amour, qui Nature esveille,
Amenant pres de l'oreille
La poincte des traits ardans,
Les pousse de telle sorte,
Que la poitrine est bien forte,
S'ils ne se fichent dedans.

Du grand ciel la bande ailée,
De l'eau la troupe escaillée
Contrainte du dard veinqueur,
Ny dans l'eau, ny par les nues
N'estaint les flames venues
Le doux torment de leur cœur.

La charrette vagabonde
Qui court sur le doz de l'onde,
Oisive au port paravant,
Laschant aux voiles les brides
Va par les plaines humides
De l'Occident au Levant.

Noz soldars chargent la pique,
Voire et tant l'honneur les pique,
Qu'avant le temps attendu
Du veillant soldart d'Espagne,
Ils ont ja dans la campagne
Leur camp par tout espandu.

Du Printemps la saison belle,
Quand la terre estoit nouvelle,
L'an paisible conduisoit :
Du Soleil qui nous esclaire
La lampe seulement claire
Tiede par tout reluisoit.

Mais la main des Dieux jalouse
N'endura que telle chouse

Suivist son train coustumier,
Ains changeant le premier vivre,
Fist une saison de cuivre
En lieu du bel or premier.

Lors le Printemps donna place
Au chant, au vent, à la glace,
Qui renaissent à leur tour,
Et le sapin des valées
Sauta sur les eaux salées
Qui nous baignent à l'entour.

On ouyt sonner les armes,
On ouyt par les alarmes
L'acier tinter durement,
Et les lames acerées
Sur les enclumes ferrées
Craqueter horriblement.

On inventa les usages
D'empoisonner les bruvages,
Et l'art d'espandre le sang :
Les maux du coffre sortirent,
Et les hauts rochers sentirent
La foudre dessus leur flanc.

ODE XX.

O Pere, ô Phoebus Cynthien,
O saint Apollon Pythien,
Seigneur de Déle, isle divine,
Cyrenean, Patarean,
Par qui le trepié Thymbrean
Les choses futures devine :

Ou soit que Clare, ou que tes sœurs
Te detiennent de leurs douceurs,
Ou soit que tu laves en l'onde
D'Eurote clerement roulant
Le crespe honneur du poil coulant
Par flocons de ta teste blonde :



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Entens, ô Prince, mon soucy,
Et vien pour soulager icy
Celle qui ne m'est moins cruelle
Que la fiévre, qui va mordant
D'un accez et froid et ardant,
La douce humeur de sa mouëlle.

Quoy, sur elle n'espandras-tu
Quelque just remply de vertu ?
Veux-tu pas son medecin estre ?
Si seras, ou je fus deceu
Ayant l'autre jour apperceu
Ton Cygne voler à senestre.

Tu as seul des Dieux cest honneur
D'estre Poëte, et gouverneur
De toute herbe, soit de campaigne,
Soit de monts, soit de celles là
Que Thetis deçà et delà
En quelque bord estrange baigne.

Par toy Esculape pilla
Les enfers, lors qu'il resveilla
Hippolyt de la gresle bande,
Et fraudant le Prince inhumain,
Luy arracha hors de la main
Le tribut qu'à tous il demande.

Par toy le doux enchantement
Sçait arrester soudainement
Le corps de l'homme qui des-vie :
Par toy le medecin expert
Ayant invoqué ton nom, pert
Le mal larron de nostre vie.

Helas Seigneur escoute moy,
Vien, et apporte avec toy
Le Moly, et la Panacée,
Et l'herbe que Medée avoit,
Quand reverdir elle devoit
D'Eson la jeunesse passée :

Et l'herbe forte qui changea

Glauce si tost qu'il la mangea,
Le faisant immortel, d'un homme :
Qui par la mer entre les Dieux
Ne craint que le temps odieux
Le nombre de ses ans consomme.

Brise les du bout de ton arc,
Puis d'elles pressurant le marc
Fais un bruvage, et le luy baille,
Ou bien les applique à ses bras,
Et lors ô Pean, tu rompras
Le mal qui deux ames travaille.

Desja son beau coural s'esteint,
Et ja la rose de son teint
Se fanit pallement flestrie,
Et l'œil meurtrier où m'aguettoit
Ne sçay quel archer qui estoit
L'object de mon idolatrie.

Las ! tu peux en la guarissant,
Me soulager moy perissant
Au feu qui sa fiévre resemble :
Ainsi ratifiant mes vœux,
De mesme cure, si tu veux,
Tu en guariras deux ensemble.

Lors un temple j'edifiray,
Où ton image je feray
De longues tresses honorée.
A son doz pendray l'arc Turquois,
La lyre sœur de son carquois,
A son flanc la dague dorée.

ODE XXI. A PIERRE PASCHAL.

Ne seroy-je pas encore
Plus dur qu'un Scythe cruel,
Ou le flot continuel
Qui ronge le sablon More,

Si je n'emplumoy la gloire

De toy mon Paschal, afin
Qu'elle voltige sans fin
Dans le temple de Memoire ?

La chaine qui entrelace
Ton esprit avec le mien,
Et mon nom semblable au tien
Commande que je le face.

Ce m'est une douce peine
Chanter l'homme, en qui les cieux
Ont renversé tout le mieux
De leur influence pleine.

Quand sa clarté merveilleuse
Maugré l'obscur se fait voir
Par les rayons du sçavoir
De sa langue mielleuse :

Certes telle gloire douce
Crie qu'elle est seule à toy,
Que je chante sous la loy
De ma lyre et de mon pouce.

Ne vois-tu comme elle vole
Cà bas en dix mille lieux,
Ains comme elle vole aux cieux
Par le vent de ma parole ?

Ja ton Languedoc se vante
D'honorer son nourrisson,
Fait immortel par le son
Du Vandomois qui le chante.

Quoy ? c'est toy qui m'eternise,
Et si j'ay quelque renom,
Je ne l'ay Paschal, sinon
Que par ta voix qui me prise.

Car jamais le temps n'ameine
Comme aux autres, des oublis
Aux escrits qui sont polis
De ta langue si Romaine.

ODE XXII. A SA LYRE.

Lyre dorée, où Phœbus seulement
Et les neuf Sœurs ont part egalement,
Le seul confort qui mes tristesses tue,
Que la danse oit, et toute s'esvertue
De t'obeyr, et mesurer ses pas
Sous tes fredons mignardez par compas,
Lors qu'en bruyant tu marques la cadanse
D'un avant-jeu, le guide de la danse.

Le feu armé de Jupiter s'esteint
Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint :
Et au caquet de tes cordes bien jointes
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes
Abaissant l'aile : adonc tu vas charmant
Ses yeux aigus, et luy en les fermant
Son doz herisse, et ses plumes repousse
Flatté du son de ta corde si douce.

Celuy n'est pas le bien-aimé des Dieux,
A qui desplaist ton chant melodieux,
Heureuse Lyre, honneur de mon enfance.
Je te sonnay devant tous en la France
De peu à peu : car quand premierement
Je te trouvay, tu sonnois durement,
Tu n'avois point de cordes qui valussent,
Ne qui respondre aux loix de mon doigt pussent.

Moisy du temps ton fust ne sonnoit point,
Et j'eu pitié de te voir mal-en-point,
Toy qui jadis des grands Rois les viandes
Faisois trouver plus douces et friandes.

Pour te monter de cordes et d'un fust,
Voire d'un son qui naturel te fust,
Je pillay Thebe, et saccageay la Pouille,
T'enrichissant de leur belle despouille.

Et lors en France avec toy je chantay,
Et jeune d'ans sus le Loir inventay
De marier aux cordes les victoires,

Et des grans Rois les honneurs et les gloires :
Puis affectant un œuvre plus divin
Je t'envoyay sous le pouce Angevin,
Qui depuis moy t'a si bien fredonnée,
Qu'à luy tout seul la gloire soit donnée.

Certainement celuy que tes chansons
Paissent, ravy du plaisir de leurs sons,
Ne sera point haut-estimé pour estre
Ou à l'escrime, ou à la lutte adestre,
Ny de Laurier couronné ne sera :
L'espée au poing jamais n'abaissera
L'orgueil des Rois, ny la fureur des Princes,
Portant, veinqueur, le feu dans leurs provinces :

Mais ma Gastine, et le haut crin des bois
Qui vont bornant mon fleuve Vandomois,
Le Dieu bouquin qui la Neufaune entourne,
Et le saint chœur qui en Braye sejourne,
Le feront tel, que par tout l'univers
Se cognoistra renommé par ses vers,
Tant il aura de graces en son pouce,
Et de fredons fils de sa corde douce.

Desja mon Luth ton loyer tu reçois,
Et ja desja la race des François
Me veut nombrer entre ceux qu'elle louë,
Et pour son Chantre heureusement m'avouë.
O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs
Qui de ma lyre animez les douceurs,
Je vous saluë, et resaluë encore,
Par qui mon Prince et moymesme j'honore.

Par toy je plais, et par toy je suis leu :
C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu
Harpeur François, et quand on le rencontre,
Qu'avec le doigt par la ruë on le monstre.
Si je plais donc, si je sçay contenter,
Si mon renom la France veut chanter,
Si de mon front les estoilles je passe,
Certes mon Luth, cela vient de ta grace.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LE SECOND LIVRE DES ODES

DE P. DE RONSARD,

GENTIL-HOMME VANDOMOIS.

ODE I. AU ROY HENRY II.

Je te veux bastir une Ode,
La maçonnant à la mode
De tes Palais honorez,
Qui pour parade ont l'entrée
Et de marbres acoustrée,
Et de hauts piliers dorez,

Afin que le front de l'œuvre
Du premier regard descœuvre
Tout le riche bastiment :
Ainsi (PRINCE) je veux mettre
Au premier front de mon metre
Tes vertus premierement.

Sur deux termes de Memoire
Je veux graver la victoire
Dont l'Anglois fut combatu,
Et veux encore y portraire
Les batailles de ton Pere
Soustenu de ta vertu,

Lors que ton jeune courage
S'opposa contre la rage
De l'Empereur despité,
Se vantant d'avoir la foudre
Dont il devoit mettre en poudre
Paris ta grande cité.
» Le conseil et la vaillance
» Par une égale balance
» Tousjours veillent à l'entour

» Des affaires, qui sont pleines
» D'un Labyrinthe de peines,
» S'entre-suivans à leur tour.

Ce que la faveur celeste
Par toy nous rend manifeste,
Comme n'ayant desdaigné
Dez ta premiere jeunesse
De conseil et de prouësse
Tousjours estre accompaigné.

Aussi Prince, ta main forte
A fait voir en mainte sorte
L'impuissance d'eviter
Les efforts de ton armée,
Et la colere enflammée
A qui la vient irriter.

Sur la roche Thespienne
Des Sœurs la plus ancienne
Qui de tes faits a soucy,
Me garde autre melodie,
Afin qu'un jour je la die
Bien plus haut que ceste-cy.

De celle aux peuples estranges
Je sonneray tes louanges,
Lors que ton bras belliqueur
Aura foudroyé le monde,
Et que Thetis de son onde
Te confessera veinqueur :

Et lors que ta main non chiche
M'aura fait heureux et riche,
Me faisant sentir combien
La bonté Cesariale
D'Auguste fut liberale
Vers l'autheur Aenien.

Les Muses ont à leur corde
Deux tons divers : l'un accorde
A la guerre des grands Rois,
L'autre plus bas, ne s'allie

Qu'avec le luth de Thalie
Touché doucement des dois.

De ce bas ton je te chante
Maintenant, et si me vante
De ne sonner jamais Roy
Qui en bonté te resemble,
Ne Prince qui soit ensemble
Si preux et sçavant que toy.

Oy donc ma voix qui s'efforce
De crier à toute force
Que l'honneur qu'on voit escrit
Es oracles poëtiques,
Celebrant les Rois antiques,
Est seul bien de ton esprit.

Sus sus FRANCE, ouvre la bouche
Au son du luth que je touche :
Dy que le Ciel t'a donné
Un Roy dispos à combatre,
Et prompt par les loix d'abatre
Le peché desordonné.

Et toy Vandomoise lyre,
Mieux que devant faut eslire
Un vers pour te marier,
Afin que tu faces croire
Que veritable est la gloire
Qu'on t'a voulu dedier.

Tu resjouys nostre Prince,
Tu contentes sa province,
Et mille furent espris
De contrefaire ta grace,
Et suivans ta mesme trace
Ont voulu gaigner le pris.

Mais ô Phœbus, authorise
Mon chant, et le favorise,
Qui ose entonner le loz
De ce grand Roy qui t'honore,
Et ses beaux blasons decore

De l'arc qui charge ton doz.

Et fay tant que sa hautesse
Daigne voir ma petitesse
Qui vient des rives du Loir
Criant sa force et justice,
Afin que l'âge qui glisse,
Ne les mette à nonchaloir :

Et qui doit chanter la gloire
De sa future victoire,
» S'elle avient : car en tout lieu
» De la chose non tissuë
» L'heureuse fin et l'issuë
» Se cache en la main de Dieu.

ODE II. A CALLIOPE

Descen du ciel Calliope, et repousse
Tous les ennemis (sic) de moy ton nourrisson,
Soit de ton luth, ou soit de ta voix douce,
Et mes soucis charme de ta chanson.
Par toy je respire,
C'est toy qui ma lyre
Aux honneurs conduis :
C'est toy, ma Princesse,
Qui me fais sans cesse
Fol comme je suis.

Certainement avant que né je fusse,
Pour te chanter tu m'avois ordonné :
Le Ciel voulut que ceste gloire j'eusse
Par ta faveur avant que d'estre né.
La bouche m'agrée
Que ta voix sucrée
De son miel a peu,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pegase
Gloutement a beu.

Heureux celui que ta folie affole,

Ta douce erreur ne le peut faire errer :
Voire et si doit par sa douce parole
Hors du tombeau tout vif se deterrer.
Ton bien sans dessertes
Tu m'a donné certes,
Qui n'eu jamais soin
D'apprendre la lettre :
Toutefois mon metre
S'entend d'assez loin.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles :
Si qu'un Poëte et ses vers furieux
Sont du haut ciel les plus secrets oracles
Que par sa bouche annoncent à noz yeux.
Si dez mon enfance
Le premier de France
J'ay pindarizé,
De telle entreprise
Heureusement prise
Je me voy prisé.
» Chacun n'a pas les Muses en partage,
» Ne leur fureur tout estomac ne point :
A qui le ciel a fait tel avantage,
Veinqueur des ans son nom ne mourra point.
Durable est sa gloire,
Tousjours la memoire
Sans mourir le suit :
Comme vent, grand erre
Par mer et par terre
S'escarte son bruit.

C'est toy qui fais que j'aime les fontaines
Tout esloigné du vulgaire ignorant,
Tirant mes pas sur les roches hautaines
Apres les tiens que je vais adorant.
Tu es ma liesse,
Tu es ma Déesse,
Tu es mes souhais :
Si rien je compose,
Si rien je dispose,

En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauvage
Me guides-tu, et quel ruisseau sacré
A ta grandeur, me sera doux breuvage
Pour mieux chanter ta louange à mon gré ?
Nous sçavons bien comme
Roland de sage homme
Devint fol d'aimer,
Et comme Angelique
Vierge mal pudique
Repassa la mer.

Nous cognoissons Mandricard à ses armes,
Du bon Roger l'histoire ne nous fuit,
Ny le vieillard qui murmurant ses charmes
Avoit d'airain le vain Palais construit.
Ça page, ma lyre,
Je veux faire bruire
Ses languettes d'or :
La divine grace
Des beaux vers d'Horace
Me plaist bien encor.

Mais tout soudain d'un haut stile plus rare
Je veux sonner le sang Hectorean,
Changeant le son du Dircean Pindare
Au plus haut bruit du chantre Smyrnean.

ODE III. CONSOLATION à la Royne de Navarre, sur la mort de Charles de Valois Duc d'Orleans.

Vien à moy mon Luth, que j'accorde
Une Ode pour la fredonner
Dessus la mieux parlante corde
Que Phœbus t'ait voulu donner.
Afin de la pouvoir sonner
Si doucement qu'elle contante,
Et puisse le soin destourner
Qui mord une royale tante.

Donques ô Chimere inconstante,
Tu as dessous les ombres mis
Le Prince qui fut nostre attante,
Et l'effroy de noz ennemis :
En vain donc il avoit promis
De donter la grandeur du monde,
Et de voir sous Charles soumis
Ce que Thetis serre en son onde.

Une large pluye feconde
Vous Muses, puisez de voz yeux,
Lamentez la coulonne ronde
Où s'appuyoit tout vostre mieux :
Pour ta vertu dessus les cieux
O fils d'un grand Roy, tu reposes,
Et ce bas monde vicieux
Du ciel tu regis et composes,

Et nouvelles loix luy imposes
Nouveau citoyen de là-haut
Entre les immortelles choses,
Et pres du bien qui point ne faut.
Des royaumes plus ne te chaut
Dont tu as fait icy la preuve :
Car rien de ce monde ne vaut
Un trait du Nectar qui t'abreuve.

Tu as laissé la terre veuve
Du vray honneur, au ciel montant,
Où ta facile oreille appreuve
Noz vœuz qu'elle va escoutant.
Appaise ton cœur lamentant,
Essuye ton œil, ma Princesse :
Pour-neant tu vas regrettant
Dequoy si tost ton neveu cesse,

Et a pris son heureuse adresse
Vers une autre habitation,
Changeant l'Avril de sa jeunesse
Avecque l'incorruption.
Aux Dieux sans intermission

Son corps tu requiers par priere,
Qu'il n'eust à la condition
De voir par deux fois la lumiere.

Quand ton oraison coustumiere
Sonneroit aussi doucement
Que la harpe tirant premiere
Les bois en esbahissement :
Encore l'ame nullement
N'animeroit sa froide image,
Puis que la Parque durement
Luy a fait rendre son hommage.

De Pluton l'avare heritage
Ton neveu n'ira jamais voir,
Que le Ciel pour son avantage
Trop soudain a voulu ravoir.
Et jaloux, t'a fait recevoir
(Pour s'enrichir de son enfance)
Un dueil, que le temps n'a pouvoir
D'arracher de ta souvenance.

ODE IIII. CONTRE LES AVARICIEUX, et ceux qui prochains de la mort bastissent

Quand tu tiendrois des Arabes heureux,
Des Indiens les tresors plantureux,
Voire et des Rois d'Assyrie la pompe,
Tu n'es point riche, et ton argent te trompe.
Je parle à toy qui erres
Apres l'or par les terres.
Puis d'elles t'ennuyant,
La voile au mast tu guindes,
Et voles jusqu'aux Indes
La pauvreté fuyant.

Le soin meurtrier pourtant ne laisse pas
D'accompagner tes miserables pas,
Bien que par toy mainte grand'nef chargée
De lingots d'or fende la mer Egée.
Le soin qui te tourmente,

Suit le bien qui s'augmente,
Guidant de-çà de-là
Parmy les eaux ta peine,
Qui moins de biens est pleine
Quand plus de biens ell'a.

Les larges ports de Venise et d'Anvers
De tous costez de tes biens sont couverts,
Cherchez par eau, par vent et par tempeste.
D'où le Soleil hausse et baisse la teste.
Ces pierres achetées
Maintenant soient jettées
Dedans les eaux encor :
Qu'on remette en sa mine
Ceste esmeraude fine,
Ces perles et cest or.
» De peu de bien on vit honnestement :
» L'homme qui peut trouver contentement,
» N'entre-rompt point son sommeil par la crainte
» Des blez menteurs, ne par la vigne attainte.
Ton mal est incurable
Avare miserable :
Car le soin d'acquerir,
Qui sans repos t'enflame,
Engarde que ton ame
Ne se puisse guarir.

A juste droit tu es ainsi traité :
Car pour vouloir banir la pauvreté,
Tu te banis de ta maison, et changes
Ton doux pays aux regions estranges.
Mais le soin et l'envie,
Vrais bourreaux de ta vie,
Ne t'abandonnent point :
Jour et nuict ils te nuisent,
Et sur ton cœur aiguisent
L'aiguillon qui te point.

Et toy vieillard du sepulchre oublieux,
Qui jusqu'au ciel esleves en maints lieux
Palais de marbre, et ja presque mort, tasches

Fendre les rocs que tu bailles par tasches,
La terre n'est pas pleine
Seulement de ta peine,
Mais les poissons aussi
Sentent sous tes ouvrages
Assis sur les rivages,
Leur sejour retrecy.

Bien que par toy un milier de maçons
Maint gros rocher animent de façons,
Si mourras-tu, et ta maison certaine
C'est de Pluton la maison palle et vaine.
Donques avare, cesse,
Cesse avare, et delaisse
Tant de biens amasser :
Le batelier qui garde
Le Port d'enfer, n'a garde
Pour l'or te repasser.

Là Rhadamant le juge audacieux
Fait tourmenter les avaricieux,
Et le chetif que douce mort delivre,
Aise à son rang là bas il laisse vivre.
Si donq' la riche pierre,
Tant soit d'estrange terre,
Et l'or tant recherché,
Foibles n'ont la puissance
D'oster la doleance
De leur maistre fâché :

Pourquoy l'Egypte iray-je saccager,
Pourquoy iray-je aux Indes voyager,
Changeant mon aise aux richesses lointaines
De l'Orient, quises à tant de peines ?

ODE V. A CASSANDRE.

» La Lune est coustumiere
» De naistre tous les mois,
» Mais quand nostre lumiere
» Est esteinte une fois,

» Longuement sans veiller
» Il nous faut sommeiller.

Tandis que vivons ores,
Un baiser donnez-moy,
Donnez-m'en mille encores,
Amour n'a point de loy :
A sa Divinité
Convient l'infinité.

En vous baisant Maistresse,
Vous m'avez entamé
La langue chanteresse
De vostre nom aimé.
Quoy ? est-ce là le pris
Du labeur qu'elle a pris ?

Elle par qui vous estes
Déesse entre les Dieux,
Qui voz beautez parfaites
Celebroit jusqu'aux cieux,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de vostre nom ?

De vostre belle face
Le beau logis d'Amour,
Où Venus et la Grace
Ont choisi leur sejour,
Et de vostre œil qui fait
Le Soleil moins parfait :

De vostre sein d'yvoire
Par deux ondes secous
Elle chantoit la gloire,
Ne chantant rien que vous :
Maintenant en saignant,
De vous se va plaignant.

Las ! de petite chose
Je me deuls sans raison :
La fléche au cœur enclose
Me tu' sans guerison,
Que l'Archer ocieux

M'y tira de voz yeux.

ODE VI. PROPHETIE DU DIEU de la Charante.

Lors que la tourbe errante
S'arma contre son Roy,
Le Dieu de la Charante
Fasché d'un tel derroy,
Arresta son flot coy :
Puis d'une bouche ouverte
A ce peuple sans loy
Prophetisa sa perte.

Ja desja ta desserte
Te suit peuple mutin,
Qui ma rive deserte
Saccages pour butin :
Mais le cruel Destin
Que ton orgueil n'arreste,
Viendra quelque matin
Te foudroyer la teste.

Oy de Mars la tempeste
D'escailles revestu,
Et Henry qui appreste
Contre toy sa vertu.
En vain esperes-tu
Tenter son asseurance,
Qui dois estre abatu
Par le soldat de France :

Et l'avare esperance
De ton sot appareil,
Perira par l'outrance
D'un qui n'a son pareil :
Ton sang fera vermeil
Mon flot ores esclave,
Et tout le verd esmail
De ces prez que je lave.

Voicy le Seigneur brave

De Guyse qui te suit,
Et ja son loz engrave
Sus ton doz qui s'enfuit,
Prince sur tous instruit
Aux dangereux vacarmes,
Ou soit lors qu'il destruit
Les troupes de gendarmes :

Ou quand par les alarmes
De sa pique l'effort
Fait bien quitter les armes
Au pieton le plus fort.
Ne vois-tu le renfort
Que Bounivet ameine,
Prompt à haster ta mort
D'une playe inhumaine ?

Comme la nuë pleine
D'un orage odieux
Perd du bouvier la peine
Qui prie en vain les Dieux,
Le soldat furieux
Qui ja desja t'enserre,
Ton chef si glorieux
Perdra d'un grand tonnerre.

Le Comte de Sanserre
Et le Seigneur d'Illiers
Te porteront par terre
Indontez Chevaliers :
Parmy tant de miliers
Tu dois Jarnac cognoistre,
Que les Dieux familiers
Sous bon Astre ont fait naistre.

Comme l'ayant fait estre
De son haineux veinqueur,
Et de soy-mesme maistre
Commandant à son cœur :
Toy peuple sans vigueur
Tu craindras en la sorte

Qu'un loup craint la rigueur
Du lion qui l'emporte.

A la fin la main forte
Du grand Montmorency
Rendra ta gloire morte,
Et ta malice aussi :
Le Ciel le veut ainsi,
Qui ma bouche a contrainte
Prophetiser cecy
Pour t'avancer la crainte.

ODE VII.

Ma Dame ne donne pas
Des baisers, mais des apas
Qui seuls nourrissent mon ame,
Les biens dont les Dieux sont sous,
Du Nectar, du sucre dous,
De la cannelle, et du bâme,

Du thin, du lis, de la rose
Entre ses lévres esclose
Fleurante en toutes saisons :
Et du miel tel qu'en Hymette
La desrobe-fleur avette
Remplit ses douces maisons.

O Dieux ! que j'ay de plaisir
Quand je sens mon col saisir
De ses bras en mainte sorte :
Sur moy se laissant courber,
D'yeux cloz je la voy tomber
Sur mon sein à demy-morte.

Puis mettant la bouche sienne
Tout à plat dessus la mienne,
Me mord, et je la remors :
Je luy darde, elle me darde
Sa languette fretillarde,
Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser doucement long
El' me suce l'ame adonc,
Puis en souflant la repousse,
La ressuce encor un coup,
La ressoufle tout à coup
Avec son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles
Tremoussant un peu les ailes
Havement se vont baisant,
Apres que l'oiseuse glace
A quitté la froide place
Au Printemps doux et plaisant.

Helas ! mais tempere un peu
Les biens dont je suis repeu,
Tempere un peu ma liesse :
Dieu je serois immortel,
Et je ne veux estre tel,
Si tu n'es aussi Déesse.

ODE VIII.

Ma petite Nymphe Macée,
Plus blanche qu'yvoire taillé,
Plus blanche que neige amassée,
Plus blanche que du laict caillé,
Ton beau teint resemble les lis
Avecque les roses cueillis.

Ton beau chef à mes yeux descœuvre,
Où le ciel des beautez donneur,
Employa sa peine et son œuvre,
Curieux de luy faire honneur :
Descœuvre ton beau front aussi,
Heureux object de mon souci.

Plus belle que Venus tu marches :
Tes yeux sont parfaitement beaux,
Qui flambent sous deux noires arches,
Comme deux celestes flambeaux,

D'où le brandon fut allumé,
Qui tout le cœur m'a consumé.

Ce fut ton œil douce mignonne,
Qui dans son regard escarté,
Les miens encores emprisonne
Peu soucieux de liberté,
Et qui me desroba le cœur
Pour m'honorer d'une langueur.

Te voyant des belles la belle,
Tu me suces l'ame et le sang :
Monstre moy ta rose nouvelle,
Je dy, mignarde, ton sein blanc,
Et tes deux rondelets tetons
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las ! puis que ta beauté meurtriere
Ne me daigne faire mercy,
Et que de jour en jour plus fiere
Tu prens plaisir de mon soucy,
Aumoins regarde sur mon front
Les maux que tes beaux yeux me font.

ODE IX. A LA FONTAINE BELLERIE.

O Fontaine Bellerie,
Belle fontaine cherie
De noz Nymphes, quand ton eau
Les cache au creux de ta source
Fuyantes le Satyreau,
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,

Tu es la Nymphe eternelle
De ma terre paternelle :
Pource en ce pré verdelet
Voy ton Poëte qui t'orne
D'un petit chevreau de laict,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.

L'Esté je dors ou repose
Sus ton herbe, où je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sçay quoy, qui ta gloire
Envoira par l'univers,
Commandant à la Memoire
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la Canicule
Le verd de tes bords ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre est espaisse et druë
Aux pasteurs venant des parcs,
Aux beufs laz de la charuë,
Et au bestial espars.

Iô, tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moy celebrant le conduit
Du rocher persé, qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jazarde
Qui trepillante se suit.

ODE X.

Les trois Parques à ta naissance
T'avoient ottroyé le pouvoir
De ne mourir, ains que de France
Le dernier bord tu peusses voir.

Or' pour la fin de tes journées
Ton dernier voyage restoit
Icy dessous les Pirenées,
Où l'arrest de ta mort estoit.

Toy morte, donc que la Bretaigne
Ta mere, ne se vante pas
De haquenée qui attaigne
Ta course, ton amble, ton pas :

Ne moins les sablonneuses plaines

De la chaude Afrique, où souvent
Les jumens (miracle) sont pleines
Se mariant aveq' le vent.

ODE XI.

Refraischy moy le vin de sorte
Qu'il soit aussi froid qu'un glaçon :
Fay venir Janne, qu'elle apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons tous trois au son :
Et dy à Barbe qu'elle vienne
Les cheveux tors à la façon
D'une follastre Italienne.

Ne vois-tu que le jour se passe ?
Je ne vy point au lendemain :
Page, reverse dans ma tasse,
Remply moy ce verre tout plain.
Maudit soit qui languit en vain :
Les Philosophes je n'appreuve :
Le cerveau n'est jamais bien sain,
Que l'Amour et le vin abreuve.

ODE XII.

Si l'oiseau qu'on voit amener
Par son chant le temps qui ennuye,
Peut les hommes acertener
Du vray augure de la pluye,
Demain le Troyen de sa buye
Espandra l'eau, et si le jour
Sera long temps sans qu'il s'essuye,
Voilé d'un tenebreux sejour.

Donq, pour attendre que le tour
De ceste tempeste ennuyeuse
Se change par le beau retour
D'une autre saison plus joyeuse,
Evite la tourbe envieuse,

Et seul en ta chambre à recoy
Escry de main laborieuse
Des vers qui soient dignes de toy.

Espris d'une ardeur comme moy
De te vouloir rendre admirable,
Pour n'estre sujet à la loy
Du grand Faucheur inexorable,
Pesle-mesle dessus la table
Tibulle, Ovide soient ouvers
Aupres de ton luth delectable,
Fidele compagnon des vers.

Dessus, par maints accords divers
Chasse de toy le soucy grave,
Et le soin que ce Dieu pervers
Dans un cœur amoureux engrave.
Apres l'estude, il faut qu'on lave
L'esprit des Muses perissant
D'un vin de reserve, en la cave
Par quatre ans au fust languissant.

Pourquoy te vas-tu meurdrissant,
Et pourquoy gennes-tu ta vie
Tandis que tu es fleurissant ?
Et pourquoi n'est-elle suivie
D'esbat et d'amoureuse envie ?
Pauvre chetif, ne sçais-tu pas
Qu'il ne faut qu'une maladie
Pour t'emmener mourir là-bas ?

ODE XIII.

Ah Dieu ! que malheureux nous sommes :
Ah Dieu ! que de maux en un temps
Offensent la race des hommes
Semblable aux fueilles du Printemps,
Qui vertes dessus l'arbre croissent,
Puis elles, l'Autonne suivant,
Seiches à terre n'apparoissent
Qu'un jouët remoqué du vent.

Vrayment l'esperance est meschante,
Tousjours meschante elle deçoit,
Et toujours pipant elle enchante
Le pauvre sot qui la reçoit :
Mais le sage qui ne se fie
Qu'en la plus seure verité,
Sçait que l'espoir de nostre vie
N'est rien que pure vanité.

Tandis que la crespe jouvence
La fleur des beaux ans nous produit,
Jamais le jeune enfant ne pense
A la vieillesse qui le suit :
Ne jamais l'homme heureux n'espere
De se veoir tomber en meschef,
Sinon alors que la misere
Desja luy pend dessus le chef.

Homme chetif et miserable,
Miserable, et ne sçais-tu pas
Que la jeunesse est peu durable,
Et que la mort guide noz pas ?
Et que nostre fangeuse mace
Si tost s'esvanoüyt en rien,
Qu'à grand'peine avons nous l'espace
D'apprendre le mal et le bien ?

De tous costez la Parque noire
Devant le temps sillant noz yeux,
Ingrate nous force de boire
Les flots du lac oblivieux :
Mesmes les Rois foudres de guerre,
Despouillez de veines et d'os,
Ainsi que vachers sous la terre
Viendront au throne de Minos.

C'est pitié de nostre vie :
Par les eaux l'avare marchant
Se voit sa chere ame ravie,
Le soudart par le fer trenchant :
Cestuy d'une langueur se mine,

Et l'autre d'un soin nompareil,
Et cest autre par la famine
Perd la lumiere du Soleil.

Bref, on ne voit chose qui vive
Sans estre serve de douleur :
Mais sur tout, la race chetive
Des hommes foisonne en malheur.
Malheur des hommes est la proye :
Aussi Phœbus ne vouloit pas
Pour eux à bon droit devant Troye
Se mettre au danger des combas.

Ah ! que maudite soit l'asnesse,
Laquelle pour trouver de l'eau,
Au serpent donna la jeunesse
Qui tous les ans change de peau :
Jeunesse que le populaire
De Jupiter avoit receu
Pour loyer de n'avoir sceu taire
Le secret larrecin du feu.

Dez ce jour devint enlaidie
Par luy la santé des humains
De vieillesse et de maladie,
Des hommes bourreaux inhumains :
Et dez ce jour il fist entendre
Le bruit de son foudre nouveau,
Et depuis n'a cessé d'espendre
Les dons de son mauvais tonneau.

ODE XIIII.

Paccate, qui redore
Le langage François,
Oy ce vers qui honore
Mon terroir Vandomois.

O terre fortunée
Des Muses le sejour,
Que le cours de l'année

Seréne d'un beau jour :

En toy, le ciel non chiche
Prodiguant son bon-heur,
A de la corne riche
Renversé tout l'honneur.

Deux longs tertres te ceignent,
Qui de leur flanc hardy
Les Aquilons contraignent,
Et les vents du midy.

Sur l'un Gastine sainte
Mere des Demy-dieux,
Sa teste de verd painte
Envoye jusqu'aux cieux :

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep, dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble Angevin.

Le Loir tard à la fuite
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant :

Et rend en prez fertille
Le pays traversé,
Par l'humeur qui distille
De son limon versé.

Bien qu'on n'y vienne querre
Par flots injurieux
De quelque estrange terre
L'or tant laborieux :

Et la gemme peschée
En l'Orient si cher,
Chez toy ne soit cherchée
Par l'avare nocher :

L'Inde pourtant ne pense
Te veincre, car les Dieux
D'une autre recompense

Te fortunent bien mieux.

La Justice grand'erre
S'enfuyant d'icy bas,
Laissa dans nostre terre
Le saint trac de ses pas :

Et s'encore à ceste heure
De l'antique saison
Quelque vertu demeure,
Tu es bien sa maison.

Bref, quelque part que j'erre,
Tant le ciel m'y soit dous,
Ce petit coin de terre
Me rira par-sus tous.

Là je veux que la Parque
Tranche mon fatal fil,
Et m'envoye en la barque
De perdurable exil :

Là te faudra respandre
Maintes larmes parmy
Les ombres et la cendre
De Ronsard ton amy.

ODE XV. A SA GUITERRE.

Ma Guiterre je te chante,
Par qui seule je deçoy,
Je deçoy, je romps, j'enchante
Les amours que je reçoy.

Nulle chose, tant soit douce,
Ne te sçauroit egaler,
Par qui le soin je repousse
Si tost qu'il te sent parler,

Au son de ton harmonie
Je refreschy ma chaleur
Ma chaleur, flame infinie,
Naissante d'un beau malheur.

Plus cherement je te garde
Que je ne garde mes yeux,
Et ton fust que je regarde
Peint dessus en mille lieux :

Où le nom de ma Déesse
En maint amoureux lien,
En maints laz d'amour se laisse
Joindre en chifre avec le mien :

Où le beau Phœbus qui baigne
Dans le Loir son poil doré,
Du luth aux Muses enseigne
Dont elles m'ont honoré.

Son Laurier preste l'oreille,
Si qu'au premier vent qui vient,
De re-sifler s'appareille
Ce que par cœur il retient.

Icy les forests compagnes
Suivent Orphée et les vens,
Qui les voisines campagnes
Ombragent de bois suivans.

Là est Ide la branchue,
Où l'oiseau de Jupiter
Dedans sa griffe crochue
Vient Ganymede empieter :

Ganymede delectable,
Chasserot delicieux,
Qui ores sert à la table
D'un bel eschanson aux Dieux.

Ses chiens après l'aigle aboyent,
Et ses gouverneurs aussi
En vain estonnez le voyent
Par l'air emporter ainsi.

Tu fus aux Dames pensives
Par Mercure consacré,
Et aux passions lascives
Ton son est tousjours à gré.

Aussi est-ce ton office,
Non pas les assaults cruez,
Mais le joyeux exercice
Des souspirs continuez.

Encore qu'au temps d'Horace
Les armes de tous costez
Sonnassent par la menace
Des Cantabres indontez,

Et que le Romain empire
Se vist chargé de soudars,
Si n'a-il point à sa lyre
Accordé les faits de Mars :

Mais bien Venus la riante,
Et son fils plein de rigueur,
Lalage et Chloé fuyante
Davant avecques son chœur.

Quand sur toy je chanteroye
D'Hector les combats divers,
Et ce qui fut fait à Troye
Par les Grecs en dix hyvers,

Cela ne peut satisfaire
Au soin qui l'esprit me mord :
Que peut Hector pour moy faire,
Que peut Ajax qui est mort ?

Mieux vaut donc de ma maistresse
Chanter les beautez, afin
Qu'à la douleur qui me presse
Daigne mettre heureuse fin :

Ces yeux autour desquels semble
Qu'Amour vole, ou que dedans
Il se cache, ou qu'il assemble
Cent traits pour les regardans.

Chantons donc sa cheveleure,
De laquelle Amour veinqueur.
Noüa mille reths à l'heure
Qu'il m'encordela le cœur :



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Et son sein, rose naïve,
Qui va et vient tout ainsi
Que font deux flots à leur rive
Poussez d'un vent adouci.

ODE XVI. CONTRE DENISE Sorciere.

L'inimitié que je te porte,
Passe celle, tant elle est forte,
Des aigneaux et des loups,
Vieille sorciere deshontée,
Que les bourreaux ont fouëttée
Te honnissant de coups.

Tirant apres toy une presse
D'hommes et de femmes espesse,
Tu monstrois nud le flanc,
Et monstrois nud parmy la rue
L'estomac, et l'espaule nue
Rougissante de sang.

Mais la peine fut bien petite,
Si lon balance ton merite :
Le Ciel ne devoit pas
Pardonner à si lasche teste,
Ains il devoit de sa tempeste
L'acravanter à bas.

La Terre mere encor pleurante
Des Geans la mort violante
Bruslez du feu des cieux,
(Te laschant de son ventre à peine)
T'engendra, vieille, pour la haine
Qu'elle portait aux Dieux.

Tu sçais que vaut mixtionnée
La drogue qui nous est donnée
Des pays chaleureux,
Et en quel mois, en quelles heures
Les fleurs des femmes sont meilleures
Au breuvage amoureux.

Nulle herbe, soit elle aux montagnes,
Ou soit venimeuse aux campagnes,
Tes yeux sorciers ne fuit,
Que tu as mille fois coupée
D'une serpe d'airain courbée,
Beant contre la nuit.

Le soir, quand la Lune fouëtte
Ses chevaux par la nuict muette,
Pleine de rage, alors
Voilant ta furieuse teste
De la peau d'une estrange beste
Tu t'eslances dehors.

Au seul soufler de son haleine
Les chiens effroyez par la plaine
Aguisent leurs abois :
Les fleuves contremont reculent,
Les loups effroyablement hurlent
Apres toy par les bois.

Adonc par les lieux solitaires,
Et par l'horreur des cimetaires
Où tu hantes le plus,
Au son des vers que tu murmures
Les corps des morts tu des-emmures
De leurs tombeaux reclus.

Vestant de l'un l'image vaine
Tu viens effroyer d'une peine
(Rebarbotant un sort)
Quelque veufve qui se tourmente,
Ou quelque mere qui lamente
Son seul heritier mort.

Tu fais que la Lune enchantée
Marche par l'air toute argentée,
Luy dardant d'icy bas
Telle couleur aux jouës palles,
Que le son de mille cymbales
Ne divertiroit pas.

Tu es la frayeur du village :

Chacun craignant ton sorcelage
Te ferme sa maison,
Tremblant de peur que tu ne taches
Ses bœufs, ses moutons et ses vaches
Du just de ta poison.

J'ay veu souvent ton œil senestre,
Trois fois regardant de loin paistre
La guide du troupeau.
L'ensorceler de telle sorte,
Que tost apres je la vy morte
Et les vers sur la peau.

Comme toy, Medée execrable
Fut bien quelquefois profitable :
Ses venins ont servy,
Reverdissant d'Eson l'escorce :
Au contraire, tu m'as par force
Mon beau printemps ravy.

Dieux ! si là haut pitié demeure,
Pour recompense qu'elle meure,
Et ses os diffamez
Privez d'honneur de sepulture,
Soient des oiseaux goulus pasture,
Et des chiens affamez.

ODE XVII. A LA FOREST de Gastine.

Couché sous tes ombrages vers
Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
La forest d'Erymanthe.
Car malin, celer je ne puis
A la race future
De combien obligé je suis
A ta belle verdure :
Toy, qui sous l'abry de tes bois
Ravy d'esprit m'amuses,
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
Me respondent les Muses :

Toy, par qui de ce meschant soin
Tout franc je me delivre,
Lors qu'en toy je me pers bien loin,
Parlant avec un livre.
Tes bocages soient tousjours pleins
D'amoureuses brigades,
De Satyres et de Sylvains,
La crainte des Naiades.
En toy habite desormais
Des Muses le college,
Et ton bois ne sente jamais
La flame sacrilege.

ODE XVIII. A CASSANDRE.

Ma petite colombelle,
Ma petite toute belle,
Mon petit œil baisez moy :
D'une bouche toute pleine
D'amours, chassez-moy la peine
De mon amoureux esmoy.

Quand je vous diray mignonne,
Approchez vous, qu'on me donne
Neuf baisers tout à la fois,
Donnez-m'en seulement trois,

Tels que Diane guerriere
Les donne à Phœbus son frere,
Et l'Aurore à son vieillard :
Puis reculez vostre bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuyez d'un pied fretillard.

Comme un toreau par la prée
Court apres son amourée,
Ainsi tout plein de courrous
Je courray fol apres vous :

Et prise, d'une main forte
Vous tiendray de telle sorte

Qu'un aigle un pigeon tremblant :
Lors faisant de la modeste,
De me redonner la reste
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col, attendante
(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six, adonques
J'en demanderay plus qu'onques
Tout le ciel d'estoilles n'eut,
Plus que d'arene poussée
Aux bords, quand l'eau courroussée
Contre les rives s'esmeut.

ODE XIX. A ELLE MESME.

O Pucelle plus tendre
Qu'un beau bouton vermeil,
Que le rosier engendre
Au lever du Soleil,
Et se fait au matin
Tout l'honneur du jardin :

Plus fort que le lhyerre
Qui se gripe à l'entour
Du chesne aimé, qu'il serre
Enlassé de maint tour,
Courbant ses bras espars
Sus luy de toutes pars :

Serrez mon col maistresse,
De voz deux braz pliez,
D'un nœud qui fort me presse
Doucement me liez,
Un baiser mutuel
Nous soit perpetuel.

Ny le temps, ny l'envie
D'autre amour desirer,

Ne pourra point ma vie
De vos lévres tirer :
Ains serrez demourrons,
Et baisant nous mourrons.

Tous deux morts en mesme heure
Voirrons le lac fangeux,
Et l'obscure demeure
De Pluton l'outrageux,
Et les champs ordonnez
Aux amans fortunez.

Amour par les fleurettes
Du Printemps eternel
Voirra noz amourettes
Sous le bois maternel :
Là nous sçaurons combien
Les amans ont de bien.

Le long des belles plaines
Et parmy les prez vers,
Les rives sonnent pleines
De maints accords divers :
L'un jouë, et l'autre au son
Danse d'une chanson.

Là le beau ciel descœuvre
Tousjours un front benin :
Sur les fleurs la couleuvre
Ne vomit son venin,
Et tousjours les oiseaux
Chantent sur les rameaux.

Tousjours les vents y sonnent
Je ne sçay quoy de doux,
Et les Lauriers y donnent
Tousjours des ombres moux,
Tousjours les belles fleurs
Y gardent leurs couleurs.

Parmy le grand espace
De ce verger heureux
Nous aurons tous deux place

Entre les amoureux,
Et comme eux sans souci
Nous aimerons aussi.

Nulle Dame ancienne
Ne se despitera,
Quand de la place sienne
Pour nous deux s'ostera,
Non celle dont les yeux
Ont surmonté les Dieux.

ODE XX.

Corydon, verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir je face
Un procez qui me tirace
Le cœur et l'ame plus fort
Qu'un mastin un liévre mort.

Apres ce proces icy
Jamais peine ne soucy
Ne feront que je me dueille :
Aussi bien vueille ou non vueille,
Sans faire icy long sejour
Il faut que je meure un jour.

Le long vivre me desplaist :
Mal-heureux l'homme qui est
Accablé de la vieillesse :
Quand je perdray la jeunesse,
Je veux mourir tout soudain
Sans languir au lendemain.

Ce-pendant verse sans fin
Dedans mon verre du vin,
Afin qu'endormir je face
Un procez qui me tirace
Le cœur et l'ame plus fort
Qu'un mastin un liévre mort.

ODE XXI.

Pour boire dessus l'herbe tendre
Je veux sous un Laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'un petit brin
Ou de lin ou de cheneviere
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.
» L'incertaine vie de l'homme
» Incessamment se roule comme
» Aux rives se roulent les flos,
» Et apres nostre heure derniere
» Rien de nous ne reste en la biere
» Que je ne sçay quels petits os.

Je ne veux selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs :
Mais tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie,
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va querir m'amie,
Avant que la Parque blesmie
M'envoye aux eternelles nuits :
Je veux beuvant la tasse pleine,
Couché pres d'elle oster la peine
De mes miserables ennuis.

ODE XXII.

J'ay l'esprit tout ennuyé
D'avoir trop estudié
Les Phænomenes d'Arate :
Il est temps que je m'esbate,
Et que j'aille aux champs jouër.
Bons Dieux ! qui voudroit louër
Ceux qui collez sus un livre
N'ont jamais soucy de vivre ?

Que nous sert d'estudier,

Sinon de nous ennuyer !
Et soin dessus soin accroistre
A nous, qui serons peut estre
Ou ce matin, ou ce soir
Victime de l'Orque noir !
De l'Orque qui ne pardonne
Tant il est fier, à personne !

Corydon, marche davant,
Sçache où le bon vin se vend :
Fais apres à ma bouteille
Des fueilles de quelque treille
Un tapon pour la boucher :
Ne m'achete point de chair,
Car tant soit elle friande,
L'Esté je hay la viande.

Achete des abricôs,
Des pompons, des artichôs,
Des fraises, et de la crême :
C'est en Esté ce que j'aime,
Quand sur le bord d'un ruisseau
Je la mange au bruit de l'eau,
Estendu sus le rivage,
Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,
Je veux boire sans repos,
De peur que la maladie
Un de ces jours ne me die,
Me happant à l'impourveu,
Meurs gallant, c'est assez beu.

ODE XXIII.

Hé ! mon Dieu que je te hay Somme,
Et non pour-autant qu'on te nomme
Le froid simulacre des mors :
Mais pour-autant que quand je dors,
Par toy du penser m'est ravie
L'ardeur qui me tenoit en vie :

En dormant penser je ne puis
Au bien par qui vivant je suis,
Et sans lequel je ne pourroye
Estre vif, si je n'y songeoye.

Pource ne me vien plus seiller
L'œil, pour me faire sommeiller :
Le veiller m'est plus agreable
Que n'est ton dormir miserable,
Qui du cœur la nuict me soustrait
Le penser qui vivre me fait.

ODE XXIIII.

Laisse moy sommeiller Amour !
Ne te suffist-il, que de jour
Les yeux trop cruels de ma Dame
Me tourmentent le corps et l'ame,
Sans la nuict me vouloir ainsi
Tourmenter d'un nouveau souci,
Alors que je devrois refaire
Dans le lict, la peine ordinaire
Que tout le jour je souffre au cœur ?

Helas ! Amour plein de rigueur,
Cruel enfant, que veux-tu dire ?
Tousjours le vautour ne martire
Le pauvre cœur Promethean
Sus le sommet Caucasean,
Mais de nuict recroistre il le laisse,
Afin qu'au matin s'en repaisse.

Mais tu me ronges jour et nuit,
Et ton soin qui tousjours me suit,
Ne veut que mon cœur se reface :
Mais toujours tousjours le tirace.
Ainsi qu'un acharné limier
Tirace le corps d'un sanglier.

Chacun dit que je suis malade,
Me voyant la couleur si fade

Et le teint si morne et si blanc,
Et dit-on vray : car je n'ay sang
En veine, ny force en artere :
Aussi la nuict je ne digere,
Et mon souper me reste cru
Dans l'estomac d'amours recru.

Mais Amour, j'auray la vengeance
De ta cruelle outrecuidance,
Quittant ma vie : et si je meurs,
Je seray franc de tes douleurs :
Car rien ne peut ta tyrannie
Sus un corps qui n'a plus de vie.

ODE XXV.

Du malheur de recevoir
Un estranger sans avoir
De luy quelque cognoissance,
Tu as fait experiance
Menelas, ayant receu
Pâris dont tu fus deceu :
Et moy je la viens de faire,
Qui ore ay voulu retraire
Sottement un estranger
Dans ma chambre, et le loger.

Il estoit minuict, et l'Ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du Bouvier,
Quand le somme vint lier
D'une chaîne sommeilliere
Mes yeux clos sous la paupiere.

Ja je dormois dans mon lit
Lors que j'entr'ouy le bruit
D'un qui frappoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en-alla :
Je demanday, qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte ?

Je suis enfant, n'aye crainte,
Ce me dit-il, et adonc
Je luy desserre le gond
De ma porte verrouillée.

J'ay la chemise mouillée
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, dessus le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie :
Et pource je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher un peu.

Lors je prins sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre, et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir :
Puis allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc Turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit quelque puissance,
Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.

Ce-pendant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seiché :
Puis me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleche amere
Droit dans l'œil, et qui de là
Plus bas au cœur devala :
Et m'y fist telle ouverture,
Qu'herbe, drogue ny murmure
N'y serviroient plus de rien.

Voila Revergat, le bien,
(Mon Revergat qui embrasses
L'heur des Muses, et des Graces)

Le bien qui m'est survenu
Pour loger un incognu.

ODE XXVI

Qu'on me dresse un autel, que non-per on m'ameine
Trois porcs, et trois agneaux frisez de noire laine,
Qu'on me tire du vin pour verser dans le feu :
Je veux faire aujourd'huy publiquement un vœu
Devant toute la France, et devot me contraindre
Par un serment promis à jamais ne l'enfraindre :
» Car par droict de nature un bon cœur est tenu
» De soustenir celuy qui l'aura soustenu.

Or ainsi que le poil de ceste noire beste
Craquette dans le feu, ainsi ma chere teste
Y puisse craqueter, si jamais envers toy
Constant en mon contract je te manque de foy.

Te serrant les deux mains, par les Dieux je te jure
De n'endurer jamais qu'un sot te face injure
Sans te vanger ainsi que tu m'as revangé
Du sot injurieux qui m'avoit outragé.
Donque mon cher Magny, que nul ne se hazarde
D'offenser ton renom : car j'en ay pris la garde,
Qui peux monstrer à ceux qui s'en voudroient moquer,
De quel aspre aiguillon ma Muse sçait piquer.

Tandis par cent travaux poursuy ton entreprise.
» Les Dieux ont la Sueur davant la Vertu mise,
» Et faut beaucoup grimper ains qu'atteindre au sommet
» Du roc où la Vertu liberale promet
» Apres dix mille ennuis, une gloire eternelle
A ceux, qui comme toy seront amoureux d'elle,
Et qui desdaigneront d'un courage hautain
Ces mastins envieux, qui nous mordent en vain.

ODE XXVII.

Lors que ta mere estoit preste à gesir de toy,
Si Jupiter des Dieux et des hommes le Roy

Luy eust juré ces mots : L'enfant dont tu es pleine,
Sera tant qu'il vivra sans douleur et sans peine,
Et tousjours luy viendront les biens sans y songer,
Tu dirois à bon droit Jupiter mensonger.

Mais puis que tu es né, ainsi que tous nous sommes,
A la condition des miserables hommes,
Pour avoir en partage ennuis, soucis, travaux,
Douleurs, tristesses, soins, tormens, peines et maux,
Il faut baisser le doz, et porter la fortune
Qui vient sans nul egard à tous hommes commune :
Ce que facilement, patient, tu feras
Quand quelquefois le jour en ton cœur penseras
» Que tu n'es Dieu, mais homme, et qu'on ne voit au monde
» Chose qui plus que l'homme en miseres abonde,
» Qui plus soudain s'esleve, et qui plus soudain soit
» Tombé quand il est haut : et certes à bon droit :
» Car il n'a point de force, et si tousjours demande
» D'attenter plus que luy quelque entreprise grande.

Ce que tu quiers du Roy, Magny, n'est pas grand cas,
Et de l'avoir bien tost l'esperance tu as.
Le jour presse ta nuict : pource pren bon courage,
Tu n'as garde de fondre au milieu de l'orage,
Puis que tu as en lieu du bel Astre besson
Des Spartains, la faveur de ton grand d'Avanson,
Qui ja pousse ta nef sur la rive deserte
Pour y payer tes vœuz à Glauque et Melicerte.

ODE XXVIII. PALINODIE A DENYSE.

Maintenant une fin, Denyse,
A mon vers scandaleux soit mise
Qui ton cœur a despité,
Ou soit que rompu tu le noyes,
Que tu l'effaces, ou l'envoyes
Au feu qu'il a merité.

La Mere Cybele insensée
N'esbranle pas tant la pensée
De son ministre chastré :

Non Bacchus, non Phœbus ensemble
Le sein de son Prestre qui tremble
Dedans sa poitrine entré :

Comme l'ire quand elle enflame
De sa rage le fond de l'ame,
Qui ne s'espouvante pas
Non d'un couteau, non d'un naufrage,
Non d'un tyran, non d'un orage
Que le ciel darde ça bas.

De chaque beste Promethée
A quelque partie adjoustée
En l'homme, et d'art curieux
D'un doux aigneau fist son visage,
Trempant son cœur dedans la rage
De quelque lion furieux.

Tousjours l'ire cause la guerre,
La seule ire a rué par terre
Le mur Amphyonien :
Voire et fist qu'apres dix ans Troye,
(Hector ja tué) fut la proye
Du grand Roy Mycenien.

» Jamais l'humaine conjecture
» N'a preveu la chose future,
» Et l'œil trop ardant de voir
» Le temps futur qui ne nous touche,
» En son avis demeure louche.
» Qui le futur peut sçavoir ?

Làs, si j'eusse preveu la peine
Dont maintenant ma vie est pleine,
Je n'eusse jamais lasché
Une Ode d'erreur si tachée,
De laquelle t'ayant fâchée
Moymesme je suis fasché.

Ores ores je voy ma faute,
Je cognois combien elle est haute !
Et je tends les mains, afin
Que ta sorceliere science

Dont tu as tant d'experience,
Ne mette mes jours à fin.

Je te suppli' par Proserpine
(De Pluton la douce rapine)
Que courroucer il ne faut,
Et par tes livres qui esmeuvent
Les Astres charmez, et les peuvent
Faire devaller d'enhaut :

Reçoy mes miserables larmes,
Et me deslie de tes charmes,
Espouventable labeur :
Destourne ton rouët, Prestresse,
Déchante les vers qui sans cesse
M'accablent de froide peur.

Telephe Roy de la Mysie
Peut bien flechir la fantasie
D'Achil' pour le secourir,
Quand sa grand'lance Pelienne
En la mesme playe ancienne
Repassa pour le guarir.

D'Ulysse la peneuse troupe
Reboyvant de Circe la coupe
Laissa des porcs le troupeau,
Et luy rougist dedans la face
L'honneur, et la premiere grace
De son visage plus beau.

Assez et trop helas j'endure !
Assez et trop ma peine est dure !
Mon teint souillé par tes eaux
Efface sa couleur de roses,
Et mes veines ne sont encloses
Sinon que de flaques peaux.

Ma teste de tes onguents teinte,
Plus blanche qu'un Cygne s'est peinte :
Nul repos mon mal deçoit,
Le jour me poinct, ma nuict me presse,
Et mon cœur ne fuit la tristesse

Que par tes vers il reçoit.

Appaise ta voix Marsienne,
Et fay que l'amour ancienne
Nous reglue ensemble mieux :
De moy ta colere repousse,
Et lors tu me seras plus douce
Que la clarté de mes yeux.

ODE XXIX. A SON LICT.

Lict, que le fer industrieux
D'un artizan laborieux
A façonné, presque d'un egal tour
Dont ce grand monde est enclos à l'entour :

Où celle qui m'a mis le mors
De ses beaux doigts foiblement fors,
Entre mes bras se repose à sejour,
Et chaque nuict embellist de son jour.

Qui vit jamais Mars et Venus
En un tableau portraits tous nus,
Des doux amours la mere estroitement
Embrasse Mars, qui laisse lentement

Sa lance tomber à costé
D'un si plaisant venin donté,
Et la baisant presse l'yvoire blanc
Bouche sur bouche, et le flanc sur le flanc.

Celuy qui les a veu portraits,
Peut sur nous contempler les traits
De leurs plaisirs, quand le souci
Amoureux nous enlasse ainsi.

Hà ! que grand tort te font les Dieux
Qui ne te logent en leurs cieux !
Tu reluirois d'un plus illustre cours
Que leurs corbeaux, leurs asnes et leurs ours.

ODE XXX.

Si j'aime depuis naguiere
Une belle chamberiere,
Hé, qui m'oseroit blasmer
De si bassement aimer ?

Non ! l'amour n'est point vilaine,
Que maint brave Capitaine,
Maint Philosophe et maint Roy
A trouvé digne de soy.

Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel, aima bien Iole,
Qui prisonniere dontoit
Celuy qui son maistre estoit.

Achille, l'effroy de Troye,
De Briseïs fut la proye,
Dont si bien il s'eschaufa
Que serve elle en trionfa.

Ajax eut pour sa maistresse
Sa prisonniere Tecmesse,
Bien qu'il secoüast au bras
Un bouclier à sept rebras.

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'estre veincu que veinqueur.

Le petit Amour veut estre
Tousjours des plus grands le maistre,
Et jamais il n'a esté
Compagnon de majesté.

A quoy diroy-je l'histoire
De Jupiter, qui fait gloire
De se vestir d'un oiseau,
D'un Satyre, et d'un toreau,

Pour abuser noz femelles ?
Et bien que les immortelles

Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement.

L'amour des riches Princesses
Conçoit les mesmes tristesses :
Qui veut avoir ses esbas,
Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moy, je laisse dire
Tous ceux qui veulent mesdire,
Je ne veux laisser pour eux
En bas lieu d'estre amoureux.

ODE XXXI. DE LA FLEUR DE LA VIGNE.

Ny la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un Dieu, ny la rose
Qui dessus la cuisse d'Adon
D'une playe se vit esclose :

Ny les beaux œillets empourprez
Du teint de Bellonne, ny celle
Fleurette qui parmy les prez
Du nom d'Hyacinthe s'appelle :

Ny celle, qu'Ajax enfanta
De son sang vermeil empourprée,
Lors que furieux il planta
Dans son cœur la Troyenne espée :

Ny celle, qui jaunit du teint
De la fille trop envieuse,
En voyant le Soleil atteint
D'une autre plus belle amoureuse :

Ny celle, qui desur le bord
D'une belle source azurée
Nasquit sur l'herbe, apres la mort
De la face trop remirée :

Ny les fleurons que diffama
Venus, alors que sa main blanche
Au milieu du liz enferma

D'un grand asne la roide manche :

Ny la belle fleur qui se fist
Des larmes d'Helene la belle :
Ny celle, que Junon blanchist
Du laict de sa tendre mammelle,

Quand faisant teter le Dieu Mars
Du bout de sa tine esgoutée,
Le laict qui s'escouloit espars
Fist au ciel la Voye laictée :

Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce Vigne sacrée,
Qui de sa nectareuse odeur
Le nez et le cœur me recrée.

Quand la mort me voudra tuer
(A tout le moins si je suis digne
Que les Dieux me daignent muer)
Je le veux estre, en fleur de Vigne :

Et m'esbahis qu'Anacreon,
Qui tant a chery la vendange,
Comme un Poëte biberon,
D'elle n'a chanté la loüange.

ODE XXXII. LES PEINTURES d'un Païsage.

Tableau, que l'eternelle gloire
D'un Apelle avoü'roit pour sien,
Ou de quelqu'autre, dont l'histoire
Celebre le nom ancien,
Tant la couleur heureusement parfaite
A la nature en son mort contrefaite :

Où toute l'engence enfrongnée
Des Cyclopes laborieux
Est à la forge embesongnée,
Qui d'un effort industrieux
Haste un tonnerre, armeure de la dextre
Du plus grand fils que Saturne ait fait naistre.

Trois, sur l'enclume gemissante
D'ordre egal le vont martelant,
Et d'une tenaille pinçante
Tournent l'ouvrage estincelant :
Vous les diriez qu'ils ahanent et suent,
Tant leurs marteaux dessus l'enclume ruent.

En trois rayons de pluye torte
Tout le tonnerre est finissant,
En trois de vent qui le supporte,
Et en trois de feu rougissant :
Ores de peur, ores de bruit, et ore
D'ire et d'esclair on le polit et dore.

Les autres, deux soufflets entonnent,
Qui dans leurs grands ventres enflez
Prennent le vent, et le redonnent
Par compas aux charbons soufflez :
Le metal coule, et dedans la fournaise
Comme un estang se respand en la braise.

Un peu plus haut parmy les nues
Enflées d'un vague ondoyant,
Le pere ses fléches cognues
Darde aval d'un bras foudroyant :
Le feu se suit, et saccageant l'air, gronde,
Faisant trembler les fondemens du monde.

Entre l'orage, et la nuict pleine
De gresle martelant souvent,
Un Pilote cale à grand' peine
Sa voile trop serve du vent :
La mer le tanse, et les flots irez baignent
De monts bossus les cordes qui se plaignent.

Les longs traits des flames grand erre
En forme de lances errans,
Lechent l'estomac de la terre
Aux bords des fleuves esclairans :
Et la forest par les vents dépessée
Egale aux champs sa perruque baissée.

A costé gauche de l'orage

Junon sa colere celant,
De Venus emprunte l'ouvrage
Son beau demy-ceint excellant :
Et le ceignant, sa force coustumiere
Tira Jupin à l'amitié premiere.

(Là les amours sont portraits d'ordre,
Celuy qui donte les oiseaux,
Celuy qui chaleureux vient mordre
Le cœur des dauphins sous les eaux :
Leandre proye à la mer inhumaine,
Pendu aux flots nouë où l'amour le meine.)

Junon tenant les mains esparses,
De son mary presse le sein :
Luy qui enfle ses veines arses
De trop d'amour dont il est plein,
Baise sa femme, et sur l'heure fait naistre
Le beau Printemps saison du premier estre.

De l'Ocean l'image empreinte
Contraint ses portraits finissans :
D'azur verdoyant elle est peinte,
Et d'argent ses flots blanchissans,
Où les dauphins aux doz courbez y nouënt,
Et sautelans à mille bonds se jouënt.

Au milieu de l'onde imprimée
Comme grandes forests, on voit
S'eslever la navale armée
Que Charles à Thunis avoit ;
Les flots batus des avirons qui sonnent,
Contre les flancs de cent barques resonnent.

Environné d'une grand'trope
Son pouvoir le rend orgueilleux,
Trainant les forces de l'Europe
Avec soy d'un bras merveilleux :
L'Espagne y est, et les peuples qui vivent
Loin dessous l'Ourse, et les Flamans le suivent.

Pres de Thunis sur le bord More,
L'Africain aveugle au danger

La mer verte en pourpre colore
Au sang du soldat estranger :
Mars les anime, et la Discorde irée
Trainant sa robe en cent lieux dessirée.

Tout au bas d'une couleur palle
Est repeint l'Empereur Romain,
Craignant nostre Roy qui egalle
Les Dieux par les faits de sa main :
Mais pour-neant : car de Henry la lance
Ja ja captif le traine dans la France.

Pâris tient ses portes décloses
Recevant son Roy belliqueur,
Une grande nuë de roses
Pleut à l'entour du chef veinqueur :
Les feux de joye icy et là s'allument,
Et jusqu'au ciel les autels des Dieux fument.

ODE XXXIII. A REMY BELLEAU.

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'Anacreon,
Belleau, et quoy ! ceste Comete
Qui naguiere au ciel reluisoit,
Rien que la soif ne predisoit,
Ou je suis un mauvais prophete.

Les plus chauds Astres etherez
Ramenent les jours alterez
En ce mois, pour nous faire boire :
Boy donques : apres le trespas,
Ombre, tu ne boiras là bas
Que je ne sçay quelle onde noire.

Mais non, ne boy point, mon Belleau,
Si tu veux monter au troupeau
Des Muses, desur leur montagne :
Il vaut trop mieux estudier
Comme tu fais, que s'allier
De Bacchus et de sa compagne.

Quand avecques Bacchus on joint
Venus sans mesure, on n'a point
Saine du cerveau la partie.
Donc pour corriger son defaut,
Un vieil pedagogue il luy faut,
Un Silene qui le chastie :

Ou les pucelles dont il fut
Nourry, quand Jupin le receut
Tout vif de sa mere bruslée :
Ce furent les Nymphes des eaux :
» Car Bacchus gaste noz cerveaux,
» Si la Nymphe n'y est meslée.

ODE XXXIIII.

Escoute, du Bellay, ou les Muses ont peur
De l'enfant de Venus, ou l'aiment de bon cœur,
Et tousjours pas à pas accompagnent sa trace :
Car si quelqu'un ne veut les amours desdaigner,
Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.

Mais au brave qui met les amours à desdain,
Toutes le desdaignant le delaissent soudain,
Et plus ne luy font part de leur gentille veine :
Ains Cleion luy defend de ne se plus trouver
En leur danse, et jamais ne venir abreuver
Sa bouche non amante en leur belle fonteine.

Certes j'en suis tesmoin : car quand je veux louër
Quelque homme ou quelque Dieu, soudain je sens nouër
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche :
Mais quand je veux d'amour ou escrire ou parler,
Ma langue se desnouë, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

ODE XXXV.

Si mes vers semblent doux, s'ils ont eu ce bon-heur
D'honorer mon pays, ils m'ont rendu l'honneur

Que Clothon m'a filé : et s'ils sont au contraire,
Que me vaudroit, Durban, d'avantage d'en faire ?
Je serois un grand fol. Si les Destins amis
Un double sort de vie à l'homme avoient permis
L'un pour vivre en plaisir, et l'autre en desplaisance :
Aumoins en son tourment l'homme auroit esperance
De vivre aise à son tour apres le mal finé.
Mais puis que le Destin à l'homme n'a donné
Qu'une petite vie, encore toute pleine
(Sur tous les animaux) de travail et de peine :
Respondez moy chetifs, et pourquoy si souvent
Vous donnez-vous en proye à la fureur du vent,
Afin de rapporter une barque chargée,
Le naufrage futur de Carpathe ou d'Egée ?
Et pourquoy pauvres sots, pour gaigner le rempart
De quelque froid chasteau, mettez-vous au hazart
Si souvent votre corps, qui est si foible et tendre,
Qu'à peine se peut-il d'une flévre defendre,
Tant s'en faut d'un canon ? et pourquoy tant de fois
Allez-vous mendier des Princes et des Rois
Une faible et mondaine et chetive largesse,
A fin d'amonceler une breve richesse,
Et ne voyez la mort qui talonne voz pas ?

O pauvres abusez, et ne sçavez-vous pas
Que vous estes mortels ? et que la Parque sage
Vous a de peu de jours borné votre voyage ?

ODELETTE XXXVI

La Nature a donné des cornes aux toreaux,
Et la crampe du pied pour armes aux chevaux,
Aux poissons le nouër, et aux aigles l'adresse
De tost voler par l'air, aux liévres la vistesse,
Aux serpents le venin qu'ils recellent dedans
Les peaux de la gencive, et aux lions les dens,
A l'homme la prudence : et n'ayant plus puissance
De donner comme à l'homme, aux femmes la prudence,
Leur donna la beauté, pour les servir en lieu

De haches et de dars, de lances et d'espieu :
Car la beauté, Nicot, d'une plaisante dame
Surmonte hommes et Dieux, les armes, et la flame.

ODE XXXVII.

Nous vivons, mon Panjas, une vie sans vie :
Nous autres qui vivons, nous servons à l'envie,
Nous servons aux faveurs, et jamais nous n'avons
Un seul repos d'esprit tandis que nous vivons.
» De tous les animaux qui vivent sur la terre,
» L'homme est le plus chetif : car il se fait la guerre
» Luymesmes à luymesme, et n'a dans son cerveau
» Autre plus grand desir que d'estre son bourreau.
Regarde je te pri' le beuf, qui d'un col morne
Traine pour nous nourrir le joug dessus la corne :
Bien qu'il soit sans raison, gros et lourd animal,
Jamais il n'est par luy la cause de son mal,
Ains patientement le labeur il endure,
Et la loy qu'en naissant luy ordonna Nature.

Puis quand il est au soir du labeur deslié,
Il met pres de son joug le travail oublié,
Et dort sans aucun soing jusqu' à tant que l'Aurore
Le resveille au matin pour travailler encore.

Mais nous pauvres chetifs, soit de jour, soit de nuit,
Tousjours quelque tristesse espineuse nous suit
Qui nous lime le cœur : si quelqu'un esternue,
Nous sommes courroucez : si quelqu'un par la rue
Passe plus grand que nous, nous tressuons d'ahan :
Si nous oyons crier de nuict quelque choüan,
» Nous herissons d'effroy : bref à la race humaine
» Tousjours de quelque part luy survient quelque peine :
» Car il ne luy suffist de ses propres malheurs
» Qu'elle a dés le berceau, mais elle en cherche ailleurs.
» Grandeur, procez, l'amour, la rancœur, la feintise,
» L'ambition, l'honneur, l'ire, et la convoitise,
» Et le sale appetit d'amonceler des biens,
» Sont les maux estrangers que l'homme adjouste aux siens.

ODE XXXVIII.

Quand l'homme ingrat feroit tous les jours sacrifice
D'une hecatombe aux Dieux, fraudé de son service,
Ne seroit escouté : car leurs yeux destournez
Ne se voudroient souiller de ses presens donnez.
Tant l'homme ingrat desplaist aux Dieux qui tout prevoyent,
Et qui de leurs tonneaux bien et mal nous envoyent.

Si j'estoy, Lomenie, ingrat en ton endroit,
La Muse desormais rétive ne voudroit
Venir à mes chansons, et pour-neant sa trasse
Je suivroy sur le mont du chevelu Parnasse :
Pour-neant je boiroy des flots Aoniens,
En vain je dormirois és antres Thespiens,
En vain je nommeroy son nom par les rivages :
Car elle me fuiroit dans les forests sauvages
Elle, et toutes ses sœurs, comme ne voulant pas
Suivre d'un homme ingrat ny la voix ny les pas.
Pource Pindare feint que le damné Tantale
Admoneste à bon droit parmy l'ombre infernale
Chacun debteur de rendre à son tour le bien-fait
Qu'un autre au paravant, amy luy aura fait.

Quand je t'auroy donné les thresors de l'Asie,
Je n'auroy respondu à ceste courtoisie
Dont tu m'as obligé de telle sorte à toy,
Que la mort ne perdra les graces que j'en doy
Non certes à toy seul, mais ensemble à ton frere.
Que Calliope estime, et qu'Apollon revere :
Car tant que mes chansons auront quelque pouvoir,
Je veux qu'à noz neveux elles facent sçavoir
D'âge en âge suivant (pour eviter l'offense
Où tombent les ingrats) qu'en seule recompense
De tant d'honnestetez dont tu m'as rendu tien,
Je ne t'ay remboursé, ny n'ay peu, d'autre bien
Que du bien des neuf Sœurs, bien, qui pauvre ne cede
Aux plus riches thresors que l'Orient possede.

ODES NON MESURÉES, NY PROPRES A CHANTER.

Aussi sont-ce les premieres que fist jamais l'Autheur, l'an mil cinq cens quarante.

ODE XXXIX.

Non mesurée.

Maclou amy des Muses,
En la Musique expert,
Pour-neant tu t'amuses,
Le temps en vain se pert
Menant un dueil couvert :
Il vaut mieux que tu jettes
Les soigneuses sagettes
Qui ton cœur vont grevant,
Aux Scythes et aux Gétes,
A l'abandon du vent.

Ceux à qui point n'agréent
Tes beaux arts tant cognus,
Et qui ne se recréent
De voir les Sylvains nus
Et les peres cornus
Pendre au haut d'un rocher,
Doivent bien se fâcher :
Non toy, dont la Pœsie
Peut le soin arracher
Hors de la fantasie.

Et quoy ? je voy tes yeux
Moites d'un pleur amer :
Soit quand Phœbus aux cieux
Vient le jour allumer,
Ou quand dedans la mer
Ses chevaux il abreuve,
Gemissant je te treuve
La fin de ton malheur,
Puis que ne bois ne fleuve
N'appaise ta douleur ?

Donc la faveur du monde

Te fait desesperer,
Laquelle on peut à l'onde
Justement comparer,
Qui ne sçauroit durer
Une heure sans orage.
» Appren à ton courage
» Voler ainsi qu'il faut :
» Par ceste aile le sage
» S'en-vole aux Dieux là haut.

Il est vray que la Court
Des Princes est louable,
Mais long temps on y court
Sans fortune amiable.
Sor de là miserable :
» Quand la mort se courrousse,
» Sans egard elle pousse
» A bas un Empereur,
» De la mesme secousse
» Qu'un pauvre laboureur.

La vertu qui ordonne
Aux bons immortel nom,
N'a baillé la couronne
De Laurier pour renom
A nul homme, sinon
Qu'à celuy qui n'a garde
De prendre l'or en garde,
Vivant du sien contant,
Et à qui le regarde
D'un visage constant.

» C'est plus de commander
» A ses affections,
» Qu'aux Princes d'amender
» De mille nations.
» Qui de ses passions
» Est maistre absolument,
» Celuy vit seulement,
» N'eust-il qu'un toict de chaume,
» Et plus asseurément

» Qu'un Roy de son royaume.

Quand nostre vie humaine
Longue en santé seroit,
Chaqu'un à juste peine
Des biens amasseroit,
Et point n'offenseroit !
» Pour la vie si breve
» Faut-il tant qu'on se greve
» D'amasser et d'avoir ?
Matin le jour se leve
Pour mourir sur le soir.

O soin meurtrier, encores
Que lon s'allast cacher
Outre les rives Mores,
Tu nous viendrois chercher
Pour nos esprits fâcher.
Le gendarme en sa troupe,
Te va portant en croupe
Quoy que t'ailles cachant
Au plus creux de la poupe
Compagnon du marchant.

Donques puis que l'envie
Et l'avarice forte
Sont bourreaux de la vie
De l'homme qui les porte :
Mon amy, je t'enhorte
De les chasser, entens
A te donner bon temps,
Fuy les maux qui t'ennuyent :
» Qu'est-ce que tu attens ?
» Les ans legers s'enfuyent.

» Le temps bien peu durable
» Tout chauve par derriere
» Demeure inexorable
» S'il franchit sa carriere.
L'infernale portiere
Hoche de main egale

La grand cruche fatale :
Soit tost ou tard, le Sort
Viendra vers toy tout palle
Pout t'annoncer la mort.

Et pource un jour ne laisse
Voler sans ton plaisir,
L'importune vieillesse
Court tost pour nous saisir :
Tandis qu'avons loisir,
Tes amours anciennes
Chantons avec les miennes :
Ou bien, si bon te semble,
Ne chantons que les tiennes
Sur noz flutes ensemble.

Pour tuer le soucy
Qui rongeoit ton courage,
Asséon nous icy
Sous ce mignard ombrage :
Voy pres de ce rivage
Quatre Nymphes qui viennent,
A qui tant bien aviennent
Leurs corsets simplement,
Et leurs cheveux qui tiennent
A un nœud seulement.

Hé, quel pasteur sera-ce
Qui au prochain ruisseau
Ira rinser ma tasse
Quatre ou cinq fois en l'eau ?
D'autant que vin nouveau
Efface les ennuis,
Et fait dormir les nuis :
Autrement la memoire
De mes maux je ne puis
Estrangler qu'apres boire.

ODE XL.

Non mesurée.

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

Quand je seroy si heureux de choisir
Une Maistresse à mon desir,
Mon Peletier, je te veux dire
Laquelle je voudrois eslire
Pour la servir, constant, à son plaisir.

L'âge non meur, mais verdelet encore,
Est l'âge seul qui me devore
Le cœur d'impatience atteint :
Noir je vueil l'œil, et brun le teint,
Bien que l'œil verd toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose
Au lent Soleil de May déclose,
Un petit tetin nouvelet
Qui se fait desja rondelet,
Et sur l'yvoire eslevé se repose :

La taille droite à la beauté pareille,
Et dessous la coife une oreille
Qui toute se monstre dehors,
En cent façons les cheveux tors,
La jouë egale à l'Aurore vermeille :

L'estomac plein, la jambe de bon tour
Pleine de chair tout à l'entour
Que par souhait on tasteroit,
Un sein qui les Dieux tenteroit,
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour :

La dent d'yvoire, odorante l'haleine,
A qui s'egaleroient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur desrobée
Que l'Arabie heureusement ameine :

L'esprit naïf, et naïve la grace,
La main lascive, ou qu'elle embrasse
L'amy en son giron couché,
Ou que son luth en soit touché,
Et une voix qui mesme son luth passe :

Le pied petit, la main longuette et belle,
Dontant tout cœur dur et rebelle,

Et un ris qui en descouvrant
Maint diamant, allast ouvrant
Le beau vermeil d'une lévre jumelle.

Qu'ell' sceust par cœur tout cela qu'a chanté
Petrarque en amour tant vanté,
Ou la Rose si bien descrite,
Et contre les femmes despite,
Dont je serois comme d'elle enchanté.

Quant au maintien, inconstant et volage,
Folastre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là,
Un naturel outre cela
Qui plus que l'art miserable soulage.

Je ne voudrois avoir en ma puissance
A tous coups d'elle jouyssance :
Souvent le nier un petit
En amour donne l'appetit,
Et fait durer la longue obeyssance.

D'elle le temps ne pourroit m'estranger,
N'autre amour, ne l'or estranger,
Ny à tout le bien qui arrive
De l'Orient à nostre rive
Je ne voudrois ma brunette changer :

Lors que sa bouche à me baiser tendroit,
Ou qu'approcher ne la voudroit
Comme feignant d'estre fâchée,
Ou quand en quelque coin cachée
Sans l'aviser pendre au col me viendroit.

FIN DU SECOND LIVRE.

LE TROISIEME LIVRE DES ODES

DE P. DE RONSARD,

GENTILHOMME VANDOMOIS.

ODE I. AU ROY HENRY II.

Comme on voit la navire attendre bien souvent
Au premier front du port la conduite du vent
Afin de voyager, haussant la voile enflée
Du costé que le vent sa poupe aura souflée :
Ainsi PRINCE, je suis sans bouger, attendant
Que ta faveur royale aille un jour commandant
A ma nef d'entreprendre un chemin honorable
Du costé que ton vent luy sera favorable.

Car si tu es sa guide, el' n'aura jamais peur
De trouver dessous l'eau, non le rocher trompeur,
Non les bans perilleux des sablonneuses rades,
Non pas Scylle, ou Charybde, ou les deux Symplegades :
Mais seurement voguant sans crainte d'abysmer,
Joyeuse, emportera les Muses par la mer,
Qui pour l'honneur de toy luy monstreront la voye
D'aller bien loin de France aux rivages de Troye,
Et là, sous les monceaux de tant de murs veincus
Déterrer les honneurs du fils d'Hector Francus :
Lequel en m'arrestant sous ta conduite, Sire,
Sous les murs de Buthrote au rivage d'Epire,
Je ferois hazardeux au milieu des dangers
Des Gregeois ennemis, et des flots estrangers,
Gaigner la mer Euxine, et l'emboucheure large
Où le cornu Danube en la mer se descharge :
De là, contre ses eaux, costoyant les Gelons,
Les Goths, les Thomiens, les Getes, les Polons,
Aborder en Hongrie, et là bastir la ville
De Sicambre au giron d'une plaine fertille.

Là, quittant la navire à l'abandon des flots
Je deviendrois maçon, et chargerois mon dos
De mainte grosse pierre aux compas agencée,
Pour aider à bastir sa ville commencée.

Mais quand desja les murs seroient parachevez,
Et qu'on verroit au ciel les Palais eslevez,
Et quand plus les Troyens s'asseureroient à l'heure
D'y avoir pour jamais arresté leur demeure :

Las ! il faudroit quitter ce bastiment si cher,
Et par destin ailleurs autres maisons chercher :
Car l'ireuse Cerés à grand tort courroussée
Contre eux d'avoir sans feu sa chapelle laissée,
Gasteroit la campagne, et d'un cœur despité
Une peste espandroit par toute la cité.

Alors du pere Hector la ressemblance palle,
La nuict, par le congé de la Royne infernalle,
Prendroit à l'impourveu et la bouche et les yeux
Et la voix d'Amyntor grand Augure des Dieux,
Et admonesteroit son enfant d'aller querre
Dessus les bords de Seine, autre nouvelle terre,
Et que là, pour l'honneur de son oncle Pâris,
Bastiroit à jamais la ville de Pâris,
Ville, que ses neveux et sa Troyenne race
Tiendroient de main en main pour leur royale place.

Il me semble desja que j'oy de toutes pars
Desloger ton Francus, et la voix des soldars,
Et le hanissement des chevaux, et la tourbe
Des vieux peres laissez sur le rivage courbe,
Et le cry des enfans, et les pleurs soucieux
Des femmes envoyer un bruit jusques aux cieux.

Mais pour cela Francus ne cede à la fortune,
Ains deçà et delà ses soldars importune
De vestir le harnois, et haut apparoissant
Entre tous ses guerriers, comme un grand pin croissant
Sur les menus cyprez, saccage la campagne,
Et desfie au combat les Princes d'Allemagne.

Les champs de Franconie en armes il passa,
Et son nom pour jamais à la terre laissa :
Passa le Rhin Gaulois, la Moselle, et la Meuse,
Et vint planter son camp dessus la rive herbeuse
De Marne tournoyant, et de là descendant
Où Seine de sa corne un trac se va fendant,
Fonda dedans une isle au milieu d'une plaine
La ville de Pâris, qui pour lors n'estoit pleine
Que de buissons et d'herbe, et ses grands Palais d'or

Comme ils font aujourd'huy, n'y reluisoient encor.

Tous les Rois habitans en la Gauloise terre,
Si tost qu'il arriva, luy manderent la guerre,
Et qu'il ne falloit pas qu'un estranger banny
Se ramparast ainsi d'un tel pays garny
D'hommes et de chevaux, qui plus-tost que tempeste
Un orage ferré verseroient sur sa teste.

Mais luy qui resembloit son pere courageux,
Ne pouvant endurer leurs propos outrageux,
Premier les assaillit, et leur donna la fuite,
Ayant pris à Beauvais Bavo pour sa conduite.

Presques un an entier contre eux il batailla,
Et mille fois en proye à la mort se bailla.
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France
Semast de tes ayeux la premiere naissance !

De ce vaillant Francus les faits je chanterois,
Et pres de ses vertus les vertus je mettrois
Des Rois issus de luy, qui jusqu'aux Pyrenées
Et jusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,
Et, braves, se sont faits par l'effort de leurs mains
De tributaires francs des Empereurs Romains.

Apres de pere en fils par une mesme trace
Je viendrois aux Valois, les tiges de ta race.
Mais quand remply d'ardeur je chanterois de toy,
Un esprit plus qu'humain me raviroit de moy,
Et rien, rien que Phœbus, et sa fureur divine
Ne pourroit respirer ma bouillante poitrine :
Je m'irois abreuver és ruisseaux Pegasins.
Et m'endormant à part dans leurs antres voisins,
Je songerois comment les Françoises Charites
Hautes, egaleroient mes vers à tes merites :
Et peut estre qu'un jour je te dirois si bien,
Que l'honneur d'un Achille auroit envie au tien.
» En vain certes, en vain les Princes se travaillent,
» En vain pour triompher l'un à l'autre bataillent,
» Si apres cinquante ans fraudez de leur renom
» Le peuple ne sçait point s'ils ont vescu ou non.

Ce n'est rien (mon grand Roy) d'avoir Bolongne prise,
D'avoir jusques au Rhin l'Allemagne conquise,
Si la Muse te fuit, et d'un vers solennel
Ne te fait d'âge en âge aux peuples eternel.
» Les Palais, les citez, l'or, l'argent et le cuivre
» Ne font les puissans Rois sans les Muses revivre :
» Sans les Muses deux fois les Rois ne vivent pas,
» Ains despouillez d'honneur se lamentent là-bas
» Aux rives d'Acheron : seulement ceste gloire
» Est de Dieu concedée aux filles que Memoire
» Conceut de Jupiter, pour la donner à ceux
» Qui attirent par dons les Poëtes chez eux.
Tout le riche butin, toute la belle proye
Que les deux freres Grecs avoient conquise à Troye,
Est perie aujourd'huy, et ne cognoistroit lon
Achille, ny Patrocle, Ajax, n'Agamemnon,
Ny Rhese, ny Glaucus, ny Hector, ny Troile,
Et tant de gens vaillans perdus devant la ville
Seroient comme de corps, de gloire dévestus,
Si la Muse d'Homere eust celé leurs vertus :
Ainsi que vignerons qui ont és mains l'empoule
A force de bescher, seroient parmy la foule
Des esprits incognus, et leur vertu qui luit,
Seroit ensevelie en l'eternelle nuit.

Donques pour engarder que la Parque cruelle
Sans nom t'ensevelisse en la nuit eternelle,
Tousjours ne faut avoir à gage des maçons
Pour transformer par art une roche en maisons,
Et tousjours n'acheter avecques la main pleine
Ou la medale morte, ou la peinture vaine :
Mais il faut par bien-faits et par caresse d'yeux
Tirer en ta maison les ministres des Dieux
Les Poëtes sacrez, qui par leur escriture
Te rendront plus vivant que maison ny peinture.

Entre lesquels (mon Roy) de si peu que je puis,
Ton devot serviteur dés l'enfance je suis,
Comme le nourrisson de ta grandeur prospere,
Qui seule m'a nourry, mes freres, et mon pere.

Pour toy (Mon Roy) pour toy, hardy j'entreprendrois
De faire en armes teste à la fureur des Rois,
Et de ravir des poings à Jupiter la foudre :
Pour toy seul je mettrois dedans les yeux la poudre
A tous mes devanciers, s'il plaist à ta grandeur
(Si digne au-moins j'en suis) de me faire tant d'heur
Qu'un jour me commander (d'un seul clin) que je face
Ma Franciade tienne, où la Troyenne race
De Francus ton ancestre, où les faits glorieux
De tant de vaillans Rois qui furent tes ayeux,
Où mesmes tes vertus y luiront evidantes
Comme luisent au ciel les estoilles ardantes.

De Henry sois Auguste et magnifique Roy.
En me la commandant, liberal donne-moy
Honneurs, biens et faveurs, et pour la recompense
Je t'appreste un renom et à toute la France,
Qui vif, de siecle en siecle à jamais volera,
Tant qu'en France François ton peuple parlera.

ODE II. A LA ROYNE.

Mere des Dieux ancienne
Berecynthe Phrygienne,
A qui cent Prestres ridez
Font avecques cent Menades
Au son du buis, des gambades
Au haut des sommets Idez :

Laisse, laisse ta couronne
Que mainte tour environne,
Et ton mystere Orgyen,
Et plus à ton char n'attache
Tes grands lions, et te cache
Dans quelque antre Phrygien.

Une autre mere nouvelle,
Une autre mere Cybelle
Nous est transmise des cieux,
Qui plus que toy bien-heureuse
Se voit mere plantureuse

D'un plus grand nombre de Dieux.

Junon en pompe si grande
Ne fend la celeste bande
Qui luy courbe les genoux,
Quand elle grave matrone
Se va seoir aupres du throne
De son frere son espoux,

Comme toy Junon de France,
Grave en royale apparance
Fens la tourbe des François,
T'allant seoir à la main destre
De ton espoux nostre maistre,
Le meilleur de tous les Rois :

Duquel apres mainte année
Tu conceus par destinée
Une abondance d'enfans,
Qui diviseront le monde,
Et de sa grand' masse ronde
Seront les Rois triomphans.

Mais d'autant que plus d'affaire
Et plus d'ans tu mis à faire
L'enfant que premier tu feis,
Pour le delay de son estre,
D'autant plus grand il doit estre
Que le reste de tes fils.

Car comme Alcide differe
De prouësses à son frere
Conceu par trois nuicts de temps,
Ton fils aura d'avantage
Que ses freres de courage
Qui mit à naistre sept ans.

Tout aussi tost que Lucine
Eust fortuné ta gesine,
Et que l'enfant nouveau-né
De sa douce voix premiere
Eust salué la lumiere
Du jour à chacun donné,

Tu n'as pas, comme fist Rhée,
A la pierre devorée
Le corps de ton fils changé,
De peur que ne le perdisses,
Et le perdant ne le visses
Par un Saturne mangé.

Et ne l'as porté, secrete,
Dedans un antre de Crete,
Afin qu'il vesquit de miel,
Afin aussi que sa lévre
Suçast le laict de la chévre
Que depuis il mit au ciel :

Et que les Cretois gendarmes
S'entrechoquant de leurs armes
En dansant fissent un son
Parmy l'antre solitaire,
Pour engarder que le pere
N'entr'ouyst son enfançon.

Mais tu l'as Royne tressage,
Porté dés son premier age
Non à Nede, non aussi
Aux compagnes Dictæennes,
Non aux Nymphes Meliennes
Pour en prendre le souci :

Mais à Durfé, qui radresse
Les fautes de sa jeunesse
Par un art industrieux,
Et comme en la cire tendre
En cent façons luy fait prendre
Les vertus de ses ayeux.

Ores une ombre il exerce
D'une bataille diverse,
Et tenant le fer en main
Les siens au combat il serre,
Et brave, esmeut d'une guerre
La figure faite en vain :

Ores les chevaux il donte

Et leur brutesse surmonte
Par un doux commandement,
Ores dontez il les guide,
Et leur attache à la bride
Un humain entendement :

Ores sa voix il façonne,
Et de ses doigts le luth sonne,
Doigts qui tost doivent darder
Les armes de telle sorte,
Que l'Espagne, tant soit forte,
Ne les pourra retarder.

Mais cela ne le destourne
Qu'à son Durfé ne retourne
Ouyr ses mots fructueux :
Ainsi l'enfançon Achille
Escoutoit la voix utile
Du Centaure vertueux,

Apres que Thetis la belle
Eut bruslé sa peau mortelle,
Et que dedans son giron
L'enlevant de l'eau salée,
L'eut sans le sceu de Pelée
Mis dans l'antre de Chiron.

Mais laissons ce Peleïde,
Et sa mere Nereïde,
Chiron, et l'antre Pholois,
Et ces histoires estranges,
Et re-disons les louanges
Du divin sang de Valois.

Oy donque, Royne, et t'amuse
A l'oracle de ma Muse
Qui va chanter tes honneurs,
Et de tes enfans noz Princes,
Et de combien de provinces
Le ciel les fera Seigneurs.

ODE III. A MONSIEUR LE DAUPHIN.

Que pourroy-je, moy François,
Mieux celebrer que la France,
Le pays à qui je dois
Le bon-heur de ma naissance ?
Et comme oubliroy-je aussi
En le celebrant, la race
De son Roy, qui tient icy
Apres Dieu la plus grand' place ?

Que me vaudroit de chanter
Ces vieilles fables passées,
Qui ne servent qu'à tenter
L'esprit de vaines pensées ?
Qui est celuy qui n'a sceu
De Pelops l'ardente flame,
Le traistre Oenomas deceu,
Et les nopces d'Hippodame ?

Ores je veux esprouver
Autre fable plus nouvelle
Que ces vieilles, pour trouver
Une autre gloire plus belle
Qui desja se donne à moy,
Si jusqu'aux pays estranges
Du fils aisné de mon Roy
Je veux pousser les louanges.

Mais moy qui suis coustumier
Brouiller mes vers à la mode
De Pindar', de qui premier
Commenceray-je mon Ode ?
Commenceray-je à l'enfant,
Ou par les faits de son pere,
Ou par le nom triomphant
De sa tante, ou de sa mere ?

J'oy Jupiter qui defend
Ne commencer par le pere,
Par la tante, ou par l'enfant,
Mais par le nom de sa mere.

Donq puis qu'un Dieu me defend
Ne commencer par le pere,
Les vers qui sont à l'enfant,
Commenceront par la mere :

Laquelle de quatorze ans
Portoit aux bois la sagette,
La robe et les arcs duisans
Aux pucelles de Taigette :
Son poil au vent s'esbatoit
D'une ondoyante secousse,
Et sur le flanc luy batoit
Tousjours la trompe et la trousse.

Tousjours dés l'aube du jour
Alloit aux forests en queste,
Où de filets tout autour
Cernoit le trac d'une beste.
Ou prenoit les cerfs au cours,
Ou par le pendant des roches
Sans chiens assailloit les ours,
Ou les sangliers aux dents croches.

Un jour qu'elle avoit chassé
Long temps un sanglier sauvage,
Reposa son corps lassé
Dessus les fleurs d'un rivage :
Elle pend son arc Turquois,
Recoiffe sa tresse blonde,
Met pour chevet son carquois,
Puis s'endort au bruit de l'onde.

Les souspirs qui repoussoient
Du sein la jumelle pomme,
Et ses yeux qui languissoient
Dans la paresse du somme,
Les amours qui esventoient
La sommeillante poitrine,
De plus en plus augmentoient
Les graces de Catherine.

Jupiter la vit des cieux

(Mais est-il rien qu'il ne voye ?)
Puis d'un soin ambicieux
Souhaita si douce proye :
Car Amour qui s'escouloit
Doucement en ses mouëlles,
Ses oz cogneuz luy bruloit
De mille flames cruelles.

Adonc luy sentant là haut
Au cœur l'amoureuse playe,
C'est ores (dit-il) qu'il faut
Que pour me guerir j'essaye
D'aller voir celle là bas
Qui tient ma liberté prise :
Mais Junon ne sçaura pas
Pour ce coup mon entreprise.

A grand' peine avoit-il dit,
Qu'ardant d'approcher s'amie,
De son throne descendit
Pres de la Nymphe endormie :
Et comme un Dieu qui sentoit
D'amour la poignante rage,
A la force s'apprestoit
De ravir son pucellage.

Mais Arne qui l'entre-vit,
Poussant l'eau de son espaule,
Hors des flots la teste mit
Ceinte de joncs et de saules :
Et destournant ses cheveux
Qui flotoient devant sa bouche,
Defend au Prince amoureux
Qu'à la pucelle il ne touche.

Si tu n'as desir de voir
(Dit le fleuve) ta puissance
Serve dessous le pouvoir
Du fils qui prendroit naissance
De ceste Nymphe et de toy :
Et si tousjours tu veux estre

Des Dieux le pere et le Roy,
Sans attendre un plus grand maistre,

Cesse, cesse de tanter
Faire ceste vierge mere,
Qui doit un jour enfanter
Un fils plus grand que son pere,
Fils qui donnera ses lois
Soit en paix, ou soit en guerre,
Aux tourbes des autres Rois
Qui sous luy tiendront la terre.

Un Prince en Gaule est nourry,
Né de semence royale,
Qui doit estre son mary,
Elle sa femme loyale :
D'elle et de luy sortira
Ce fils heritier de France,
Qui ciel et terre emplira
Des prouësses de sa lance.

Les Parques au front ridé,
D'Erebe et de la Nuict nées,
Ont main à main devidé
L'arrest de ces destinées.
A tant le fleuve plongea
Au plus creux de l'eau sa teste,
Et l'amoureux deslogea
Fraudé de sa douce queste.

Apres le terme parfait
Predit par la voix divine,
Le mariage fut fait
De ceste Nymphe divine :
Sept ans peurent s'absenter
Ains qu'elle fust accouchée
Du fils, dont je vais chanter
La louange non touchée.

Escoute un peu fils aisné,
Honneur de France et d'Itale,
Le bien qui t'est destiné

Par ordonnance fatale.
Quand ja ton pere sera
Las de mener les gendarmes,
Et que vieillard cessera
D'effroyer le monde en armes :

Adonc vaillant tu tiendras
Sous luy d'Europe la bride,
Et sous luy tu serviras
A ses gendarmes de guide,
Et ensemble fort et fin
En mainte ruse guerriere,
Humble, tu mettras à fin
Les mandemens de ton pere.

Et s'il reste quelque Roy
Qu'il n'ait eu loisir de prendre,
Fait esclave dessous toy
François tu le feras rendre :
Tu penseras en ton cœur
D'acquerir l'Europe encore,
Et de te faire veinqueur
Des Gades jusqu'au Bosphore.

Ces grans peuples reculez
A l'escart de nostre monde,
Des flots de Thetis salez
Couronnez tout à la ronde,
Et ceux qu'on voit habiter
Les Orcades Escossoises,
N'auront cœur de resister
Contre tes armes Françoises.

Les grands cloistres Pyrenez
Desvoyez en mil' entorses,
De tes soudars obstinez
Ne pourront tromper les forces,
Ny les grand's citez ton feu,
Que toy pillant les campagnes
En armes, tu ne sois veu
Le Monarque des Espagnes.

Ny les Alpes au grand front,
Ny l'Apennin qui divise
L'Italie, ne pourront
Retarder ton entreprise
Lors, que trainant avec toy
Tant de legions fidelles,
Tu ne te couronnes Roy
Des Itales maternelles.

De là tirant plus avant
Vers l'Allemagne terrible,
De la part où plus le vent
D'Aquilon se monstre horrible,
Tu donteras les Gelons,
Et ceste froide partie
Que possedent les Polons,
Les Goths, et ceux de Scythie.

Poussant outre tu prendras
La Thrace, et par ta prouësse
Tes bornes tu planteras
Jusqu'au destroit de la Grece :
Puis en France retourné,
Dedans Pâris ta grand'ville
Tu triompheras, orné
De tant de proye servile.

Ton pere desja chenu
D'avoir trop mis la cuirace,
D'un grand aise detenu
Fera rejeunir sa face,
Et dedans son throne assis
Sentira mille liesses
D'estre pere d'un tel fils
Heritier de ses prouësses.

Ainsi qu'à Rome Cesar
Triomphant d'une victoire,
Haut t'assoiras dans un char
Dessus un siege d'yvoire :
Deux coursiers blancs haniront

D'une longue voix aigue,
Qui ton beau char traineront
En triomphe par la rue.

Tes cheveux seront liez
De Palme torse en couronne,
Et bas seront sous tes piez
Les ferremens de Bellonne :
Le Ciel qui s'esbahira
Du bon-heur de tant de choses,
Prodigue te remplira
Le sein de liz et de roses.

Là francs de peur tes soudars
Marchans au son des trompettes,
Te ru'ront de toutes pars
Mille joyeuses sornettes,
Et parez de Lauriers verts
Diront aux tourbes pressées
Les maux qu'ils auront soufferts
En tant de guerres passées.

Tout le peuple Iô cri'ra,
Rien qu'Iô par l'assemblée
Le peuple ne re-dira
D'une joye redoublée :
Le menestrier resonnant,
Des chantres la douce presse
Autres mots n'iront sonnant
Que l'Iô plein d'allegresse.

En ordre les Rois veincus
Iront en diverse mine,
Trainez dessus leurs escus
Devant ta pompe divine :
Les uns auront les yeux bas,
Les autres levans les faces,
A leur mal ne songeant pas,
Remascheront des menaces.

Les uns au col secou'ront
Les liens d'une chaisne orde,

Les autres les bras auront
Serrez au doz d'une corde :
Aux autres selon les faits
De leurs fautes desloyales,
Divers torments seront faits
A leurs miseres Royales.

Là seront peints les chasteaux,
Les ports et les villes prises,
Les grands forests et les eaux,
Et les montagnes conquises :
Le vieil Apennin sera
Portrait d'une face morne,
Le Rhin veincu cachera
Entre les roseaux sa corne.

Devant ton char bien-tournant
Marchera la Renommée,
Qui ton bruit ira cornant
De sa trompette animée :
Et moy qui me planteray
Devant ses pieds pour escorte,
Comme elle je chanteray
Ta louange en telle sorte :

Prince bien-aimé des Dieux,
Antique race de Troye,
Sous qui la faveur des cieux
Toute Europe a mise en proye,
Triomphe, et voy ta cité
Qui devotieuse appreste
A ta jeune Deité
Une solennelle feste.

Bien que tes freres et toy
La terre ayez departie,
Et qu'aisné tu ne sois Roy
Que de la moindre partie :
Le ciel pourtant a voulu
Que sur toutes tu la prinsses,
Et la prenant t'a esleu

Le Seigneur des autres Princes.

Ils ont choisi pour leurs pars,
L'un les parfums d'Arabie,
L'autre les sablons espars
De la bouillante Lybie :
Mais tu as Roy plus heureux
Choisi les terres fertiles,
Pleines d'hommes valeureux,
Pleines de ports et de villes.

Celuy qui peut raconter
Tes victoires bien-heureuses,
Celuy peut les flots conter
De noz rives escumeuses :
Car bien peu, bien peu s'en faut
Que ta majesté Royale
Du Jupiter de là haut
L'autre majesté n'egale.

Jamais à chanter ton los
Je n'auray la bouche close,
Fussay-je là bas enclos
Aux lieux où la mort repose :
Tousjours je diray ton nom,
Et mon ame vagabonde
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.

Ainsi diray-je, et ta main
Jusqu'au Palais honorable
Conduira tousjours le frain
De ton haut char venerable :
Là t'assoyant au milieu
Sur des marches eslevées,
Tu rendras graces à Dieu
Pour tes guerres achevées.

Puis ayant de toutes pars
Fermé de cent chaisnes fortes
De l'ouvert temple de Mars
L'horrible acier de cent portes,

Tu feras egal aux Dieux
Ton regne, et par ta contrée
Fleurir la Paix, et des cieux
Revenir la belle Astrée.

ODE IIII. A LA ROYNE D'ESCOSSE, pour lors Royne de France.

O belle et plus que belle et agreable Aurore,
Qui avez delaissé vostre terre Escossoise
Pour venir habiter la region Françoise,
Qui de vostre clarté maintenant se decore :

Si j'ay eu cest honneur d'avoir quitté la France
Voguant dessus la mer pour suivre vostre pere :
Si loin de mon pays, de freres et de mere,
J'ay dans le vostre usé trois ans de mon enfance :

Prenez ces vers en gré, Royne, que je vous donne
Pour fuyr d'un ingrat la miserable vice,
D'autant que je suis nay pour faire humble service
A vous, à vostre race, et à vostre couronne.

ODE V. AU ROY, pour lors nommé Monseigneur le Duc d'Orléans.

Prince, tu portes le nom
De renom
Du Prince qui fut mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux
Tout leur mieux
Pour chef-d'œuvre firent naistre.

Naguiere il fut comme toy
Fils de Roy,
Ton grand-pere fut son pere,
Et Henry le treschretien
Pere tien
L'avoit eu pour second frere.

A peine un poil blondelet,

Nouvelet,
Autour de sa bouche tendre
A se frizer commençoit,
Qu'il pensoit
De Cesar estre le gendre.

Ja brave, se promettoit
Qu'il estoit
Duc des Lombardes campagnes.
Et qu'il verroit quelquefois
Ses fils Rois
De l'Itale et des Espagnes.

Mais la mort qui le tua,
Luy mua
Son espouse en une pierre,
Et pour tout l'heur qu'il conceut,
Ne receut
Qu'à peine six pieds de terre.

Comme on voit au poinct du jour
Tout autour
Rougir la rose espanie,
Et puis on la voit au soir
Se dechoir
A terre toute fanie :

Ou comme un liz trop lavé,
Agravé
D'une pluyeuse tempeste,
Ou trop fort du chaut atteint
Perdre teint,
Et languir à basse teste :

Ainsi ton Oncle en naissant
Perissant
Fut veu presque en mesme espace,
Et comme fleur du Printemps,
En un temps
Perdit la vie et la grace.

Si pour estre nay d'ayeux
Demy-Dieux,

Si pour estre fort et juste,
Les Princes ne mouroient pas,
Le trespas
Devoit espargner Auguste.

Jupiter et ce Romain
De leur main
Departirent tout le monde :
A l'un en part le ciel vint,
L'autre print
Pour sa part la terre et l'onde.

Si ne veinquit-il l'effort
De la mort,
Par qui tous veincus nous sommes :
Car aussi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.

» La mort frappant de son dard
» N'a esgard
» A la majesté Royale,
» Les Empereurs aux bouviers,
» Aux leviers
» Les grands Sceptres elle egale.

Et le Nocher importun
Un chacun
Presse en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les Rois
Pesle-mesle avec la tourbe.

Mais or' je reviens à toy
Fils de Roy,
Petit neveu de mon maistre,
De Charles, en qui les Dieux
Tout leur mieux
Pour chef-d'œuvre firent naistre.

Comme un bel Astre luisant
Conduisant
Au ciel sa voye cognue,

Se cache sous l'Ocean
Demy an
Avec Thetis la chenue :

Puis ayant lavé son chef
Derechef
Remonstre sa face claire,
Et plus beau qu'au paravant
S'eslevant
Sur nostre orizon esclaire :

Ainsi ton oncle en mourant,
Demourant
Sous la terre quelque année,
Derechef est retourné
Dans toy, né
Sous meilleure destinée.

Il s'est voilé de ton corps,
Saillant hors
De la fosse tenebreuse,
Pour vivre en toy doublement,
Longuement,
D'une vie plus heureuse.

Car le destin qui tout peut,
Ne te veut
Comme à luy trancher la vie,
Ains que voir par tes vertus
Abatus
Sous toy les Rois de l'Asie.

Dieu qui voit tout de là-haut
Ce qu'il faut
Aux personnes journalieres,
A party ce monde espars
En trois pars,
Pour toy seul et pour tes freres.

Ton premier aisné François
Sous ses lois
Regira l'Europe sienne :
D'Afriq' sera couronné

Ton puisné,
Toy de la terre Asienne.

Car quand l'âge homme parfait
T'aura fait,
(Comme Jason fist en Grece)
Tu tri'ras les plus vaillans
Bataillans
De la Françoise jeunesse :

Puis mettant la voile au vent,
Ensuivant
De Brenne l'antique trace,
Tu iras (couvrant les eaux
De vaisseaux)
En l'Asie prendre place.

Là dés le premier abort
Sur le port
A cent Rois tu feras teste.
Et captifs dessous tes bras,
Tu prendras
Leurs terres pour ta conqueste.

Ceux qui sont sous le resveil
Du Soleil,
Ceux qui habitent Nyphate,
Ceux qui vont d'un bœuf suant
Remuant
Les gras rivages d'Euphrate :

Ceux qui boivent dans le sein
Du Jourdain
De l'eau tant de fois courbée,
Et tout ce peuple odorant
Demeurant
Aux sablons de la Sabée :

Ceux qui ont en bataillant
L'arc vaillant,
Quand ils sont tournez derriere,
Et ceux qui toutes saisons
Leurs maisons

Roulent sur une riviere :

Ceux qui d'un acier mordant
Vont tondant
Du Gange les doux rivages,
Et ceux qui hantent aupres
Les forests
Des vieux Arcades sauvages :

Ceux qui vont en labourant
Déterrant
Tant d'oz és champs de Sygée,
Et ceux qui plantez se sont
Sur le front
D'Hellesponte et de l'Egée :

De ces peuples, bien que forts,
Tes efforts
Rendront la force perie,
Et veincus t'obeyront,
Et seront
Vassaux de ta Seigneurie.

A ce grand Prince Thebain
(Dont la main
Print les Indes admirables)
Egal Roy tu te feras,
Tu auras
Sans plus les mœurs dissemblables.

Car si tost qu'il les desfit,
Il leur fit
Sentir sa vineuse rage,
Et de ses cris Orgyeux,
Furieux,
Leur tempesta le courage.

De peaux il les entourna,
Il orna
De pampre leur folle teste,
Et trepignant au milieu,
Ce fol Dieu
Forcenoit apres sa feste.

Mais toy Prince mieux instruit
En qui luit
Des vertus l'antique reste,
Chrestien, leur feras sçavoir
Le devoir
D'une autre loy plus celeste.

Brisant les Idoles feints
De tes mains,
De leurs Dieux tu seras maistre,
Et ruant leurs temples bas,
Tu feras
La loy de JESUS renaistre.

Puis estant de tout costé
Redouté
Pour ta fortune prospere,
Iras au bout du Levant
Eslevant
Cent Colosses à ton pere.

ODE VI. A MONSEIGNEUR LE DUC D'ALENÇON, pour lors nommé Monseigneur le Duc d'Angoulesme.

Tant seulement pour ceste fois
Polymnie ma douce Muse,
Ce dernier labeur de mes dois
Ta lyre d'or ne me refuse.

Il me souvient bien que tes mains
Jeune garson me couronnerent,
Quand j'euz masché les Lauriers saints
Que tes compagnes me donnerent,

Alors qu'amoureux de tes yeux,
Tu me donnas ta douce lyre
Pour y chanter jusques aux cieux
D'Amour le bien et le martyre.

Mais or' par le commandement
Du Roy, ta lyre j'abandonne,

Pour entonner plus hautement
La grand' trompette de Bellonne.

Toutefois ains que de tenter
L'instrument de telle guerriere,
Fay qu'encor' je puisse chanter
Pour Adieu ceste Ode derniere :

Et que j'aille en tes bois penser
Aux honneurs du fils de mon maistre,
Pour ses louanges commencer
Dés le premier jour de son estre.

La nuict que ce Prince nouveau
De noz Dieux augmenta la trope,
On vit autour de son berceau
Se battre l'Afrique et l'Europe.

L'Afrique avoit le poil retors
A la Moresque crespelée,
Les lévres grosses aux deux bords,
Les yeux noirs, la face halée.

Son habit sembloit s'allonger
Depuis les Colonnes d'Espaigne
Jusqu'au bord du fleuve estranger
Qui de ses eaux l'Egypte baigne.

En son habit estoient gravez
Maint serpent, maint lion sauvage,
Maint trac de sablons eslevez
Autour de son bouillant rivage.

L'Europe avoit les cheveux blonds,
Son teint sembloit aux fleurs décloses,
Les yeux verds, et deux vermeillons
Couronnoient ses lévres de roses.

Sur sa robe furent portrais
Maints ports, maints fleuves, maintes isles,
Et de ses plis sourdoient espais
Les murs d'un milion de villes.

De tels vestemens triomphans
Ces terres furent accoustrées,

La nuict qu'elles tiroient l'enfant
Par force devers leurs contrées.

L'Europe le vouloit avoir,
Disant qu'il estoit nay chez elle,
Et que sien estoit par devoir
Comme à sa mere naturelle.

L'Afrique en courroux respondoit
Qu'il estoit sien par destinée,
Et que du ciel ell' l'attendoit
Pour son Prince dés mainte année.

Ainsi l'une à soy l'attiroit
Sur le berceau demy-couchée,
Et l'autre apres le retiroit
Contre sa compagne faschée.

Mais la pauvre Europe à la fin
Baissant le front melancolique,
Par force fist voye au destin,
Et quitta l'enfant à l'Afrique.

L'Afrique adonc luy presenta
Le laict de sa douce tetine,
Et pleine d'Apollon, chanta
Sur luy ceste chanson divine :

Enfant heureusement bien né
(Race du Jupiter de France)
En qui tout le Ciel a donné
Toutes vertus en abondance,

Crois, crois, et d'une majesté
Monstre toy le fils de ton pere,
Et porte au front la chasteté
Qui reluit au front de ta mere.

Comme un pin planté sur les eaux
Bien nourry de l'humeur prochaine,
Croist par-sus tous les arbrisseaux,
Et se fait l'honneur de la plaine :

Ainsi, ô Prince, tu croistras
Entre les Princes de l'Europe,

Et plus vaillant apparoistras
L'ornement Royal de leur trope.

Si tost que l'âge produisant
Les fleurs de la jeunesse tendre,
T'aura fait l'esprit suffisant
Pour les douces lettres apprendre :

Les trois Graces te meneront
Au bal des Muses Pegasides,
Et toute nuict t'abreuveront
De leurs ondes Aganipides.

Pour toy les ruisseaux Pimpleans
Seront ouverts, et les bocages
De Pinde, et les monts Cirrheans
Effroyables d'antres sauvages.

Mais quand l'ardeur t'eschaufera
Le sang bouillant dans les entrailles,
Et que la gloire te fera
Concevoir le soin des batailles :

Nul plus que toy sera sçavant
A tourner les bandes en fuite,
Et nul soldat courra devant
Les pas ailez de ta poursuite :

Soit que de pres il voye au poing
Ta large espée foudroyante,
Ou soit qu'il advise de loing
Les plis de ta pique ondoyante :

Soit qu'il se vante d'opposer
Contre ta lance sa cuirasse,
Ou soit qu'il se fie d'oser
Attendre les coups de ta masse.

Lors toy sus un cheval monté
Regissant son esprit farouche,
Prou-fendras de chaque costé
Le plus espais de l'escarmouche :

Soit que tu le pousses au cours
Laschant la resne vagabonde,

Ou soit qu'en l'air de mille tours
Tu le tournes à bride ronde.

Ainsi porté par le milieu
Des bandes d'horreur les plus pleines,
Resembleras à quelque Dieu
Qui prend soin des guerres humaines :

Et mariant à tes beaux faits
Fortune, et Vertu ta compagne,
Veinqueur, en-joncheras espais
De corps morts toute la campagne.

Comme on voit l'orgueil d'un torrent
Bouillonnant d'une trace neuve
Parmy les plaines, en courant
Renverser tout le bois qu'il treuve :

Ainsi ta main renversera
Sur la terre de sang trempée,
Tout l'effort qui s'opposera
Devant le fil de ton espée.

Le faucheur à grand tour de bras
Du matin jusqu'à la serée,
De rang ne fait tomber à bas
Tant d'herbes cheutes sur la prée :

Ne le sieur ne va taillant
Tant de moissons, lors que nous sommes
En Esté, que toy bataillant
Tailleras de chevaux et d'hommes.

Accablez sous tes coups tranchans
Par morceaux seront en carnage
Ceux d'Erébe, et tous ceux des champs
Des Nomades, et de Carthage :

Et ceux qui ne coupent le fruit
Des vignes meures devenues,
Et qui jamais n'oyent le bruit
Des beufs qui trainent les charues :

Et ceux qui gardent le verger
Des Hesperides despouillées,



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Et ceux qui du sang estranger
Habitent mes rives souillées :

Ceux qui tiennent le mont Atlas,
Et ma plaine Maurusienne,
Et mon lac qui nomma Pallas
De son onde Tritonienne :

Et ce peuple Thebain venu
Aux Amycleannes Cyrenes,
Et ceux où le belier cornu
Prophetise sur mes arenes.

Bref, tous mes habitans seront
Veincus ou morts dessous ta destre,
Et tremblans te confesseront
A coups de masse pour leur maistre.

BATTUS, qui tant de mers passa
Quand sa voix luy fut racoustrée,
Ne me pleut tant, lors qu'il laissa
Pour moy sa native contrée :

Ny Hannibal, de qui la main
Esbranlant ses haches guerrieres,
En-joncha du peuple Romain
Tant de champs et tant de rivieres :

Ne me fut point si cher que toy,
(Bien qu'il fut mon fils de naissance)
Que toy adopté pour mon Roy
Du Ciel, par fatale ordonnance.

Ainsi disant, elle ferma
La parole aux futures choses,
Et de-çà et de-là sema
Sur le berceau dix mille roses.

Puis comme une voix qui se pleint,
Au soir dedans un antre ouye,
Ou de nuict comme un songe feint,
Parmy l'air s'est esvanouye.

ODE VII. A Mes Dames, desquelles l'une fut Madame la Duchesse de Lorraine, l'autre fut Royne d'Espagne, l'autre est la Royne de Navarre.

Ma nourrice Calliope,
Qui du luth Musicien
Dessus la jumelle crope
D'Helicon, guides la trope
Du saint chœur Parnassien :

Et vous ses Sœurs qui recrues
D'avoir trop mené le bal,
Toute nuict vous baignez nues
Dessous les rives herbues
De la fontaine au cheval :

Puis tressans dans quelque prée
Voz cheveux delicieux,
Chantez d'une voix sacrée
Une chanson qui recrée
Et les hommes et les Dieux :

Laissez voz antres sauvages,
(Doux sejour de voz esbas)
Voz forests, et voz rivages,
Voz roches, et voz bocages,
Et venez suivre mes pas.

Vous sçavez pucelles cheres,
Que libre onques je n'appris
De vous faire mercenaires,
Ny chetives prisonnieres,
Vous vendant pour quelque pris :

Mais sans estre marchandées,
Vous sçavez que librement
Je vous ay tousjours guidées
Aux maisons recommandées
Pour leurs vertus seulement :

Comme ores Nymphes tresbelles
Je vous meine avecques moy
En ces maisons immortelles,

Pour celebrer trois pucelles
Comme vous, filles de Roy :

Qui dessous leur mere croissent
Ainsi que trois arbrisseaux,
Et ja grandes apparoissent
Comme trois beaux liz qui naissent
A la frescheur des ruisseaux,

Quand quelque future espouse
Aimant leur chef nouvelet
Soir et matin les arrouse,
Et à ses nopces propouse
De s'en faire un chapelet.

Mais de quel vers plein de grace
Vous iray-je decorant ?
Chanteray-je vostre race,
Ou l'honneur de vostre face
D'un teint brun se colorant ?

Divin est vostre lignage,
Et le brun que vous voyez
Rougir en vostre visage,
En rien ne vous endommage
Que tresbelles ne soyez.

Les Charites sont brunettes,
Bruns les Muses ont les yeux,
Toutefois belles et nettes
Reluisent comme planettes
Parmy la troupe des Dieux.

Mais que sert d'estre les filles
D'un grand Roy, si vous tenez
Les Muses comme inutiles,
Et leurs sciences gentiles
Dés le berceau n'apprenez ?

Ne craignez pour mieux revivre,
D'assembler d'egal compas
Les aiguilles, et le livre,
Et de doublement ensuivre
Les deux mestiers de Pallas.

» Peu de temps la beauté dure,
» Et le sang qui des Rois sort,
» Si de l'esprit on n'a cure :
» Autant vaut quelque peinture
» Qui n'est vive qu'en son mort.
» Ces richesses orgueilleuses,
» Ces gros diamans luisans,
» Ces robes voluptueuses,
» Ces dorures somptueuses
» Periront avec les ans.
» Mais le sçavoir de la Muse
» Plus que la richesse est fort :
» Car jamais rouillé ne s'use,
» Et maugré les ans refuse
» De donner place à la mort.

Si tost que serez apprises
A la danse des neuf Sœurs,
Et que vous aurez comprises
Les doctrines plus exquises
A former voz jeunes mœurs :

Tout aussi tost la Déesse
Qui trompette les renoms,
De sa bouche parleresse
Par tout espandra sans cesse
Les louanges de voz noms.

Lors s'un Roy pour sa defence
A voz freres repoussez
De sa terre avec sa lance :
Refroidissant la vaillance
De ses peuples courroussez,

Au bruit de la renommée
Espris de vostre sçavoir
Aura son ame enflamée,
Et en quittant son armée,
Pour mary vous viendra voir.

Voyla comment en deux sortes
Tous Rois seront combatus,

Soit qu'ils sentent les mains fortes
De noz Françoises cohortes,
Soit qu'ils aiment voz vertus.

Là donq Princesses divines,
Race ancienne des Dieux,
Armez voz tendres poitrines
De vertus et de doctrines :
C'est le vray chemin des cieux.

Par ce chemin Polyxene
Les ans et la tumbe a fuy :
Par ce chemin la Romaine
De chasteté toute pleine
Vit encores aujourd'huy,

Qui de sa mauvaise espée
Sa vie aux ombres geta,
Et par soymesme frappée,
Ayant la honte trompée,
Un beau renom s'acheta.

ODE VIII. A DIANE DE POITIERS, Duchesse de Valentinois.

Quand je voudrois celebrer ton renom,
Je ne dirois que Diane est ton nom,
Car on feroit sans se travailler guiere
De ton seul nom une Iliade entiere :
Mais recherchant tes honneurs de plus loin,
Je chanterois d'un Pindarique soin
Tes vieux ayeux valeureux en la guerre,
Qui ont porté le Sceptre en mainte terre,
Enfans de Rois, ou de Rois heritiers.

Je chanterois le beau sang de Poitiers
Venu du Ciel, et la race divine
Que Remondin conceut en Meluzine.
Je chanterois comme l'un de leurs fils
Aux bords du Clain dormant, luy fut advis
Que hors de l'eau le petit Dieu de l'onde

Jusques au col tiroit sa teste blonde,
L'admonestant d'aller en Dauphiné :

Et luy disoit, Enfant predestiné
Pour commander à plus haute riviere,
Laisse mes bords, cherche la rive fiere
Du large Rhosne, et poursuy ton destin
Qui conduira ta voye à bonne fin :
Car ja le Ciel pour jamais à ta race
Aux bords du Rhosne a destiné la place.

Il luy conta quels Seigneurs et quels Rois
Naistroient de luy, et en combien d'endrois
Soit d'Italie, ou d'Espagne, ou de France,
Tiendroient le Sceptre en longue obeyssance.
Il luy chanta ses hoirs de point en point,
Ceux qui mourroient, ceux qui ne mourroient point
Ains que regner, et combien de Princesses
Viendroient de luy, de Ducs et de Duchesses.
Mais par-sur tous, ce fleuve luy chantoit
D'une Diane, et jurant, promettoit
Qu'ell' passeroit en chasteté Lucrece,
Et en beauté ceste Helene de Grece :
Qu'elle prendroit d'un seul trait de ses yeux
Les cœurs ravis des hommes et des Dieux,
Et qu'à jamais ses fameuses louanges
Iroient volant par les terres estranges.

Disant ainsi le fleuve devalla
Son chef dans l'eau, et l'enfant s'en-alla
Tout bouillonnant d'affection nouvelle
D'estre l'ayeul d'une race si belle.

Je chanterois encores ta bonté,
Ton port divin, ta grace, et ta beauté :
Comme tousjours ta bien-heureuse vie
A repoussé par sa vertu l'envie.

Je chanterois vers l'Eglise ta foy,
Comme tu es la parente du Roy
Qui te cherit comme une Dame sage,
De bon conseil, et de gentil courage,

Grave, benigne, aimant les bons espris,
Et ne mettant les Muses à mespris.

Je chanterois d'Annet les edifices,
Termes, piliers, chapiteaux, frontispices,
Voutes, lambris, canelures, et non
Comme plusieurs, les fables de ton nom :
Et te louant, je chanterois peut estre
Si hautement, que ce grand Roy mon maistre
En ta faveur auroit l'ouvrage à gré
Qu'en vœu j'aurois à tes pieds consacré.

ODE IX. A PHOEBUS, luy vouant ses cheveux.

Dieu perruquier (qui autrefois
Bany du ciel, parmy les bois,
D'Admete gardas les toreaux,
Fait compagnon des pastoureaux)
Mes cheveux j'offre à tes autels :
Et bien qu'ils ne soient immortels,
Ils te seront doux et plaisans,
Pour estre la fleur de mes ans.
Mainte fille par amitié
En a souhaité la moitié
Pour s'en tifer : mais je ne veux
O Phœbus Roy des beaux cheveux,
Rien de ma part te presenter
Dont quelqu'un se puisse vanter :
Car c'est toy qui n'as desdaigné
De m'avoir seul accompagné,
Quand premier je m'yvray de l'eau
Qui court sur le double coupeau.

A mon resveil il me sembla
Qu'un chœur de vierges s'assembla,
Et que Calliope aux beaux yeux,
La Muse qui chante le mieux,
Pour present son luth me donna,
Qui depuis en France sonna
Or' bien, or' mal en divers sons,

Bonnes et mauvaises chansons.

ODE X. A MADELEINE.

Les fictions, dont tu decores
L'ouvrage que tu vas peignant,
D'Hyacinth', d'Europe, et encores
De Narcisse se complaignant
De son ombre le desdaignant,

Ne sont pas dignes de la peine,
Qu'en vain tu donnes à tes doits :
Car plustost soit d'or, soit de laine,
Ta toile peindre toute pleine
De ton tourment propre tu dois.

Quand je te voy, et voy encore
Ce vieil mary que tu ne veux,
Je voy Tithone, et voy l'Aurore,
Luy dormir, elle ses cheveux
Refrisoter de mille neuds

Pour aller chercher son Cephale :
Et quoy qu'il soit alangoré
De voir sa femme morte et palle,
Si suit-il celle qui égalle
Les roses d'un front coloré.

Parmy les bois errent ensemble
Se soulant de plaisir, mais lâs !
Jamais le jeune amour n'assemble
Un vieillard de l'amour si las
A un printemps tel que tu l'as.

ODE XI. A LA FONTAINE BELLERIE.

Escoute un peu Fontaine vive,
En qui j'ay rebeu si souvent
Couché tout plat desur ta rive
Oisif à la fraischeur du vent :

Quand l'Esté mesnager moissonne

Le sein de Cerés dévestu,
Et l'aire par compas resonne
Gemissant sous le bled batu :

Ainsi tousjours puisses-tu estre
En devote religion
Au beuf, et au bouvier champestre
De ta voisine region :

Ainsi tousjours la Lune claire
Voye à mi-nuict au fond d'un val
Les Nymphes pres de ton repaire
A mille bonds mener le bal,

Comme je desire Fonteine,
De plus ne songer boire en toy
L'Esté, lors que la fiévre ameine
La mort despite contre moy.

ODE XII. A DENYS LAMBIN, Lecteur du Roy.

Que les formes de toutes choses
Soient, comme dit Platon, encloses
En nostre ame, et que sçavoir
N'est sinon se ramentevoir,
Je ne le croy, bien que sa gloire
Me persuade de le croire :
Car veritablement depuis
Que studieux du Grec je suis,
Homere devenu je fusse,
Si souvenir ici me pusse
D'avoir ses beaux vers entendu
Ains que mon esprit descendu
Et mon corps fussent joints ensemble.
Mais c'est abus, l'esprit resemble
Au tableau tout neuf, où nul trait
N'est par le peintre encor portrait,
Et qui retient ce qu'il y note,
Lambin, qui sur Gange, d'Eurote
Par le doux miel de tes douceurs
As ramené les saintes Sœurs.

ODE XIII. EPIPALINODIE.

O Terre, ô mer, ô ciel espars,
Je suis en feu de toutes pars :
Dedans et dehors mes entrailles
Une chaleur le cœur me point
Plus fort qu'un mareschal ne joint
Le fer tout rouge en ses tenailles.

La chemise qui escorcha
Hercul' si tost qu'il la toucha,
N'egale point la flame mienne,
Ne tout le feu que rote en-haut
Bouillonnante en soy d'un grand chaut
La fornaise Sicilienne.

Le jour, les soucis presidans
Condamnent ma coupe au-dedans,
Et la genne apres on me donne :
La peur sans intermission,
Sergent' de leur commission
Me poinct, me pique, et m'eguillonne.

La nuict les fantaumes volans
Claquetans leurs becs violans,
En siflant mon ame espouvantent,
Et les Furies qui ont soing
Venger le mal, tiennent au poing
Les verges dont ell' me tourmentent.

Il me semble que je te voy
Murmurer des charmes sur moy,
Tant que d'effroy le poil me dresse :
Puis mon chef tu vas relavant
D'une eau puisée bien avant
Dedans les ondes de tristesse.

Que veux-tu plus, dy, que veux-tu ?
Ne m'as-tu pas assez batu ?
Veux-tu qu'en cest âge je meure ?
Me veux-tu brusler, foudroyer,
Et tellement me poudroyer

Qu'un seul osset ne me demeure :

Je suis appresté, si tu veux,
De te sacrifier cent beufs
Afin de desenfler ton ire,
Ou si tu veux, avec les Dieux,
Je t'envoyray là haut aux cieux
Par le son menteur de ma lyre.

Les freres d'Helene faschez
Pour les Iambes deslachez
Contre leur sœur par Stesichore,
A la fin luy ont pardonné,
Et pleins de pitié redonné
L'usage de la veuë encore.

Tu peux helàs (Denyse) aussi
Rompre la teste à mon souci,
Te flechissant par ma priere :
Rechante tes vers, et les traits
De ma face en cire portraits
Jette au vent trois fois par derriere.

L'ardeur du courroux que l'on sent
Au premier âge adolescent,
Me fist trop nicement t'escrire :
Maintenant humble et repentant,
D'œil non feint je vay lamentant
La juste fureur de ton ire.

ODE XIIII. DE LA VENUE DE L'ESTÉ.

Desja les grands chaleurs s'esmeuvent,
Et presque les fleuves ne peuvent
Leurs peuples escaillez couvrir :
Ja voit on la plaine alterée
Par la grande torche ætherée
De soif se lascher, et s'ouvrir.

L'estincelante Canicule,
Qui ard, qui cuist, qui boust, qui brule,
L'Esté nous darde de là haut,

Et le Soleil qui se promeine
Par le bras du Cancre, rameine
Ses mois hallez d'un si grand chaut.

Icy la diligente troupe
Des mesnagers, par ordre coupe
Le poil de Cerés jaunissant,
Et là, jusques à la vesprée
Abat les honneurs de la prée,
Des beaux prez l'honneur verdissant.

Ce-pendant leurs femmes sont prestes
D'asseurer au haut de leurs testes
Des plats de bois, et des baris,
Et filant, marchent par la plaine
Pour aller soulager la peine
De leurs laborieux maris.

Si tost ne s'esveille l'Aurore,
Que le pasteur ne soit encore
Plustost levé qu'elle, et alors
Au son de la corne resveille
Son troupeau qui encor sommeille
Dessus la fresche herbe dehors.

Parmy les plaines descouvertes,
Par les bois, et les rives vertes
Paist le bestail, ores courant
Entre les fleurs Apollinées,
Or'entre celles qui sont nées
Du sang d'Adonis, en mourant.

Sur les rives des belles ondes
Les jeunes troupes vagabondes,
Les filles des troupeaux lascifs
De fronts retournez s'entrechoquent
Devant leurs peres, qui s'en moquent
Au haut du prochain tertre assis.

Mais quand en sa distance egale
Est le Soleil, et la cygale
Enrouément espand sa vois,
Et que nul Zephire n'haleine

Tant soit peu les fleurs en la plaine,
Ne la teste ombreuse des bois :

Adonc le pasteur entrelasse
Ses paniers de torse pelasse,
Ou il engluë les oiseaux,
Ou nud comme un poisson il nouë,
Et avec les ondes se jouë
Cherchant le plus profond des eaux.

Si l'antique fable est croyable,
Erigone la pitoyable
En tels mois alla luire aux cieux
En forme de vierge, qui ores
Reçoit dedans son sein encores
Le commun œil de tous les Dieux :

Oeil incognu de noz valées,
Où les fontaines devalées
Du vif rocher vont murmurant,
Et où mille troupeaux se pressent,
Et le nez contre terre baissent,
Si grande chaleur endurant.

Sous les chesnes qui refrechissent,
Remaschent les beufs, qui languissent
Au piteux cry continuel
De la genisse qui lamente
L'ingrate amour, dont la tourmente
Par les bois son toreau cruel.

Le pastoreau qui s'en estonne,
S'essaye du flageol qu'il sonne
De soulager son mal ardent :
Ce qu'il fait, tant qu'il voye pendre
Contre-bas Phœbus, et descendre
Son chariot en l'Occident.

Et lors de toutes parts r'assemble
Sa troupe vagabonde ensemble,
Et la convoye aux douces eaux,
Qui sobre en les beuvant ne touche
Sans plus que du haut de la bouche

Le premier front des pleins ruisseaux.

Puis au son des douces musettes
Marchent les troupes camusettes
Pour aller trouver le sejour,
Où les aspres chaleurs deçoivent
Par un dormir qu'elles reçoivent
Lentement jusqu'au poinct du jour.

ODE XV. SUR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS, Dauphin de France, fils du Roy Henry II.

[Non rimée]

En quel bois le plus separé
Du populaire, et en quel antre
Prens-tu plaisir de me guider
O Muse ma douce folie :
Afin qu'ardent de ta fureur,
Et du tout hors de moy, je chante
L'honneur de ce royal enfant
Qui doit commander à la France ?
Je cri'ray des vers non sonnez
Du Grec ny du Latin Poëte,
Plus hautement que sur le mont
Le Prestre Thracien n'entonne
Le cor à Bacchus dedié,
Ayant la poitrine remplie
D'une trop vineuse fureur.

Il me semble desja que j'erre
Seul par les antres, et qu'au fond
D'une solitaire vallée
Je chante les divins honneurs
Du grand-pere, et du pere ensemble.
Tandis Muse, sur son berceau
Seme le liz, seme la rose,
Et mainte fueille de laurier,
L'honneur des veinqueurs és batailles :
Je prevoy qu'il vous aimera,
Et employra la mesme dextre

Dont furieux aura veincu
L'Espagnol, et l'Anglois superbe,
A polir des vers qui feront
Voler son nom par-sus la terre :
Imitateur du grand Cesar
Vaillant et sçavant tout ensemble,
Qui le jour dontoit ses haineux,
Et la nuit escrivoit ses gestes.

ODE XVI. A JANNE.

Jeune beauté, mais trop outrecuidée
Des presens de Venus,
Quand tu verras ta peau toute ridée
Et tes cheveux chenus,
Contre le temps et contre toy rebelle
Diras en te tansant,
Que ne pensoy-je alors que j'estoy belle
Ce que je vay pensant ?
Ou bien, pourquoy à mon desir pareille
Ne suis-je maintenant ?
» La beauté semble à la rose vermeille
» Qui meurt incontinant.
Voilà les vers tragiques, et la plainte
Qu'au ciel tu envoiras
Incontinent que ta face dépainte
Par le temps tu voirras.
Tu sçais combien ardemment je t'adore
Indocile à pitié,
Et tu me fuis, et tu ne veux encore
Te joindre à ta moitié.
O de Paphos, et de Cypre regente
Déesse aux noirs sourcis !
Plus tost encor que le temps, soit vengente
Mes desdaignez soucis,
Et du brandon, dont les cœurs tu enflames
Des jumens tout autour,
Brusle-la moy, afin que de ses flames
Je me rie à mon tour.

ODE XVII. A IOACHIM DU BELLAY ANGEVIN.

Souventefois nous avons faute
Soit de biens, soit de faveur haute,
Selon que l'Astre nous conduit :
Mais tousjours tandis que nous sommes
Ou morts, ou mis au rang des hommes,
Nous avons besoin de bon bruit.

Car la louange emmiellée
Au sucre des Muses meslée
Nous perce l'oreille en riant,
Louange qui vrayment ne cede
A l'or que Pactole possede,
Ny aux perles de l'Orient.
» La vertu qui n'a cognoissance
» Combien la Muse a de puissance,
» Languit en tenebreux sejour,
» Et en vain elle est souspirante
» Que sa clarté n'est apparante
» Pour se monstrer aux rais du jour.

Mais ma plume qui conjecture
Par son vol sa gloire future,
Se vante de n'endurer pas
Que la tienne en l'obscur demeure,
Ou comme orpheline elle meure
Errante sans honneur là bas.

Nous avons bien moy et mon metre
Ceste audace, de te promettre
Que tes labeurs seront appris
De nous, de noz suivantes races,
S'il est vray que j'aye des Graces
Cueilly les fleurs en leurs pourpris.

Je banderay mon arc qui jette
Contre ta maison sa sagette,
Pour viser tout droit en ce lieu
Qui se resjouyt de ta gloire,
Et où le grand fleuve de Loire
Se mesle avec un plus grand Dieu.

Et bien que ta Muse soit telle,
Que de soy se rende immortelle,
Desdaigner pourtant tu ne dois
L'honneur que la mienne te donne,
Ny ceste lyre qui te sonne
Ce que luy commandent mes dois.

Jadis Pindare sur la sienne
Accorda la gloire ancienne
Des Princes veinqueurs et des Rois :
Et je sonneray ta louange,
Et l'envoyray de Loire à Gange,
Si tant loin peut aller ma vois.

Car il semble que nostre lyre
Ta race seule vueille eslire
Pour la pousser jusques aux cieux :
Macrin a sacré la memoire
De l'oncle, et j'honore la gloire
Du neveu qui s'honore mieux.

France sous Henry fleurit, comme
Sous Auguste fleurissoit Romme :
Elle n'est pleine seulement
D'hommes qui animent le cuivre,
Ny de peintres qui en font vivre
Deux ensemble eternellement :

Mais grosse de sçavoir, enfante
Des fils dont elle est trionfante,
Qui son nom rendent honoré :
L'un chantre d'Amour la decore,
L'autre de Mars, et l'autre encore
De Phœbus au beau crin doré.

Entre lesquels le ciel ordonne
Que le premier rang on te donne,
Du Bellay, qui monstres tes vers
Entez dans le tronc d'une Olive,
Olive dont la fueille vive
Se rend egale aux Lauriers vers.

ODE XVIII. DE LA CONVALESCENCE DE JOACHIM DU BELLAY 1550.

Mon ame, il est temps que tu rendes
Aux bons Dieux les justes offrandes
Dont tu as obligé tes vœux :
Sus, qu'on dresse un autel de terre,
Avec toy payer je le veux,
Et qu'on le pare de lhyerre
Et de vervéne aux saints cheveux.

Les Dieux n'ont remis en arriere
L'humble souspir de ma priere,
Et Pluton qui n'avoit appris
Se flechir pour dueil qu'homme meine,
N'a pas mis le mien à mespris,
Rappelant la Parque inhumaine
Qui ja du Bellay tenoit pris.

Mortes sont les fiévres cruelles
Qui rongeoient ses cheres mouëlles :
Son œil est maintenant pareil
Aux fleurs que trop les pluyes baignent
Envieuses de leur vermeil,
Qui plus gaillardes se repeignent
Aux rayons du nouveau Soleil.

Sus Mégret, qu'on chante, qu'on sonne
Cest heur que la santé luy donne,
Qu'on chasse ennuis, soucis et pleurs,
Qu'on seme la place de roses,
D'œillets, de liz, de toutes fleurs
En ce beau mois de Juin décloses,
Où le ciel mire ses couleurs :

Lequel s'esgaye et se recrée
De te voir sain, et luy agrée
Le jour que tu fais dessous luy :
Son cours qui sembloit apparoistre
Malade comme toy d'ennuy,
Tous deux sains, avez fait cognoistre
Voz belles clartez aujourd'huy.

» Mais quoy ? si faut-il bien qu'on meure :
» Rien çà bas ferme ne demeure :
» Le Roy François vit bien la nuict.
Donc tandis qu'on ne te menace,
Et la mort boiteuse te suit,
Il faut que ta docte main face
Un œuvre digne de ton bruit.

ODE XIX. DES BAISERS.

Baiser fils de deux lévres closes,
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent et ouvrent le ris
Qui déride les plus marris :

Baiser ambrosin que j'honore
Comme mon tout, et dont encore
Je sens en ma bouche souvent
Plus d'un jour apres le doux vent :

Et vous bouche de sucre pleine,
Qui m'engendrez de vostre haleine
Une odeur qui au cœur descend,
Et mille parfuns y respend :

Et vous mes petites montagnes,
Je parle à vous lévres compagnes,
Dont le coral naïf et franc
Cache deux rangs d'yvoire blanc :

Je vous suppli' n'ayez envie
D'estre homicides de ma vie :
Pour du tout tuer mon esmoy
Mille fois le jour baisez moy.

ODE XX. A MACLOU DE LA HAIE.

Puis que d'ordre à son rang l'orage est revenu,
Si que le ciel voilé tout triste est devenu,
Et la vefve forest branle son chef tout nu
Sous le vent qui l'estonne :

C'est bien pour ce jourd'huy (ce me semble) raison,
Qui ne veut offenser la loy de la saison,
Prendre à gré les plaisirs que tousjours la maison
En temps pluvieux donne.

Mais si j'augure bien, quand je voy pendre en bas
Les nuaux avallez, mardy ne sera pas
Si mouillé qu'aujourd'huy, nous prendrons le repas
Tel jour nous deux ensemble.

Tandis chasse de toy tout le mordant souci,
Chasse moy le procez, chasse l'amour aussi :
Ce garçon insensé aux plus sages d'ici
Mille douleurs assemble.

Du soin de l'avenir ton cœur ne soit espoint,
Ains content du present, ne te tourmente point
Des mondaines faveurs qui ne dureront point
Sans culbuter à terre.

Plus tost que les buissons les pins audacieux,
Et le front des rochers qui menace les cieux,
Plus tost que les cailloux qui ne trompent les yeux
Sont frappez du tonnerre.

Vien soul : car tu n'auras le festin ancien,
Que prodigue donna l'orgueil Egyptien
Au Romain qui vouloit tout l'Empire estre sien :
Je hay tant de viandes.

Tu ne boiras aussi de ce Nectar divin
Qui rend Anjou fameux : car volontiers le vin
Qui a senty l'humeur du terroir Angevin,
Suit les bouches friandes.

ODE XXI. A CUPIDON.

Le jour pousse la nuit,
Et la nuit sombre
Pousse le jour qui luit
D'une obscure ombre.

L'Autonne suit l'Esté,

Et l'aspre rage
Des vents n'a point esté
Apres l'orage.

Mais la fiévre d'amours
Qui me tourmente,
Demeure en moy tousjours,
Et ne s'alente.

Ce n'estoit pas moy, Dieu,
Qu'il falloit poindre,
Ta fleche en autre lieu
Se devoit joindre.

Poursuy les paresseux
Et les amuse,
Mais non pas moy, ne ceux
Qu'aime la Muse.

Helas, delivre moy
De ceste dure,
Qui plus rit, quand d'esmoy
Voit que j'endure.

Redonne la clarté
A mes tenebres,
Remets en liberté
Mes jours funebres.

Amour sois le support
De ma pensée,
Et guide à meilleur port
Ma nef cassée.

Tant plus je suis criant
Plus me reboute,
Plus je la suis priant
Et moins m'escoute.

Ne ma palle couleur
D'amour blesmie
N'a esmeu à douleur
Mon ennemie,

Ne sonner à son huis

De ma guiterre,
Ny pour elle les nuis
Dormir à terre.

Plus cruel n'est l'effort
De l'eau mutine
Qu'elle, lors que plus fort
Le vent s'obstine.

Ell' s'arme en sa beauté,
Et si ne pense
Voir de sa cruauté
La recompense.

Monstre toy le veinqueur,
Et d'elle enflame
Pour exemple le cœur
De telle flame,

Qui la sœur alluma
Trop indiscrete,
Et d'ardeur consuma
La Royne en Crete.

ODE XXII. AUX MOUSCHES A MIEL.

Où allez vous filles du ciel,
Grand miracle de la Nature,
Où allez vous mousches à miel
Chercher aux champs vostre pasture ?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'avanture.

Autour de ma Dame halenée
De mes baisers tant bien donnez,
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnez
De fleurettes ensanglantées
D'Hyacinthe, et d'Ajax, plantées
Pres des liz sur sa bouche nez.

Les marjolaines y fleurissent,

L'amôme y est continuel,
Et les lauriers qui ne perissent
Pour l'Hyver, tant soit il cruel :
L'anis, le chévrefueil qui porte
La manne qui vous reconforte,
Y verdoye perpetuel.

Mais je vous pri' gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'eguillonne,
Vous apprendriez bien tost combien
Sa poincture est trop plus felonne :
Et de ses fleurs ne vous soulez
Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon ame ne m'abandonne.

ODE XXIII. A UN ROSSIGNOL.

Chantre Rossignol passager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans ceste fresche ramée
Sur ton espine accoustumée,
Et qui nuict et jour de ta vois
Assourdis les monts et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée, et de Philomele :

Je te supplie (ainsi tousjours
Puisses jouyr de tes amours)
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promeine
Icy pour ton nic espier,
Que jamais ne faut se fier
En la beauté ny en la grace
Qui plus tost qu'un songe se passe.

Dy luy que les plus belles fleurs
En Janvier perdent leurs couleurs,
Et quand le mois d'Avril arrive,
Qu'ils revestent leur beauté vive :
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois esteint,

Dy luy que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place sejourne
Au haut du front je ne sçay quoy
De creux à coucher tout le doy :
Et toute la face seichée
Se fait comme une fleur touchée
Du soc aigu : dy luy encor
Qu'apres qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheveux, et que l'âge
Aura crespé son beau visage,
Qu'en vain elle pleurera,
Dequoy jeunette elle n'aura
Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais Rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle
Avecque moy sous ce buisson ?
Au bruit de ta douce chanson
Je luy ferois sous la coudrette
Sa couleur blanche vermeillette.

ODE XXIV. COMPLAINTE DE GLAUQUE à Scylle Nymphe.

Les douces fleurs d'Hymette aux Abeilles agréent,
Et les eaux de l'Esté les alterez recréent :
Mais ma peine obstinée
Se soulage en chantant sur ce bord foiblement
Les maux, ausquels Amour a miserablement
Soumis ma destinée.

Hé Scylle, Scylle, las ! ceste dolente rive,
Voire son flot piteux qui grumelant arrive
Des ondeuses campaignes,
Me plaint et me lamente, et ces rochers oyans
Mon dueil continuel, de moy sont larmoyans :
Seule tu me desdaignes.

Ce jour fut mon malheur, quand les Dieux marins eurent
Envie sus mon aise, et lors qu'ils me cognurent
De leur grande mer digne.
Las ! heureux si jamais je n'eusse desdaigné
L'art premier où j'estois par mon pere enseigné,
Ny mes rets, ny ma ligne !

Car le feu qui mon cœur ronge, poinçonne et lime,
Me vint ardre au milieu (qui l'eust creu !) de l'abîme
De leur mer fluctueuse :
Et bien en autre forme adonc je me changeay,
Que je ne fus mué alors que je mangeay
L'herbe tant vertueuse.

Pourtant si j'ay le chef de longs cheveux difforme,
Et le corps monstrueux d'une nouvelle forme
Bien peu cognuë aux ondes :
Tel honneur de nature en moy n'est à blasmer,
La mere Thetis m'aime, et m'aiment de la mer
Les Nymphes vagabondes.

Circe tant seulement ne m'aime : mais encore
Ardentement me suit, et ardente m'adore,
En vain de moy esprise.
Ainsi le bien que cent desirent, une l'a :
Une l'a voirement, et en lieu de cela
Me hait et me desprise.

Bien que Nymphe tu sois, ah cruelle ! si est-ce
Qu'indigne je ne suis de toy demy-Déesse :
Un Dieu te fait resqueste.
Thetis pour effacer cela que j'eus d'humain,
Et d'homme au temps sujet, m'a versé de sa main
Cent fleuves sur la teste.

Mais làs ! dequoy me sert ceste faveur que d'estre
Immortel, et d'aller compagnon à la destre
Du grand Prince Neptune,
Quand Scylle me desdaigne estant franc du trespas,
Et cil à qui par mort permis ne luy est pas
De changer sa fortune ?

ODE XXV. A CHARLES DE PISSELEU.

D'où vient cela (Pisseleu) que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un esloigné des foudres de la guerre
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerés les presens y semer :

L'autre au contraire, ardant, aime les armes,
Si qu'en sa peau ne sçauroit sejourner
Sans bravement attaquer les alarmes,
Bien qu'au logis n'en puisse retourner.

Qui le Palais de langue mise en vente
Fait esclater devant un President,
Et qui piqué d'avarice suivante
Franchit la mer de l'Inde à l'Occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance,
L'autre plus sain ne met l'esprit, sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cerchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la Court et ses grands Dieux ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher :
L'autre les fuit, et est mort ce luy semble,
S'il voit le Roy de son toict approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou resveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'Esté la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du Conseiller, et là faisant maint tour
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-jour.

Icy cestuy de la sage Nature
Les faits divers remasche en y pensant,

Et cestuy-là par la lineature
Des mains predit le malheur menassant.

L'un allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine : et combien
Que l'invoqué Mercure ne responde,
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le labeur de Nature imiter :
Des corps errans l'Astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats les piliers de la vie
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux, que je n'eus onq envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du verd Laurier m'agrée,
Par luy je hay le vulgaire odieux :
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des Dieux.

La belle m'aime, et par ses bois m'amuse,
Me tient, m'embrasse, et quand je veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Dés mon enfance en l'eau de ses fontaines
Pour Prestre sien me plongea de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athenes,
Et du sçavoir de l'antique Romain.

ODE XXVI. A ANTOINE CHASTEIGNER.

Ne s'effroyer de chose qui arrive,
Ne s'en fascher aussi,
Rend l'homme heureux, et fait encor qu'il vive
Sans peur ne sans souci.

Comme le temps vont les choses mondaines
Suivant son mouvement :
Il est soudain, et les saisons soudaines

Font leurs cours brévement.

Dessus le Nil jadis fut la science,
Puis en Grece elle alla :
Rome depuis en eut l'experience,
Pâris maintenant l'a.

» Villes, et forts, et royaumes perissent
» Par le temps tout expres,
» Et donnent lieu aux nouveaux qui fleurissent
» Pour remourir apres.

» Comme un Printemps les jeunes enfans croissent,
» Puis viennent en Esté,
» L'Hyver les prend, et plus ils n'apparoissent
» Cela qu'ils ont esté.

Naguere estoient dessus la seche arene
Les poissons à l'envers,
Puis soudain tout l'orgueilleux cours de Sene
Les a de flots couvers.

La mer n'est plus où elle souloit estre,
Et aux lieux vuides d'eaux
(Miracle estrange) on la luy a veu naistre
Hospital de bateaux.

Telles loix feit Dame Nature guide,
Lors que par-sur le doz
Pyrrhe sema dedans le monde vuide
De sa mere les oz :

A celle fin que nul homme n'espere
S'oser dire immortel,
Voyant le Temps qui est son propre pere,
N'avoir rien moins de tel.

Arme toy donc de la Philosophie
Contre tant d'accidans,
Et courageux d'elle te fortifie
L'estomac au dedans,

N'ayant effroy de chose qui survienne
Au devant de tes yeux,
Soit que le ciel les abysmes devienne,

Et l'abysme les cieux.

ODE XXVII. LA DEFLORATION DE LEDE.

Le cruel Amour veinqueur
De ma vie sa sujette,
M'a si bien escrit au cœur
Vostre nom de sa sagette,
Que le temps qui peut casser
Le fer et la pierre dure,
Ne le sçauroit effacer
Qu'en moy vivant il ne dure.

Mon luth qui des bois oyans
Souloit alleger les peines,
Làs ! de mes yeux larmoyans
Ne tarit point les fonteines :
Et le Soleil ne peut voir,
Soit quand le jour il apporte,
Ou quand il se couche au soir,
Une autre douleur plus forte.

Mais vostre cœur obstiné,
Et moins pitoyable encore
Que l'Ocean mutiné
Qui baigne la rive More,
Ne prend mon service à gré,
Ains a d'immoler envie
Le mien à luy consacré
Dés premiers ans de ma vie.

Jupiter espoinçonné
De telle amoureuse rage,
A jadis abandonné
Ciel, throne, femme, mesnage :
Car l'œil qui son cœur estraint,
Comme estraints ores nous sommes,
Ce grand Seigneur a contraint
De tenter l'amour des hommes.

Impatient du desir

Naissant de sa flame esprise,
Se laissa d'Amour saisir,
Comme une despouille prise :
Puis il a bras, teste, et flanc,
Et sa poitrine cachée
Sous un plumage plus blanc
Que le laict sur la jonchée.

En son col mit un carcan
Avec une chaisne, où l'œuvre
Du laborieux Vulcan
Merveillable se descœuvre.
D'or en estoient les cerceaux
Piolez d'esmail ensemble :
A l'Arc qui verse les eaux
Ce bel ouvrage resemble.

L'or sur la plume reluit
D'une semblable lumiere,
Que le clair œil de la nuit
Dessus la neige premiere :
Il fend le chemin des cieux
D'un long branle de ses ailes,
Et d'un voguer spacieux
Tire ses rames nouvelles.

Comme l'aigle fond d'enhaut,
Ouvrant l'espais de la nuë,
Sur l'aspic qui leche au chaut
Sa jeunesse revenuë :
Ainsi le Cygne voloit
Contre-bas, tant qu'il arrive
Dessus l'estang où souloit
Jouër Lede sur la rive.

Quand le ciel eut allumé
Le beau jour par les campagnes,
Elle au bord accoustumé
Mena jouër ses compagnes :
Et studieuse des fleurs
En sa main un panier porte



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Peint de diverses couleurs,
Et d'histoire en mainte sorte.

Seconde pose.

D'un bout du panier s'ouvroit
Entre cent nues dorées
Une Aurore qui couvroit
Le ciel de fleurs colorées :
Ses cheveux vaguoient errans
Souflez du vent des narines
Des prochains chevaux tirans
Le Soleil des eaux marines.

Ainsi qu'au ciel fait son tour
Par sa voye courbe et torte,
Il tourne tout à l'entour
De l'anse en semblable sorte :
Les nerfs s'enflent aux chevaux,
Et leur puissance indontée
Se roidist sous les travaux
De la penible montée.

La mer est peinte plus bas,
L'eau ride si bien sur elle,
Qu'un pescheur ne ni'roit pas
Qu'elle ne fust naturelle :
Ce Soleil tombant au soir
Dedans l'onde voisine entre,
A chef bas se laissant cheoir
Jusqu'au fond de ce grand ventre.

Sur le sourcy d'un rocher
Un pasteur le loup regarde,
Qui se haste d'approcher
Du coüard peuple qu'il garde,
Mais de cela ne luy chaut,
Tant un limas luy agrée,
Qui lentement monte au haut
D'un liz au bas de la prée.

Un Satyre tout follet
Larron, en folastrant tire

La panetiere et le laict
D'un autre follet Satyre :
L'un court apres tout ireux,
L'autre défend sa despouille,
Le laict se verse sur eux
Qui sein et menton leur souille.

Deux beliers qui se hurtoient
Le haut de leurs testes dures,
Portraits aux deux bords estoient
Pour la fin de ses peintures :
Tel panier en ses mains mist
Lede qui sa troupe excelle,
Le jour qu'un oiseau la fist
Femme en lieu d'une pucelle.

L'une arrache d'un doy blanc
Du beau Narcisse les larmes,
Et la lettre teinte au sang
Du Grec marry pour les armes :
De crainte l'œillet vermeil
Pallist entre ces pillardes,
Et la fleur que toy Soleil
Des cieux encor' tu regardes.

A l'envy sont ja cueillis
Les verds tresors de la plaine,
Les bacinets et les lis,
La rose, et la marjolaine :
Quand la vierge dit ainsi
(Laissant la rose odorante
Et la belle fueille aussi
De l'immortel amaranthe :)

Allon troupeau bien-heureux
Que j'aime d'amour naïve,
Ouyr l'oiseau douloureux
Qui se plaint sur nostre rive.
Et elle en hastant ses pas
Court par l'herbe d'un pied vîte :
Sa troupe ne la suit pas,

Tant sa carriere est subite.

Du bord luy tendit la main,
Et l'oiseau qui tressaut d'aise,
S'en approche tout humain
Et le blanc yvoire baise :
Ores l'adultere oiseau
Au bord par les fleurs se jouë,
Et ores au haut de l'eau
Tout mignard pres d'elle nouë.

Puis d'une gaye façon
Courbe au doz l'une et l'autre aile,
Et au bruit de sa chanson
Il apprivoise la belle :
La nicette en son giron
Reçoit les flames secrettes,
Faisant tout à l'environ
Du Cygne un lict de fleurettes.

Luy qui fut si gracieux,
Voyant son heure opportune,
Devint plus audacieux
Prenant au poil la fortune :
De son col comme ondes long
Le sein de la vierge touche,
Et son bec luy mit adonc
Dedans sa vermeille bouche.

Il va ses ergots dressant
Sur les bras d'elle qu'il serre,
Et de son ventre pressant
Contraint la rebelle à terre.
Sous l'oiseau se debat fort,
Le pince et le mord, si est-ce
Qu'au milieu de tel effort
Sentit ravir sa jeunesse.

Le cinabre çà et là
Couloura la vergongneuse :
A la fin elle parla
D'une bouche desdaigneuse :

D'où es-tu trompeur volant,
D'où viens-tu, qui as l'audace
D'aller ainsi violant
Les filles de noble race ?

Je cuidoy ton cœur, helas !
Semblable à l'habit qu'il porte,
Mais (hé pauvrette) tu l'as
A mon dam, d'une autre sorte.
O ciel qui mes cris entens,
Morte puissay-je estre enclose
Là bas, puis que mon printemps
Est despouillé de sa rose.

Plus tost vien pour me manger
O veufve tigre affamée,
Que d'un oisel estranger
Je sois la femme nommée.
Ses membres tombent peu forts,
Et dedans la mort voisine
Ses yeux ja noüoient, alors
Que luy respondit le Cygne :

Troisiesme pose.

Vierge, dit-il, je ne suis
Ce qu'à me voir il te semble,
Plus grande chose je puis
Qu'un Cygne à qui je resemble :
Je suis le maistre des cieux,
Je suis celuy qui deserre
Le tonnerre audacieux
Sur les durs flancs de la terre.

La contraignante douleur
Du tien plus chaut qui m'allume,
M'a fait prendre la couleur
De ceste non mienne plume.
Ne te va donc obstinant
Contre l'heur de ta fortune,
Tu seras incontinant
La belle sœur de Neptune :

Et si tu pondras deux œufs
De ma semence feconde,
Ainçois deux triomphes neufs
Futurs ornemens du monde :
L'un, deux jumeaux esclorra,
Pollux vaillant à l'escrime,
Et son frere qui aura
Sur tous Chevaliers l'estime.

Dedans l'autre germera
La beauté au ciel choisie,
Pour qui un jour s'armera
L'Europe contre l'Asie.
A ces mots ell' se consent
Recevant telle avanture,
Et ja de peu à peu sent
Haute eslever sa ceinture.

ODE XXVIII. A MERCURE.

Facond neveu d'Atlas, Mercure,
Qui le soin as pris et la cure
Des bons esprits sur tous les Dieux,
Accorde les nerfs de ma lyre,
Et fay qu'un chant j'y puisse dire
Qui ne te soit point odieux.

Honore mon nom par tes odes :
L'art qu'on leur doit, leurs douces modes
A ton disciple ramentoy :
Comme à celuy que Thebes vante
Monstre moy, afin que je chante
Un vers qui soit digne de toy.

Je garniray tes talons d'ailes,
Ta capeline de deux belles,
Ton baston je n'oubliray pas,
Dont tu nous endors et resveilles,
Et fais des œuvres nompareilles
Au ciel, en la terre, et là bas.

Je feray que ta main deçoive
(Sans que nul bouvier l'apperçoive)
Phœbus, qui suit les pastoureaux,
Luy desrobant et arc et trousse,
Lors que plus fort il se courrousse
D'avoir perdu ses beaux toreaux.

Je diray que ta langue sage
Apporte par l'air le message
Des Dieux, aux peuples et aux Rois,
Lors que les peuples se mutinent,
Ou lors que les Rois qui dominent,
Violentent les saintes lois :

Comme il me plaist de te voir ores
Aller parmy la nuict encores
Avec Priam au camp des Grecs
Racheter par dons, et par larmes
La fleur des magnanimes armes
Hector, qui causa ses regrets.

C'est toy qui guides, et accordes
L'ignorant pouce sus mes cordes :
Sans toy sourdes elles sont, Dieu,
Sans toy ma guiterre ne sonne :
Par toy elle chante et fredonne,
Si elle chante en quelque lieu.

Fay que toute France me louë,
M'estime, me prise, m'avouë
Entre ses Poëtes parfaits :
Je ne sens point ma voix si basse,
Qu'un jour le ciel elle ne passe
Chantant de mon Prince les faits.

ODE XXIX. A MICHEL PIERRE DE MAULEON, Protenotaire de Durban.

Je ne suis jamais paresseux
A consacrer le nom de ceux
Qui se font dignes de la gloire,

Et nul mieux que moy, par ses vers
Ne leur bastit dans l'univers
Les colonnes d'une Memoire.

Mauleon, tu te peux vanter,
Puisque Ronsard te veut chanter,
Que tu devanceras les ailes
Du Temps qui vole, et qui conduit
Volontiers une obscure nuit
Aux vertus qui sont les plus belles.

Mais par où doy-je commencer
Pour tes louanges avancer ?
Ton abondance me fait pouvre,
Tant la Nature heureux t'a fait,
Et tant le Ciel de son parfait
Prodigue vers toy se descouvre.

Certes la France n'a point veu
Un homme encores si pourveu
Des biens de la Muse eternelle,
Ne qui dresse le vol plus haut,
Ne mieux guidant l'outil qu'il faut
Pour nostre langue maternelle.

Car soit en prose ou soit en vers,
Minant maint beau tresor divers,
Tu nous fais riches par ta peine,
Industrieux à refuser
Qu'un mauvais son vienne abuser
La loy de ton oreille saine.

Le Ciel ne t'a pas seulement
Eslargy prodigalement
Mille presens : mais d'avantage
Il veut, pour te favoriser,
Te faire vanter et priser
Par les plus doctes de nostre âge.

Languedoc m'en sert de tesmoin,
Voire Venise, qui plus loin
S'esmerveilla de voir la grace
De ton Paschal, qui louangeant

Les Mauleons, alla vengeant
L'outrage fait contre ta race :

Lors qu'au milieu des Peres vieux
Desgorgeant le present des Dieux
Par les torrens de sa harangue,
Desroba l'esprit des oyans
Comme espics ça et là ployans
Dessous le doux vent de sa langue :

Liant par ses mots courageux
Au col du meurdrier outrageux
Une furie vengeresse,
Qui plus que l'horreur de la mort
Encores luy ronge et luy mord
Sa conscience pecheresse.

Mais ny son stile ny le mien
Ne te sçauroient chanter si bien
Que toymesme, si tu descouvres
Tes labeurs escrits doctement,
Par lesquels manifestement
Le chemin du Ciel tu nous ouvres.

Car toy volant outre les cieux,
Tu as pillé du sein des Dieux
Le destin, et la prescience,
Et le premier as bien osé
Avoir en François composé
Les secrets de telle science.

ODE XXX. A REMY BELLEAU

Belleau, qui as quitté Thalie
Pour les despouilles d'Italie
Qu'encores ta main ne tient pas,
Et t'armant sous le Duc de Guise,
Tu penses voir broncher à bas
Les murailles de Naples prise :

J'eusse plustost pensé les courses
Des eaux remonter à leurs sources.

Que te voir changer aux harnois,
Aux piques, et aux harquebuses,
Tant de beaux vers que tu avois
Receu de la bouche des Muses.

ODE XXXI. A GASPAR D'AUVERGNE.

Gaspar, qui du mont Pegase
As les filles de Parnase
Conduites en ta maison,
Ne sçais-tu que moy Poëte,
De mon Phœbus je souhéte
Quand je fais une oraison ?

Les moissons je ne quiers pas,
Que la faulx arrange à bas
Sur la Beauce fructueuse,
Ny tous les cornus troupeaux
Qui sautent sur les coupeaux
De l'Auvergne montueuse :

Ny l'or sans forme, qu'ameine
La mine pour nostre peine,
Ny celuy qui est formé
Portant d'un Roy la figure,
Ou la fiere portraiture
De quelque Empereur armé :

Ny le marbre marqueté
Loin en Afrique acheté
Pour parade d'une sale,
Ny les cousteux diamans,
Magnifiques ornemens
D'une majesté royale :

Ny tous les champs que le fleuve
Du Loir lentement abreuve,
Ny tous les prez emmurez
Des plis de Braye argentine,
Ny tous les bois dont Gastine
Voit ses bras en-verdurez :

Ny le riche acoustrement
D'une laine, qui dément
Sa teinture naturelle
Es chauderons du Gobelin,
S'yvrant d'un rouge venin
Pour se desguiser plus belle.

Que celuy dans une coupe
Toute d'or boive à la troupe
De son vin de Prepatour,
A qui la vigne succede,
Et pres Vendôme en possede
Cinquante arpens en un tour.

Que celuy qui aime Mars,
S'enrolle entre les soldars,
Et face sa peau vermeille
D'un beau sang pour son devoir,
Et que la trompette au soir
D'un son luy raze l'oreille.

Le marchand hardiment vire
Par la mer, de sa navire
La prouë et la poupe encor :
Je ne suis bruslé d'envie
Aux chers despens de ma vie
De gaigner des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,
Et mon courage n'est point
De telle gloire excessive.
Manger ô[1] mon compaignon
Ou la figue d'Avignon,
Ou la Provençale olive,

L'artichot, et la salade,
L'asperge, et la pastenade,
Et les pepons Tourangeaux
Me sont herbes plus friandes
Que les royales viandes
Qui se servent à monceaux.

[1] (Note en marge) ô. pour *avec* : vieil mot François.

Puis qu'il faut si tost mourir,
Que me vaudroit d'acquerir
Un bien qui ne dure guiere ?
Qu'un heritier qui viendroit
Apres mon trespas, vendroit
Et en feroit bonne chere ?

Tant seulement je desire
Une santé qui n'empire :
Je desire un beau sejour,
Une raison saine et bonne,
Et une lyre qui sonne
Tousjours le Vin et l'Amour.

ODE XXXII.

Celuy qui est mort aujourd'huy,
Est aussi bien mort que celuy
Qui mourut aux jours du Deluge :
Autant vaut aller le premier,
Que de sejourner le dernier
Devant le parquet du grand Juge.

Incontinent que l'homme est mort,
Ou jamais, ou long temps il dort
Au creux d'une tombe enfouye,
Sans plus parler, ouyr ne voir :
Hé, quel bien sçauroit-on avoir
En perdant les yeux et l'ouye !

Or l'ame, selon le bien-fait
Qu'hostesse du corps elle a fait,
Monte au ciel, sa maison natale :
Mais le corps, nourriture à vers,
Dissoult de veines et de nerfs,
N'est plus qu'une ombre sepulcrale.

Il n'a plus esprit ny raison,
Emboiture ne liaison,
Artere, poux, ny veine tendre :
Cheveul en teste ne luy tient :

Et qui plus est, ne luy souvient
D'avoir jadis aimé Cassandre.
» La mort ne desire plus rien :
Donc ce-pendant que j'ay le bien
De desirer vif, je demande
Estre tousjours sain et dispos :
Puis quand je n'auray que les os,
La reste à Dieu je recommande.

Homere est mort, Anacreon,
Pindare, Hesiode, et Bion,
Et plus n'ont soucy de s'enquerre
Du bien et du mal qu'on dit d'eux :
Ainsi apres un siecle ou deux
Plus ne sentira y rien sous terre.
» Mais dequoy sert le desirer
» Sinon pour l'homme martirer ?
» Le desir n'est rien que martire.
» Content ne vit le desireux,
» Et l'homme mort est bien-heureux :
» Heureux qui plus rien ne desire !

ODE XXXIII.

Quand je dors, je ne sens rien,
Je ne sens ne mal ne bien,
Je ne sçaurois rien cognoistre,
Je ne sçay ce que je suis,
Ce que je fus, et ne puis
Sçavoir ce que je dois estre.

J'ay perdu le souvenir
Du passé, de l'advenir :
Je ne suis que vaine masse
De bronze en homme gravé,
Ou quelque terme eslevé
Pour parade en une place.

Toutefois je suis vivant,
Repoussant mes flancs de vent,
Et si perds toute memoire :

Voyez donc que je seray
Quand mort je reposeray
Au fond de la tombe noire !

L'ame volant d'un plein saut,
A Dieu s'en-ira là haut
Avecque luy se resoudre :
Mais ce mien corps enterré,
Sillé d'un somme ferré,
Ne sera plus rien que poudre.

ODE XXXIIII.

Mais d'où vient cela mon Odet ?
Si de fortune par la rue
Quelque Courtisan je salue
Ou de la voix, ou du bonnet,

Ou d'un clin d'œil tant seulement,
De la teste, ou d'un autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement :

Soit qu'il me trouve chez le Roy,
Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et jure qu'il est tout à moy :

Mais quand un affaire de soin
Me presse à luy faire requeste,
Tout soudain il tourne la teste,
Et devient sourd à mon besoin :

Et si je veux le r'aborder
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon Courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder :

Et plus je ne luy suis cognu,
Ny mes vers, ny ma Poësie,
Non-plus qu'un estranger d'Asie,
Ou quelqu'un d'Afrique venu ?

Mais vous, Prelat officieux,
Mon appuy, mon Odet, que j'aime
Mille fois plus ny que moymesme,
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,

Vous ne me faites pas ainsi :
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'adresse,
Et soudain en avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospere,
M'aimant tout ainsi qu'un bon pere
Et non comme un rude Seigneur,

Sans me promettre à tous les coups
Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :
Telles bourdes trop impudantes
Sont Odet, indignes de vous.

La raison (Prelat) je l'entens :
C'est que vous estes veritable,
Et non Courtisan variable,
Qui sert aux faveurs et au temps.

LE QUATRIESME LIVRE DES ODES

DE P. DE RONSARD.

GENTIL-HOMME VANDOMOIS

ODE I. AU ROY HENRY II.

Escoute Prince des François,
Jamais je ne confesserois
Qu'un Roy peust surmonter ta France,
Tant que ton grand Montmorency,
Et ton grand Duc de Guise aussi
Te serviront de leur vaillance.

Et tant que vivant je seray,

Jamais je ne confesseray
Qu'en France la Muse perisse,
Tant qu'elle aura pour souverain
Un Charles Cardinal Lorrain
Qui la defende, et la cherisse.

Sus donq filles de Jupiter,
C'est à ce coup qu'il faut chanter.
Ou jamais, d'une haute véne :
Je veux, enyvré de voz eaux,
Chanter deux Achilles nouveaux
Et un autre nouveau Mecéne.

Les forts Guisians que j'ay veu
Vaillans comme Mars, m'ont pourveu
D'un sujet bien digne d'Homere,
Et mon Odet, lequel me fait
De sa faveur Poëte parfait
Pour chanter l'honneur de son frere.

ODE II. EPITHALAME d'Anthoine de Bourbon, et de Janne Royne de Navarre.

Quand Anthoine espousa
Janne, divine race,
Que le ciel compousa
Plus belle qu'une Grace,
Les Princesses de France
Ceintes de Lauriers vers
Toutes d'une cadance
Luy chanterent ces vers :
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Prince plein de bon-heur,
L'arrest du ciel commande
Qu'on te donne l'honneur
De nostre belle bande :
D'autant qu'une Déesse
La passe en majesté,
D'autant elle Princesse

Nous surpasse en beauté.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Plus qu'à nulle autre aussi
Parfaite est son attente,
Joincte à ce Prince ici
Qui nostre âge contente.
Comme l'anneau decore
Le diamant de chois,
Ainsi sa gloire honore
Les Princes et les Rois.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Il n'eust pas mieux trouvé
Que toy, vierge excellante,
Voire eust-il esprouvé
La course d'Atalante,
Ne la Grecque amoureuse
N'eust pas voulu changer
Telle alliance heureuse
Au Pasteur estranger.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Le ciel fera beaucoup
Pour tout le monde ensemble,
Si tu conçois un coup
Un fils qui te resemble,
Où l'honneur de ta face
Soit peint, et de tes yeux,
Et ta celeste grace
Qui tenteroit les Dieux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Cessez flambeaux là haut
Voz clartez coustumieres,
Ce soir, mais ce jour, vaut
Cinq cens de voz lumieres :

Les saints Amours qui dardent
Icy leur feu qui luit,
Plus que les Astres ardent
L'espesseur de la nuit.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Maint soir jadis fut bien
Du lict des Dieux coulpable,
Mais nul d'un si grand bien
Ne fut onques capable :
Et si tu peux bien croire,
Heureux Soir, desormais
Que tu seras la gloire
Des soirs pour tout jamais.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Nymphes, de voz couleurs
Ornez leur couche sainte,
Des plus gentilles fleurs
Dont la terre soit peinte :
Que menu lon y jette
Cest excellent butin
Que le marchant achette
Bien loin sous le Matin.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Et vous divin troupeau,
Qui les eaux de Pegase
Tenez, et le coupeau
Du chevelu Parnase,
Venez divine race,
Offrir voz Lauriers vers,
Et prenant nostre place
Chantez voz meilleurs vers.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Le doux soin qui nous tient,

Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdeur tousjours pleines :
Là, nous ne verrons prée
Sans leur faire un autel,
N'eau qui ne soit sacrée
A leur nom immortel.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Consommez peu à peu
Voz nopces ordonnées,
Sans esteindre le feu
De voz amours bien-nées :
La chaste Cyprienne
Ayant son demy-ceint,
Avec les Graces vienne
Compagne à l'œuvre saint.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Afin que le nœud blanc
De foy loyale assemble
De Navarre le sang
Et de Bourbon ensemble,
Plus estroit que ne serre
La vigne les ormeaux,
Ou l'importun lhyerre
Les appuyans rameaux.
O Hymen, Hymenée,
Hymen, ô Hymenée.

Adieu Prince, adieu Soir,
Adieu pucelle encore,
Nous vous reviendrons voir
Demain avec l'Aurore,
Pour prier Hymenée
De vouloir prendre à gré
Nostre chanson sonnée
Sur vostre lict sacré.
O Hymen, Hymenée,

Hymen, ô Hymenée.

ODE III. AU PAIS DE VANDOMOIS.

L'ardeur qui Pythagore
En Egypte a conduit,
Me venant ardre encore
Comme luy m'a seduit,
A celle fin que j'erre
Par le pays enclos
De deux mers, et qui serre
De Saturne les os.

Terre, adieu, qui premiere
En tes bras m'as receu,
Quand la belle lumiere
Du monde j'apperceu :
Et toy Braye qui roules
En tes eaux fortement,
Et toy mon Loir qui coules
Un peu plus lentement.

Adieu fameux rivages
De bel esmail couvers,
Et vous antres sauvages
Delices de mes vers :
Et vous riches campagnes,
Où presque enfant je vy
Les neuf Muses compagnes
M'enseigner à l'envy.

Je voirray le grand Mince,
Le Mince tant cognu,
Et des fleuves le prince
Eridan le cornu :
Et les roches hautaines
Que donta l'African
Par les forces soudaines
Du soufre, et de Vulcan.

De la Serene antique

Je voirray le tombeau
Et la course erratique
D'Arethuse, dont l'eau
Fuyant les bras d'Alphée
Se desrobe à noz yeux,
Et Etne le trophée
Des victoires aux Dieux.

Je voirray ceste ville
Dont jadis le grand heur
Rendit à soy servile
Du monde la grandeur :
Et celle qui entr'ouvre
Les flots à l'environ,
Et riche se descouvre
Dans l'humide giron.

Plus les beaux vers d'Horace
Ne me seront plaisans,
Ne la Thebaine grace
Nourrice de mes ans :
Car ains que tu reviennes
Petite Lyre, il faut
Que trompe tu deviennes
Pour resonner plus haut :

Soit que tu te hazardes
D'oser chanter l'honneur
Des victoires Picardes
Que gaigna mon Seigneur,
Ou soit qu'à la memoire
Par un vers assez bon
Tu consacres la gloire
Des Princes de Bourbon.

» Heureux celuy je nomme,
» Qui de sçavoir pourveu,
» A les mœurs de maint homme
» Et mainte terre veu :
Et dont la sage adresse
Et le conseil exquis

Du fin soudart de Grece
Le nom luy ont acquis.

Celuy la grand' peinture
Du ciel n'ignore pas,
Ne tout ce que Nature
Fait là haut et çà bas :
De Mars la fiere face
Ne luy fist onq effroy,
Ne l'horrible menace
D'un Senat ou d'un Roy.

Son opposé courage
Basty sur la vertu,
Pour nul humain orage
Ne fut onq abatu :
D'une plume non molle
Fuit ce monde odieux,
Et indonté s'en-vole
Jusqu'au siege des Dieux.

ODE IIII. DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE.

Antres, et vous fontaines
De ces roches hautaines
Qui tombez contre-bas
D'un glissant pas :

Et vous forests et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez ma vois.

Quand le Ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravy du beau sejour
Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vouloir mon tombeau
Bastir plus beau :

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage en lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de vert.

De moy puisse la terre
Engendrer un lhyerre,
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse
Mon sepulcre embellisse,
Faisant de toutes pars
Un ombre espars.

Là viendront chaque année
A ma feste ordonnée
Avecques leurs troupeaux
Les pastoureaux :

Puis ayant fait l'office
De leur beau sacrifice,
Parlans à l'isle ainsi
Diront ceci.

Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un, de qui l'univers
Chante les vers !

Et qui onq en sa vie
Ne fut bruslé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands Seigneurs !

Ny ne r'apprist l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
Magiciens !

Mais bien à noz campagnes
Fist voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons.

Car il fist à sa lyre
Si bons accords eslire,
Qu'il orna de ses chants
Nous et noz champs.

La douce manne tombe
A jamais sur sa tumbe,
Et l'humeur que produit
En May la nuit.

Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
L'autre ondoyant.

Et nous ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Luy ferons comme à Pan
Honneur chaque an.

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du laict

Desur moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux espris
Ont leur pourpris.

La gresle ne la neige
N'ont tels lieux pour leur siege,
Ne la foudre oncque là
Ne devala :

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau Printemps.

Le soin qui sollicite
Les Rois, ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer :

Ains comme freres vivent,
Et morts, encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là là j'oiray d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Saphon qui sur tous
Sonne plus dous.

Combien ceux qui entendent
Les chansons qu'ils respandent,
Se doivent resjouyr
De les ouyr ?

Quand la peine receuë
Du rocher est deceuë,
Et quand le vieil Tantal'
N'endure mal ?
» La seule lyre douce
» L'ennuy des cœurs repousse,
» Et va l'esprit flatant
» De l'escoutant.

ODE V. AU FLEUVE DU LOIR.

Loir, dont le beau cours distille
Au sein d'un pays si fertile,
Fay bruire mon renom
D'un grand son en tes rives,
Qui se doivent voir vives
Par l'honneur de mon nom.
Ainsi Thetis te puisse aimer
Plus que nul qui entre en la mer.

Si Calliope m'est prospere,
Fameux comme Amphryse, j'espere
Te faire un jour nombrer
Aux rangs des eaux qu'on prise,
Et que la Grece apprise
A daigné celebrer :

Pour estre le fleuve eternel
Qui baignes mon nic paternel.

Sus donq à haute voix resonne
Le bruit que ma Muse te donne :
Tu voirras desormais
Par moy, ton onde fiere
S'enfler par ta riviere
Qui ne mourra jamais :
» Le renom qui des Muses vient,
» Ferme contre l'âge se tient.

Loir, de qui la bonté ne cede
Au Nil qui l'Egypte possede,
Pour le loyer d'avoir
(Eternizant ta gloire
De durable memoire)
Fait si bien mon devoir :
Quand j'auray mon âge accomply
Ensevely d'un long oubly,

Si quelque pelerin arrive
Aupres de ta parlante rive,
Dy luy à haute vois
Que ma Muse premiere
Apporta la lumiere
De Grece en Vandomois,
Dy luy ma race et mes ayeux,
Et le sçavoir que j'eu des cieux.

Dy leur, que moy d'affaire vuide,
Ayant tes filles pour ma guide,
A tes bords j'encorday
Sur la lyre ces Odes,
Et aux Françoises modes
Premier les accorday :
Et tousjours rechante ces vers
Qu'à ton bord je sonne à l'envers.

ODE VI. A GUY PACATE.

Guy, noz meilleurs ans coulent
Comme les eaux qui roulent
D'un cours sempiternel :
La mort pour sa sequelle
Nous ameine avec elle
Un exil eternel.

Nulle humaine priere
Ne repousse en arriere
Le bateau de Charon,
Quand l'ame nue arrive
Vagabonde en la rive
De Styx et d'Acheron.
» Toutes choses mondaines
» Qui vestent nerfs et veines,
» La mort egale prend,
» Soient pauvres, ou soient Princes :
Dessus toutes provinces
Sa main large s'estend.

La puissance tant forte
Du grand Achille est morte,
Et Thersite odieux
Aux Grecs, est mort encores :
Et Minos qui est ores
Le conseiller des Dieux.
» Jupiter ne demande
» Que des bœufs pour offrande :
» Mais son frere Pluton
» Nous demande nous hommes,
» Qui la victime sommes
» De son enfer glouton.

Celuy dont le Pau baigne
Le tombeau, nous enseigne
N'esperer rien de haut,
Et celuy que Pegase
(Qui fit sourcer Parnase)
Culbuta si grand saut.

» Làs ! on ne peut cognoistre
» Le destin qui doit naistre,
» Et l'homme en vain poursuit
» Conjecturer la chose,
» Que Dieu sage tient close
» Sous une obscure nuit.

Je pensois que la trope
Que guide Calliope,
(Troupe mon seul confort)
Soustiendroit ma querelle,
Et qu'indonté, par elle
Je donteroy la mort :

Mais une fiévre grosse
Creuse desja ma fosse
Pour me banir là bas,
Et sa flame cruelle
Se paist de ma mouëlle,
Miserable repas.

Que peu s'en faut ma vie
Que tu ne m'es ravie
Close sous le tombeau !
Et que mort je ne voye
Où Mercure convoye
Le debile troupeau !

Et Alcé, qui les peines
Dont les guerres sont pleines
Va là bas racontant,
Alcée qu'une presse
Des espaules espesse,
Admire en l'escoutant.

A bon droit Promethée
Pour sa fraude inventée
Endure un tourment tel,
Qu'un aigle sur la roche
Luy ronge d'un bec croche
Le poumon immortel.

Depuis qu'il eut robée

La flame prohibée
Pour les Dieux despiter,
Les bandes incognues
De fiévres sont venues
Nostre terre habiter :

Et la Mort despiteuse
Au-paravant boiteuse
Fut legere d'aller.
D'ailes mal-ordonnées
Aux hommes non données
Dedale coupa l'air.

L'execrable Pandore
Fut forgée, et encore
Astrée s'en vola,
Et la boette feconde
Peupla le pauvre monde
De tant de maux qu'il a.

Ah ! le meschant courage
Des hommes de nostre âge
N'endure par ses faits,
Que Jupiter estuye
Sa foudre, qui s'ennuye
De voir tant de mesfaits.

ODE VII. VOEU A LUCINE.

O Déesse puissante
De pouvoir secourir
La vierge languissante
Qui est preste à mourir,
Quand la douleur amere
D'un enfant la rend mere :

Si douce et secourable
Heureusement tu veux
D'oreille favorable
Ouyr mes humbles vœux,
J'esleveray d'yvoire

Une image à ta gloire :

Et moy la teste ornée
De beaux liz fleurissans,
Iray trois fois l'année
La parfumer d'encens,
Accordant sur ma lyre
L'honneur de ton Osire.

Descen Déesse humaine
Du ciel, et te hastant
La santé douce ameine
A celle qui l'attend,
Et d'une main maistresse
Repousse sa destresse.

Ainsi tousjours t'honore
Le Nil impetueux,
Qui Neptune colore
Par sept huis fluctueux :
Ainsi tousjours ta pompe
Danse au bruit de la trompe.

Toy Déesse Lucine
Requise par trois fois
De la vierge en gesine
Tu exauces la vois,
Et deserres la porte
Au doux fruit qu'elle porte.

Tu as de la Nature
La clef dedans tes mains,
Tu donnes l'ouverture
De la vie aux humains,
Et des siecles avares
Les fautes tu repares.

ODE VIII. DU JOUR NATAL DE SA DAME. A Ioland Chantre.

Chanson, voicy le jour
Où la beauté qui la terre decore,

Et que mon œil peu sagement adore,
Vint en ce beau sejour.

Le Ciel d'amour atteint,
Ardant de voir tant de beautez l'admire,
Et se courbant dessus sa face, mire
Tout l'honneur de son teint.

Les celestes flambeaux,
Grandeur, Vertu, les Amours et la Grace,
A qui mieux-mieux embellirent sa face
De leurs dons les plus beaux :

Afin que par ses yeux
Tout l'imparfait de ma jeunesse folle
Fust corrigé, et qu'elle fust l'idole
Pour me guider au mieux.

Heureux jour retourné,
Mesme là bas j'auray de toy memoire,
Et vif et mort je chanteray la gloire
De l'honneur en toy né.

Despan de ce crochet
Ma lyre oisive, à fin que je l'encorde :
Donne ton livre, Ioland, que j'accorde
Ce jour sous mon archet.

Seme par la maison
Tout le tresor des prez et de la plaine,
Le liz, la rose, et cela dont est pleine
La nouvelle saison :

Puis crie au temple aussi,
Que le Soleil ne vit oncques journée,
Qui fust de gloire et d'honneur tant ornée
Comme il voit ceste-ci.

ODE IX. AU REVERENDISSIME CARDINAL DU BELLAY.

Dedans ce grand monde où nous sommes
Enclos generalement,

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

» Il n'y a tant seulement
» Qu'un genre des Dieux, et des hommes :

» Eux et nous n'avons mere qu'une,
» Tous par elle nous vivons,
» Et pour heritage avons
» Du ciel la lumiere commune.

» Nostre raison qui tout avise,
» Des Dieux compagnons nous rend :
» Sans plus un seul different
» Nostre genre et le leur divise.

» La vie aux Dieux n'est consumée,
» Immortel est leur sejour,
» Et l'homme ne vit qu'un jour,
» Fuyant comme un songe ou fumée.

Mais celuy qui acquiert la grace
D'un bien-heureux escrivant,
De mortel se fait vivant,
Et au rang des celestes passe,

Comme toy, que la Muse apprise
De ton Macrin a chanté,
Et t'a un loz enfanté
Qui la fuite des ans mesprise.

Elle a perpetué ta gloire
La logeant là haut aux cieux,
Et a fait egale aux Dieux
L'eternité de ta memoire.

Apprenez donc vous Rois et Princes
Les Poëtes honorer,
Qui seuls peuvent decorer
Vous, voz sujets et voz Princes.

Sans plus le grand Prince Alexandre,
Qui à l'Asie commandoit,
Un Homere demandoit
Pour faire ses labeurs entendre.

La France d'Homeres est pleine,
Et d'eux liroit-on les faits,

S'ils estoient tous satisfaits
Autant que merite leur peine.

ODE X. VOEU AU SOMME.

Somme, le repos du monde,
Si d'un pavot plein de l'onde
Du grand fleuve oblivieux
Tu veux arrouser mes yeux,
Tellement que je reçoive
Ton doux present, qui deçoive
Le long sejour de la nuit,
Qui trop lente pour moy fuit :

Je te vouë une peinture,
Où l'effect de ta nature
Sera portrait à l'entour,
S'entre-suivans d'un long tour
Tous les songes et les formes
Où la nuict tu te transformes
Pour noz esprits contenter,
Ou pour les espouvanter.

A grand tort Homere nomme
Frere de la Mort, le Somme
Qui charme tous noz ennuis
Et la paresse des nuis,
Voire que Nature estime
Comme son fils legitime.

Le soin qui les Rois espoint
L'esprit ne me ronge point :
Toutefois la tarde Aurore
Me voit au matin encore
Parmy le lict travailler,
Et depuis le soir veiller.

Vien donque Somme, et distile
En mes yeux ton onde utile,
Et tu auras en pur don
Un beau tableau pour guerdon.

ODE XI.

Mais que me vaut d'entretenir
Si cherement un souvenir
Qui hoste de mon cœur le ronge,
Et tousjours me fait devenir
Resveur comme un homme qui songe !

Ce n'est pas moy, c'est toy mon cœur,
Qui pour allonger ma langueur,
Desloyal envers moy te portes,
Et pour faire un penser veinqueur,
De nuict tu luy ouvres mes portes.

Tu ne te sçaurois excuser
Que tu ne viennes m'abuser,
Et qu'à tort ne me sois contraire,
Qui veux mon party refuser
Pour soustenir mon adversaire.

Mais en qui me doy-je fier !
Quand chetif je me voy lier
De mes gens qui me viennent prendre,
Pour estre fait le prisonnier
De ceux qui me devroient defendre !

Ce penser n'eust logé chez moy
S'il n'eust eu trafique avec toy.
Sors, cœur, de ta place ancienne :
Puis que tu m'as rompu ta foy,
Je te veux rompre aussi la mienne.

Sors donq, si tu ne veux perir
De telle mort qu'on fait mourir
Le soudart, qui rompt sa foy vaine
Pour aller, traistre, secourir
L'ennemy de son Capitaine.

ODE XII.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vandomois,

Plein de pensées vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres, et aux ondes.

Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme :
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit,
De jeune en vieillard me transforme.

Bois, bien que perdiez tous les ans
En l'hyver voz cheveux plaisans,
L'an d'apres qui se renouvelle,
Renouvelle aussi vostre chef :
Mais le mien ne peut derechef
R'avoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile, et la main bonne :
Mais ores j'ay le corps plus dur,
Et les genous, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Voz flots d'un cours qui ne sejourne :
Et moy sans faire long sejour
Je m'en vais de nuict et de jour,
Mais comme vous, je ne retourne.

Si est-ce que je ne voudrois
Avoir esté rocher ou bois,
Pour avoir la peau plus espesse,
Et veincre le temps emplumé :
Car ainsi dur je n'eusse aimé
Toy qui m'as fait vieillir, Maistresse.

ODE XIII.

Nymphe aux beaux yeux, qui souffles de ta bouche
Une Arabie, à qui pres en approuche,
Pour desraciner mon esmoy
Cent mille baisers donne moy.

Donne les moy, çà que je les devore :
Tu fais la morte, il m'en faut bien encore :
Redonne m'en deux miliers donc,
Et sur tous un qui soit plus long

Que n'est celuy des douces colombelles
Prises au jeu de leurs amours nouvelles :
Ainsi ma Maistresse, vivons
Tandis que le temps nous avons.

Incontinent nous mourrons, et Mercure
Nous voilera d'une poussiere obscure,
Et guidera noz tristes pas
Au froid royaume de là bas,

Tenant au poing sa verge messagere,
Crainte là bas de la troupe legere :
Si qu'aussi tost qu'aurons passé
Le lac neuf fois entrelassé,

Et que sur nous sa sentence imployable
Aura jetté le Juge inexorable,
Ne parens, ne devotions,
Ne rentes, ne possessions

Ne flechiront la cruche ne l'audace
Du nautonnier, si bien qu'il nous repasse :
Du nautonnier, qui n'a souci
De pauvre, ne de riche aussi.

Donq ce-pendant que l'âge nous convie
De nous esbatre, esgayon nostre vie :
Ne vois-tu le temps qui s'enfuit,
Et la vieillesse qui nous suit ?

ODE XIIII. A LA SOURCE DU LOIR.

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours eternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel,

Sois toute orgueilleuse et fiere
De le baigner de ton eau,
Nulle Françoise riviere
N'en peut laver un plus beau :

Que les Muses eternelles
D'habiter n'ont desdaigné,
Ne Phœbus qui dit par elles
L'art où je suis enseigné :

Qui dessus ta rive herbuë
Jadis fut en-amouré
De la Nymphe cheveluë,
La Nymphe au beau crin doré :

Et l'attrapa de vistesse
Fuyant le long de tes bords,
Et là ravit sa jeunesse
Au milieu de mille efforts :

Si qu'aujourd'huy d'elle encores
Immortel est le renom
Dedans un antre, qui ores
Se vante d'avoir son nom.

Fuy donq Source, et pren ces roses
Que je respan au giron
De ton onde, qui arroses
Mon pays à l'environ.

Et te prie par mes Muses
De tousjours l'avoir à cœur,
Et que tousjours tu luy uses
Des faveurs de ta liqueur :

Ne noyant ses pastourages
D'eau par trop se respandant,

Ne defraudant les ouvrages
Du laboureur attendant :

Mais fay que ton onde utile
Luy riant joyeusement,
Innocente se distile
Par noz prez heureusement.

Ainsi du Dieu venerable
De la mer, puisses avoir
Une acolade honorable,
Entré chez luy pour le voir.

ODE XV. LE RAVISSEMENT DE CEPHALE, divisé en trois poses.

L'Hyver, lors que la nuict lente
Fait au ciel si long sejour,
Une vierge vigilante
S'esveilla devant le jour :
Et par les antres humides
Où les Dieux dormoient enclos,
Hucha les sœurs Nereides
Qui ronfloient au bruit des flots.

Sus, resveillez vous pucelles,
Le sommeil n'a jamais pris
Les yeux curieux de celles
Qui ont un œuvre entrepris.
Ceste parole mordante
Leur front si honteux a fait,
Que ja chacune est ardante
Que l'ouvrage soit parfait.

D'une soye non commune,
Et d'un or en Cypre esleu,
Elles brodoient à Neptune
Qui mieux mieux un manteau bleu,
Pour mener Thetis la belle
Où les Dieux sont ja venus,
Et où son mary l'appelle

Aux doux presens de Venus.

Au vif traite y fut la terre
En boule arrondie au tour,
Avec la mer qui la serre
De ses bras tout à l'entour :
Au milieu d'elle un orage
Mouvoit ses flots d'ire pleins :
Palles du futur naufrage
Les mariniers estoient peints.

Desarmée est leur navire
Du haut jusqu'au fondement,
Cà et là le vent la vire
Serve à son commandement :
Le ciel foudroye, et les flames
Tombent d'un vol escarté,
Et ce qui reste des rames
Vont lechant de leur clarté.

La mer pleine d'inconstance
Jusqu'au ciel arme son eau,
Et toute despite tance
Les flancs du veincu bateau.
D'une soye et noire et perse
Cent nuës entrelassoient,
Qui d'une longue traverse
Tout le serein effaçoient :

Si que la pluye et la gresle,
Le vent et les tourbillons
Se menacent pesle-mesle
Sur les humides sillons :
Les bords en voix effroyantes
Crient, d'estre trop lavez
Des tempestes aboyantes
Autour de leurs pieds cavez.

Neptune y fut peint luymesme
Brodé d'or, qui du danger
Tirant le marinier blesme,
L'eau en l'eau faisoit ranger :

Les troupes de la mer grande
Sont leur Prince environnans,
Palemon, Glauque, et la bande
Des Tritons bien resonnans.

Luy, les brides abandonne
A son char, si qu'en glissant
Sur la mer, ses loix il donne
Au flot luy obeyssant :
Et se jouant dessus l'onde
Se monstre seul gouverneur
Et Roy de l'humide monde
Qui s'encline à son honneur.

Elles cessoient de portraire
De verd, de rouge, et vermeil,
L'Arc qui s'enflame au contraire
Des sagettes du Soleil,
Quand Naïs de sa parolle
Fit ainsi resonner l'air :
Avec sa voix douce et molle
Le sucre sembloit couler.

Seconde pose.

Resveillez-vous belle Aurore,
Lente au lict vous sommeillez,
Et avecque vous encore
Le beau matin resveillez :
Ainsi le dolent Cephale
Vous soit amiable et dous,
Et laissant sa femme palle
Daigne aller avecque vous.

Le fils de Venus, compagnes,
Ce cruel Archer qui peut
Et bois, et eaux, et campagnes
Genner d'amour quand il veut,
D'une ruse deceptive
Nostre Aurore en-amoura,
Si bien que d'elle captive
Ses trophées honora.

Elle qui a de coustume
D'allumer le jour, voulant
L'allumer, elle s'allume
D'un brandon plus violant :
Passant les portes décloses
Du ciel, elle alloit devant
Çà et là versant des roses
Au sein du Soleil levant.

Son teint de nacre et d'yvoire
Le matin embellissoit,
Et du comble de sa gloire
L'Orient se remplissoit :
Mais Amour en son courage
N'endura qu'un si beau teint
Ne sentist un peu l'outrage
Dont les hommes il atteint.

Contre la belle s'efforce,
Et luy tenant les yeux bas,
Luy fist voir d'en-haut par force
Ce que voir ne devoit pas.
Elle vit dans un bocage
Cephale parmy les fleurs,
Faire un large marescage
De la pluye de ses pleurs.

O Ciel, disoit-il, ô Parque,
Avancez mon jour dernier,
Et m'envoyez en la barque
De l'avare nautonnier :
Je hay de vivre l'envie,
Ce monde m'est odieux :
Puis que j'ay tué ma vie,
A quoy me gardent les Dieux ?

O javelot execrable,
Tu m'es tesmoin aujourd'huy
Qu'on ne voit rien de durable
En ce monde que l'ennuy.
Ainsi disant il se pâme

Sur le corps qui trespassoit,
Et les reliques de l'ame
De ses lévres amassoit.

L'Aurore au dueil de sa plainte
Malade perd sa couleur,
Et toute se sent estrainte
Au cœur de mesme douleur :
Par une nouvelle porte
En elle le dard veinqueur
Entra d'une telle sorte,
Qu'il se fist Roy de son cœur.

Ses mouëlles sont ja pleines
D'un appetit desreiglé,
Et nourrit au fond des veines
Un feu d'amour aveuglé :
Ja le ciel elle desprise,
Et plus d'aimer n'a souci
De Thiton la barbe grise,
Ny sa vieille couche aussi.

Cephale qui luy retourne
En l'ame pour l'offenser,
Au plus haut sommet sejourne
De son malade penser,
Et dedans l'ame blessée
La fiévre luy entretient
Ores chaude, ores glacée,
Selon que l'accés la tient.

En vain elle dissimule
Ne sentir le mal qui croist,
Sa flame qui son cœur brule
Claire au visage apparoist :
Au pourpre que honte allume
Par rayons dedans son teint,
On voit qu'outre sa coustume
Son cœur d'amour est atteint.

Si tost par la nuict venuë
Les cieux ne sont obscurcis,

Qu'elle se couche à terre nuë
Sans abaisser les sourcis :
Car l'amour qui l'éguillonne,
Ne souffre que le dormir
En proye à ses yeux se donne :
Elle ne fait que gemir.

Et bien que de loin absente
De l'absent Cephale soit,
Comme s'elle estoit presente
En son esprit l'apperçoit :
Ores prompte en cecy pense,
Et ores pense en cela,
Sa trop constante inconstance
Ondoye deçà et là.

Mais quand le paresseux voile
De la nuict quitte les cieux,
Et que nulle et nulle estoile
Plus ne se monstre à noz yeux,
Elle fuit eschevelée
Portant bas le front et l'œil,
Et par bois et par valée
Lasche la bride à son dueil.

D'herbes l'ignorante essaye
De guarir le mal enclos,
Mais pour-neant : car la playe
Est ja compagne de l'os :
Elle prend soigneuse garde
Aux charmeurs et à leurs vers,
Ou bien en beant regarde
Le fond des gesiers ouvers,

Pour voir si en quelque sorte
Pourra tromper sa douleur :
Mais nulle herbe, tant soit forte,
N'a sceu rompre son malheur :
Car le mal qui plus s'encherne,
Et moins veut estre donté,
Les vagues brides gouverne

Du cœur par luy surmonté.

Amour, qui causa la peine
De telle ardante amitié,
La voyant d'ennuy si pleine
En eut luy mesme pitié,
Et guidant la foible Aurore,
La meine où Cephale estoit,
Qui sa femme morte encore
A longs souspirs regrettoit.

L'eshontée maladie
La vierge tant pressa là,
Qu'à la fin toute hardie
A Cephale ainsi parla :
Pourquoy pers-tu de ton âge
Le printemps à lamenter
Une froide et morte image
Qui ne te peut contenter ?

Elle à la mort fut sujette,
Non pas moy le sang des Dieux,
Non pas moy Nymphe qui jette
Les premiers rayons aux cieux :
Reçoy moy donques, Cephale,
Et ta basse qualité
D'un estroit lien égale
A mon immortalité.

Luy desdaignant sa priere
Fuit la suppliante vois,
Et tout despit en arriere
S'escarta dedans les bois :
Elle comme amour la porte,
Vole apres, et çà et là
Le presse, et ja sa main forte
Dedans ses cheveux elle a :

Puis comme un aigle qui serre
Un liévre en ses pieds donté,
En luy faisant perdre terre,
Par force au ciel l'a monté,

Où avecques luy encores
Est maintenant à sejour,
Et bien peu se soucie ores
De nous allumer le jour.

Tierce pose.

Ainsi l'une de la bande
Mettoit fin à son parler,
Quand le Dieu marin demande
Sa robe pour s'en-aller :
D'elle richement s'habille,
S'agençant de mains et d'yeux,
Pour mener en-poinct sa fille
Au festin de tous les Dieux :

Où Themis la grand' Prestresse
Pleine d'un esprit ardant,
La tirant hors de la presse
Luy dist en la regardant :
Bien qu'Inon soit ta compaigne,
Reçoy pourtant doucement
Ton mary, et ne desdaigne
Son mortel embrassement.

Ains que soit la Lune entiere
Dix fois, tu dois enfanter
Un qui donnera matiere
Aux Poëtes de chanter.
Le monde pour un tel homme
N'est pas assez spacieux,
Ses vertus reluiront comme
Les estoilles par les cieux.

Il passera de vistesse
Les lions, et nul soudart
Ne trompera la rudesse
De son homicide dard :
Prompt à suivre comme foudre,
Sa main au sang souillera
De Telephe, et sur la poudre
Mille Rois despouillera.

Et si fera voir encore,
Tant ses coups seront pesans,
Au noir enfant de l'Aurore
Les Enfers devant ses ans :
Et apres avoir de Troye
Le fort rampart abatu,
Ilion sera la proye
Des Grecs et de sa vertu.

ODE XVI.

Ma douce jouvance est passée,
Ma premiere force est cassée,
J'ay la dent noire, et le chef blanc,
Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.

Adieu ma lyre, adieu fillettes
Jadis mes douces amourettes,
Adieu, je sens venir ma fin :
Nul passetemps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict, et le vin.

J'ay la teste toute eslourdie
De trop d'ans, et de maladie,
De tous costez le soin me mord :
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours apres moy je regarde
Si je verray venir la Mort :

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

ODE XVII.

Pourquoy chetif laboureur
Trembles-tu d'un Empereur,
Qui doit bien tost, legere ombre,
Des morts accroistre le nombre ?
» Ne sçais-tu qu'à tout chaqu'un
» Le port d'Enfer est commun,
» Et qu'une ame Imperiale
» Aussi tost là bas devale
» Dans le bateau de Charon,
» Que l'ame d'un bucheron ?

Courage, coupeur de terre !
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toy n'iront pas
Armez d'un plastron là bas,
Comme ils alloient aux batailles :
Autant leur vaudront leurs mailles,
Leurs lances, et leur estoc,
Comme à toy vaudra ton soc.

Le bon juge Rhadamante
Asseuré, ne s'espouvante
Non plus de voir un harnois
Là bas, qu'un levier de bois,
Ou voir une souquenie
Qu'une robbe bien garnie,
Ou qu'un riche acoustrement
D'un Roy mort pompeusement.

ODELETTE XVIII.

Les espics sont à Cerés,
Aux Chévrepieds les forés,
A Chlore l'herbe nouvelle,
A Phœbus le verd Laurier,
A Minerve l'Olivier,
Et le beau Pin à Cybelle :

Aux Zephires le doux bruit,

A Pommone le doux fruit,
L'onde aux Nymphes est sacrée,
A Flore les belles fleurs :
Mais les soucis et les pleurs
Sont sacrez à Cytherée.

ODE XIX.

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Luy piqua la main douillette.

Si tost que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu (ce dit)
Et s'en-courant vers sa mere
Luy monstra sa playe amere.

Ma mere voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure.

Alors Venus se sou-rit,
Et en le baisant, le prit,
Puis sa main luy a souflée
Pour guarir sa playe enflée.

Qui t'a, dy moy, faux garçon
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpenteau,
Qui vole au Printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Çà et là sus les fleurettes.

Ah ! vrayment je le cognois
(Dit Venus) les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melisette.

Si donques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleur
Au pris de luy, dans le cœur
De celuy en qui tu jettes
Tes amoureuses sagettes ?

ODE XX. A RENÉ D'URVOI.

Je n'ay pas les mains apprises
Au mestier muet de ceux
Qui font une image assise
Sur des piliers paresseux.

Ma peinture n'est pas mue[1],
Mais vive, et par l'univers
Guindée en l'air se remue
Dessus l'engin de mes vers.

Aujourd'huy faut que j'aveigne
Des Muses les traits pointus :
Urvoi m'a dit que je peigne
En ce tableau ses vertus.

Muses, ouvrez moy la porte
De vostre cabinet saint,
Afin que de là j'apporte
Les traits dont il sera peint.

Si ma boutique estoit riche
De vaisseaux tous massifs d'or,
Vers toy je ne serois chiche
Des plus beaux de mon tresor :

[1] (Note en marge) *Mue, muette,* vieil mot François.

Et si te serois encore
D'une main large baillant
Le prix dont la Grece honore
Le Capitaine vaillant.

Mais je n'ay telle puissance,
Tu n'en as aussi besoin :
Ta contente suffisance
Les repousseroit bien loin.

Les vers sans plus t'esjouyssent,
Mes vers donq je t'offriray :
Les vers seulement jouyssent
Du droit que je te diray.

Ny les poinctes eslevées,
Ny les marbres imprimez
En grosses lettres gravées,
Ny les cuivres animez

Ne font que les hommes vivent
En images contrefaits,
Comme les vers qui les suivent
Pour tesmoins de leurs beaux faits.

Si la plume d'un Poëte
Ne favorisoit leur nom,
La vertu seroit muete,
Et sans langue leur renom.

Du grand Hector la memoire
Fust ja morte, si les vers
N'eussent empané sa gloire
Voletant par l'univers.

De mille autres l'excellence
Et l'honneur fust abatu :
Tousjours l'envieux silence
S'arme contre la vertu.

Les plumes doctes et rares
Jusqu'au ciel ont envoyé
Arraché des eaux avares
Achille presque noyé.

C'est la Muse qui engarde
Les bons de ne mourir pas,
Et qui noz talons retarde
Pour ne devaller là bas.

La Muse l'enfer desfie,
Seule nous esleve aux cieux,
Seule nous donne la vie,
Et nous met au rang des Dieux.

ODE XXI. AUX MUSES, A VENUS, aux Graces, aux Nymphes, et aux Faunes.

Chaste troupe Pierienne,
Qui de l'onde Hippocrenienne
Tenez les rives, et le mont
D'Heme, et les verdoyans bocages
De Pinde, et les antres sauvages
Du saint Parnasse au double front :

Vous de l'eau poissonneuse fille,
Qui dans le creux d'une coquille
Vinstes à Cypre, et qui Gnidon
Gouvernez, et Paphe, et Cythere,
Venus la fiere-douce mere
De ce bon enfant Cupidon :

Vous Graces d'une escharpe ceintes,
Qui dessous les montagnes saintes
De Colche, ou dans le fond du val
Soit d'Amathonte, ou soit d'Erie,
Toute nuict sur l'herbe fleurie
En un rond demenez le bal :

Et vous Dryades, et vous Fées
Qui de jonc simplement coifées
Nagez par le crystal des eaux,
Fendant des fleuves les entorses,
Et qui naissez sous les escorses
Et dans le tronc des arbrisseaux :

Ornez ce livre de lhyerre,

Et bien loin par-dessus la terre
S'il vous plaist, enlevez ma vois :
Et faites que tousjours ma lyre
D'âge en âge s'entende bruire
Du More jusques à l'Anglois.

ODE XXII.

N'aguere chanter je voulois
Comme Francus au bord Gaulois
Avec sa troupe vint descendre,
Mais son luth pincé de mon doy
Ne vouloit en despit de moy
Que chanter Amour, et Cassandre.

Je pensois, d'autant que tousjours
J'avois dit sur luy mes amours,
Que ses cordes par long usage
Chantoient d'Amour, et qu'il falloit
En mettre d'autres, s'on vouloit
Luy apprendre un autre langage.

Incontinent, il n'y eut fust,
Table ny corde, qui ne fust,
Ny chevilles, toutes nouvelles :
Mais apres qu'il fut remonté,
Plus fort que devant a chanté
Les Amours et les Damoiselles.

Or adieu donq pauvre Francus,
Ta gloire sous tes murs veincus
Se cachera tousjours pressée,
Si à ton neveu nostre Roy
Tu ne dis, qu'en l'honneur de toy
Il face ma lyre crossée.

ODE XXIII.

Brune Vesper, lumiere dorée
De la Déesse Cytherée,
Vesper, dont la belle clarté luit

Autant sur les Astres de la nuit
Que reluit par dessus toy la Lune :
O claire image de la nuit brune,
En lieu du beau Croissant tout ce soir
Donne lumiere, et te laisse choir
Bien tard dedans la marine source.

Je ne veux larron oster la bourse
A quelque amant, ou comme un meschant
Voleur, dévaliser un marchant :
Je veux aller outre la riviere
Voir m'amie : mais sans ta lumiere
Je ne puis mon voyage achever.
Sors doncque de l'eau pour te lever,
Et de ta belle nuitale flame
Esclaire au feu d'amour qui m'enflame.

ODE XXIIII.

Dieu vous gard messagers fidelles
Du Printemps vistes arondelles,
Huppes, coquus, rossignolets,
Tourtres, et vous oiseaux sauvages
Qui de cent sortes de ramages
Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard belles paquerettes,
Belles roses, belles fleurettes,
Et vous boutons jadis cognus
Du sang d'Ajax et de Narcisse :
Et vous thyn, anis, et melisse,
Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard troupe diaprée
Des papillons, qui par la prée
Les douces herbes suçotez :
Et vous nouvel essain d'abeilles,
Qui les fleurs jaunes et vermeilles
De vostre bouche baisotez.

Cent mille fois je re-saluë

Vostre belle et douce venue.
O que j'aime ceste saison
Et ce doux caquet des rivages,
Au pris des vents et des orages
Qui m'enfermoient en la maison.

ODE XXV.

Bel Aubepin fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche :
En ton pied demy-mangé
Allongé
Les avettes ont leur couche.

Le chantre Rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy gentil Aubepin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vens,
Ou les temps

Te puissent ruer par terre.

ODE XXVI.

Du grand Turc je n'ay souci,
Ny du grand Souldan aussi :
L'or ne maistrise ma vie,
Aux Rois je ne porte envie :
J'ay soucy tant seulement
De parfumer cointement
Ma barbe, et qu'une couronne
De fleurs le chef m'environne.
Le soin de ce jour me point,
Du demain je n'en ay point.
Qui (bons Dieux !) pourroit cognoistre
Si un lendemain doit estre ?

Vulcan, en faveur de moy,
Je te pri' despesche toy
De me tourner une tasse,
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor :
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fay la moy de chesne,
Ou de lhyerre, ou de fresne.

Ne m'engrave point dedans
Ces grands panaches pendans,
Plastrons, morions, ny armes :
Qu'ay-je soucy des alarmes,
Des assaux, ou des combas ?

Aussy ne m'y grave pas
Ny le Soleil, ny la Lune,
Ny le jour, ny la nuict brune,
Ny les Astres radieux :
Et quel soin ay-je des cieux ?
De leurs Ours, de leur Charrette,
D'Orion, ou de Boëtte ?

Mais pein moy je te supply,

D'une treille le reply
Non encore vendangée :
Peins une vigne chargée
De grappe et de raisins,
Peins y des fouleurs de vins,
Le nez et la rouge trongne
D'un Silene, et d'un yvrongne.

ODE XXVII.

Lors que Bacchus entre chez moy,
Je chasse incontinent l'esmoy,
Et ravy d'esprit il me semble
Qu'en mes bougettes j'ay plus d'or,
Plus d'argent, et plus de tresor
Que Mide, ny que Crœse ensemble.

Je ne veux rien sinon tourner
Par la danse, et me couronner
Le chef d'un tortis de lhyerre :
Je foule en esprit les honneurs,
Et les estats des grands Seigneurs
A coups de pied j'escraze à terre.

Page, verse du vin nouveau,
Arrache moy hors de cerveau
Le soin, par qui le cœur me tombe.
Verse donc pour me l'arracher :
Il vaut mieux yvre se coucher
Dans le lict, que mort dans la tombe.

ODE XXVIII. A MELIN DE SAINCT GELAIS.

Tousjours ne tempeste enragée
Contre ses bords la mer Egée,
Et tousjours l'orage cruel
Des vents, comme un foudre ne gronde,
Elochant la voute du monde
D'un souflement continuel.

Tousjours l'hyver de neiges blanches

Des pins n'enfarine les branches,
Et du haut Apennin tousjours
La gresle le doz ne martelle,
Et tousjours la glace eternelle
Des fleuves ne bride le cours.

Tousjours ne durent orgueilleuses
Les Pyramides sourcilleuses
Contre la faulx du Temps veinqueur :
Aussi ne doit l'ire felonne,
Qui de son fiel nous empoisonne,
Durer tousjours dedans un cœur.

» Rien sous le ciel ferme ne dure :
Telles loix la sage Nature
Arresta dans ce monde, alors
Que Pyrrhe espandoit sus la terre
Noz ayeux conceuz d'une pierre
S'amollissant en nouveaux corps.

Maintenant une triste pluye
D'un air larmoyant nous ennuye,
Maintenant les Astres jumeaux
D'esmail en-fleurissent les plaines,
Maintenant l'Esté boit les veines
D'Ide gazouillante en ruisseaux.

Nous aussi Melin, qui ne sommes
Immortels, mais fragiles hommes,
Suivant cest ordre il ne faut pas
Que nostre ire soit immortelle,
Balançant sagement contre elle
La raison par juste compas.

N'as-tu point veu aux vers d'Homere,
Lors que plus l'ardante colere
Achille enfloit contre son Roy,
Que Pallas la sage guerriere
Luy happant les cheveux derriere
Tout grommelant l'arresta coy ?

Ja sa dague il avoit tirée
Pour tuer l'heritier d'Atrée,

Tant le courroux l'aiguillonnoit,
Sans elle, qui dans son navire
L'envoya digerer son ire
Dont tout le fiel luy bouillonnoit.

Combien de fois ce Peleïde
Refusa les presens d'Atride
Pour appoincter ? combien encor
De prisonnieres Lesbiennes,
Et de citez Myceniennes,
Et combien de chevaux et d'or ?

Tandis Hector armoit la rage,
L'horreur et le Troyen orage
Contre les Grecs, et d'une part
D'un grand caillou froissa la porte,
De l'autre part, du feu qu'il porte
Darda le foudre en leur rampart.

De quelque costé qu'il se tourne,
Bellone autour de luy sejourne,
Faisant couler Xanthe tout roux
Du sang des Grecs, qui par la plaine
Enduroient, innocens, la peine
De ce dommageable courroux.

O monde heureux, si Promethée
D'argile en ses doigts retâtée
Le cœur ne nous avoit formé,
Le trempant en l'eau Stygienne,
Et en la rage Lybienne
D'un cruel lion affamé !

Certainement la vierge Astrée
N'eust point quitté nostre contrée,
Et les foudres tombez du ciel
N'eussent accablé les montagnes :
Tousjours fussent par les campagnes
Glissez les doux ruisseaux de miel.

Le cheval au milieu des guerres
N'eust point ronflé, ny les tonnerres
Des canons n'eussent point sonné,

Ny sur les bornes des provinces
Le choc armé de deux grans Princes
N'eust point le pasteur estonné.

On n'eust point emmuré les villes
Pour crainte des guerres civiles
Ny des estranges legions,
Ny le coutre de Pharsalie
N'eust heurté tant d'oz d'Italie,
Ny tant de vuides morions.

L'ire cause que les batailles
Jusqu'au fond razent les murailles
De maint Palais audacieux,
Et que les buissons et les herbes
S'esgayent sur les tours superbes
Qui souloient voisiner les cieux.

L'ire cause des Tragedies
Les voix chetivement hardies
Des Rois tremblans sous le danger,
Et que les execrables meres
Presentent les fils à leurs peres
Sur la table pour les manger.

L'ire qui trouble le courage,
Ne differe point de la rage
Des vieux Curetes forcenez,
Ny des Chastrez de Dindymene,
Quand en hurlant elle les meine
Au son du buis espoinçonnez.

L'ire qui les hommes manie,
Changeant la raison en manie.
Rien qu'un remors ne fait sentir :
Et pour tout fruict ne nous apporte,
Apres que son ardeur est morte,
Sinon un triste repentir.

Las ! ce monstre, ce monstre d'Ire
Contre toy me força d'escrire,
Et m'eslança tout irrité,
Quand d'un vers enfielé d'Iambes

Je vomissois les aigres flambes
De mon courage despité :

Pource qu'à tort on me fist croire
Qu'en fraudant le prix de ma gloire
Tu avois mal-parlé de moy,
Et que d'une longue risée
Mon œuvre par toy mesprisée,
Ne servit que de farce au Roy.

Mais ore, Melin, que tu nies
En tant d'honnestes compagnies
N'avoir mesdit de mon labeur,
Et que ta bouche le confesse
Devant moymesme, je delaisse
Ce despit qui m'ardoit le cœur :

Chatouillé vrayment d'un grand aise
De voir morte du tout la braise
Qui me consumoit, et de voir
Crever ceux, qui par une envie
Troublant le repos de ma vie,
Souloient ma simplesse esmouvoir.

Dressant à nostre amitié neuve
Un autel, j'atteste le fleuve
Qui des parjures n'a pitié,
Que ny l'oubly, ny le temps mesme,
Ny la rancœur, ny la mort blesme
Ne desnou'ront nostre amitié.

Car d'une amour dissimulée
Ma foy ne sera point voilée,
(De faux visage[s] artizan)
Croyant seurement que tu n'uses
Vers tes amis, des doubles ruses
Dont se desguise un Courtizan.

Ne pense donc que le temps brise
L'accord de nostre foy promise,
Bien qu'un courroux l'aye parfait.
» Souvent une mauvaise cause
» Contraire à sa nature, cause

» Secretement un bon effait.

Les liz naissent d'herbes puantes,
Les roses d'espineuses plantes,
Et neantmoins la France peint
De l'un ses armes, et encore
De l'autre, la vermeille Aurore
Emprunte le fard de son teint.

Bien que l'un des fils d'Iôcaste
La nuict sous le portail d'Adraste
Et Tydé, enflez de courrous,
D'une main horriblement dure,
Pour un petit de couverture
Se fussent martelez de coups :

Toutefois apres ces alarmes
Amis jurez prindrent les armes,
Et l'un pour l'autre s'employa,
Quand devant Thebes le Prophete
Vif englouty dans sa charrette
Tout armé Pluton effroya.

ODELETTE XXIX.

Venus est par cent mille noms,
Et par cent mille autres surnoms
Des pauvres amans outragée :
L'un la dit plus dure que fer,
L'autre la surnomme un enfer,
Et l'autre la nomme enragée.

L'un l'appelle soucis et pleurs,
L'autre tristesses et douleurs,
Et l'autre la desesperée :
Mais moy, pource qu'elle a tousjours
Esté propice à mes amours,
Je la surnomme la sucrée.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

ODE XXX.

T'oseroit bien quelque Poëte
Nier des vers, douce Alouëte ?
Quant à moy, je ne l'oserois :
Je veux celebrer ton ramage
Sur tous oiseaux qui sont en cage,
Et sur tous ceux qui sont és bois.

Qu'il te fait bon ouyr ! à l'heure
Que le bouvier les champs labeure
Quand la terre le Printemps sent,
Qui plus de ta chanson est gaye,
Que courroucée de la playe.
Du soc, qui l'estomac luy fend.

Si tost que tu es arrosée
Au poinct du jour, de la rosée,
Tu fais en l'air mille discours :
En l'air des ailes tu fretilles,
Et pendue au ciel tu babilles,
Et contes aux vents tes amours.

Puis du ciel tu le laisses fondre
Sur un sillon verd, soit pour pondre,
Soit pour esclorre, ou pour couver,
Soit pour apporter la bechée
A tes petits, ou d'une achée,
Ou d'une chenille, ou d'un ver.

Lors moy couché dessus l'herbette
D'une part j'oy ta chansonnette :
De l'autre, sus du poliot,
A l'abry de quelque fougere
J'escoute la jeune bergere
Qui desgoise son lerelot.

Lors je dy, tu es bien-heureuse
Gentille Alouëtte amoureuse,
Qui n'as peur ny soucy de riens,
Qui jamais au cœur n'as sentie
Les desdains d'une fiere amie,

Ny le soin d'amasser des biens :

Ou si quelque soucy te touche,
C'est, lors que le Soleil se couche,
De dormir, et de resveiller
De tes chansons avec l'Aurore
Et bergers et passans encore,
Pour les envoyer travailler.

Mais je vis tousjours en tristesse
Pour les fiertez d'une maistresse
Qui paye ma foy de travaux,
Et d'une plaisante mensonge,
Mensonge, qui tousjours allonge
La longue trame de mes maux.

ODE XXXI.

J'avoy les yeux et le cœur
Malade d'une langueur
L'une à l'autre differente :
Tousjours une fiévre ardente
Le pauvre cœur me brusloit,
Et tousjours l'œil distilloit
Une pluye catarreuse,
Qui s'escoulant dangereuse
Tout le cerveau m'espuisoit,
Lors mon cœur aux yeux disoit :

Le cœur.

C'est bien raison que sans cesse
Une pluye vangeresse
Lave le mal qu'avez fait :
Par vous seule entra le trait
Qui m'a la fiévre causée.

Lors mes yeux pleins de rosée,
En distillant mon souci
Au cœur respondoient ainsi.

Les yeux.

Mais c'est vous qui fustes cause
Du premier mal, qui nous cause
A vous l'ardente chaleur,
Et à nous l'humide pleur.
Il est bien vray que nous fusmes
Autheurs du mal, qui receusmes
Le trait qui nous a blessé :
Mais il fut si tost passé,
Qu'à peine tiré le vismes
Que ja dans nous le sentismes.
Vous deviez comme plus fort,
Contre son premier effort
Faire un peu de resistance :
Mais vous prinstes accointance
Tout soudain avecques luy
Pour nous donner tout l'ennuy.

O la belle emprise vaine !
Puis que vous souffrez la peine
Aussi bien que nous, d'avoir
Voulu seuls nous decevoir.
» La chose est bien raisonnable,
» Que le trompeur miserable
» Reçoive le mal sur luy
» Qu'il machinoit contre autruy,
» Et que pour sa fraude il meure.

Ainsi mes yeux à toute heure,
Et mon cœur contre mes yeux
Querelloient seditieux :
Quand vous, ma douce Maistresse,
Ayant soin de ma destresse
Et de mon tourment nouveau,
Me fistes present d'une eau
Qui la lumiere perdue
A mes deux yeux a rendue.

Reste plus à secourir
Le cœur qui s'en-va mourir,
S'il ne vous plaist qu'on luy face
Ainsi qu'aux yeux quelque grace.

Or pour esteindre le chaut
Qui le consomme, il ne faut
Sinon qu'une fois je touche
De la mienne vostre bouche,
A fin que le doux baiser
Aille du tout appaiser
Par le vent de son haleine
La flame trop inhumaine,
Que de ses ailes Amour
M'esvente tout à l'entour,
Depuis l'heure que la fleche
De voz yeux luy fist la breche
Si avant, qu'il ne pourroit
En guarir s'il ne mouroit,
Ou si vostre douce haleine
Ne le tiroit hors de peine.

ODE XXXII.

Les Muses lierent un jour
De chaisnes de roses, Amour,
Et pour le garder le donnerent
Aux Graces et à la Beauté,
Qui voyans sa desloyauté,
Sus Parnasse l'emprisonnerent.

Si tost que Venus l'entendit,
Son beau ceston elle vendit
A Vulcan, pour la delivrance
De son enfant, et tout soudain
Ayant l'argent dedans la main,
Fist aux Muses la reverence.

Muses Déesses des chansons,
Quand il faudroit quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte,
Delivrez mon fils prisonnier :
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une autre chaisne bien plus forte.

Courage doncques amoureux,

Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses :
Plus n'oseroit ce faux garson
Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

ODE XXXIII.

Pourtant si j'ay le chef plus blanc
Que n'est d'un liz la fleur esclose,
Et toy le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose :
Pour cela, cruelle, il ne faut
Fuyr ainsi ma teste blanche :
Si j'ay la teste blanche en haut,
J'ay en bas la queuë assez franche.
Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne
Ou quelque beau bouquet, d'un lis
Tousjours la rose on environne ?

ODE XXXIIII.

La terre les eaux va boyvant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer salée boit le vent,
Et le Soleil boit la marine,

Le Soleil est beu de la Lune :
Tout boit, soit en haut ou en bas :
Suivant ceste reigle commune
Pourquoy donc ne boirons-nous pas ?

ODE XXXV.

Si tu me peux conter les fleurs
Du Printemps, et combien d'arene
La mer trouble de ses erreurs
Contre le bord d'Afrique amene :

Si tu me peux conter des cieux
Toutes les estoilles ardantes,
Et des vieux chesnes spacieux
Toutes les fueilles verdoyantes :

Si tu me peux conter l'ardeur
Des amans, et leur peine dure,
Je te feray le seul conteur,
Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement
Deux cens que je pris en Touraine,
De l'autre rang secondement
Quatre cens que je pris au Maine.

Conte, mais gette pres à pres,
Tous ceux d'Angers, et de la ville
D'Amboise, et de Vandôme apres,
Qui se montent plus de cent mille.

Conte apres six cens à la fois
Dont à Paris je me vy prendre,
Conte cent millions, qu'à Blois
Je pris dans les yeux de Cassandre.

Quoy ? tu fais les contes trop cours :
Il semble que portes envie
Au grand nombre de mes amours,
Conte les tous, je te supplie.

Mais non, il les vaut mieux oster :
Car tu ne trouverois en France
Assez de gettons, pour conter
D'amours une telle abondance.

ODE XXXVI.

Plusieurs de leurs corps desnuez
Se sont veuz en diverse terre
Miraculeusement muez,
L'un en serpent, et l'autre en pierre,

L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,

L'un en loup, l'autre en colombelle :
L'un se vit changer en ruisseau,
Et l'autre devint arondelle.

Mais je voudrois estre miroir,
Afin que tousjours tu me visses :
Chemise je voudrois me voir,
Afin que souvent tu me prisses.

Volontiers eau je deviendrois,
Afin que ton corps je lavasse :
Estre du parfum je voudrois,
A fin que je te parfumasse.

Je voudrois estre le riban
Qui serre ta belle poitrine :
Je voudrois estre le carquan
Qui orne ta gorge yvoirine.

Je voudrois estre tout autour
Le coural qui tes lévres touche,
A fin de baiser nuict et jour
Tes belles lèvres et ta bouche.

ODE XXXVII.

Pourquoy comme une jeune poutre
De travers guignes tu vers moy ?
Pourquoy farouche fuis-tu outre
Quand je veux approcher de toy ?

Tu ne veux souffrir qu'on te touche :
Mais si je t'avoy sous ma main,
Asseure toy que dans la bouche
Bien tost je t'aurois mis le frain.

Puis te voltant à toute bride
Je dresserois tes pieds au cours,
Et te piquant serois ton guide
Par la carriere des Amours,

Mais par l'herbe tu ne fais ores
Qui suivre des prez la fraicheur,

Pource que tu n'as point encores
Trouvé quelque bon chevaucheur.

ODE XXXVIII.

Ha, si l'or pouvoit allonger
D'un quart d'heure la vie aux hommes,
De soin on devroit se ronger
Pour l'entasser à grandes sommes :

Afin qu'il peust servir de pris
Et de rançon à nostre vie,
Et que la mort en l'ayant pris,
De nous tuer n'eust plus envie.

Mais puis qu'on ne la peut tarder
Pour don, ny pour or qu'on luy offre,
Que me serviroit de garder
Un tresor moisy dans mon coffre ?

Il vaut mieux Jamin, s'addonner
A fueilleter tousjours un livre,
Qui plustost que l'or peut donner
Maugré la mort, un second vivre.

ODE XXXIX.

Tu me fais mourir de me dire
Qu'il ne faut sinon qu'une lyre
Pour m'amuser, et que tousjours
Je ne veux chanter que d'amours.

Tu dis vray, je te le confesse :
Mais il ne plaist à la Déesse,
Qui mesle un plaisir d'un souci,
Que je vive autrement qu'ainsi.

Car quand Amour un coup enflame
De son feu quelque gentille ame,
Impossible est de l'oublier,
Ny de ses rets se deslier.

Mais toy Pasquier, en qui Minerve

A tant mis de biens en reserve,
Qui as l'esprit ardent et vif,
Et nay pour n'estre point oisif,

Esleve au ciel par ton histoire
De noz Rois les faits et la gloire,
Et pren sous ta diserte vois
La charge des honneurs François :

Et desormais vivre me laisse
Sans gloire au sein de ma maistresse,
Et parmy ses ris et ses jeux
Laisse grisonner mes cheveux.

ODE XL.

Celuy qui n'aime est malheureux,
Et malheureux est l'amoureux :
Mais la misere la plus grande,
C'est quand l'amant (apres avoir
En bien servant fait son devoir)
Ne reçoit point ce qu'il demande.

La race en amours ne sert rien,
Ne beauté, grace, ne maintien :
Sans honneur la Muse gist morte :
Les amoureuses du jourd'huy
En se vendant, aiment celuy
Laid ou beau, qui le plus apporte.

Puisse mourir meschantement
Qui l'or trouva premierement :
Par luy le frere n'est pas frere,
Le pere n'est pas pere seur,
Par luy la sœur n'est pas la sœur,
Et la mere n'est pas la mere.

Par luy la guerre et le discord,
Par luy les glaives et la mort,
Par luy viennent mille tristesses :
Et qui pis est, nous recevons
La mort par luy, nous qui vivons

Amoureux d'avares maistresses.

ODELETTE XLI.

Janne, en te baisant tu me dis
Que j'ay le chef à demy gris,
Et tousjours me baisant tu veux
De l'ongle oster mes blancs cheveux :
Comme s'un cheveul blanc ou noir
Pour baiser eust quelque pouvoir.

Mais Janne tu te trompes fort :
Un cheveul blanc est assez fort
Au seul baiser, pourveu que point
Tu ne veuilles de l'autre point.

ODE XLII.

Verson ces roses pres ce vin,
Pres de ce vin verson ces roses,
Et boyvon l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur noz tristesses encloses
Prennent en boyvant quelque fin.

La belle Rose du Printemps
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes,
Esbatre la fleur de noz ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit
Fanie en une matinée,
Ainsi nostre âge se flestrit,
Làs ! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme perit.

Ne veis-tu pas hier Brinon
Parlant, et faisant bonne chere,
Qui làs ! aujourd'huy n'est sinon
Qu'un peu de poudre en une biere,
Qui de luy n'a rien que le nom ?

Nul ne desrobe son trespas,
Caron serre tout en sa nasse,
Rois et pauvres tombent là bas :
Mais ce-pendant le temps se passe
Rose, et je ne te chante pas.

La Rose est l'honneur d'un pourpris,
La Rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le pris :
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La Rose est le bouquet d'Amour,
La Rose est le jeu des Charites,
La Rose blanchit tout au tour
Au matin de perles petites
Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La Rose est le parfum des Dieux,
La Rose est l'honneur des pucelles,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de Roses nouvelles,
Que d'un or, tant soit precieux.

Est-il rien sans elle de beau ?
La Rose embellit toutes choses,
Venus de Roses a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de Roses,
Et le front le Soleil nouveau.

Les Nymphes de Rose ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches :
Hebé de Roses a la main,
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de Roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un Laurier de victoire :
Sus, appellon le deux-fois-né,
Le bon pere, et le faison boire
De ces Roses environné.

Bacchus espris de la beauté
Des Roses aux fueilles vermeilles,

Sans elles n'a jamais esté,
Quand en chemise sous les treilles
Beuvoit au plus chaud de l'Esté.

ODE XLIII.

Je suis homme nay pour mourir,
Je suis bien seur que du trespas
Je ne me sçaurois secourir
Que poudre je n'aille là bas.

Je cognois bien les ans que j'ay :
Mais ceux qui me doivent venir
Bons ou mauvais, je ne les sçay,
Ny quand mon âge doit finir.

Pour-ce fuyez-vous-en esmoy,
Qui rongez mon cœur à tous coups,
Fuyez-vous-en bien loin de moy,
Je n'ay que faire avecque vous.

Aumoins avant que trespasser,
Que je puisse à mon aise un jour
Jouër, sauter, rire et danser
Avecque Bacchus et Amour.

ODE XLIIII.

Belleau, s'il est permis aux hommes d'inventer
Cela que les plus vieux n'ont pas osé chanter,
Je dirois volontiers que l'Amour n'a point d'ailes.
Helas ! s'il en avoit, s'esbranlant dessus elles
De mon cœur quelquefois se pourroit absenter.

Il n'a point d'arc aussi, et le feint-on ruer
Des fleches à grand tort : il a voulu muer
Son arc en harquebuze, on le sent à l'espreuve :
Car pour le coup d'un trait si grand feu ne se treuve
Autour du cœur blessé, qu'il le puisse tuer.

Donques, ou je me trompe, ou l'Amour n'est archer,
Il est harquebuzier : et qui voudra chercher

Comme il tire, aille veoir les beaux yeux de Cassandre :
Tout soudain de cent pas il luy fera comprendre
Si d'un plomb ou d'un trait les cœurs il vient toucher.

Il fait de ses beaux yeux son plombet enflamé,
Sa poudre de sa grace, et en ce poinct armé
Se jette à la campagne à l'entour de sa bouche :
Dans ses cheveux frisez il dresse l'escarmouche,
Et du sein d'elle il fait son rampart enfermé.

ODE XLV.

Cinq jours sont ja passez, Denizot mon amy,
Que ma Dame malade en repos n'a dormy :
Tu sçais combien son mal de douleur me consomme,
Allon dedans les prez de ta Sarte et du Loir,
Et d'une triste main faison nostre devoir
De cueillir des pavots qui sont sacrez au Somme.

Ha mon Dieu, que j'en voy, ces prez en sont tous pleins !
Chargeons-en nostre sein, noz manches et noz mains !
Nous en avons assez : apporte du lhyerre,
Puis de gazons herbuz maçonne un autel vert :
Trois fois tourne à l'entour, et d'un chef descouvert
Dy ces mots apres moy, regardant contre terre.

Somme fils de la Nuict, et de Lethe oublieux,
Pere, alme, nourrissier des hommes et des Dieux,
De qui l'aile en volant espand une gelée
Sur l'humide cerveau, et bien qu'il fust remply
D'amour et de procez, tu l'assoupis d'oubly,
Et charmes pour un temps sa tristesse sillée.

Tu enserres les yeux de tous les animaux
D'un lien fait d'airain : de tous ceux qui des eaux
Douces, et de la mer coupent l'humide voye,
Et de ceux empennez appris à bien voler,
Et de tous ceux qu'on laisse en pasturage aller,
Et de ceux qui au bois se nourrissent de proye.

Sans ton secours mourroit tout ce grand monde icy :
C'est pource qu'on t'appelle alme, desli-soucy,

Donne-vie, oste-soin : ton pouvoir admoneste
De contempler la mort, quand tu nous viens toucher
Du bout de ton pavot les yeux pour les boucher,
Et quand d'un flot Lethé tu nous baignes la teste.

Tu es du vueil des Dieux prophete et messager :
C'est toy qui en dormant à l'homme fais songer
Son sort bon ou mauvais : et si nous estions sages,
Sages non seulement, mais aussi gens de bien,
Rien ne nous aviendroit que nous ne sceussions bien
Long temps devant le fait, instruits de tes présages.

O Somme, ô grand Demon, ô l'utile repos
De toute ame qui vit, pren à gré ces pavots,
Cest encens, ceste manne, et vien dessous ton aile
Couver un peu les yeux, les temples et le front
De ma Dame malade, et d'un sommeil profond,
Toutefois resveillable, allege le mal d'elle.

C'est assez Denizot, exaucé je me sens :
Le feu de son bon gré a pris dedans l'encens,
Et ne sçay quel Demon a la manne lechée :
Retournon au logis, le cœur me bat d'espoir,
Qui prophete me dit que nous la pourrons voir,
Sinon du tout guarie, au moins bien allegée.

ODE XLVI.

EN DIALOGUE.

Ronsard.

Pour avoir trop aimé vostre bande inégale,
Muses qui desfiez (ce dites vous) les temps,
J'ay les yeux tous batus, la face toute palle,
Le chef grison et chauve, et si n'ay que trente ans.

Muses.

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine,
Le teint noir appartient : le soldat n'est point beau
Sans estre tout poudreux : qui courbe la poitrine
Sur noz livres, est laid, s'il n'a palle la peau.

Ronsard.

Mais quelle recompense auray-je de tant suivre
Voz danses nuict et jour, un Laurier sur le front ?
Et ce-pendant les ans, ausquels je deusse vivre
En plaisirs et en jeux, comme poudre s'en-vont ?

Muses.

Vous aurez en vivant une fameuse gloire,
Puis quand vous serez mort, vostre nom fleurira :
L'âge de siecle en siecle aura de vous memoire,
Seulement vostre corps au tombeau pourrira.

Ronsard.

O le gentil loyer ! que sert au vieil Homere,
Ores qu'il n'est plus rien sous la tombe là bas,
Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny jambe entiere,
Si son renom fleurist, ou s'il ne fleurist pas ?

Muses.

Vous estes abusé : le corps dessous la lame
Pourry ne sent plus rien, aussi ne luy en chaut :
Mais un tel accident n'arrive point à l'ame,
Qui sans matiere vit immortelle là haut.

Ronsard.

Bien, je vous suivray donc d'une face riante,
Deussay-je trespasser de l'estude veincu,
Afin qu'apres ma mort à la race suivante
Je ne sois diffamé qu'en porc j'auray vescu.

Muses.

» Voila sagement dit : ceux dont la fantasie
» Sera religieuse, et devote envers Dieu,
» Tousjours maugré les ans vivra leur Poësie,
» Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

FIN DU QUATRIESME LIVRE DES ODES.

LE CINQUIESME LIVRE DES ODES

DE PIERRE DE RONSARD

GENTIL-HOMME VANDOMOIS

ODE I. Au Roy Henry II, sur les Ordonnances faites l'an 1550.

Hé, quelles louanges egales
A ton merite souverain
Te rendroient tes Gaules loyales,
Fust par memorables annales,
Ou par vives lettres d'airain !
O Prince le plus redoutable
De tous les Princes ordonnez
Pour regir les sceptres donnez
A nostre partie habitable !

N'est-ce pas toy qui nous rapportes
La paix, et qui de toutes pars
As verrouillé de tes mains fortes
Le temple beant par cent portes
Où forcenoit l'horrible Mars ?
Par toy jusqu'aux Indes se rue
La navire franche de peur,
Par toy d'un paisible labeur
Le bœuf fume sous la charue.

Par toy, l'Abondance ayant pleine
Sa riche corne jusqu'aux bors,
A doré la Françoise plaine :
Par toy la plus legere peine
Suit les pechez de pieds non tors :
Par toy, par l'horreur de ta destre
La France voit ses estandars,
Jadis trahis par noz soudars,
Toy n'estant point encor leur maistre.

Mais ores que tu l'es, qui est-ce
Qui pallira craignant l'Anglois,

Ou l'Espagnole hardiesse,
La Flandre, ou la blonde jeunesse
Du Rhin, indocile à noz lois ?
Puis que ton ordonnance sainte,
Qui droictement nous veut guider,
Par la justice a sceu brider
Les tiens d'une juste contrainte,

Tes pietons, ta gendarmerie,
Qui violoient au-paravant
Les saints droits de l'hostelerie,
Riblant les biens par pillerie
Comme un blé moissonné du vent :
Si bien que tes terres sujettes
N'enduroient moins d'affliction,
Que la rebelle nation
Où les feux ennemis tu jettes ?

Mais or' ta loy, mais un tonnerre,
Les effroye plus estonnez
Que lors qu'un camp Anglois les serre,
Ou quand au milieu de la guerre
Cesar les presse environnez :
Si qu'humble tu fais apparoistre
Une si grande legion,
Comme gens de religion
Qui vont muets dedans un cloistre.

Le velours trop commun en France
Sous toy reprend son vieil honneur,
Tellement que ta remonstrance
Nous a fait voir la differance
Du valet et de son seigneur,
Et du muguet chargé de soye
Qui à tes Princes s'egaloit,
Et riche en cramoisy alloit,
Faisant flamber toute la voye.

Les Tusques mains ingenieuses
Ja de trop velouter s'usoient
Pour noz femmes delicieuses,

Qui sous robes trop precieuses
Du rang des Nobles abusoient :
Mais or, la laine desprisée
Reprend son premier ornement,
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole authorisée.

Ceux qui par un avare outrage
Espoints d'une meschanceté
Pincetoient ore le visage,
Ore le nez, ore l'image
De ta commune majesté,
Maintenant oyans ta defense
Tiennent leurs mains sans plus congner,
Et ton argent sans le rongner,
Tremblans de t'avoir fait offense :

Non espris d'une peur si grande
De sentir tous nuds un feu chaut,
D'estre bouillis, ou d'une amande,
Que de ta loy qui leur commande
De recognoistre leur defaut.
O grand Prince, les grands polices
Et les grands faits que tu conçois,
Te feront nommer des François
L'Hercule qui purge les vices !

Ton œil vigilant qui contemple
Tes vassaux en divers costez,
A contemplé de Dieu le temple,
Que noz Banquiers par faux exemple
Combloient de larrons eshontez :
Et doctes en chiquaneries
N'enduroient en un seul cartier
Qu'un Benefice fust entier,
Troublé de mille tromperies.

Mais or' bulles et signatures,
Et dattes levez par-avant,
Mandats, faux titres, escritures,
Depravez par leurs impostures,

Seront certains doresnavant :
Si bien que le Moine et le Prestre
Possedans en paix leur maison,
Feront pour toy mainte oraison,
Et pour les loix que tu fais naistre :

Lesquelles l'odieuse Espagne
Ne pourra violer, ny ceux
Que la Tamise Angloise baigne,
Ny les nourrissons d'Allemaigne
A la guerre non paresseux,
Ny l'Italie conjurée
A briser leur divinité :
Tant aura ton eternité
Plus que leurs armes de durée.

Et nous ayans de toy memoire,
Comme les Grecs de leur Castor
Ou d'Hercule, ferons ta gloire
Par noz vers plus claire et notoire
Que la leur ne s'apparoist or.
Au jour de feste, ou jour ouvrable
Suans à l'œuvre, ou reposez
Nous serons tousjours disposez
A chanter ton nom venerable.

Avec la lyre despenduë
Nous t'avou'rons pour immortel
Dessus sa corde bien tenduë,
Et d'une liqueur respanduë,
Sacrifi'rons à ton autel :
Eternizant d'un vœu prospere
Nous, noz femmes et noz enfans,
Quatre nouveaux Dieux trionfans,
Toy, ton fils, ton frere, et ton pere.

ODE II. A MADAME MARGUERITE, qui depuis a esté Duchesse de Savoye.

Vierge, dont la vertu redore
Cest heureux siécle qui t'adore,

Non pour estre fille de Roy,
Pour estre Duchesse, ou pour estre
Si proche en sang du Roy mon maistre,
Qu'il n'a point d'autre sœur que toy :

Mais bien pour estre seule en France
Et la colonne, et l'esperance
Des Muses la race des Dieux,
Que ta sainte grandeur embrasse,
Suivant le naïf de ta race,
Qui d'Astres a peuplé les cieux :

Les Muses d'une sage envie
Tu suis pour guides de ta vie,
Et non les vers tant seulement :
Mais bien tu joins à leur science
Leur innocente conscience,
Et leurs beaux dons egalement.

Que sert à la Princesse d'estre
A toutes sciences adestre,
Et mille fois Platon revoir,
Si par l'estude tout sus l'heure
Sa vie n'est faite meilleure,
Mariant les mœurs au sçavoir ?

Les mœurs au sçavoir tu maries,
Et le sçavoir aux mœurs tu lies,
Assemblez d'un nœud Gordien,
T'esgarant loin du populaire,
Et de son bruit qui ne peut plaire
Aux filles de l'Olympien.

Les riches maisons sumptueuses,
Et les citez presumptueuses
Par l'orgueil d'un mur s'eslevant,
Ne sont les lieux où elles dancent,
Ou leurs pieds tiennent et avancent,
Le Cynthien sonnant devant :

Mais sur les rives reculées,
Ou dessous l'abry des vallées,
Ou dessous les tertres bossus,

Ou entre les forests sauvages,
Ou par le secret des rivages,
Ou dans les antres bien moussus.

Point ou peu ne hantent la table
Des Dieux d'Homere, delectable,
Pour les vins versez de la main
Du Troyen, fuyans les viandes
Delicieusement friandes
Qui ne font qu'irriter la faim.

Quand quelqu'un de Pallas devise,
Les Muses appreuvent l'emprise
De filer, de tistre, et d'ourdir,
D'imposer nouveaux noms aux villes,
Et sous les polices civiles
Ne laisser les loix engourdir.

Mais d'aller horrible à la guerre,
De pousser les citez par terre,
Et vierge hanter les combas,
Coiffer d'un morrion sa teste,
Et l'ombrager d'une grand' creste,
Les Muses ne l'appreuvent pas.

Aussi vaut-il mieux que la gloire
Des femmes vive en la memoire
Par autres travaux plus duisans
Que par ceux-là des Amazones :
Auquel jugement tu t'addonnes
Dés le premier fil de tes ans.

Et bien que ta royale vie
Soit de delices assouvie,
Pourtant Vierge, si fraudes-tu
Les haims qui la jeunesse apastent,
Et jamais ta bouche ne gastent,
Rebouchez contre ta vertu.

Toute raison bien attrempée
Ne veut souffrir estre trompée
Par leur mignard affolement,
Ny ta prudence non commune,

Que nulle chance de fortune
Ne peut esbranler nullement.

Aussi ces maisons tant prisées
D'un or esmaillé lambrissées,
Fontainebleau, Chambour, ne sont
Les sejours où tant tu t'amuses,
Que parmy les antres des Muses,
Compaigne des sauts qu'elles font :

Estimant trop meilleur de vivre
Coye et tranquille, que de suivre
Cest orgueil par toy rejetté :
Et loin du populaire, escrire
Je ne sçay quoy, qui puisse dire
Que quelquefois tu as esté.

O des Princesses la lumiere,
De quelle louange premiere
Commenceray-je à te vanter,
Et de mille dont tu abondes,
Quelles dernieres ou secondes
Clorront la fin de mon chanter ?

Diray-je comme en ton visage
Tu portes engravé l'image
De ta mere en mille beautez :
Et de François ton pere encores,
Et de ton frere qui vit ores,
Les deux egales royautez ?

Diray-je que tes yeux enchantent
Les plus constans qui se presentent
Devant ta face, et vistement
Avec ta voix nompareille
Tires les ames par l'oreille
D'un vertueux enchantement ?

Diray-je que la France toute
Volontiers à son gré n'escoute
Que les chansons de ton renom,
Qui de si pres le cœur luy touche,
Qu'elle n'anime dans sa bouche

Autres paroles que ton nom ?

Diray-je si quelqu'un souhéte
De se feindre nouveau Poëte,
Il ne doit sinon esprouver
Quelle est ta vertu, sans qu'il songe
Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge
Es flots menteurs pour t'abreuver ?

Diray-je comme tu rabaisses
La pompe des autres Princesses,
Les balançant d'un juste pois,
Entre lesquelles ta prudence
Flamboye en pareille evidence
Que ton frere par-sus les Rois ?

Diray-je que les ans qui tournent
De pas qui jamais ne sejournent,
N'ont rien veu de semblable encor
A la grandeur de ton courage,
Ny ne verront, bien que nostre âge
Change son fer au premier or ?

C'est toy Princesse, qui animes
Les fredons de noz basses rimes
Pour les eslever jusqu'aux cieux,
Et qui fais noz chants poëtiques
Egaler les vers des antiques
Par un oser ingenieux.

C'est toy qui portes sus tes ailes
Le sainct honneur des neuf Pucelles
Obeyssantes à ta loy :
C'est toy seule qui ne desdaignes
De les avouër pour compaignes
Filles d'un grand Dieu comme toy.

N'est-ce pas toy docte Princesse,
Ainçois ma mortelle Déesse,
Qui me donnas cœur de chanter ?
Et qui m'ouvris la fantasie
De trouver quelque Poësie
Qui peust tes graces contenter ?

Mais que feray-je à ce vulgaire
A qui jamais je n'ay sceu plaire,
Ny ne plais, ny plaire ne veux ?
Porteray-je la bouche close
Sans plus animer quelque chose
Qui puisse estonner noz neveux ?

L'un crie que trop je me vante,
L'autre que le vers que je chante
N'est point bien joint ne maçonné :
L'un prend horreur de mon audace,
Et dit que sur la Grecque trace
Mon œuvre n'est point façonné.

Je leur fais response au contraire,
Comme l'ayant bien sceu portraire
Dessus le moule des plus vieux,
Et comme cil qui ne s'esgare
Des vers repliez de Pindare,
Incognus de mes envieux.

L'estable du grand Roy d'Elide
Nette par les travaux d'Alcide,
Fonda pres les champs Eleans
D'Olympe les joustes illustres,
Qui retournoient par chacuns lustres
Anoblir les bords Piseans.

Là s'amoncelloit la jeunesse
Des plus belliqueurs de la Grece
Studieuse à ravir l'honneur
De l'estrange fueille honorée,
Que de la terre Hyperborée
Apporta le Thebain veneur.

Ceux qui suans par la carriere
Laissaient leurs compaignons derriere,
Et ceux qui de courgez plombez
Meurtrissoient la chair empoullée,
Et ceux qui par la lutte huillée
Contre-tenoient les bras courbez :

Ceux qui à leurs fleches soudaines

Commandoient d'estre plus certaines,
Et ceux qui en roüant tournoient
Un grand caillou d'horrible masse,
Outre-volant le long espace
Du but où les coups se bornoient :

Ceux qui en limons ou en selle
Devant la Grece universelle
Par douze fois razoient le tour
De la course douze fois torte,
Et d'une rouë entiere et forte
S'achetoient un brave retour :

Veinqueurs, de ceste fueille heureuse
Laçoient leur perruque poudreuse,
Et craignans perdre les labeurs
Pour qui leurs vertus travaillerent,
Avec la victoire esveillerent
Le mestier des premiers harpeurs :

Lesquels au soir par l'assemblée,
Quand l'œil de la Lune doublée
Ardoit le voile obscur des cieux,
Avec les flutes doux-sonnantes
Et les trompettes haut-parlantes
Celebroient les victorieux.

Archiloc premier osa dire
D'un refrain simple sur sa lyre
Les honneurs d'Hercule en ses vers,
Vers qui long temps chantez servirent
A tous les veinqueurs qui ravirent
L'olive par combats divers.

Apres comme une eau desbordée,
Ou comme la foudre guindée
Sur la nue au mois le plus chaut,
S'ouyt tonner la voix Dircée,
Qui par l'air s'est si bien dressée
Que nulle n'a bondy plus haut.

Elle par les terres estranges
Cria des veinqueurs les louanges,

Et plustost les fut eslevant,
Que l'air n'est froissé par la vire,
Ou l'eau qui bruit sous le navire
Soufleté des gorges du vent.

Aussi nul chant ne s'accompare
Au chant courageux de Pindare,
Que la honte ne coloroit
D'entre-mesler ses propres gloires
Avec les fameuses victoires
Des batailles qu'il honoroit :

Et tout ensemble les sceut vendre
Au marchant qui les vouloit prendre,
Plus cherement qu'on n'achetoit
Une statue feinte en cuivre,
Que le veinqueur pour mieux revivre
Au plus haut d'Olympe mettoit :

Tant la Grece estoit studieuse
De sa Muse laborieuse,
Et tant son art eut de bon-heur,
Que ses paroles honorées
Escrites en lettres dorées
Aux temples pendoient en honneur .

Avec Hieron Roy de Sicile
Trafiqua maint vers difficile,
Où des broquars injurieux
De Bacchilide son contraire
Fut moqué, comme chez ton frere
M'ont moqué ceux des envieux.

Ne son chant, ne la cognoissance
Des Muses, n'eurent la puissance
De tromper l'envie, qui suit
Non pas une obscure personne,
Mais la cognuë qui foisonne
Par ses vertus en fameux bruit.

Que pleust à Dieu, qu'à sa hautesse
Fust egale ma petitesse,
Et mes vers à ses chants nerveux !

Par ta sainte grandeur je jure
Que j'entonneroy ceste injure
Aux oreilles de noz neveux.

Mais quoy Madame ! je n'ay faute
Sinon d'avoir ta faveur haute,
Sinon d'estre avoué de toy,
Afin que nostre France estime
Que quelque fois ma basse rime
Sçait contenter la sœur d'un Roy.

Favory de toy, leur mesdire
Grondant ne m'oseroit rien dire.
Qui (bons Dieux !) oseroit penser,
Tant fust la langue audacieuse,
Et la nature vicieuse,
De vouloir les tiens offenser ?

Là donc, Madame, pren la charge
De m'envelopper sous ta targe,
Que de Teucre les bras archers
Ne perceroient, tant elle est forte,
Ne celuy qui d'une autre sorte
Dardoit les membres des rochers.

Lors me voyant en asseurance,
Je publi'ray parmy la France
Le loz de ta divinité,
Tes vertus, bontez, et doctrine,
Les vrais boucliers de ta poitrine
Blanchissante en virginité :

Afin qu'apres ma voix fidelle,
Les meres tard à la chandelle
Pirouëtant les fuseaux pleins,
Content tes vertus precieuses
A leurs filles non ocieuses,
Pour tromper le temps et leurs mains.

Peut estre aussi, alors que l'âge
Aura tout brouillé ton lignage,
Le peuple qui lira mes vers,
Abreuvé d'une gloire telle,

Ne te dira femme mortelle,
Mais sœur de Pallas aux yeux vers :

Et te fera des edifices
Tous enfumez de sacrifices,
Si bien que le siecle avenir
Ne cognoistra que Marguerite,
Immortalisant ton merite
Par un eternel souvenir.

ODE III.

Quand les filles d'Achelois,
Les trois belles chanteresses,
Qui des hommes par leurs vois
Estoient les enchanteresses,
Virent jaunir la toison,
Et les soudars de Jason
Ramer la barque Argienne
Sur la mer Sicilienne :

Elles d'ordre flanc à flanc,
Oisives au front des ondes,
D'un peigne d'yvoire blanc
Frisotoient leurs tresses blondes :
Et mignotant de leurs yeux
Les attraits delicieux,
Aguignoient la nef passante
D'une œillade languissante.

Puis souspirerent un chant
De leurs gorges nompareilles,
Par douce force alléchant
Les plus gaillardes oreilles :
Afin que le son pipeur
Fraudast le premier labeur
Des Chevaliers de la Grece
Pipez de telle caresse.

Ja ces demi-Dieux estoient
Prests de tomber en servage,

Et ja charmez se jettoient
Dans la prison du rivage
Sans Orphée, qui soudain
Prenant le luth en la main,
Opposé vers elles, jouë
Loin des autres sur la prouë :

Afin que le contre-son
De sa repoussante lyre
Perdist au vent la chanson
Premier qu'entrer au navire :
Et qu'il tirast des dangers
Ces demy-Dieux estrangers,
Qui devoient par la Lybie
Porter leur mere affoiblie.

Mais si ce harpeur fameux
Oyoit le chant des Serenes
Qui sonne aux bords escumeux
Des Albionnes arenes,
Son luth Payen il fendroit,
Et disciple se rendroit
Dessous leur chanson Chrestienne,
Dont la voix passe la sienne.

Car luy enflé de vains mots
Devisoit à l'aventure
Ou des membres du Chaos,
Ou du sein de la Nature :
Mais ces vierges chantent mieux
Le vray manouvrier des cieux,
Et sa demeure eternelle,
Et ceux qui vivent en elle.

» Las ! ce qu'on voit de mondain,
» Jamais ferme ne se fonde,
» Ains fuit et refuit soudain
» Comme le branle d'une onde,
» Qui ne cesse de rouler,
» De s'avancer et couler,
» Tant que rampant il arrive

» D'un grand heurt contre la rive.

La science au-paravant
Si long temps Orientale,
Peu à peu marchant avant
S'apparoist Occidentale :
Et sans jamais se borner
N'a point cessé de tourner,
Tant qu'elle soit parvenuë
A l'autre rive incognuë.

Là de son grave sourcy
Vient afoler le courage
De ces trois vierges icy,
Les trois seules de nostre âge :
Et si bien les sceut tenter,
Qu'ores on les oit chanter
Maint vers jumeau, qui surmonte
Les nostres rouges de honte.

Par vous, vierges de renom,
Vrais peintres de la Memoire,
Des autres vierges le nom
Sera clair en vostre gloire,
Et puis que le ciel benin
Au doux sexe feminin
Fait naistre chose si rare
D'un lieu jadis tant barbare.

Denizot se vante heuré
D'avoir oublié sa terre,
Et passager demeuré
Trois ans en vostre Angleterre,
Et d'avoir cognu voz yeux,
Où les amours gracieux
Doucement leurs fleches dardent
Contre ceux qui vous regardent :

Voire et d'avoir quelquefois
Tant levé sa petitesse,
Que sous l'outil de sa vois
Rabota vostre jeunesse,



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Vous ouvrant les beaux secrets
Des vieux Latins et des Grecs,
Dont l'honneur se renouvelle
Par vostre Muse nouvelle.

Io, puis que les espris
D'Angleterre et de la France
Bandez d'une ligue ont pris
Le fer contre l'Ignorance :
Et que noz Rois se sont faits
D'ennemis, amis parfaits,
Tuans la guerre cruelle
Par une paix mutuelle,

Advienne qu'une de vous
Noüant la mer passagere,
Se joigne à quelqu'un de nous
Par une nopce estrangere :
Lors voz escrits avancez
Se voirront recompensez
D'une chanson mieux sonnée,
Qui cri'ra vostre Hymenée.

ODE IIII. SUR LE TRESPAS DE MARGUERITE DE FRANCE Royne de Navarre. Traduction des vers Latins de Jan d'Aurat.

Ainsi que le ravy Prophete
Dans une flambante charrette
Haut-eslever en l'air s'est veu,
D'un bras allumé, par le vuide
Guidant l'estincellante bride
De ses chevaux aux pieds de feu,

Quand du vieillard la cheute robe,
Qui du sein bruslant se desrobe,
Coula dans les bras attendans
Du jeune Prophete, et glissante
Fut veuë en l'air, rougissante
Loin derriere en replis ardans :

Comme on voit une estoille esmeuë
Qui tombe, ou qui tomber est veuë
Du ciel, sous une claire nuit,
Attrainant derriere sa fuite
Par le vague, une longue suite
De sillons de feu qui la suit :

Ainsi Marguerite fâchée
De sa robe humaine entachée
Du premier vice naturel,
Ruant bas de prompte alegresse,
Et sa sommeillante paresse,
Et son gros fardeau corporel,

Hautaine, au ciel est arrivée
Sur quatre rouës eslevée,
Foy, Esperance, Charité,
Et Patience dure et forte,
Qui courageusement supporte
Toute maligne adversité.

D'un tel chariot soustenuë,
Faite Déesse, elle est venuë
En la troupe du Roy des Rois,
Que maintenant elle contemple,
Royne du monde bien plus ample
Que n'estoit pas son Navarrois.

ODE V. HYMNE TRIOMPHAL d'elle-mesme.

Qui renforcera ma vois ?
Et qui fera que je vole
Jusqu'au ciel à ceste fois
Sur l'aile de ma parole ?
Or' mieux que devant il faut
Avoir l'estomac plus chaut
De l'ardeur qui ja m'enflame
D'une plus ardente flame :
Ores il faut que le frain,
Qui ja par le ciel me guide,
Peu serviteur de la bride

Fende l'air d'un plus grand train.

Assez Pindare a chanté
Les jeux d'Hercule et sa gloire
Et son Olivier planté
Pour refreschir la memoire
D'avoir justement du Roy
Puny la parjure foy,
Qui par folle hardiesse,
En démentant sa promesse,
Monstra qu'un foible assaillant
En vain fait braver sa force,
Quand plein d'outrages, s'efforce
D'assaillir le plus vaillant.

Mais moy hastant de mes vers
La vagabonde carriere
J'annonce par l'univers
L'honneur de ceste guerriere,
Laquelle apprise aux combas,
Ses cheveux n'ombragea pas
D'une si fresle couronne
Que celle que Pise donne :
Mais bien les environna
De sa despouille dontée,
Lors que par soy surmontée
Soymesme se couronna.

Là donque mon cher soucy,
Sus Muse, qu'on s'esvertue
De sonner bien haut icy
Comme elle s'est combatue :
Chante-moy les bataillans,
Les fors, et les moins vaillans :
Et pourquoy s'est animée
Une si estrange armée,
Et quel camp de rage espris
Vint irriter Marguerite,
Qui par le divin merite
Se fist maistresse du pris.

La Chair tentant le moyen
D'asservir l'Esprit son maistre,
Comme un mutin citoyen
Qui traistre à son Roy veut estre,
Fut celle, de qui l'erreur
Mist aux champs si grande horreur
De gens en armes horribles,
Qui de menaces terribles
Tansoient les murs, et les forts
De l'Esprit qui les desfie,
Tant son Dieu le fortifie
Pour mieux forcer les plus forts.

Là fut le Monde emplumé
De grands crestes ondoyantes,
Là fut l'Orgueil enflamé
D'esclairs d'armes flamboyantes :
Là l'escadron des Plaisirs,
Là les bandes des Desirs,
Là les bourreaux de la vie
La Convoitise et l'Envie,
Male-Bouche et la Rancœur,
Là la Gloire sumptueuse
Et l'Ire presumptueuse
Qui ne peut brider son cœur.

Là dessous les estendars
De la Chair seditieuse
Flotoient d'ordre ses soldars
D'une vague audacieuse :
Mais par-sus tous s'eslevoit
Une lance qu'elle avoit
D'Impatience ferrée,
Sur la queux d'Ire acerée,
Que droite lon voit flamer
Par la poincte, en mesme sorte
Que flambe le feu, qui porte
Un prodige sus la mer.

La maille qu'elle vestoit,
Fut de Paresse estoffée :

En lieu d'un armet estoit
D'une Vanité coifée,
Où chanceloit attaché
Le vieil timbre de Peché :
Ainsi l'horrible guerriere
Pressoit ses bandes derriere,
Et les poussoit en avant,
Ondoyans de rang comme ondes,
Ou comme les forests blondes
Des espics souflez du vent.

Elle adonc qui regardoit
Ses mains, colere de rage,
Pleine d'un feu qui l'ardoit,
Se redoubloit le courage :
Par vous (disoit-el') mes mains,
Tant de haineux inhumains
Ce jourd'huy mordront la terre :
Par vous l'honneur de la guerre
Ja (ce dit) mien, et par vous
Martelant plus dru que foudre,
Je mettray l'Esprit en poudre,
Accablé sous moy de coups.

Sus soldars, il est saison
Qu'or' un chacun se souvienne
De soy et de sa maison.
Là-donc, de peur qu'il n'avienne
Que nous sentions du veinqueur
La loy par faute de cœur,
Courage, Enfans, la victoire
Enrichira nostre gloire :
Autant qu'eux n'avons-nous pas
De bras, de jambes, et d'armes,
Pour repousser leurs alarmes
Par l'effort de noz combas ?

Si coüards vous estes pris,
Rien que la mort ne vous reste :
Ne craignez donc les peris
D'un butin tant manifeste :

Et bien s'ils sont plus que nous,
Le gain en sera plus dous,
Et les louanges plus grandes
D'avoir meurtry plus de bandes.

De tels mots la Chair flatoit
Les cœurs bouillans de sa bande.
Et d'une alleure plus grande
A la guerre les hâtoit.

Ja l'Esprit d'une autre part
Impatient qu'on l'assaille,
Avoit franchy son rampart
Pour devancer la bataille.
Luy de Raison acoustré,
Horrible à voir s'est monstré
Parmy les troupes menuës
Comme un foudre entre les nuës :
Et marchant à pas contez,
Arrangeoit sous sa conduite
Une longue et longue suite
De Chevaliers indontez.

L'Amour divin fut vestu
Du harnois de Resistance,
Tout engravé de Vertu,
Et redoré de Constance :
Là l'ardante Charité,
Là la simple Verité
De pres son maistre accompagne
Avec sa forte compagne
Qui suit les pas de son Roy :
Là l'antique Preud'hommie,
Là la Crainte d'infamie,
Là l'Esperance et la Foy.

Là tenoit rang la Pitié
De son guide la plus proche,
Là s'avançoit l'Amitié
Que chacun doit à son proche :
Là les Contemplations

Avecques les Passions
Que l'ame fidele endure
Pour corriger la Chair dure,
A la bataille arrivoient
File à file d'une tire,
Et mordans leurs lévres d'ire,
D'un grand branle se suivoient.

L'Esprit ore se tournant
Haste son camp magnanime :
Ores un peu sejournant
De tels aiguillons l'anime :

Amis, tentez le labeur,
Et ne pallissez de peur
Qu'une si lasche canaille
Face entreprise qui vaille,
Qui ja tremble seulement
De voir sans plus vostre face,
Tant nostre premiere audace
L'espouvante horriblement.

Ces mots finis, dans leur fort
D'un saut de course s'eslance,
Abatant le Monde mort
Au premier heurt de sa lance :
Du bond en terre donné
Ses armeures ont sonné.
Apres l'Orgueil il renverse,
Qui trepignant des pieds, verse
Un lac rouge de son flanc,
Vomissant ja froid et blesme
Du creux de la playe mesme
L'ame, le fer, et le sang.

Mortes apres il rua
Contre terre les Delices :
Les Voluptez il tua
Du coup qu'il tua les vices.
Tant de neige ne chet pas,
Quand l'air l'esparpille à bas

Pour enfariner la plaine,
Comme la terre estoit pleine
De soldars menus greslez,
Renversez sous tel orage,
Par un estrange meslage
L'un sus l'autre amoncelez.

L'Humilité s'attacha
Contre la Gloire mondaine,
Et sa lance luy cacha
Droit en ceste part, où l'aine
Se joint avecque le flanc :
Le Peché de crainte blanc
N'attendit la Repentance,
Ains evitant sa puissance
Vint, où Grace l'enserra
Dedans sa troupe hardie,
Et d'une lance brandie
Jusques au cœur l'enferra.

Un peu plus avant la Foy
Faisant branler son panache,
Les charnels loin devant soy
Foudroyoit à coups de hache :
La Loy d'un grand coup d'espieu
Profendit jusqu'au milieu
L'opiniastre Heresie,
Et la fausse Hypocrisie
En cent morceaux trançonna :
La Justice de sa pique
Si avant le Vice pique,
Que mort le desarçonna.

D'un autre costé la Chair
Comme un bras d'une montagne,
Que l'orage fait broncher
Au plus creux de la campagne,
Casse, froisse, tonne, bruit :
En ce poinct elle destruit
Les forces qu'elle rencontre :
Mais l'Esprit s'opposa contre

Son foudre trop inhumain,
Et de pres se joignant d'elle,
Effroyablement l'appelle
Seule au combat main à main.

Toy, dit-il, apres avoir
Contre mon obeyssance
Sceu tant d'armes esmouvoir,
Fuiras-tu bien ma puissance ?
Toy, qui as trahy mes lois,
Et l'honneur que tu me dois :
Toy, citoyenne mutine,
Que la Volonté divine
Ore conduit au danger,
Et souflant sur toy sa haine
D'un bras violent t'attraine
Sous les miens pour la vanger !

Ja-ja, la Chair pallissant
De peur s'escoule en la presse
Devant l'ennemy puissant
Qui ja l'espaule luy presse :
Et vouloit se repentir,
Quand l'Esprit luy fist sentir
De son homicide poincte
Le coup, où la gorge est joincte
De l'espaule au plus gros os.
Ainsi mist fin aux batailles
Elle poussant ses entrailles
D'un long ordre de sanglos.

Alors l'Esprit glorieux
De l'heur de son entreprise,
A d'un bras victorieux
La serve despouille prise :
Puis Marguerite en orna,
Et de Laurier entourna
Tout le beau rond de sa teste,
Luy consacrant la conqueste
De la Chair : car sa vertu
Seule en moyenna la gloire,

Et la fameuse victoire
Que l'Esprit en avoit eu.

JESUCHRIST à ceste-fois
Esbranlant dans sa main nuë
Le grand fardeau de la Crois,
Perçoit l'antre d'une nuë
A l'escart, pour voir ça bas
La fin de ces deux combas :
Ayant ferme souvenance
D'une fatale ordonnance,
Que l'Ame au ciel monteroit
Par une nouvelle porte,
Dont la main saintement forte
Sa chair propre donteroit.

Et lors l'Ange il appella
Qui par l'air vistement vole,
Nageant par l'air çà et là
Où le soufle sa parole :
Poste, dit-il, marche, fuy,
Huche les vents et les suy,
Laisse ramer tes aisselles,
Et glisse dessus tes ailes,
Tant que bas tu te sois veu
Dedans les champs qu'environne
La tortueuse couronne
Des monts surnommez du Feu :

Là de ta parole endors
Ceste guerriere, et le voile
De son victorieux corps
Transforme au ciel en estoile :
En-apres laisse rouler
Son idole parmy l'air,
Afin qu'en terre elle tumbe,
Et desdaignante la tumbe
Vole en France sans repos
Par la bouche de maint homme,
Sans que jamais l'an consomme
Son voler vague et dispos.

L'Ange adonques s'est lié,
Pour mieux haster sa carriere,
A l'un et à l'autre pié
L'une et l'autre talonniere,
Dont il est porté souvent
Egal aux souspirs du vent,
Soit sus la terre, ou sus l'onde,
Quand sa roideur vagabonde
L'avalle outre l'air bien loing :
Puis sa perruque divine
Coifa d'une capeline,
Prenant sa verge en son poing.

De celle il est défermant
L'œil de l'homme qui sommeille :
De celle il est endormant
Les yeux de l'homme qui veille :
De celle en l'air soustenu,
Noüa tant qu'il fust venu
Se percher sur la montagne
Qui fend la France et l'Espagne :
Mont que l'orage cruel
Bat tousjours d'une tempeste,
Tousjours en-glaçant sa teste
D'un frimas perpetuel.

De là se laissant pancher
A corps eslancé, grand erre
Fondoit en bas pour trancher
Le vent qui raze la terre,
Deçà et delà vagant,
A basses rames vogant
Ore coup sur coup mobiles,
Ore coyes et tranquilles,
Comme un oiseau qui pend bas,
Et l'aile au vent ne desplie
Quand pres des eaux il espie
Le hazard de ses apas.

Ainsi l'humble messager
Volant d'une aile subite

Glissa bassement leger
Jusqu'au corps de Marguerite :
D'elle les yeux il a clos,
Puis la chargeant sur le dos
(Comme fut l'Athenienne
Sur l'eschine Thracienne)
Haut dans l'air se surpendit
Loin-loin de la terre basse,
Et d'un long chemin repasse
Par où mesme il descendit.

Lors attacha dans les cieux
De ce corps la masse entiere :
Il luy agrandit les yeux
De rondeur et de lumiere :
Ses cheveux furent changez
En nouveaux rais allongez,
Ses deux bras et ses deux jambes
En quatre jumelles flambes :
Bref, ce fut un Astre ardant,
Lequel de là haut encores
De son aspect benin, ores
La France va regardant.

Si qu'elle avecques les feux
De l'estoille de son frere
Et des Princes ses neveux,
Bien tost oubliant sa sphere,
Viendra flamber sur l'armet
De Henry, droit au sommet,
Où l'espouventable creste
Luy flote desur la teste
Pour le guider aux dangers,
Soit de l'onde ou de la terre,
Quand les foudres de sa guerre
Perdront les Rois estrangers.

L'Ange apres dans l'univers
Chassa son errante idole,
Pour voler dessus mes vers
De l'un jusqu'à l'autre pole :

Puis d'un vol tout glorieux
Il fist monter l'ame aux cieux
(Toute pure et toute nette
Mieux luisant que sa planette)
Jusques en ce mesme lieu
Où les ans fermes demeurent
Entre ceux qui plus ne meurent
Incorporez avec Dieu.

Là le droit chemin tenant
Tu es ô Princesse, allée
Où sous tes pieds maintenant
Tu vois la terre avallée :
Tu vois sous tes pieds saillir
Le jour pour naistre et faillir,
Tu vois la mer et ses voiles,
Tu sçais le nom des estoiles :
Le froid, le vent, et le chaut
Ne te donne plus de crainte,
Toy faite nouvelle Sainte
Par les troupes de là haut.

Là sous tes pieds les saisons
Eternellement cheminent,
Là tu cognois les raisons
Des Astres qui nous dominent :
Tu esçais pourquoi le Soleil
Ore palle, ore vermeil
Prédit le vent et la pluye,
Et le serain qui l'essuye ;
Tu sçais les deux trains de l'eau,
Ou si c'est l'air qui sejourne,
Ou si la terre qui tourne,
Nous porte comme un bateau.

Tu sçais dequoy se refont
Les deux cornes renaissantes
Que la Lune ente à son front,
Et qui les fait décroissantes :
Tu vois ce grand animal,
Son rond et son nombre egal

Discordant en melodie.
Où tu es, la maladie
Ne defleure la santé :
On n'y voit rien qui desplaise,
Chacun y vit à son aise,
De nul ennuy tormenté.

Mais nous pauvres et chetifs
Icy n'avons cognoissance
Non-plus qu'enfans abortifs
Du lieu de nostre naissance :
Ains desireux de gesir
Dessous l'allechant plaisir
Des Serenes de la vie,
Jamais ne nous prend envie
(Comme au Grec) de voir un jour
La flame en l'air proumenée
Sauter sur la cheminée
De nostre antique sejour.

Si plus tost je n'ay sacré
Tes cendres à la Memoire,
Ne m'en sçaches mauvais gré,
Plus vive en sera ta gloire.
» Les arbres qui sont tardifs,
» Demeurent plus long temps vifs :
» Les fleurs tost espanouyes,
» Tost s'en-vont esvanouyes :
Et le Colosse eslevé
Qui ores le ciel menace,
En un mesme trait d'espace
Ne se vit point achevé.

Mais quel plus riche tombeau
Blanc de neige Parienne
Jadis t'eust dressé plus beau
Ceste veufve Carienne ?
Quel rocher elabouré,
Ou quel temple redoré
Pressera la renommée
De ceste tumbe animée,

Laquelle non une fois
Au jour de ses rais publiques
Redônra l'ame aux reliques
Du saint Astre Navarrois ?

Je te saluë ô l'honneur
De mes Muses, et encor
L'ornement et le bon-heur
De la France qui t'honore.
Escarte loin de mon chef
Tout malheur et tout meschef :
Preserve moy d'infamie,
De toute langue ennemie
Teinte en venin odieux :
Et fay que devant mon Prince
Desormais plus ne me pince
Le caquet des envieux.

Ode Pastorale VI. A ELLE-MESME,

Bien-heureuse et chaste Cendre,
Que la Mort a fait descendre
Dessous l'oubly du tombeau :
Tombeau qui vrayment enserre
Tout ce qu'avoit nostre terre
D'honneur, de grace et de beau :

Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,
Et des prez les ruisselets,
De l'orme la vigne aimée,
Des bocages la ramée,
Des champs les bleds nouvelets :

Ainsi tu fus, ô Princesse
(Ainçois plustost ô Déesse)
Tu fus certes tout l'honneur
Des Princesses de notre âge,
Soit en force de courage,
Ou soit en royal bon-heur.

Il ne faut point qu'on te fasse
Un sepulchre qui embrasse
Mille termes en un rond,
Pompeux d'ouvrages antiques,
Et brave en piliers Doriques
Eslevez à double front.

» L'airain, le marbre, et le cuivre
» Font tant seulement revivre
» Ceux qui meurent sans renom,
» Et desquels la sepulture
» Presse sous mesme closture
» Le corps, la vie, et le nom :

Mais toy, dont la renommée
Porte d'une aile animée
Par le monde tes valeurs,
Mieux que ces poinctes superbes
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines, et les fleurs.

Vous pasteurs, que la Garonne
D'un demy-tour environne,
Au milieu de voz prez vers
Faites sa tumbe nouvelle,
Et gravez l'herbe sus elle
Du long cercle de ces vers :

Icy la Royne sommeille
Des Roynes la nompareille,
Qui si doucement chanta :
C'est la Royne Marguerite,
La plus belle fleur d'eslite
Qu'onque l'Aurore enfanta.

Puis sonnez voz cornemuses,
Et menez au bal les Muses
En un cerne tout au-tour,
Soit aux jours de la froidure,
Ou quand la jeune verdure
Fera son nouveau retour.

Aux rais cornus de la Lune

Assemblez sous la nuict brune
Voz Naiades et voz Dieux,
Et avecques voz Dryades
Donnez luy dix mille aubades
Du flageol melodieux.

Tous les ans soit recouverte
De gazons sa tumbe verte,
Et qu'un ruisseau murmurant
Neuf fois recourbant ses ondes,
De neuf torses vagabondes
Aille sa tumbe emmurant.

Dites à voz brebiettes,
Fuyez vous-en camusettes,
Gaignez l'ombre de ce bois :
Ne broutez en ceste prée,
Toute l'herbe en est sacrée
A la Nymphe de Valois.

Dites qu'à tout jamais tumbe
La manne dessus sa tumbe :
Dites aux filles du ciel,
Venez mousches mesnageres,
Pliez voz ailes legeres,
Faites icy vostre miel.

Dites-leur, troupes mignonnes,
Que voz liqueurs seroient bonnes,
Si leur douceur egaloit
La douceur de sa parolle,
Lors que sa voix douce et molle
Plus douce que miel couloit !

Dites que les mains avares
N'ont pillé des lieux barbares
Telle Marguerite encor :
Qui fut par son excellance
L'Orient de nostre France,
Ses Indes et son tresor.

Ombragez d'herbes la terre,
Tapissez-la de lhyerre,

Plantez un cyprez aussi :
Et notez dedans à force
Sus la noüailleuse escorce
Derechef ces vers ici :

Pasteurs, si quelqu'un souhéte
D'estre fait nouveau Poëte,
Dorme au frais de ces rameaux :
Il le sera, sans qu'il ronge
Le Laurier, ou qu'il se plonge
Sous l'eau des tertres jumeaux.

Semez apres mille roses,
Mille fleurettes décloses,
Versez du miel et du lait :
Et pour annuel office,
Respandez en sacrifice
Le sang d'un blanc agnelet.

Faites encor à sa gloire
(Pour allonger sa memoire)
Mille jeux et mille esbas :
Vostre Royne sainte et grande
Du haut ciel vous le commande,
Pasteurs n'y faillez donc pas.

Iô Iô MARGUERITE,
Soit que ton esprit habite
Sur la nuë, ou dans les champs
Que le long oubly couronne,
Oy ma lyre qui te sonne,
Et favorise mes chants.

ODE VII. A PHOEBUS, pour guarir le Roy Charles IX.

Phœbus, soit que tu sois
Pasteur parmy les bois
Ou sur les bords d'Amphrise,
O Prince, escoute moy,
Vien-t'en guarir mon Roy,

Qui seul te favorise.

Apporte à ceste fois
Le Dictamon Cretois
Aveq' la Panacée,
Herbes qui font aux corps
Des hommes qui sont morts
R'entrer l'ame passée.

Un sujet au trespas
Guarir ne le doit pas :
» Presomption est vice.
Vien donques en ce lieu,
C'est la raison qu'un Dieu
Un autre Dieu guarisse.

Un petit Prince il n'est
D'une estroite forest,
D'un port ou d'une ville,
Mais d'un pays guerrier
Des meilleurs le premier
En richesse fertille.

Deux mers et mille ports,
Villes, citez et forts
Pleins de trafique estrange,
Mille fleuves de nom
Ne vont bruyant sinon
L'honneur de sa louange.

Vien, Prince aux beaux cheveux,
Guarir son mal fiévreux,
Que sain on le remette :
Tu l'aimeras cent fois
Plus fort, si tu le vois,
Que tu ne feis Admete.

Par luy tu te soustiens,
C'est le support des tiens :
Son esprit il applique
A tes mestiers divers :
Il honore les vers,
Il cherit la Musique :

Ou je diray, Phœbus,
Que tu n'es qu'un abus,
Et que Junon severe
Se vangeoit à propos
De ne donner repos
A Latone ta mere.

Je te diray Maçon
Un berger, un garçon,
Qui fis paistre les vaches :
Craignant d'estre envoyé
Aux enfers foudroyé,
Qu'icy bas tu te caches :

Qu'Hyacinthe tuas,
Quand le pal luy ruas
D'art, et non d'aventure :
Que tes bœufs justement
Te furent finement
Desrobez par Mercure :

Que Mercure vaut mieux
Que toy entre les Dieux,
Pour jouër de la lyre ;
Mercenaire valet
Qui sçais un flageolet
Seulement faire bruire.

Mais si tu viens icy
Soulager le soucy
De ses membres malades,
D'Ache couvert le chef,
Je feray derechef
Tes festes Carneades.

Je diray que tu es
Second des immortels,
Et du ciel l'interprete,
Du Laurier inventeur,
Prophete non menteur,
Grand chantre et grand Poëte :

Et qu'en jeune menton

Tu feis crever Pithon
Par ta fleche premiere,
Et que tu feis cacher
Niobe en un rocher,
Vengeance de ta mere.

Je diray tes amours :
Que tu parois tousjours,
Sans barbe ny vieillesse.
O des Mires[1] le Roy !
A Bacchus et à toy
Sert le don de jeunesse.

Quitte-moy ton Delphos,
Ta Cyrrhe, ta Delos
Des flots marins suivie :
Et vien Astre luisant,
La santé conduisant,
Nourrice de la vie.

Sans toy douce Santé,
La force et la beauté
Sont manques de puissance,
Ny Empire ny bien
A l'homme ne sert rien
Sans ta douce presence.

La Jeunesse te suit,
Le Plaisir, le Deduit
Dessous ton ombre vivent :
Tournois, joustes, chevaux,
Dames, chiens, et oiseaux
Pour maistresse te suivent.

Par toy se fait l'amour,
Et le vin tout le jour
Par toy fume en la tasse :
Par toy le long festin
Du soir jusqu'au matin
Couvre la table grasse.

[1] (Note en marge) « *Mires, Medecins,* vieil mot François ».

O Santé chasse-mal,
Par toy se fait d'un bal
La gaillarde entreprise,
Où te roulant parmy
Tu n'as point d'ennemy
Qu'une moustache grise.

Tout ainsi que l'esclair
Du Soleil prompt et clair
Passe par la verriere,
Passe dedans son corps :
A ses membres peu forts
Rens la vigueur premiere.

Descens donc de là haut :
C'est à ce jour qu'il faut
Que sain tu nous le rendes :
La France t'en lou'ra,
Et chacun te vou'ra
Prieres et offrandes.

ODE VIII. AU ROY CHARLES, luy donnant un Leon Hebrieu.

Je vous donne pour voz estreines
L'Amour chanté par un Hébrieu :
Les cieux et les terres sont pleines
De la puissance de ce Dieu.

Ils sont (ce me semble) deux freres,
Nature double les a faits :
Ils ont aussi deux doubles meres,
Contraires en divers effaits.

L'un a le ciel pour son Empire
Qu'il peut esbranler de la main :
L'autre en la terre se retire,
Et vit de nostre sang humain.

L'un pousse les ames guidées
Aux belles contemplations,
A l'intellect et aux idées,

Purgeant l'esprit de passions :

L'autre à nature est serviable,
Nous fait aimer et desirer,
Fait engendrer nostre semblable,
Et l'estre des hommes durer.

Il nous fait la paix et la guerre :
Mais mon grand Roy, pour choisir mieux,
Prenez l'Amour qui regne en terre,
Et laissez l'autre pour les Dieux.

ODE IX. A ROBERT DE LA HAYE.

Ceux qui semoient par-sus le doz
De nostre grand-Mere les oz
Dans le desert des vuides terres
Pour r'animer le genre humain,
Tousjours ne versoient de leur main
La dure semence des pierres :

Mais bien aucunefois ruoient
Des diamans qui se muoient,
Changeant leur dur en la naissance
D'un peuple rare et precieux,
Qui encore de ses ayeux
Donne aujourd'huy la cognoissance.

Ton beau rayon qui brille ici,
Monstre qu'un diamant ainsi
Muant en toy sa forme claire,
L'estre semblable t'a donné :
Car des pierres tu n'es point né
Comme fut ce gros populaire.

Il a l'esprit dur et plombé,
Tousjours vers la terre courbé,
Jamais au beau ne dresse l'aile :
Le tien s'esleve saintement,
Balancé d'un vol hautement
Tout autour de la chose belle.

Aussi le bruit impetueux

De ton Palais tumultueux,
Forçant ton destin, ne t'amuse
Si bien que quelque fois le jour
Tu ne travailles au sejour
De l'oiseux travail de la Muse.

Qu'est-il rien aussi de plus dous ?
A quel sucre egalerons nous
Le doux miel de ta Poësie ?
Il surmonte les doux apas
Et du miel, et du doux repas
Du Nectar et de l'Ambrosie.

Les Amours n'aiment tant les pleurs,
La mousche ne suit tant les fleurs,
Ne les veinqueurs tant les couronnes,
La Haye, comme tu poursuis
Les doctes Muses que tu suis
Comme tes plus cheres mignonnes.

Nul mieux que toy parmy les bois
Ne contrefait leur belle vois,
Et nul par les roches hautaines
Ne les va mieux accompaignant,
Ne mieux pres d'elles se baignant
Sous le crystal de leurs fontaines.

Nul mieux sous les rais de la nuit,
Quand la Lune en son plein reluit,
Sus l'herbe avec elles ne dance,
Suivantes le pouce divin.
De ce grand Alcée Angevin,
Qui devant sonne la cadance.

Toy lors couronné du lien
Que donne l'arbre Dafnien,
Ores tu prens plaisir d'eslire
Le premier ranc, or' le milieu,
Entre elles marchant comme un Dieu
Qui s'esgaye au son de la lyre.

Et toutefois estant ainsi
De ces Pucelles le souci,

Tu veux bien faire un contr'eschange
De tes vers Latins qui sont d'or,
Aux miens moindres qu'airain encor,
Indignes de telle loüange.

Car bien que nostre âge ait loué
Le premier vers que j'ay joué,
Pourtant je n'eusse pris l'audace
De te respondre, ou de tenter
Ma lyre, qui ne sçait chanter
Pour toy qu'une chanson trop basse.

Mais ce bon pere au double chef,
Qui l'an ramene derechef
D'une inconstance coustumiere,
M'a commandé de la sonner
Telle qu'elle est, pour estrener
La foy de nostre amour premiere.

Si j'avois les butins heureux
Que le marchant avantureux
Arrache du sein de l'Aurore,
Tu les aurois : et les sablons
Qui roulent luisantement blons
Dans l'eau que la Phrygie honore :

Ou, si j'estois assez subtil
Pour animer par un outil
La toile muette, ou le cuivre,
Mon art t'offriroit ces presens :
Mais ces dons-là contre les ans
Ne te sçauroient faire revivre.

Pren donc mes vers qui valent mieux,
Et les reçoy comme les Dieux
Reçoivent par leur bonté haute
Les humbles presens des mortels,
Qui de dons chargent leurs autels,
Bien que les Dieux n'ay'nt de rien faute.

ODE X.

Qui par gloire, ou par mauvaistié,
Ou par nonchalante paresse
Aura tranché de l'amitié
Le nœud qui les amitiez presse :
A celuy d'une loy expresse
Je defens qu'en nulle saison
Ne s'héberge dans ma maison :
Et qu'avec moy sus le rivage
Compagnon d'un mesme voyage,
Pollu, ne coupe le lien
Qui tient l'hosteliere navire :
» Car Jupiter le Philien
» Quelquefois avecque le pire
» Punit le juste, et peu souvant
» On voit la vengeresse peine
» Souffrir comme boiteuse et vaine,
» Le meschant s'enfuyr devant.

Que sert à l'homme de piller
Tous les printemps de l'Arabie,
Et de ses moissons despouiller
Soit la Sicile, ou la Lybie,
Ou desrober l'Inde annoblie
Aux tresors de son bord gemmé,
S'il n'aime, et s'il n'est point aimé ?
Si tout le monde le desdaigne,
Si nul second ne l'accompaigne
Soliciteux de son amy,
Comme un Patrocle pitoyable
Suivoit Achille, fust parmy
La nue la plus effroyable
Des Lyciens, lors qu'odieux
Contre Priam soufloit son ire,
Fust quand paisible, sus la lyre
Chantoit les hommes et les Dieux ?

Le temps qui a commandement
Sus ces grands masses sourcilleuses,

Qui devallent leur fondement
Jusques aux ondes sommeilleuses,
Ne les menaces orgueilleuses
Des fiers Tyrans, ne sçauroient pas
Escrouler ne ruer en bas
La ferme amour que je te porte,
Tant elle est en sa force, forte.
Et si avec toy librement
Je ne puis franchir les montagnes,
Qu'Hannibal cassa durement
Haineux des Latines campagnes,
Pour-tant ne mesprise ma foy :
Car l'aspre soin qui m'enchevestre,
Seul m'alente, et m'engarde d'estre
Prompt à voler avecque toy.

Mais s'il te plaist de retenir
Ta fuite disposte et legere,
Jusqu'au temps qu'on voit revenir
L'Aronde des fleurs messagere :
De prompte jambe voyagere
Je te suivray, fust pour trouver
L'onde où Phœbus vient abreuver
Ses chevaux suans de la course,
Ou du Nil l'incertaine source.
Mais si le desir courageux
Te pique tant, qu'il t'importune
De forcer l'hyver outrageux,
Et la saison mal-opportune,
Marche, fuy, va legerement :
L'oiseau Menalien, Mercure,
Le Dieu qui des passans a cure,
Te puisse guider dextrement.

Ces meurtriers pelottons volans
Que l'orage par les monts boule,
Ne te soient durs ny violans :
Et l'eau qui par ravines coule
Du just de la neige qui roule,
Demeure coye sans broncher

Quand tu voudras en approcher :
La froide gorge Thracienne
Et la pluyeuse Lybienne
Serrent leurs vents audacieux :
Que rien sus les monts ne resonne
Fors un Zephire gracieux,
Imitant ton luth quand il sonne :
Phœbus aussi qui a cognu
Combien son Poëte te prise,
Clair, par les champs te favorise,
Et sa sœur au beau front cornu.

Quand tu te seras approché
Des belles plaines d'Italie,
Vy, Lignery, pur du peché
Qui l'amitié premiere oublie :
N'endure que l'âge deslie
Le nœud que les Graces ont joint.
O temps où l'on ne souloit point
Courir à l'onde Hyperborée !
Telle saison fut bien dorée,
En laquelle on se contentoit
De voir de son toict la fumée,
Lors que la terre on ne hantoit
D'un autre Soleil allumée :
Et les mortels heureux alors
Remplis d'innocence naïve,
Ne cognoissoient rien que la rive
Et les flancs de leurs prochains bors.

Tu me diras à ton retour
Combien de lacs et de rivieres
Lechent les murs d'un large tour
De tant de grosses villes fieres :
Quelles citez vont les premieres
En brave nom le plus vanté :
Et par moy te sera chanté
Ma Franciade commencée,
Si le Roy meurit ma pensée.
Tandis sur le Loir je suivré

Un petit toreau que je vouë
A ton retour, qui ja sevré
Tout seul par les herbes se jouë,
Blanchissant d'une note au front :
Sa marque imite de la Lune
Les feux courbez, quand l'une et l'une
De ses deux cornes se refont.

ODE XI.

Bien que le reply de Sarte
Qui lave ton Alsinois,
En serpentant ne s'escarte
De mon fleuve Vandomois :
Et que les champs de ton estre
Que les Graces ont en soin,
Des champs qui me virent naistre
Ne se bornent pas de loin :

Cela pourtant n'avoit force
De m'allecher, sans avoir
Premier engoulé l'amorce
Qui pendoit de ton sçavoir :
Et non ta Sarte voisine,
Ny ton chant voisin au mien :
Nostre amitié n'estoit digne
D'un si vulgaire lien.

La Vertu fut en partie
La corde qui nous joignit,
Et la mesme sympathie
Celle qui nous estraignit :
C'est donc l'heureuse folie
Dont le ciel folastre en nous,
Non le pays qui nous lie
D'un affolement si dous.

Quoy ! celuy que la Nature
A dés enfance animé
De poësie et peinture,
Ne doit-il pas estre aimé ?

Puis que celle fureur double,
Tel double present des cieux
Volontiers les hommes trouble,
Qui sont les mignons des Dieux ?

Mais où est l'œil qui n'admire
Tes tableaux si bien portraits,
Que la Nature se mire
Dans le parfait de leurs traits ?
Où est l'oreille bouchée
De telle indocte espesseur,
Qui ne rie estant touchée
De tes vers pleins de douceur ?

Cesse donc, et ne souhéte
De t'enrichir plus de rien,
Toy qui es peintre et Poëte,
Fuy l'autre troisiesme bien :
Car si l'ardante Musique
(En t'ornant de sa vertu)
Jointe aux deux autres te pique,
Bons Dieux, que deviendrois-tu ?

Ton ame fuyant la peine
Dont tu serois agité,
S'eschapperoit, toute pleine
De tant de divinité :
Et ses passions nouvelles
Aux deux flancs luy bouteroient,
Pour la mieux haster, des ailes
Qui par l'air l'emporteroient.

Vrayment Dieu qui tout ordonne
Sans estre forcé d'aucun,
Le beau present qu'il te donne,
Ne donne pas à chacun.
Aussi sa sainte pensée
Designant ce monde beau,
A sa forme commencée
Sur le dessein d'un tableau :

Le variant en la sorte

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

D'un portrait ingenieux,
Où maint beau trait se rapporte
Pour mieux resjouyr les yeux.
Soi donque seur pour ne craindre
Que la Mort en te pressant
Puisse ton renom estaindre
Avec le corps perissant.

Vaines seroient ses alarmes,
En vain l'arc elle band'roit,
Toy, tenant au poing les armes
A t'en servir si a-droit :
Car le pincel et la plume,
A qui les sçait bien ruer,
Ont usurpé la coustume
De la Mort mesmes tuer.

Jan Second, de qui la gloire
N'ira jamais defaillant,
Eut contre elle la victoire
Par ces armes l'assaillant :
Dont la main industrieuse
Animoit joyeusement
La carte laborieuse,
Et la table egalement :

Et duquel les Baisers ores,
Pour estre venus du ciel,
En ses vers coulent encores
Plus doux que l'Attique miel.
Mais, ô Denizot, qui est-ce
Qui peindra les yeux traitis
De Cassandre ma Déesse,
Et ses blonds cheveux tortis ?

Lequel d'entre vous sera-ce,
Qui pourroit bien colorer
La majesté de sa grace
Qui me force à l'adorer ?
Et ce front dont elle abuse
Ce pauvre Poëte amant,

Son ris (ains une Meduse)
Qui tout me va transformant ?

Amour, qui le cœur me ronge
Pour redoubler mon esmoy,
Ceste nuict trois fois en songe
L'a faite apparoistre à moy :
Mais la cruelle accoustumée
De me tromper trop souvent,
S'enfuit comme une fumée
Qui se jouë avec le vent.

ODE XII.

Sur toute fleurette déclose
J'aime la senteur de la Rose,
Et l'odeur de la belle fleur,
Qui de sa premiere couleur
Pare la terre, qui commence
De s'engrosser en sa semence.

Les autres boutons vermeillets,
La giroflée, et les œillets,
Et le bel esmail qui varie
L'honneur gemmé d'une prairie
En mille lustres s'esclatant,
Ensemble ne me plaisent tant
Que fait la Rose pourperette,
Et de Mars la blanche fleurette.

Que puis-je pour le passetemps
Que vous me donnez au Printemps,
Prier pour vous deux autre chose ?
Sinon que toy pourprine Rose
Puisses tousjours avoir le sien
En May, de rosée tout plein,
Et que jamais le chaut qui dure
En Juin, ne te face laidure :

Ny à toy fleurette de Mars,
Jamais l'hyver, lors que tu pars

Hors de la terre, ne te face
Pancher morte dessus la place :
Ains tousjours maugré sa froideur
Puisses-tu de ta soefve odeur
Nous annoncer que l'an se vire
Plus doux vers nous, et que Zephire
Apres le tour du fascheux temps
Nous ramene le beau Printemps.

ODE XIII.

Je veux, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des Dieux,
D'un vers qui coule sans peine
Loüanger une fonteine.

Sus donq, Muses aux beaux yeux,
Muses mignonnes des Dieux,
D'un vers qui coule sans peine
Loüangeon une fonteine.
C'est à vous de me guider,
Sans vous je ne puis m'aider,
Sans vous, Brunettes, ma lyre
Rien de bon ne sçauroit dire.

Mais, Brunettes aux beaux yeux,
Brunes mignonnes des Dieux,
S'il vous plaist tendre ma lyre
Et m'enseigner pour redire
Les vers que dits vous m'aurez,
Lors, Brunettes, vous m'oirez
A noz Françoises oreilles
Chanter voz douces merveilles.

O beau crystal murmurant,
Que le ciel est azurant
D'une belle couleur bleuë,
Où ma Dame toute nue
Lava son beau teint vermeil
Qui retenoit le Soleil,
Et sa belle tresse blonde,

Tresse aux Zephirs vagabonde
Comme Cerés esmouvant
La sienne aux souspirs du vent :
Tresse vrayment aussi belle
Que celle d'Amour, ou celle
Qui va de crespes reflos
Frappant d'Apollon le dos.

C'est toy belle Fontenette,
Où ma douce mignonnette
A miré ses deux beaux yeux,
Ainçois deux Astres des cieux,
Que la gaye Paphienne,
La brunette Cyprienne
Sur ceux des Graces lou'roit,
Et pour siens les avou'roit,
Tant leur mignotise darde
D'amour à qui les regarde.

C'est toy qui dix mille fois
As relavé les beaux doits
De ma douce mignonnette
Dedans ta douce ondelette :
Doits qui en beauté veincus
Ne sont de ceux de Bacchus,
Tant leurs branchettes sont pleines
De mille rameuses veines,
Par où coule le beau sang
Dedans leur yvoire blanc :
Yvoire où sont cinq perlettes
Tresluisantement greslettes,
Ornans les bouts finissans
De cinq boutons fleurissans.

C'est toy douce Fontelette,
Qui dans ta douce ondelette
As baigné ses deux beaux piez,
Piez de Thetis deliez :
Et son beau corps qui resemble
Aux liz et roses ensemble :
Corps, qui pour l'avoir veu nu

M'a fait Acteon cornu,
Me transformant ma nature
En sauvagine figure :
Mais de ce mal ne se deut
Mon cœur, puis qu'elle le veut.

C'est toy, douce Fontelette,
Dont la mignarde ondelette
A cent fois baisé les brins
De ses boutons cinabrins,
De ses lévres pourperées,
De ses lévres nectarées,
De ses roses de qui sort
Le ris qui cause ma mort.

C'est toy, qui laves sa hanche,
Sa gréve, et sa cuisse blanche,
Et son qui ne fait encor
Que se friser de fils d'or.

C'est toy, quand la porte-flame,
La Chienne du ciel enflame
Le monde de toutes pars,
Qui vois les membres espars
De ma Dame sur ta rive,
Lors que sur l'herbette oisive
Le somme en ses yeux glissant
Flatte son corps languissant :
Et lors que le vent secouë
Son sein, où pris il se jouë,
Et le fait d'un doux soufler
R'elenter, et puis r'enfler :
Elle dessus ton rivage
Resemblant un bel image
Fait de porphire veineux,
S'il ne fust que ses cheveux
La descouvrent sur ta rive
Estre quelque Nymphe vive :
Et que les oiseaux perchez
De leurs cols demi-panchez
En re-jargonnant l'espient,

Et de se tenir s'oublient
Sur la branche, tant l'ardeur
De ses yeux brusle leur cœur,
Et trepignans dedans l'arbre,
Font dessus son sein de marbre
Escouler dix mille fleurs,
Fleurs de dix mille couleurs,
Qui tombent d'une eau menue
Dessus sa poitrine nue,
Si bien qu'on ne peut sçavoir
A la voir, et à les voir,
Laquelle, ou de la fleurette,
Ou d'elle, est la plus douillette.

Vrayment crystal azuré,
Crystal gaiment emmuré
D'une belle herbe fleurie,
Pour avoir fait à m'amie
Un doux chevet de ton bord
Quand languissante elle dort :
Je t'asseure ondette chere,
Que jamais, ainsi qu'Homere,
Noire ne t'appelleray,
Mais tousjours je te lou'ray
Pour claire, pour argentine,
Pour nette, pour crystaline :
Et te suppli' de vouloir
Ains qu'entrer dedans le Loir
D'une course serpentiere,
Recevoir l'humble priere
Que je fay dessus tes flos,
Et recevoir en ton los
Ces liz et ces belles roses
Que je verse à mains décloses
Avec du miel et du lait
Dessus ton sein ondelet,
Et ces beaux vers que j'engrave
Au bord que ton onde lave.

Fille à Thetis, desormais

Puisses-tu pour tout jamais
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante
Jamais dedans ton vaisseau
Ne face tarir ton eau.

Tousjours les belles Naiades,
Oreades, et Dryades
S'entre-serrans par les mains,
Jointes avec les Sylvains
Puissent rouër leurs carolles
Autour de tes rives molles,
Et Pan trepignant menu
De son argot mi-cornu,
Guide le premier la dance
Au doux son de la cadance.

Jamais le lascif troupeau,
L'aignelet et le chévreau
Ne broutent tes rives franches,
Ne jamais fueilles ne branches
Ne puissent troubler ton fond
Tombant d'enhaut sur ton front,
Fond, en qui ma Cytherée
A sa face remirée :
Ne jamais quelque Roland
Espoint d'amour violant
Ne honnisse ta belle onde,
Mais sans cesse vagabonde
Caquetant sur ton gravois
D'une flo-flotante vois
Tousjours sa course verrée
Se joigne à l'onde Loirée.

Mais adieu Fontaine, adieu,
Tressaillante par ce lieu
Vous courez perpetuelle
D'une course perennelle,
Vive sans jamais tarir :
Et je doy bien tost mourir,
Et je doy bien tost en cendre

Aux champs Elysez descendre,
Sans qu'il reste rien de moy
Qu'un petit je ne sçay quoy,
Qu'un petit vase de pierre
Cachera dessous la terre.

Toutefois, ains que mes yeux
Quittent le beau jour des cieux,
Je vous pri' ma Fontelette,
Ma doucelette ondelette,
Je vous pri', n'oubliez pas
Dés le jour de mon trespas
Contre voz rives de dire,
Que Ronsard dessus sa lyre
N'a vostre nom desdaigné :
Et que sa Dame a baigné
Sa belle peau doucelette
Dans vostre belle ondelette.

ODE XIIII.

Nicolas, faison bonne chere
Tandis qu'en avons le loisir,
Trompon le soin et la misere,
Ennemis de nostre plaisir.

Purgeon l'humeur qui nous enflame
D'avarice et d'ambition :
Ayon Philosophes une ame
Toute franche de passion.

Chasson le soin, chasson la peine,
Contentons nous de nostre rien :
Quand nostre ame sera bien saine,
Tout le corps se portera bien.

Une ame de biens affamée
Nous perd le sens et la raison :
Il ne faut qu'un peu de fumée
Pour noircir toute la maison.

Faire conqueste sur conqueste

De biens amassez sans propos,
Ce n'est que nous rompre la teste,
Et ne trouver jamais repos.

J'ay raclé de ma fantaisie
Le monde au visage eshonté,
Pour vacquer à la Poësie
Quand j'en auray la volonté.

Voilà le bien que je desire,
Sans plus en vain me tourmenter :
Desormais sera mon Empire
Que sçavoir bien me contenter.

Quand ta fiévre, dont la memoire
Me fait encores frissonner,
Ne t'auroit apprins qu'à bien boire,
Tu ne la dois abandonner.

A toutes les fois que l'envie
Te prendra de boire, reboy :
Boy souvent, aussi bien la vie
N'est pas si longue que le doy :

C'est un grand bien d'estre hydropique,
Et d'eaux s'enfler la ronde peau :
Des Elemens le plus antique
Et le meilleur, est-ce pas l'eau ?

Non seulement la maladie
Qui nous surprend par ses efforts,
Ne rend nostre masse estourdie,
Enervant les forces du corps :

Mais elle trouble, la cruelle,
Nostre esprit qui nous vient des cieux :
Il n'y a part qui ne chancelle,
Quand les hommes deviennent vieux.

Puis la mort vient, la vieille escarse :
Alors un chacun se repent
Que mieux il n'a joué sa farce :
Mais bon-temps à Dieu t'y command.

ODE XV.

Boy, Ianin, à moy tour-à-tour,
Et ne resembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne.
» Tu es trompé : un bon yvrongne
» Autant pour une nopce vaut
» Qu'un bon guerrier pour un assaut.

Car ce n'est moins entre les pots
D'enhardir par vineux propos
Un homme paresseux à boire,
Que pour gaigner une victoire,
Rendre à la bataille hardy
Un Capitaine acouhardy.

Boy donq, ne fay plus du songeard,
Au vin gist la plus grande part
Du jeu, d'amour, et de la danse.
» L'homme sot qui lave sa panse
» D'autre breuvage que du vin,
» Meurt tousjours de mauvaise fin.

A bon droit le ciel a donné
A l'homme qui n'est aviné,
Tousjours quelque fortune dure :
Autrement la mordante cure,
Qui nous cuit l'ame à petit feu,
Ne s'en-va qu'apres avoir beu,

Apres le vin on n'a souci
D'amour ny de la Court aussi,
Ny de procez ny de la guerre.
Hé, que celuy laschement erre
Qui faisant ainsi que Penthé,
Bacchus en ses vers n'a chanté !

Boy donques à moy tour-à-tour,
Et ne resembles au vautour
Qui tousjours tire la charongne :
Il vaut mieux voir en peau d'yvrongne
Là bas l'infernal passager,

Que de crever de trop manger.

ODE XVI.

» Nous ne tenons en nostre main
» Le temps futur du lendemain :
» La vie n'a point d'asseurance :
» Et pendant que nous desirons
» La faveur des Rois, nous mourons
» Au milieu de nostre esperance.

L'homme apres son dernier trespas
Plus ne boit ne mange là bas,
Et sa grange qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin
Ne luy viennent plus en pensée.

Hé, quel gain apporte l'esmoy !
Va Corydon, appreste moy
Un lict de roses espanchées :
Il me plaist pour me desfâcher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.

Fay moy venir d'Aurat ici,
Fais y venir Jodelle aussi,
Et toute la Musine troupe :
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin,
Et cent-fois leur pandre la coupe.

Verse donq, et reverse encor
Dedans ceste grand' coupe d'or,
Je vais boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacreon perdu
La douce lyre Teïenne.

A toy gentil Anacreon
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles :

Amour son compagnon te doit
Venus et Silene qui boit
L'Esté dessous l'ombre des treilles.

ODELETTE XVII.

Boivon, le jour n'est si long que le doy :
Je perds, amy, mes soucis quand je boy.
Donne moy viste un jambon sous ta treille,
Et la bouteille
Grosse à merveille
Glou-gloute aupres de moy :
Aveq la tasse et la rose vermeille
Il faut chasser esmoy.

ODE XVIII.

Mon Choiseul, leve tes yeux,
Ces mesmes flambeaux des cieux,
Ce Soleil, et ceste Lune
C'estoit la mesme commune
Qui luisoit à noz ayeux.

» Mais rien ne se perd là haut,
» Et le genre humain defaut
» Comme une rose pourprine,
» Qui languist dessus l'espine
» Si tost qu'elle sent le chaut.

» Nous ne devons esperer
» De tousjours vifs demeurer,
» Nous, le songe d'une vie :
» Qui, bons Dieux ! auroit envie
» De vouloir tousjours durer ?

Non, ce n'est moy qui veut or'
Vivre autant que fist Nestor :
Quelle plaisir, quelle liesse
Reçoit l'homme en sa vieillesse,
Eust-il mille talens d'or ?

L'homme vieil ne peut marcher,
N'ouyr, ne voir, ny mascher :
C'est une idole enfumée,
Au coin d'une cheminée,
Qui ne fait plus que cracher.

Il est tousjours en courrous :
Bacchus ne luy est plus doux,
Ny de Venus l'accointance :
En lieu de mener la dance
Il tremblote des genoux.

Si quelque force ont mes vœux,
Escoutez Dieux, je ne veux
Attendre qu'une mort lente
Me conduise à Rhadamante
Avecques des blancs cheveux.

Aussi je ne veux mourir
Ores que je puis courir,
Ouyr, parler, boire, rire,
Danser, jouer de la lyre,
Et de plaisirs me nourrir.

Ah ! qu'on me feroit grand tort
De me trainer voir le bord
Ce jourd'huy du fleuve courbe,
Qui là bas reçoit la tourbe
Qui tend le bras vers le port !

» Car je vis : et c'est grand bien
» De vivre, et de vivre bien,
» Faire envers Dieu son office,
» Faire à son Prince service,
» Et se contenter du sien.

Celuy qui vit en ce point,
Heureux, ne convoite point
Du peuple estre nommé, Sire,
D'adjoindre au sien un Empire,
De trop d'avarice espoint.

Celuy n'a soucy quel Roy
Tyrannise sous la loy

Ou la Perse, ou la Syrie,
Ou l'Inde, ou la Tartarie :
Car celuy vit sans esmoy :

Ou bien s'il a quelque soin,
C'est de s'endormir au coin
De quelque Grotte sauvage,
Ou le long d'un beau rivage
Tout seul se perdre bien loin.

Et soit à l'aube du jour,
Ou quand la nuict fait son tour
En sa charrette endormie,
Se souvenant de s'amie,
Tousjours chanter de l'amour.

ODE XIX.

Mon Neveu, suy la vertu :
» Le jeune homme revestu
» De la science honorable,
» Aux peuples en chacun lieu
» Apparoist un demi-Dieu
» Pour son sçavoir venerable.

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux,
Aux petits ne fais injures :
Mais si un grand te fait tort,
Souhaite plus-tost la mort
Que d'un seul poinct tu l'endures.

Jamais en nulle saison
Ne cagnarde en ta maison :
Voy les terres estrangeres,
Ou fay service à ton Roy,
Et garde tousjours la loy
Que souloient garder tes peres.

Ne sois menteur ne paillard,
Yvrongne ny babillard :
Fay que ta jeunesse caute

Soit vieille devant le temps :
Si bien ces vers tu entens,
Tu ne feras jamais faute.

ODE XX.

Puis que tost je doy reposer
Outre l'infernale riviere,
Hé, que me sert de composer
Autant de vers qu'a fait Homere ?

Les vers ne me sauveront pas
Qu'ombre poudreuse je ne sente
La main Rhadamante là bas
S'elle est bien legere ou pesante.

Je pose le cas que mes vers
De mon labeur en contr'eschange,
Dix ou vingt ans par l'univers
M'apportent un peu de louange :

Que faut-il pour la consumer,
Et pour mon livre oster de terre,
Qu'un feu qui le vienne allumer,
Ou qu'un esclandre de la guerre ?

Suis-je meilleur qu'Anacreon,
Que Stesichore, ou Simonide,
Ou qu'Antimache, ou que Bion,
Que Philete, ou que Bachilide ?

Toutefois bien qu'ils fussent Grecs,
Que leur servit ce beau langage,
Puis que les ans venus apres
Ont mis en poudre leur ouvrage ?

Donque moy qui suis nay François,
Faiseur de rimes maternelles,
Hé ! doy-je esperer que ma vois
Surmonte des siecles les ailes ?

Non-non, il vaut mieux, Rubampré,
Son age en trafiques despendre,

Ou devant un Senat pourpré
Pour de l'argent sa langue vendre,

Que de suivre l'ocieux train
De ceste pauvre Calliope,
Qui tousjours fait mourir de fain
Les meilleurs chantres de sa trope.

ODE XXI.

Quand je veux en amour prendre mes passetemps,
M'amie en se moquant, laid et vieillard me nomme :
Quoy, dit-elle, resveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme !

Tu ne fais que hanir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'un mort qu'on devalle en la fosse :
Vray est, quand tu me vois, tu prens un peu de cœur :
» Car un gentil cheval ne devient jamais rosse.

Si tu veux le sçavoir, pren ce miroir, et voy
Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
Ton œil qui fait la cire espesse comme un doy,
Et ta face qui semble une idole enfumée.

Alors je luy respons : Quant à moy, je ne sçay
Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,
Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay,
Car jamais je n'appris à mirer mon visage.

Mais puis que le tombeau me doit bien tost avoir,
Certes tu me devrois d'autant plus estre humaine :
» Car le vieil homme doit, ou jamais, recevoir
» Ses plaisirs, mesme au temps qu'il sent la mort prochaine.

ODE XXII.

Si tost que tu sens arriver
La froide saison de l'hyver,
En Septembre, cher Arondelle,
Tu t'en-voles bien loin de nous,
Puis tu reviens quand le temps dous

Au mois d'Avril se renouvelle.

Mais Amour en nulle saison
Ne s'en-vole de ma maison,
Et tousjours chez moy je le trouve :
Il est toujours de moy veinqueur,
Et fait son nic dedans mon cœur,
Et y pond ses œufs et les couve.

L'un a des ailerons au flanc,
L'autre de duvet est tout blanc,
Et l'autre dans le nic s'essore :
L'un de la coque à demy sort,
Et l'autre en a rompu le bort,
Et l'autre est dedans l'œuf encore.

J'entens, soit de jour soit de nuit,
De ces petits Amours le bruit,
Béans pour avoir la béchée,
Qui sont nourris par les plus grans,
Et grands devenus, tous les ans
Font une nouvelle nichée.

Quel remede auroy-je, Brinon,
Encontre tant d'Amours, sinon
(Puis que d'eux je me desespere)
Pour soudain guarir ma langueur,
D'une dague m'ouvrant le cœur,
Tuer les petits et la mere ?

ODE XXIII.

Ta seule vertu reprend
Le vieil Ascrean qui ment,
Quand il dit que la Justice,
La Pitié, le saint Amour
Ont quitté ce bas sejour,
Abhorrant nostre malice.

Car icy bas j'apperçoy
Toutes ces vertus en toy :
J'en ay fait la seure espreuve.

Il n'y a foy n'amitié,
Honneur, bonté ny pitié,
Qui dedans toy ne se treuve.

Qui dira donq, Charbonnier,
Que ce vieil siecle dernier
Où Dieu l'ame t'a donnée,
Soit de fer, puis qu'aujourd'huy
Par toy lon revoit en luy
La saison d'or retournée ?

ODE XXIIII.

La belle Venus un jour
M'amena son fils Amour,
Et l'amenant me vint dire :
Escoute mon cher Ronsard,
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouër de la lyre.

Incontinent je le pris,
Et soigneux, je luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier le façonner,
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllene :

Comme Minerve inventa
Le haut-bois, qu'elle jetta
Dedans l'eau toute marrie :
Comme Pan le chalumeau,
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.

Ainsi pauvre que j'estois,
Tout mon art je recordois
A cest enfant pour l'apprendre :
Mais luy comme un faux garson,
Se moquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.

Pauvre sot, ce me dist-il,

Tu te penses bien subtil !
Mais tu as la teste fole
D'oser t'egaler à moy,
Qui jeune en sçay plus que toy
Ny que ceux de ton escole.

Et alors il me sourit,
Et en me flatant m'apprit
Tous les œuvres de sa mere,
Et comme pour trop aimer
Il avoit fait transformer
En cent figures son pere,

Il me dist tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantasies
Et des hommes et des Dieux,
Tous ses tourmens gracieux,
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors
J'oubliay tous les accors
De ma lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce Dieu
M'avoit par-cœur enseignée.

ODE XXV. A ANDRÉ THEVET ANGOULMOISIN.

Hardy celuy qui le premier
Vit au bois le pin montaignier
Inutile sur la racine,
Et qui le tranchant en un tronc,
Le laissa secher de son long
Dessus le bord de la marine :

Puis sec des rayons de l'Esté,
Le sia d'un fer bien denté,
Le transformant en une hune,
En mast, en tillac, en carreaux,
Et l'envoya dessus les eaux

Servir de charrette à Neptune.

Thetis qui tousjours avoit eu
D'avirons le doz non batu,
Sentit des playes incognuës :
Et maugré les vents furieux,
Argon d'un art laborieux
Sillonna les vagues chenuës.

Sous la conduite de Tiphis
L'entreprise (ô Jason) tu fis
D'acquerir la laine dorée,
Avec quarante Chevaliers
En force et vertu les premiers
De toute la Grece honorée.

Les Tritons qui s'esbahissoient
De voir ta navire, poussoient
Hors de la mer leurs testes blondes,
Et les Phorcydes, d'un long tour
En carolant tout à l'entour
Portoient ta nef dessus les ondes.

Orphé dessus la prouë estoit,
Qui des doigts son luth pincetoit,
Et respondoit à la navire,
Laissant des aiguillons ardans
Aux cœurs de ces preux, accordans
L'aviron au son de la lyre.

Or si Jason a tant receu
De gloire pour avoir deceu
Une jeune enfante amoureuse,
Pour avoir d'un dragon veillant
Charmé le regard sommeillant
Par une force monstrueuse :

Et pour n'avoir passé sinon
Qu'un fleuve de petit renom,
Qu'une mer qui va de Thessale
Jusqu'aux rivages Medeans,
A mérité des anciens
Un honneur qui les Dieux egale :

Combien Thevet au pris de luy
Doit avoir en France aujourd'huy
D'honneur, de faveur, et de gloire,
Qui a veu ce grand univers
Et de longueur et de travers,
Et la gent blanche et la gent noire ?

Qui de pres a veu le Soleil
Aux Indes faire son resveil
Quand de son char il prend les brides,
Et l'a veu de pres sommeiller
Dessous l'Occident, et bailler
Son char en garde aux Nereides ?

Qui luy a veu faire son tour
En Egypte au plus haut du jour,
Puis l'a reveu dessous la terre
Aux Antipodes esclairer,
Quand nous voyons sa Sœur errer
Dedans le Ciel qui nous enserre ?

Qui a pratiqué mille ports,
Mille rivages, mille borts,
Tous sonnans un divers langage,
Et mille fleuves tous bruyans,
De mille lieux divers fuyans
Dans la mer d'un tortu voyage ?

Qui a descrit mille façons
D'oiseaux, de serpens, de poissons,
Nouveaux à nostre cognoissance :
Puis en ayant sauvé son chef
Des dangers, a logé sa nef
Dedans le beau port de la France ?

Il est abordé dans le port
Du docte Bourdin, son support,
Qui comme un sçavant Ptolomée
A de tous costez amassez
Les livres des siecles passez
Empanez de la renommée :

Qui garde en son cœur l'equité,

L'innocence et la verité,
Ennemy capital du vice,
Aimé des peuples et de Dieu,
Et qui du Palais au milieu
Paroist l'image de Justice :

Qui doit sur tout avoir le pris,
Comme aux trois langues bien appris :
Qui seul fait cas des doctes hommes,
Qui par son sçavoir honoré
A presque tout seul redoré
Cest âge de fer où nous sommes.

Thevet, il te l'a bien montré
Si tost que tu l'as rencontré :
Et tu eusses suivy peut estre
Non une fois, mais mille fois,
Les Cours des Papes et des Rois,
Sans t'accointer d'un si bon maistre.

ODE XXVI.

Certes par effet je sçay
Ce vieil proverbe estre vray,
» Qu'entre la bouche et le verre
» Le vin souvent tombe à terre,
» Et ne faut que l'homme humain
» S'asseure de nulle chose,
» Si ja ne la tient enclose
» Bien estroit dedans la main.

On dit que le Ciel egal
Donne du bien et du mal
Indifferemment à l'homme :
Mais à moy malheureux, comme
Si j'estois conceu d'un chien,
Ou d'une fiere lionne,
Tousjours mal sus mal me donne,
Et jamais un pauvre bien.

Ainsi, cruel, il te plaist

De m'abbatre, et qui pis est,
Comme seul portant envie
Aux angoisses de ma vie,
Pour me faire au double choir
En toute misere extrême,
Tu me fais hayr moymesme,
Et du tout m'ostes l'espoir.

ODE XXVII.

Ma Maistresse, que j'aime mieux
Dix mille fois ny que mes yeux,
Ny que mon cœur, ny que ma vie,
Ne me donne plus, je te prie,
Des confitures pour manger,
Pensant ma fiévre soulager :
Car ta confiture, Mignonne,
Tant elle est douce, ne me donne
Qu'un desir de tousjours vouloir
Estre malade, pour avoir
Tes friandises en la bouche.
Mais bien si quelque ennuy te touche
De me voir ainsi tourmenté
Pour la perte de ma santé,
Et si tu veux que dés ceste heure,
Pour vivre dedans toy, je meure,
Fay moy serment par Cupidon,
Par ses traits et par son brandon,
Et par son arc, et par sa trousse,
Et par Venus qui est si douce
A celles qui gardent leur foy,
Que jamais un autre que moy,
Fust-ce un Adonis, n'aura place
En ton heureuse bonne grace :
Lors ton serment pourra guarir
La fiévre qui me fait mourir,
Et non ta douce confiture,
Qui ne m'est que vaine pasture.

ODE XXVIII.

Ah ! fiévreuse maladie
Comment es-tu si hardie
D'assaillir mon pauvre corps
Qu'Amour dedans et dehors
De nuit et de jour enflame
Jusqu'au plus profond de l'ame ?
Et sans pitié prend à jeu
De le mettre tout en feu ?
Ne crains-tu point vieille blesme,
Qu'il ne te brule toymesme ?

Mais que cherches-tu chez moy ?
Sonde moy par tout, et voy
Que je ne suis plus au nombre
Des vivans, mais bien une ombre
De ceux qu'Amour et la Mort
Ont conduit delà le port
Compagnon des troupes vaines.

Je n'ay plus ny sang ny veines,
Ny flanc, ny poumon, ny cœur :
Long temps a que la rigueur
De ma trop fiere Cassandre
Me les a tournez en cendre.

Donc, si tu veux m'offenser,
Il te faut aller blesser
Le tendre corps de m'amie :
Car en elle gist ma vie,
Et non en moy qui mort suis,
Et qui sans ame ne puis
Sentir chose qu'on me fasse,
Non plus qu'une froide masse
De rocher ou de metal
Qui ne sent ne bien ne mal.

ODE XXIX.

Quand au temple nous serons

Agenouillez, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui pour louër Dieu
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'Eglise.

Mais quand au lict nous serons
Entrelassez, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des Amans, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoy donque quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloistre enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein delicieux,
Ta jouë, et ta bouche belle ?
En veux-tu baiser Pluton
Là bas, apres que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Apres ton dernier trespas
Gresle, tu n'auras là bas
Qu'une bouchette blesmie :
Et quand mort, je te verrois
Aux Ombres, je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test n'aura plus de peau,
Ny ton visage si beau
N'aura veines ny arteres :
Tu n'auras plus que les dents
Telles qu'on les voit dedans
Les testes des cimeteres.

Donque tandis que tu vis,
Change, Maistresse, d'avis,

Et ne m'espargne ta bouche :
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah, je meurs ! ah, baise moy !
Ah, Maistresse approche toy !
Tu fuis comme un Fan qui tremble :
Au-moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

ODELETTE XXX.

Ce-pendant que ce beau mois dure,
Mignonne allon sur la verdure,
Ne laisson perdre en vain le temps :
L'âge glissant qui ne s'arreste,
Meslant le poil de nostre teste,
S'enfuit ainsi que le Printemps.

Donq ce-pendant que nostre vie
Et le Temps d'aimer nous convie,
Aimon, moissonnon noz desirs,
Passon l'Amour de veine en veine :
Incontinent la mort prochaine
Viendra desrober noz plaisirs.

ODE XXXI.

Par dialogue.

D'où viens-tu douce Colombelle,
D'amour messagere fidelle ?
Hé, d'où viens-tu ? en quelle part
As tu laissé nostre Ronsard ?

COLOMBELLE.

D'où je vien ! qu'en as-tu que faire ?
Ton Ronsard qui te veut complaire,
De qui tu es le seul esmoy,

M'envoye icy pardevers toy,
M'ayant eu n'aguiere en eschange
De Venus pour une louange.

CASSAN.

Plus qu'un messager des grands Rois
La bien-venue icy tu sois.
Mais dy moy, dy moy je te prie,
Aime-t'il point une autre amie
Depuis qu'il s'en alla d'icy,
Ou s'il m'a tousjours en soucy ?

COLOM.

Plus tost les monts seront valées,
Les rivieres les eaux salées,
Que Ronsard te manque de foy
Pour servir une autre que toy.

CASSAN.

Est-il possible qu'on te croye ?

COLOM.

Croy moy : pour certain il m'envoye
De Vandomois, et parmy l'air
Jusques icy m'a fait voler
Avec ces vers que je t'apporte :
Et m'a dit, si je fais en sorte
Que j'amolisse ta fierté,
Qu'il me donnera liberté.

Or pour cela je ne veux estre
Ny libre, ne changer de maistre :
Car que me vaudroit le changer ?
Afin d'aller apres manger
Comme au-paravant és bocages,
Des grains et des graines sauvages ?
Quand il m'esmie de sa main
Tousjours à la table du pain,
Et me fait boire dans son verre ?
Apres avoir beu je desserre
Toutes mes ailes, et luy fais

Sur la teste un ombrage frais :
Puis je m'endors dessus sa lyre.

Mais luy qui jour et nuict souspire
Pour ton amour, à tous les coups
Me fait rompre mon somme dous
De mille baisers qu'il me donne
En me disant, Douce mignonne,
Làs ! je t'aime : car je te voy
Vivre en servage comme moy.
Vray est que tu pourrois bien vivre
De ma cage franche et delivre,
Quand tu voudrois, fuyant és bois :
Mais moy chetif je ne pourrois
Vivre franc de la servitude
Où nostre ioliere trop rude
Sans espoir me tient arresté.

Mais adieu, c'est trop caqueté,
Tu m'as rendue plus jazarde
Qu'une Corneille babillarde :
Trop longuement icy j'attens,
Baille moy response, il est temps.

ODE XXXII.

En vous donnant ce portrait mien,
Dame, je ne vous donne rien :
Car tout le bien qui estoit nostre,
Amour dés le jour le fist vostre,
Que je receu dedans le cœur
Vostre nom et vostre rigueur :
Puis la chose est bien raisonnable,
Que la peinture resemblable
Au corps, qui languist en soucy
Pour vostre amour, soit vostre aussi.

Mais voyez comme elle me semble
Pensive, triste et palle ensemble,
Portraite de mesme couleur
Qu'Amour a portrait son seigneur !

Que pleust à Dieu que la Nature
M'eust fait au cœur une ouverture,
Afin que vous eussiez pouvoir
De me cognoistre et de me voir !
Làs ! ce n'est rien de voir, Maistresse,
La face qui est tromperesse,
Et le front bien souvent moqueur :
C'est le tout que de voir le cœur :
Vous voirrez du mien la constance,
La foy, l'amour, l'obeyssance :
Et les voyant, peut estre aussi
Qu'auriez de luy quelque merci,
Et des angoisses qu'il endure :
Voire quand vous seriez plus dure
Que les rochers Caucaseans,
Ou les naufrages Aegeans,
Qui sourds, n'entendent les prieres
Des pauvres barques marinieres.

ODE XXXIII.

Le boiteux mary de Venus
Avecques ses Cyclopes nus
R'allumoit un jour les flameches
De sa forge, à fin d'eschaufer
Une grande masse de fer
Pour en faire à l'Amour des fleches.

Venus les trampoit dans du miel,
Amour les trampoit dans du fiel,
Quand Mars retourné des alarmes
En se moquant, les mesprisoit :
Et branlant sa hache disoit,
Voicy bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donq, luy dist Amour,
Vrayment tu sentiras un jour
Combien leur poincture est amere,
Quand d'elles blessé dans le cœur,
Toy qui fais tant du belliqueur,

Languiras au sein de ma mere.

ODE XXXIIII.

Si j'avois un riche tresor,
Ou des vaisseaux engravez d'or,
Tableaux, ou medailles de cuivre,
Ou ces joyaux qui font passer
Tant de mers pour les amasser,
Où le jour se laisse revivre,

Je t'en ferois un beau present :
Mais quoy ? cela ne t'est plaisant,
Aux richesses tu ne t'amuses
Qui ne font que nous estonner :
C'est pourquoy je te veux donner
Le bien que m'ont donné les Muses.

Je sçay que tu contes assez
Des biens l'un sur l'autre amassez
Qui perissent comme fumée,
Ou comme un songe qui s'enfuit
Du cerveau, si tost que la nuit
Au second somme est consumée.

L'un au matin s'enfle en son bien,
Qui au Soleil couchant n'a rien
Par disfaveur ou par disgrace,
Ou par un changement commun,
Ou par l'envie de quelcun
Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,
Qui durent contre le trespas,
Et en devançant les années
Hautains de gloire et de bon-heur,
Des hommes emportent l'honneur
Desur leurs courses empanées.

Dy moy, Verdun, qui penses-tu
Qui ait déterré la vertu
D'Hector, d'Achille, d'Alexandre,



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

Envoyé Bacchus dans les cieux,
Et Hercule au nombre des Dieux,
Et de Junon l'a fait le gendre ?

Sinon le vers bien accomply,
Qui tirant leurs noms de l'oubly,
Plongez au plus profond de l'onde
De Styx, les a remis au jour,
Les relogeant au grand sejour
Par deux fois de nostre beau monde ?

Mort est l'honneur de tant de Rois
Espagnols, Germains et François,
D'un tombeau pressant leur memoire :
» Les grands Rois ny les Empereurs
» Ne different aux laboureurs,
» Si quelcun ne chante leur gloire.

Quant à moy, je ne veux souffrir
Que ton beau nom se vienne offrir
A la mort, sans que je le vange,
Pour n'estre jamais finissant,
Mais d'âge en âge verdissant
Surmonter la mort et le change.

Je veux maugré les ans obscurs,
Que tu sois des peuples futurs
Cognu sur tous ceux de nostre âge,
Pour avoir conceu volontiers
Des neuf Pucelles les mestiers,
Qui t'ont enflamé le courage :

Non pas au gain ny au vil pris,
Mais pour estre des mieux appris
Entre les hommes qui s'assemblent
Sur Parnasse au double sourci :
C'est pourquoy tu aimes aussi
Les bons esprits qui te resemblent.

Or pour le plaisir quant à moy,
Verdun, que j'ay receu de toy,
Tu n'auras rien de ton Poëte
Sinon ces vers que je t'ay faits,

Et avec ces vers les souhaits
Que pour bon-heur je te souhaite.

Dieu vueille benir ta maison
De beaux enfans naiz à foison
De ta femme belle et pudique :
La Concorde habite en ton lit,
Et bien loin de toy soit le bruit
De toute noise domestique.

Sois gaillard, dispost, et joyeux,
Ny convoiteux ny soucieux
Des choses qui nous rongent l'ame :
Fuy toutes sortes de douleurs,
Et ne pren soucy des malheurs
Qui sont predits par Nostredame.

Ne romps ton tranquille repos
Pour Papaux ny pour Huguenots,
Ny amy d'eux ny adversaire,
Croyant que Dieu pere tresdous
(Qui n'est partial comme nous)
Sçait ce qui nous est necessaire.

N'ayes soucy du lendemain,
Mais serrant le temps en la main,
Vy joyeusement la journée
Et le jour auquel tu seras :
Et que sçais-tu si tu verras
L'autre lumiere retournée ?

Couche toy à l'ombre d'un bois
Ou pres d'un rivage, où la vois
D'une fontaine jazeresse
Tressault : et tandis que tes ans
Sont encore et verds et plaisans,
Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourons,
Et bien loin banis nous irons
Dedans une nasselle obscure,
Où plus de rien ne nous souvient,
Et d'où jamais on ne revient :

Car ainsi l'a voulu Nature.

ODE XXXV. LES ESTOILLES, envoyées à Monsieur de Pibrac en Poulongne.

O des Muses la plus faconde
Ma Calliope, conte moy
L'influs des Astres, et pourquoy
Tant de fortunes sont au monde.
Discourant mille fois
Ensemble par les bois,
Esmerveillez nous sommes
Des flambeaux de la nuit,
Et du change qui suit
La nature des hommes.
Chante moy du Ciel la puissance,
Et des Estoilles la valeur,
D'où le bon-heur et le mal-heur
Vient aux mortels dés la naissance.
Soit qu'il faille deslors
Regarder que noz corps
Des mottes animées
Et des arbres crevez
Nasquirent eslevez,
Comme plantes semées :

Soit qu'on regarde au long espace
De tant de siecles empanez,
Qui legers de pieds retournez
Se suivent d'une mesme trace :
On cognoistra que tout
Prend son estre et son bout
Des celestes chandelles,
Que le Soleil ne voit
Rien çà-bas qui ne soit
En servage sous elles.

De là, les semences des fleuves
Sortent et r'entrent dans la mer :
De là, les terres font germer

Tous les ans tant de moissons neuves :
De là, naissent les fleurs,
Les glaces, les chaleurs,
Les pluyes printanieres :
De là, faut que chacun
Souffre l'arrest commun
Des Parques filandieres.

En vain l'homme de sa priere
Vous tourmente soir et matin :
Il est trainé par son Destin,
Comme est un flot de sa riviere :
Ou comme est le tronçon
D'un arraché glaçon
Qui roule à la traverse,
Ou comme un tronc froissé
Que le vent courroussé
Culbute à la renverse.

Bref les humaines creatures
Sont de Fortune le joüet :
Dans les retours de son roüet
Va devidant noz avantures.
Le sage seulement
Aura commandement
Sur vostre espesse bande,
Et sur vous aura lieu
L'homme sainct qui craint Dieu :
Car Dieu seul vous commande.

Nostre esprit, une flame agile
Qui vient de Dieu, depend de soy :
Au corps vous donnez vostre loy,
Comme un potier à son argille.
Du corps le jour dernier
Ne differe au premier,
C'est une chesne estrainte :
Ce qui m'est ordonné
Au poinct que je fu né,
Je le suy par contrainte.

L'un meurt au mestier de la guerre
Noirci d'un poudreux tourbillon,
L'autre pousse d'un aiguillon
Les bœufs au travail de sa terre.
L'un vit contre son gré
Pressé d'un bas degré,
Qui tend à chose haute :
Le mal est defendu,
L'innocent est pendu
Qui ne feit jamais faute.

Telle est du Ciel la loy certaine
Qu'il faut souffrir, et non forcer :
Le bon soldat ne doit passer
Le vouloir de son Capitaine.
L'un perd dés le berceau
L'usage du cerveau
Avorton inutile,
L'autre de vent repeu
Devient le boutefeu
D'une guerre civile.

L'un de la mer court les orages
Enfermant sa vie en du bois,
L'autre pressant le Cerf d'abbois
Devient Satyre des bocages.
L'un sans peur de meschef
Bat d'un superbe chef
Le cercle de la Lune,
Qui tombe outrecuidé
Pour n'avoir bien guidé
Les brides de Fortune.

L'un valet de sa panse pleine,
Pourceau d'Epicure ocieux,
Mange en un jour de ses ayeux
Les biens acquis à grande peine.
Ce guerrier qui tantost
Terre et mer d'un grand Ost
Couvroit de tant de voiles[1],
Court de teste et de nom

Pendille à Mont-faucon :
Ainsi vous plaist, Estoilles.

Et toutefois loing des miseres
Qu'aux mortels vous versez icy,
Vous moquez de nostre soucy,
Tournant voz courses ordinaires :
Et n'avez peur de rien
Tant que le fort lien
De la saincte Nature
Tient ce monde arresté,
Et que la majesté
Du grand Jupiter dure.

Du Ciel les ministres vous estes,
Et aggreable n'avez pas
Qu'un autre face rien çà-bas
Ny là haut, si vous ne le faites.
Astres qui tout voyez
Ou soit que vous soyez
Des bosses allumées,
Ou des testes de cloux
Ardantes de feu roux
Dans le ciel enfermées :

Je vous salüe, heureuses flames,
Estoilles filles de la Nuit,
Et ce Destin qui nous conduit
Que vous pendistes à noz trames.
Tandis que tous les jours
Vous devuidez voz cours
D'une danse ætherée :
Endurant je vivray,
Et la chance suivray
Que vous m'avez livrée.

Gardez des François la colonne
Sous qui renaist l'antique foy,
Gardez sa mere et ce grand Roy
Esleu par vous en la Poulonne :

[1] (Notes en marge) « *Voiles* se prend icy pour estandars, et pour voiles de navires »

Et faites que Pibrac
Qui a suivy le trac
De la douce Hippocrene,
Des peuples Poulonnois
Bien tost aux champs François
En santé s'en revienne :

PIBRAC, de la belle Garonne
Le docte eloquent nourrisson,
Dont au Ciel vole la chanson
Quand il nous chante sa Bocconne.
Gardez le Gast aussi
Des Muses le souci,
De Mars et de Cyprine,
Et faites que le dard
Du Scythique soldard
N'entame sa poictrine.

ODE XXXVI. A SA MUSE.

Plus dur que fer j'ay finy mon ouvrage,
Que l'an dispos à demener les pas,
Que l'eau rongearde, ou des freres la rage
Qui rompent tout, ne ru'ront point à bas.
Le mesme jour que le dernier trespas
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.

Tousjours tousjours, sans que jamais je meure,
Je voleray tout vif par l'Univers,
Eternisant les champs où je demeure
De mes Lauriers honorez et couvers :
Pour avoir joint les deux Harpeurs divers
Au doux babil de ma lire d'yvoire,
Qui se sont faits Vandomois par mes vers.

Sus donque Muse, emporte au ciel la gloire
Que j'ay gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit je me voy jouyssant :
Et de Ronsard consacre la memoire,

Ornant son front d'un Laurier verdissant.

FIN DES ODES

[*Nous avons reporté à la fin du volume la* Table des Odes *placée ici en 1578*].

SUPPLÉMENT

[Préface de 1550.] AU LECTEUR.

Si les hommes tant des siecles passés que du nostre, ont merité quelque louange pour avoir piqué diligentement aprés les traces de ceus qui courant par la carriere de leurs inventions, ont de bien loin franchi la borne : combien davantage doit on vanter le coureur, qui galopant librement par les campaignes Attiques, et Romaines osa tracer un sentier inconnu pour aller à l'immortalité? Non que je soi, lecteur, si gourmand de gloire, ou tant tormenté d'ambitieuse presumption, que je te vueille forcer de me bailler ce que le tens peut estre, me donnera (tant s'en faut, que c'est la moindre affection que j'aie, de me voir pour si peu de frivoles jeunesses estimé.) Mais quand tu m'appelleras le premier auteur Lirique François, et celui qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois, et je m'efforcerai te faire apprendre qu'en vain je ne l'aurai receu. Bien que la jeunesse soit tousjours elongnée de toute studieuse occupation pour les plaisirs voluntaires qui la maistrisent : si est ce que des mon enfance j'ai tousjours estimé l'estude des bonnes lettres, l'heureuse felicité de la vie, et sans laquelle on doit desesperer ne pouvoir jamais attaindre au comble du parfait contentement. Donques desirant par elle m'approprier quelque louange, encores non connue, ni atrapée par mes devanciers, et ne voiant en nos Poëtes François, chose qui fust suffisante d'imiter ; j'allai voir les étrangers, et me rendi familier d'Horace, contrefaisant sa naive douceur, des le méme tens que Clement Marot (seulle lumiere en ses ans de la vulgaire poësie) se travailloit à la poursuite de son Psautier, et osai le premier des nostres, enrichir ma langue de ce nom Ode, comme l'on peut veoir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jaques Peletier du Mans, l'un des plus excelens Poëtes de nostre âge, affin que nul ne s'atribue ce que la verité commande estre à moi. Il est certain que telle Ode est imparfaite, pour n'estre mesurée, ne propre à la lire, ainsi que l'Ode le requiert, comme sont encores douze, ou treze, que j'ai mises en mon Bocage, sous autre nom que d'Odes, pour cette méme raison, servans de

temoignage par ce vice, à leur antiquité. Depuis aiant fait quelques uns de mes amis participans de telles nouvelles inventions, approuvants mon entreprise, se sont diligentés faire apparoistre combien nostre France est hardie, et pleine de tout vertueus labeur, laquelle chose m'est aggreable pour veoir, par mon moien, les vieus Liriques, si heureusement resuscités. Tu jugeras incontinant, Lecteur, que je suis un vanteur, et glouton de louange : mais si tu veus entendre le vrai, je m'assure tant de ton accoustumée honnesteté, que non seulement tu me favoriseras : mais aussi quand tu liras quelques trais de mes vers, qui se pourroient trouver dans les œuvres d'autrui, inconsidérement tu ne me diras imitateur de leurs écris, car l'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'autant que la langue est encores en son enfance) que pour cette raison je me suis éloingné d'eus, prenant stile apart, sens apart, euvre apart, ne desirant avoir rien de commun avecq'une si monstrueuse erreur. Donques m'acheminant par un sentier inconnu, & monstrant le moien de suivre Pindare, & Horace, je puis bien dire, (& certes sans vanterie) ce que lui-méme modestement témoigne de lui,

Libera per vacuum posui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede.

Je fu maintesfois avecques prieres admonesté de mes amis faire imprimer ce mien petit labeur, et maintesfois j'ai refusé apreuvant la sentence de mon sententieus Auteur,
Nonumque prematur in annum.
Et mémement solicité par Joachim du Bellai, duquel le jugement, l'étude pareille, la longue frequentation, et l'ardant desir de reveiller la Poësie Françoise avant nous foible, et languissante, (je excepte toujours Heroet, Sceve, et Saint Gelais) nous a rendus presque semblables d'esprit, d'inventions, et de labeur. Je ne te dirai point à present que signifie Strophe, Antistrophe, Epode (laquelle est tousjours differente du Strophe et Antistrophe de nombre, ou de rime) ne quelle estoit la lire, ses coudes, ou ses cornes : aussi peu si Mercure la façonna de l'escaille d'une tortue, ou Polypheme des cornes d'un cerf atachant les cordes aus cornes du cerf, le creus de la teste servant de concavité résonante : en quel honneur estoient jadis les Poëtes liriques, comme il accordoient les guerres emeues entre les Rois, et quelle somme d'argent il prenoient pour louer les hommes : je tairai comme Pindare faisoit chanter les hinnes écris à la louange des vainqueurs Olympiens, Pithiens, Nemeans, Isthmiens. Je reserve tout ce discours à un meilleur loisir, si je voi que telles choses meritent quelque breve exposition, ce ne me sera labeur de te les faire entendre, mais plaisir,

t'assurant que je m'estimerai fortuné, aiant fait diligence qui te soit agreable. Je ne fai point de doute que ma Poësie tant varie ne semble facheuse aus oreilles de nos rimeurs, et principalement des courtizans, qui n'admirent qu'un petit sonnet petrarquizé, ou quelque mignardise d'amour qui continue tousjours en son propos, pour le moins, je m'assure qu'ils ne me sçauroient accuser, sans condamner premierement Pindare auteur de telle copieuse diversité, et oultre que c'est la sauce, à laquelle on doit gouster l'Ode. Je suis de cette opinion que nulle Poësie se doit louer pour acomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante, et variable en ses perfections. Il ne faut aussi que le volage lecteur me blâme de trop me louer, car s'il n'a autre argument pour médire que ce point là, ou mon orthographe, tant s'enfaut que je prenne égard à tel ignorant, que ce me sera plaisir de l'ouir japper, et caqueter, aiant pour ma deffence l'exemple de tous les Poëtes Grecs et Latins. Et pour parler rondement, ces petis lecteurs Poëtastres, qui ont les yeus si agus à noter les frivoles fautes d'autrui, le blâmant pour un A mal écrit, pour une rime non riche, ou un point superflu, et bref pour quelque legere faute survenue en l'impression, montrent evidemment leur peu de jugement, de s'attacher à ce qui n'est rien, laissant couler les beaus mots sans les louer, ou admirer. Pour telle vermine de gens ignorantement envieuse ce petit labeur n'est publié, mais pour les gentils espris, ardans de la vertu, et dedaignans mordre comme les mâtins la pierre qu'ils ne peuvent digerer. Certes je m'assure que tels debonnaires lecteurs ne me blâmeront, moi de me louer quelque fois modestement, ni aussi de trop hautement celebrer les honneurs des hommes favorisés par mes vers, car outre que ma boutique n'est chargée d'autres drogues que de louanges, et d'honneurs, c'est le vrai but d'un poete Liriq de celebrer jusques à l'extremité celui qu'il entreprend de louer. Et s'il ne connoist en lui chose qui soit dinne de grande recommandation, il doit entrer dans sa race, et là chercher quelqu'un de ses aieus, jadis braves, et vaillans : ou l'honnorer par le titre de son païs, ou de quelque heureuse fortune survenue soit à lui, soit aus siens, ou par autres vagabondes digressions, industrieusement brouillant ores ceci, ores cela, et par l'un louant l'autre, tellement que tous deus se sentent d'une méme louange. Telles inventions encores te ferai-je veoir dans mes autres livres, où tu pourras (si les Muses me favorisent comme j'espere) contempler de plus prés les saintes conceptions de Pindare, et ses admirables inconstances, que le tens nous avoit si longuement celées, et ferai encores revenir (si je puis) l'usage de la lire aujourdui resuscitée en Italie, laquelle lire seule doit et peut animer les vers, et leur donner le juste poix de leur gravité ; n'affectant pour ce livre ici aucun titre de reputation, lequel ne

t'est laché que pour aller découvrir ton jugement, affin de t'envoier aprés un meilleur combatant, au moins si tu ne te faches dequoi je me travaille faire entendre aus étrangers que nostre langue (ainsi que nous les surpassons en prouesses, en foi, et religion,) de bien loin devanceroit la leur, si ces fameus Sciomaches d'au jourdhui vouloient prendre les armes pour la defendre, et victorieusement la pousser dans les pais étrangers. Mais que doit on esperer d'eus ? lesquels étants parvenus plus par opinion, peut estre, que par raison, ne font trouver bon aus princes sinon ce qu'il leur plaist ; et ne pouvants souffrir que la clarté brusle leur ignorance, en medisant des labeurs d'autrui deçoivent le naturel jugement des hommes abusés par leurs mines. Tel fut jadis Bacchylide à l'entour d'Hieron Roi de Sicile tant notté par les vers de Pindare : et tel encores fut le sçavant envieus Challimaq impatient d'endurer qu'un autre flattast les oreilles de son Roi Ptolémée, medisant de ceus qui tachoient comme lui de gouter les mannes de la roialle grandeur. Bien que telles gens foisonnent en honneurs, et qu'ordinerement on les bonnette, pour avoir quelque titre de faveur : si mourront ils sans renom, et reputation, et les doctes folies de poetes survivront les innombrables siecles avenir, criants la gloire des princes consacrés par eus à l'immortalité.

AVERTISSEMENT au Lecteur [1550].

J'avoi deliberé, lecteur, suivre en l'ortographe de mon livre, la plus grand part des raisons de Louis Meigret, homme de sain et parfait jugement, qui a le premier osé desseiller ses yeus pour voir l'abus de nostre écriture, sans l'avertissement de mes amis, plus studieus de mon renom, que de la verité : me paignant au devant des yeus, le vulgaire, l'antiquité, et l'opiniatre avis des plus celebres ignorans de nostre tens : laquelle remonstrance ne m'a tant sçeu epovanter, que tu n'i voies encore quelques merques de ses raisons. Et bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre Grecque y, comme il devoit, je me suis hazardé de l'effacer, ne la laissant servir, sinon aus propres noms grecs, comme en Tethys, Thyeste, Hippolyte, Ulysse, affin qu'en les voiant, de prime face on connoisse quels ils sont, et de quel païs nouvellement venus vers nous, non pas en ces vocables abime, Cigne, Nimphe, lire, sire, (qui vient comme l'on dit de κύριος changeant la lettre κ en σ) lesquels sont déja reçeus entre nous pour François, sans les marquer de cét epovantable crochet d'y, ne sonnant non plus en eus que nostre I en ire, simple, nice, lime. Bref je suis d'opinion (si ma raison a quelque valeur) lors que tels mots grecs auront

long tens demeuré en France, les recevoir en nostre mégnie, puis les merquer de l'I François, pour montrer qu'ils sont nostres, et non plus inconnus étrangers : car qui est celui qui ne jugera incontinent que Sibille, Cibele, Cipris, Ciclope, Nimphe, Lire, ne soient naturellement Grecs, ou pour le moins étrangers, puis adoptés en la famille des François, sans les marquer de tel epovantail de Pythagore ? Tu dois sçavoir que un peu devant le siecle d'Auguste la lettre grecque y, étoit inconnue aus Rommains, comme l'on peut veoir par toutes les comedies de Plaute, où totalement tu le voiras outé, ne se servant point d'un charactere étranger dans les noms adoptés, comme Amphitruon pour Amphitryon, et si tu me dis qu'anciennement il prononçoient la lettre y comme aujourd'hui nous faisons sonner nostre V latin, il faut donques que tu le prononces encores ainsi, disant Cubele, pour Cybele. Mais je te veil dire d'avantage, que l'y n'a pas été tant affecté des Latins (ainsi qu'assurent nos docteurs) pour le retenir comme enseigne en tous les vocables des Grecs tournés par eus en leur langue, mais il l'ont ordinerement transformé ores en V comme μῦς mus, ores en A κύων canis, ores en O ὕπνος somnus, tournant l'esprit aspre notté sur ὺ en S, comme étoit presque leur vieille coutume, avant que l'aspiration H fut trouvée. Je t'ai bien voulu admonnester de ceci, pour te montrer que tant s'en faut qu'il faille écrire nos mots François par l'y grec, que nous le pouvons bien oter suivant ce que j'ai dit hors du nom naturel, pourvu qu'il soit usité en nostre langue, et si les Latins le retiennent en quelques lieus, c'est plus pour montrer l'origine de leur quantité, que pour besoin qu'il en aient. S'il avient que nos modernes sçavants se vueillent travailler d'inventer des dactyles, et spondées en nos vers vulgaires, lors à l'imitation des Latins nous le pourrons retenir dans les noms venus des Grecs, pour montrer la méme quantité de leur origine. Et si tu le vois encores en ce mot yeus seulement, saiche que pour les raisons dessus mentionnées, obeissant à mes amis, je l'ai laissé maugré moi, pour remedier à l'erreur auquel pourroient tumber nos scrupuleus vieillars, aiant perdu leur merque en la lecture de yeux, et de ieus : Te supliant lecteur, vouloir laisser en mon livre la lettre I en sa naive signification, ne la depravant point, soit quelle commance la diction, ou quelle soit au meilleu de deux voielles, ou à la fin du vocable, sinon en quelques mots, comme en ie, en ieus, iugement, ieunesse, et autres, ou abusant de la voielle I, tu le liras pour consonne, inventé par Meigret, atendant que tu recevras cette merque d'I consonne, pour restituer l'I voielle, en sa premiere liberté. Quand aus

autres diphthongues, je les ai laissées en leur vieille corruption, avecques insuportables entassemens de lettres sinne de nostre ignorance, et de peu de jugement, en ce qui est si manifeste et certain : estant satisfait d'avoir déchargé mon livre pour cette heure, d'une partie de tel faix : atandant que nouveaus characteres seront forgés pour les syllabes, ll gn ch et autres, quand à la syllabe ph, il ne nous faut autre notte que nostre F qui sonne autant entre nous que φ entre les Grecs, comme manifestement tu peus voir par ce mot φίλη, feille. Et si tu m'accuses d'estre trop inconstant en l'orthographe de ce livre, écrivant maintenant espée, épée, accorder, acorder, vétu, vestu, espandre, épandre, blasmer, blâmer, tu t'en dois collerer contre toi mêmes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous les moiens que je puis deservir aus oreilles du sçavant, et aussi pour acoutumer le vulgaire à ne regimber contre l'éguillon, lors que on le piquera plus rudement, montrant par cette inconstance, que si j'estoi reçeu en toutes les saines oppinions de l'orthographe, tu ne treuverois en mon livre presque une seulle forme de l'escriture que sans raison tu admires tant. T'assurant qu'à la seconde impression je ne ferai si grand tort à ma langue que de laisser étrangler une telle verité, sous couleur de vain abus. Aussi tu ne treuveras facheus si j'ai quelques fois changé la lettre E en A, et A en E et bien souvent, ôtant une lettre d'un mot, ou la lui adjoutant, pour faire ma rime plus sonoreuse ou parfaite : certes telle licence a tousjours été concedée aux poëmes de longue alaine, ou de mediocre vertu, pourveu qu'elle soit rarement usurpée, non à ces rimes vulgaires, orphelines de la vraie humeur poëtique. Et si quelq'un par curieuse opinion plus tost que par raison se colere contre telle honteuse liberté : il doit apprendre qu'il est ignorant de sa langue, ne sentant point que E est fort voisine de la lettre A, voire tel que souvent sans i penser nous les confondons naturellement, comme en vent, vant, et autres infinis, et s'il ne se contente de ces raisons, qu'il regarde la liberté des Grecs, et Latins, qui muent, et changent, changent et remuent les lettres ainsi qu'il leur plaist, pour obeir au son, ou à la forçente loi de leurs vers, comme κραδία pour καρδία, olli pour illi. Si telles libertés n'ont lieu en nostre langue, qui est celui qui voudroit se travailler à labourer un champ tant ingrat et inutile ? Au surplus, lecteur, tu ne seras émerveillé si je redi souvent mémes mots, mémes sentences, et mémes trais de vers, en cela imitateur des poëtes Grecs, et principalement d'Homere, qui jamais, ou bien peu ne change un bon mot, ou quelque trac de bons vers, quand une fois il se l'est fait familier. Je parle

à ceus qui miserablement épient le moien pour blasonner les écris d'autrui, courroussés peut estre, pour m'ouir souvent redire, le miel de mes vers, les ailes de mes vers, larc de ma muse, mes vers sucrés, un trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des cieus, et autres semblables atomes, par lesquels j'ai composé le petit monde de mes inventions. Quand tels Grimmaus ne reprennent d'un poeme que telles choses, ou (comme j'ai desja dit) quelque petit mot, non richement rimé, ou une virgule pour un point, ou l'orthographe, lors le Poëte se doit assurer d'avoir bien dit, voire de la victoire, puis que ses adversaires mal embatonnés, le combatent si foiblement.

FIN.

SONNET [1550].

Comme un torrent, qui s'enfle et renouvelle
Par le degout des hauts sommés chenus,
Froissant et ponts, et rivaiges connus
Se fait (hautain) une trace nouvelle :

Tes vers Ronsard, qui par source immortelle
Du double mont sont en France venus
Courent (hardis) par sentiers inconnus
De méme audace, et de carriere telle.

Heureuses sont tes Nimphes vagabondes,
Gastine sainte, et heureuses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandomois !

Ici le luc, qui n'aguere sur Loire
Souloit répondre au mouvoir de mes dois,
Sacre le pris de sa plus grande gloire.

Caelo Musa beat. [Joachim DU BELLAY.]

SONNET [1550].

Gentil Ronsard, la mielliere mouche
Dans le nectar de toute fleur élite
Aus prez des Seurs, a ta langue confite
Jusqu'à combler ta regorgeante bouche.

Mémes Phebus sa lire dont il touche

Le los des Dieux, ne t'a pas écondite,
Ains t'enseigna : aussi ta vois écrite
Volle où le jour è se leve è se couche.

O chaste Cœur des muses, vien en France
Par un tel prestre, aiant seure esperance
D'i refonder ta destruite chapelle.

Ne dedaignés Muses, divin troupeau,
Venir ici dresser vôtre coupeau,
Puis qu'Apollon le premier vous apelle.

I. A. BAYF.

SONNET [1550].

L'antique bruit de tous les siecles vieux
Avoit jadis erigé pour Orphée,
Pout Stesichore, et Pindare un trophée
D'immortel nom qui voloit jusque aus cieus.

Maint autre aussi favorisé des Dieus
Avoit au chef la couronne étophée
Du saint Laurier, dont la gloire étouphée
L'on voit ici par vers ambitieus,

Muses et Dieus, la faveur variable
De vos efféts, a rendu admirable
Nostre Ronsard, surmontant les antiques :

Vous méme en lui, vostre invincible effort
Avés vaincu, Ronsard est donc bien fort
Vainqueur des Dieus, des Muses, et Liriques.

R[obert de] R[ivaudeau] S. DE LA GUILLOTIERE
du bas Poictou.

SONNET [1550].

Muse va veoir un autre espoir de France,
Qui nuit et jour de sa plume feconde
Aide à polir la Françoise faconde,
Sentant encor le vieux tens d'ignorance.

Il est en lui de la tirer d'enfance,
Et le fera, si mort hors de ce monde
Ne le bannist, dont doit sa teste blonde
Toucher des cieus la derniere distance.

O Dieu courant desous la ligne oblique
Donne faveur à ce nouvel Ascrée,
Tant qu'egaller on le puisse à l'antique.

O nobles Seurs, joignant l'onde sacrée,
Couvrez son chef de branche Cabarique,
Pour le sauver de toute langue inique.

Caelum non solum [J. P. DE MESMES].

SONNET [1550].

Les uns diront le vieil Prestre de Thrace,
Ou le Thebain, qui en la lire excelle,
Et cetui-la qui son pais nous celle,
Ou les beaux chans du Calabrois Horace.

Du Mantuan les vers de bonne race
L'on vantera, ou la Lire de celle
Docte amoureuse et mignarde Pucelle,
Qui ses dous maus sucra de tant de grace :

Mais moi poussé par ta fureur éprise
Ton luc sur tous et je prise, et reprise.
O vive corde, ô bien heureus sonneur,

Ta vertueuse, et premiere entreprise,
Que la France a par ton audace aprise,
Du Vandômois éternize l'honneur.

A. DE LA FARE.

(Quelques exemplaires, fort rares, des Odes de 1550, *renferment un)*

SURAVERTISSEMENT AU LECTEUR

Depuis l'achevement de mon livre, Lecteur, j'ai entendu que nos consciencieux poëtes ont trouvé mauvais de quoi je parle (comme ils disent) mon Vandomois, écrivant ores charlit, ores nuaus, ores ullent, et plusieurs

autres mots que je confesse veritablement sentir mon terroi. Mais d'autant qu'ils n'ont point de raisons suffisantes, je ne daigneroi gaster l'encre pour leur faire entendre leur peu de verité. T'avertissant seulement de ne suivre l'erreur de telle grasse ignorence, mais fortifié de la raison qui me favorise, ne te laisse piper par leurs songes et vaines bourdes. Car tant s'en faut que je refuze les vocables Picards, Angevins, Tourangeaus, Mansseaux, lors qu'ils expriment un mot qui defaut en nostre François, que si j'avoi parlé le naif dialecte de Vandomois, je ne m'estimerai bani pour cela d'éloquence des Muses, imitateur de tous les poëtes Grecs, qui ont ordinerement écrit en leurs livres le propre langage de leurs nations, mais par sur tous Theocrit qui se vante n'avoir jamais une Muse étrangere en son pais.

Μοῦσαν δ' ὀθνείεν οὔποτ' ἐφελκυσάμεν

Quand à ce mot charlit, qu'ils reprennent tant, si l'on veut bien pres regarder l'etymologie, tu le trouveras meilleur que chalit, et plus antique François, comme sentant encore le vieil age auquel nos premiers devanciers erroient ça et la, portant leurs lis sur des chars, comme les Scythes, et ceus qui habitent une partie de l'Afrique ; encores aujourd'hui voit on en la plus grande part des maisons champestres les lis estre faits à roue, pour estre plus glissans. et faciles à manier. Non que tel etymologie me plaise, ou qu'il soit necessité d'i avoir egard, ni en cestui-ci, ni aus autres : seulement j'ai bien voulu reboucher un peu les dens de ces abboieurs par telle derivation, affin qu'une autrefois ils ne soient si pronts à les afiler contre celui qui ne les pourroit ouir gronder, sans les pelisser par raisons plus fortes, que celles qu'ils auroient mises en avant pour me rechigner ou me mordre. Au surplus lecteur, je te veil bien avertir de ce verbe je va, tu vas, il vat, en lieu de dire je voi, tu vas, lequel j'ai forgé au patron de je ba, tu bas, il bat, car en lieu que l'un estoit irregulier, tu en auras un autre mieus forgé, et plus François qui est la seule touche sur laquelle tu dois examiner tes vocables sans les faire monstrueus, et mal ordonnez, comme jadis estoit ce mot hymne que j'ai refondu dedans la propre forge Françoise, le finissant par nostre propre terminaison inne, rimant hinne sur divine, benine, dinne, outant le g superflu ; et si tu me dis qu'il estoit François au paravant, je te répon que c'estoit un monstre, et géant, pour n'avoir une seule terminaizon semblable à la sienne, se finissant en mne, et si tu en treuves quelque autre, lors j'avourai ta raison, ce pendant je ferai servir la mienne, qu'avecq' le tens tu apreuveras,

d'autant que c'est une regle generalle d'aproprier sur la terminaizon françoise tous les mots tirés des Italiens, Latins, et des Grecs, pour l'ornement et perfection de nostre langue.

RECUEIL DES ODES RETRANCHÉES AUX ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

1550 à 1572

A IAN DORAT

[Texte de 1550. — Livre I, xiiii].

Puissai-je entonner un vers
Qui raconte à l'univers
Ton los porté sus son aile,
Et combien je fu heureus
Suçer le laict savoureus
De ta feconde mammelle.

Sur ma langue doucement
Tu mis au commencement,
Je ne sçai quelles merveilles,
Que vulgaires je randi,
Et premier les épandi
Dans les Françoises oreilles.

Si en mes vers tu ne vois
Sinon le miel de ma vois
Versé pour ton los repaistre :
Qui m'en oseroit blamer ?
Le disciple doit aimer
Vanter et louer son maistre.

Nul ne peut montrer davant
Qu'il soit expert et sçavant,
Et l'ignorance n'enseigne
Comme on se doit couronner
Et le chef environner
D'une verdoiante enseigne.

Si j'ai du bruit il n'est mien,
Je le confesse estre tien

Dont la sçience hautaine
Tout alteré me treuva,
Et bien jeune m'abreuva
De l'une et l'autre fontaine.

De sa Mere l'apprentif
Peut de son luc deceptif
Tromper les bandes rurales,
Puisse avenir que ma vois
Atire et flate, des Rois
Les grandes mains liberales.

L'honneur nourrist le sçavoir :
Quand l'œil d'un Prince veult voir
Le Ministre de la Muse,
Phebus lui fait ses leçons,
Phebus aime ses chansons,
Et son luc ne lui refuse.

On ne se travaille point
Aiant un Disciple époint
A vertu dés sa naissance,
En peu de jours il est fait
D'apprentif maistre parfait,
J'en donne assés connoissance.

A RENÉ D'ORADOUR, Abbé de Beus.

[Texte de 1550. — Livre II, xii].

Le tens de toutes choses maistre,
Les saisons de l'an terminant,
Montre assés que rien ne peut estre
Longuement durable en son estre
Sans se changer incontinant.

Ores l'hiver brunist les cieus,
D'un grand voile obscur emmuré
Ores il soufle audacieus,
Ores froid, ores pluvieus,
En son inconstance assuré.

Puis quand il s'en fuit variable,
On revoit Zephyre ariver,

Amenant un ciel amiable,
Qui est beaucoup plus agreable
Apres qu'on a senti l'iver.

Quand un souci triste et hideus,
Oradour, te viendroit saisir,
Ne t'effraie d'un ni de deus,
Car le tens seul en depit d'eus,
Te rendra libre à ton plaisir.

Dessus ton luc pour eus ne cesse
Si tu me croi de raconter
Les passions de ta maistresse,
Et comme sa vois flateresse
L'ame du corps te sçeut oster.

De t'amie le nom aimé
Ores sur les eaus soit oui,
Et ores par le bois ramé,
Qu'il n'i ait pré de fleurs semé
Qui d'elle ne soit esjoui.

Aucunesfois pres du rivage
Lentement couché sur le jonc,
Tu oiras dans le bois sauvage
La veuve tourtre en son ramage
Se lamenter dessus un tronc.

Vela comment il faut casser
L'effort des ennuis odieus,
Et le soin du cueur effacer,
Incontinent tu dois passer
Les flots tant redoutés des dieus.

Apres la tourmente bien forte
Le Nautonnier dur au labeur
Boit sur la proue, et reconforte
Sa troupe languissante et morte,
Chassant leur miserable peur.

Compaignons, l'enduré tourment
Par le vin nous effaçerons,
Sus sus, vivons joieusement,
Apres boire plus aisement

La voile nous rehausserons.

A MARGUERITE

[1550. Livre II, xiii].

[Texte de 1572].

En mon cœur n'est point escrite
La rose, ny autre fleur,
C'est toy, belle Marguerite,
Par qui j'ay cette couleur.

N'es-tu celle dont les yeux
Ont surpris
Par un regard gracieux
Mes espris ?

Puis que ta sœur de haut pris
Ta sœur pucelle d'elite
N'est cause de ma douleur,
C'est donc pour toy, Marguerite,
Que je pris ceste couleur.

Un soir, ma fievre naquit,
Quand mon cœur
Pour maistresse te requit :
Mais rigueur,

D'une amoureuse langueur
Soudain paya mon merite,
Me donnant ceste paleur,
Pour t'aymer trop Marguerite
Et ta vermeille couleur.

Hé quel charme pourroit bien
Consumer
Le soucy qui s'est fait mien
Pour aymer ?

De mon tourment si amer
La jouissance subite
Seule outeroit le malheur
Que me donna Marguerite
Par qui j'ay cette couleur.

DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMI

[Texte de 1550. Livre II, xv].

Ta Genisse n'est assés drue,
Aten que ses ans soient venus,
Ne forte assés à la charrue,
Ne pour le taureau qui se rue
Lourdement aus jeus de Venus.

Ains meslée avecque les veaus,
Follatre d'une course viste,
Ou dessous les saules nouveaus
Se voitre à l'ombre, ou pres des eaus
Les flammes du soleil evite.

Jamais n'endure qu'on la touche,
Fuiant' à bonds comme un chevreau,
Comme un jeune chevreau farouche
Qui sur le printens s'escarmouche
Par le tapis d'un verd preau.

Ne soi envieus du desir
Des raisins trop vers, car l'Autonne
Les meurira tout à loisir,
Lors tu pourras à ton plaisir
Manger la grappe meure et bonne.

Le tens ravissant ton vert age
Le lui dônra, véla le point
Comme elle croistra davantage,
Tirant un gain de ton dommage,
Dommage que l'on ne sent point.

Ja me semble que je la voi
Mignarde, en ton giron assise,
Te jurer éternelle foi,
Et ne sçavoir partir de toi,
Tant en toi s'amour aura mise.

De toi pensive et idolatre
T'adorera quelque matin,
Je prevoi ta main qui folatre
Desja sur sa cuisse d'albastre,

Et sur l'un et l'autre tetin.

Mais quoi ? pour neant tu pretens
De vouloir violenter ores
L'inexorable loi du tens,
Qui le plaisir que tu atens
Ne te veut pas donner encores.

A LA MUSE CLEION, Pour celebrer Maclou de la Haie, le premier jour du mois de Mai.

[Texte de 1550. Livre II, xvi].

Muses aus yeus noirs, mes pucelles.
Mes muses dont les estincelles
Ardent mon nom par l'univers,
De Maclou sacrez la memoire,
Et faites distiller sa gloire
Dans le dous sucre de vos vers.

O qui des forests chevelues,
Et des belles rives velues,
Cleion t'esjouis, sus avant
Cent fleurs pour mon Lahaie amasse,
Et qu'une couronne on lui face
Pour ombrager son front sçavant.

A toi, et à tes seurs compaignes
Il appartient par vos montaignes
L'éterniser en ce verd mois.
Là donc, que sa gloire s'épande,
Et sur les cordes on l'étande
Du luc qui bruit en Vandomois.

A CHARLES DE PISSELEU, Evesque de Condon [1544-1564]

[Texte de 1550. Livre II, xviii].

Que nul papier dorennavant
Par moi ne s'anime sans mettre
(Docte Prelat) ton nom devant
Pour donner faveur à mon metre,

C'est lui qui mieus te fera vivre
Qu' un portrait de marbre attaché,

Ou qu'une medaille de cuivre
Mise à ton los dans un marché.

Si perles ou rubis j'avoie
Dedans mes coffres à present,
Et tout cela que l'Inde envoie
Aus froides terres pour present,

Tu les aurois comme ma ryme ;
Mais, Charles (ou je me deçoi)
Ou tu en ferois peu d'estime
Et les banirois loing de toi.

Rien que les Muses ne t'émeuvent,
Les Muses donc je veil t'offrir,
Les Muses qui vives ne peuvent
L'oublivieus tumbeau souffrir.

Qui penses-tu qui ait fait croistre
Hector, ou Ajax si fameus,
Ne te puis-je faire apparoistre
Par renommée autant comme eus ?

Certes le fort et puissant stile
Des Poëtes bien écrivans,
Du creus de la fosse inutile
Les a deterrés tous vivans.

Bien, quand ta main auroit reprise
La serve Boulongne, et donté
Jusqu'aus deus bous de la Thamise
L'Anglois à force surmonté,

Tu n'as rien fait si telle gloire
N'est portraite en mes vers, affin
Que ta renaissante memoire
Vive par les bouches sans fin.

Les livres seuls ont de la terre
Juppiter aus cieus envoié,
Et lui ont donné le tonnerre
Dont Encelade est foudroié.

Ainsi les deus freres d'Heleine
Par leur faveur se firent Dieus,

Sauvant la nau, qui est jà pleine
De flots, et de flots odieus.

A SA MUSE

[Texte de 1550. Livre II, xxi.]

Grossi-toi, ma muse Françoise,
Et enfante un vers resonant,
Qui bruie d'une telle noise
Qu'un fleuve débordé tonant,

Alors qu'il sacaige et emmeine
Pillant de son flot sans merci
Le tresor de la riche pleine,
Le beuf et le bouvier aussi.

Et fai voir aus yeus de la France
Un vers qui soit industrieus,
Foudroiant la vieille ignorance
De nos peres peu curieus.

Ne sui ni le sens, ni la rime,
Ni l'art du moderne ignorant,
Bien que le vulgaire l'estime,
Et en béant l'aille adorant.

Sus donque l'envie surmonte,
Coupe la teste à ce serpent,
Par tel chemin au ciel on monte,
Et le nom au monde s'épend.

A RENÉ MACÉ Vandomois.

[1550. Livre II, xxix.]
[Texte de 1572. II, xxxv.]

Cependant que tu nous dépeins
Des François la premiere histoire
Desensevelissant la gloire
Dont nos ayeux furent si pleins,

Horace, et ses nombres divers
Amusent seulement ma Lyre,
A qui j'ay commandé de dire

Ce chant pour honorer tes vers.

Je les enten desja tonner
Parmy la France ce me semble,
Et voy tous noz Poëtes ensemble
D'un tel murmure s'étonner.

J'entrevoy desja la lueur
Des bien estincellantes armes,
Chasser en fuite les gensdarmes,
Et les chevaux pleins de sueur.

Icy le More est abatu,
Et là, le vaillant Charlemaigne
Tenant le fer au poin, ensaigne
Aux François d'aymer la vertu.

C'est là le vray enfantement
De ta grave héroïque Muse,
Qui toute enflée ne s'amuse
Qu'à deviser bien hautement.

Mais moi à qui ton Apollon
N'a donné sa profonde veine,
Je façonne avec grande peine
Des vers indignes de ton nom.

Tels qu'ils sont, Macé, toutesfois
Je veux qu'ils témoignent ta gloire,
Et commande à la memoire
Que tu vives plus d'une fois.

Ils chanteront à nos neveux
Comme tu allas aux montaignes
D'Helicon, voir les Sœurs compaignes
Et Apollon aux beaux cheveux.

Et comme la charmante vois
De tes douces et braves rimes,
Les força de quitter leurs Cimes
Pour habiter le Vandomois.

A SON LUT.

[Texte de 1572. Livre II, xxx.]

Si autre-fois sous l'ombre de Gastine
Avons joué quelque chanson Latine,
De Cassandre enamouré ;
Sus, maintenant Lut doré,
Sus l'honneur mien, dont la vois delectable
Sçait resjouïr les Princes à la table,
Change de forme et me sois
Maintenant un Lut François.

Je t'asseure que tes cordes
Par moy ne seront poluës
De chansons salement ordes
D'un tas d'amours dissoluës :
Je ne chanteray les Princes,
Ne le soin de leurs Provinces,
Ny moins la nef que prepare
Le marchant las ! trop avare
Pour aller apres ramer
Jusqu'aux plus lointaines terres,
Peschant ne sçay quelles pierres
Au bord de l'Indique mer.

Tandis qu'en l'air je soufflerai ma vie,
Sonner Phebus j'auray tousjours envie,
Et ses compaignes aussy,
Pour leur rendre un grand-mercy
De m'avoir fait poëte de nature,
Ayme-musique, ensemble ayme-peinture,
Et prestre de leurs chansons
Qui accordent à tes sons.

L'enfant que la douce Muse
Naissant d'œil benin a veu,
Et de sa science infuse
Son jeune esprit a pourveu,
Tousjours en sa fantasie
Bruslera de Poësie
Sans pretendre un autre bien :
Encor qu'il combatist bien,
Jamais les Muses poureuses
Ne voudront le prémier

De Laurier, fust-il premier
Aux guerres victorieuses.

La Poësie est un feu consumant
Par grand ardeur l'esprit de son amant,
Esprit que jamais ne laisse
En repos tant el' le presse.
Voila pourquoi le ministre des Dieux
Vit sans grans biens, d'autant qu'il ayme mieux
Abonder d'inventions
Que de grans possessions.

Mais Dieu juste qui dispense
Tout en tous, les fait chanter
Le futur en recompense
Pour le monde espouventer.
Ce sont les seuls interpretes
Des hauts Dieux que les Poëtes :
Car aux prieres qu'ils font
L'or aux Dieux criant ne sont,
Ny la richesse qui passe :
Mais un Lut tousjours parlant
L'art des Muses excellent
Pour dessus leur rendre grace.

Que dirons nous de la musique sainte ?
Si quelque amante en a l'oreille atainte
Lente en larmes goutte à goutte
Fondra sa chere ame toute,
Tant la douceur d'une harmonie éveille
D'un cœur ardant l'amitié qui sommeille,
Au vif lui representant
L'aimé, par ce qu'elle entend.

La Nature de tout Mere,
Prevoyant que nostre vie
Sans plaisir seroit amere,
De la Musique eut envie,
Et ses acords inventant
Alla ses fils contentant
Par le son, qui loin nous jette

L'ennuy de l'ame sujette,
Pour l'ennuy mesme donter :
Ce que l'Emeraude fine
Ny l'or tiré de sa mine
N'ont la puissance d'outer.

Sus Muses sus, celebrez-moy le nom
Du grand Appelle immortel de renom,
Et de Zeuxe qui paignoit
Si au vif, qu'il contraignoit
L'esprit ravy du pensif regardant
A s'oublier soy-mesme, ce-pendant
Que l'œil humoit à longs traits
La douceur de ses portraits.

C'est un celeste present,
Transmis çà bas où nous sommes,
De terrestre faix exent
Pour lever en haut les hommes :
Car ainsi que Dieu a fait
De rien le monde parfait,
Il veut qu'en petite espace
Le paintre ingenieux face
(Alors qu'il est agité,)
Sans avoir nulle matiere
L'air, la mer, la terre entiere
Instrument de deité.

On dit, que cil qui r'anima les terres
Vuides de gens, par le get de ses pierres
(Origine de la rude
Et grossiere multitude)
Avoir aussi des diamans semé
Dont tel ouvrier fut vivement formé,
Son esprit faisant connoistre
L'origine de son estre.

Dieux ! de quelle oblation
Aquiter vers vous me puis-je,
Pour remuneration
Du bien receu qui m'oblige ?

Certes je suis glorieux
D'estre ainsi amy des Dieux
Qui seuls m'ont fait recevoir
Le meilleur de leur sçavoir
Pour mes passions guarir :
Et d'eux mon Lut tu attens
Vivre çà bas en tout temps,
Non de moy qui doy mourir.

O de Phebus la gloire, et le trophée,
De qui jadis le Thracien Orphée
Faisoit arrester les vens,
Et courir les bois suyvans,
Je te salue, ô Lut harmonieux
Raclant de moy tout le soin ennuieux,
Et de mes amours tranchantes
Les peines, lors que tu chantes.

A GASPARD D'AUVERGNE [1550].

[Texte de 1572 : Livre II, ode xxxi, Non mesurée.]

Soyon constans, et ne prenon soucy
Quel jour suyvant poussera cestuy-cy,
Getton au vent, mon Gaspar, tout l'affaire
Dont nous n'avons que faire.

Pourquoy m'iray-je enquerir des Tartares,
Et des pays estranges, et Barbares,
Quand à grand peine ay-je la connoissance
Du lieu de ma naissance ?

Volontiers l'ignorant
Va tousjours s'enquerant
Du ciel plus haut que luy :
Las ! malheur sur les hommes,
Nais au monde ne sommes
Que pour nous faire ennuy.

C'est se moquer de genner et de poindre
Le bas esprit des hommes, qui est moindre
Que les conseils de Dieu, ou de penser
Sa volonté passer.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

Tousjours en luy fichon nostre esperance
Et en son fils nostre ferme asseurance,
Au demeurant, alon avec le temps
Heureusement contens.

A l'homme qui est né,
Peu de temps est donné
Pour se rire, et s'esbatre.
Nous l'avons, ce-pendant
Qu'alons-nous attendant ?
Un bon jour en vaut quatre.

Soit que le ciel de foudres nous despite,
Ou que la terre en bas se precipite,
Soit que la nuit devienne jour qui luit,
Soit que le jour soit nuit,

Jamais de rien n'auray frayeur ne crainte
Comme asseuré que la pensée sainte
De l'Eternel, gouverne en equité
Ce monde limité.

» Le Seigneur de là haut
» Cognoist ce qu'il nous faut
» Mieux que nous tous ensemble :
» Sans nul égard d'aucun,
» Il départ à chacun
» Tout ce que bon luy semble.

Je t'aprendray, si tu veux m'escouter
Comment l'ennuy d'un cœur se peut outer,
Et ce qui tient la tristesse cruelle,
D'importune sequelle.

Tu ne seras couvoiteux d'amasser
Le bien qui doit si vitement passer,
Comme tresors, honneurs, et avarices,
Escolles de tous vices.

Car c'est plus de refraindre
Son desir, que de joindre
L'Ourse au midy ardent,
L'Escosse sablonneuse
A l'Arabie heureuse,

Ou l'Inde à l'Occident.

Tu dois encore eviter ce me semble
Faveur des Rois, et des peuples ensemble,
De leurs mignons toujours quelque tempeste
Vient foudroyer la teste.

Ce n'est pas tout, avecques providence
Fais un amy, dont l'heureuse prudence
Te servira de secours necessaire
Contre l'heur adversaire.

Ton cœur bien preparé,
De force remparé,
En la fortune adverse
Patience prendra :
En la bonne, craindra
Que l'heur ne le renverse.

Apres l'hyver, la saison variable
Pousse à son rang le printemps amyable :
Si aujourd'huy nous sommes soucieux,
Demain nous serons mieux.

Tousjours de l'arc Apollon ne moleste
Le camp des Grecs pour leur tirer la peste,
Aucune-fois tout paisible, réveille
Sa harpe qui sommeille.

En orage outrageux
Tu seras courageux,
Puis si bon vent te sort,
Tes voiles trop enflées
De la faveur souflées,
Conduiras, sage, au port.

Apres avoir prié, devotieux,
Les deux jumeaux qui decorent les cieux,
De tousjours luire au fort de la tempeste
Sur le haut de ta teste.

L'un escrimeur, en vers tu descriras,
L'autre donteur des chevaux tu diras
Ou pour leur Sœur la querelle ennemie,

D'Europe et de l'Asie.

A LUI MESME.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Que tardes-tu, veu que les Muses
T'ont élargi tant de sçavoir,
Que plus souvent tu ne t'amuses
A les chanter, et que tu n'uses
De l'art qu'ell' t'ont fait recevoir :
Tu as le tens qu'il faut avoir,
Repos d'esprit, et patience,
Dous instruments de la sçience ;
Et toutefois l'heure s'enfuit
D'un pié leger et diligent,
Sans que ton esprit negligent
Face apparoistre de son fruit.

On ne voit champ tant soit fertil
S'il n'est poitri du labourage.
Qu'à la fin ne vienne inutil,
Voire, et le champ joignant fut-il
Du Nil l'Aegiptien rivage :
Tant soit un cheval de courage,
Et coutumier à surmonter,
S'on est long tens sans i monter
Il devient rosse, et fort en bride :
Ainsi des Muses l'écrivain,
S'il les delaisse, helas ! en vain
Il les invocque apres pour guide.

L'orfevre de tenir n'a honte
Les instrumens de son métier,
Son plaisir sa peine surmonte,
Tellement qu'il feroit grand conte
Estre oisif un jour tout entier :
Ton art le passe d'un cartier.
Quoi ? Voire du tout ce me semble,
Toutefois encre et plume ensemble
Tu crains paresseus à toucher.
D'orenavant écri, compose :

La louange pour peu de chose
S'achette, et qu'est il rien plus cher !

Mainte ville jadis puissante
Est ores morte avec son nom,
Ensevelie, et languissante,
Et Troie est encor florissante
Comme un beau printens en renom :
Bien d'autres Rois qu'Agamemnon,
Ont fait reluire leur vertu,
Et si sont morts, car ils n'on 'u
Un Homere, qui mieus qu'en cuivre,
En medaille, en bronce, ou tableau,
Les eust arrachés du tumbeau,
Faisant leur nom vivre, et revivre.

A Gaspar d'Auvergne. 1550

[Texte de 1572 : Livre II, xxxii.]
[Ode] non mesurée.

Puis que la mort ne doit tarder
Que pronte vers moy ne parvienne,
Trop humain suis pour me garder
Qu'espouvanté ne m'en souvienne,
Et qu'en memoire ne me vienne
Le cours des heures incerténes,
Gaspar, qui aus bords de Vienne
As rebasty Rome, Athenes.

En vain l'on fuit la mer qui sonne
Contre les goufres, ou la guerre,
Ou les vents mal sains de l'Autonne
Qui soufflent la peste en la terre :
Puis que la mort qui nous enterre
Jeunes nous tue, et nous conduit
Avant le temps, au lac qui erre
Par le Royaume de la nuit.

L'avaricieuse nature,
» Et les trois Sœurs filans la vie,
» Se deuilent quand la creature

» Dure long temps, portant envie
» Au corps si tost il ne dévie :
» Le creant rose du printemps,
» A qui la naissance est ravie
» Et la grace tout en un temps.

L'un devient gouteux, l'autre étique,
L'autre n'atend que le Cyprés,
Et celuy qui fut hydropique,
Guarist pour retomber apres :
Nous sommes humains tout expres,
Pour avoir le cœur outragé
D'un aigle, qui le voit d'aupres
Naistre afin qu'il soit remangé.

Bien tost sous les ombres, Gaspar,
La mort nous guidera subite,
N'or ny argent de telle part
Ne font que l'homme ressuscite :
Diane son cher Hippolyte
N'en tire hors, ains gist parmy
La troupe, où Thesé se despite
Qu'il n'en peut r'avoir son amy.

» L'homme ne peut fuir au monde
» Le certain de sa destinée,
Le marinier craint la fiere onde,
Le soldat la guerre obstinée,
Et n'ont peur de voir terminée
Leur vie sinon en tels lieux,
Mais une Mort inopinée
Leur a tousjours fermé les yeux.

Dequoy sert donc la medecine,
Et tout le Gayac estranger,
User d'onguens ou de racine,
Boire bolus, ou d'air changer :
Quand cela ne peut alonger
Noz jours contez ? où cours-tu Muse [?]
Repren ton stile plus leger
Et à ce grave ne t'amuse.

HINNE A SAINT GERVAISE, ET PROTAISE.

[Texte de 1550 : Livre III, ii.]

La victorieuse couronne
Martirs, qui vos front environne,
N'est pas la couronne du pris
Qu'Elide donne pour la course,
Ou pour avoir pres de la source
D'Alphée, esté les mieus appris.

Avoir d'un indonté courage
De Neron meprisé la rage
Vous a rendus victorieus,
Quand l'un eut la teste tranchée,
Et l'autre l'eschine hachée
De gros fouets injurieus.

Ce beau jour qui vostre nom porte
Chaqu'an me sera saint, de sorte
Que le chef de fleurs relié,
Dansant autour de vos images,
Je leur ferai humbles hommages
De ce chant à vous dedié.

Ce jour, l'oveille audacieuse
Erre en la troupe gracieuse
Des loups, et si n'a crainte d'eus,
Ce jour, les villageois vous chomment
Et oisifs par les prez vous nomment
Leur douce esperance tous deus.

Regardez du ciel nos services,
Et avocassez pour nos vices,
Regardez nous (disent ils) or,
Dontez le peché qui nous presse,
Et nous sauvez de toute oppresse,
Cet an, et l'autre et l'autre encor.

Faites que des bleds l'apparance
Ne démente nostre esperance,
Et du raisin ja verdelet
Chassez la nue menassante,
Et la brebis au[s] champs paissante

Emplissez d'aigneaus, et de laict.

A MACLOU DE LA HAIE Sur le traité de la paix fait entre le Roi François, et Henri d'Angleterre, 1545.

[Texte de 1550 : Livre III, iv.]

Il est maintenant tens de boire,
Et d'un dous vin oblivieus
Faire assoupir en la memoire
Le soin de nostre aise envieus.
Que c'estoit chose deffendue
Au paravant de s'esjouir,
Ains que la paix nous fut rendue
Et le repos pour en jouir ?

Je di, quand Mars armoit l'Espaigne
Contre les François indontés,
Et ce peuple que la mer baigne
(Hors du monde) de tous costés,
L'Espaigne en piques violentes
Furieuse, et ce peuple ici,
Par ses fleches en l'air volantes
A craindre grandement aussi.

Puisque la paix est revenue
Nous embellir de son sejour,
La joie en l'oscur détenue
Doit à son ranc sortir au jour.
Sus page, en l'honneur des trois Graces
Verse trois fois en ce pot neuf,
Et neuf fois en ces neuves tasses
En l'honneur des seurs qui sont neuf.

Ce lis et ces roses naïves
Sont épendues lentement,
Je hai les mains qui sont oisives,
Qu'on se despeche vitement :
La donq ami, de corde neuve
R'anime ton luc endormi ,
Le luc avec le vin se treuve
Plus dous, s'il est meslé parmi.

O quel Zephire favorable
Portera ce folatre bruit
Dedans l'oreille inexorable
De Madelaine qui nous fuit ?
Le soin qui en l'ame s'engrave
Secoure aus vens ores tu dois :
C'est chose saige, et vraiment grave
De faire le fol quelquefois.

Hinne à la Nuit.

[Texte de 1550 : Livre III, ix.]

Nuit, des amours ministre et sergente fidele
Des arrests de Venus, et des saintes lois d'elle,
Qui secrete acompaignes
L'impatient ami de l'heure acoutumée,
O l'aimée des Dieus, mais plus encore aimée
Des étoiles compaignes,

Nature de tes dons adore l'excellence,
Tu caches les plaisirs desous muet silence
Que l'amour jouissante
Donne, quand ton obscur étroitement assemble
Les amans embrassés, et qu'ils tumbent ensemble
Sous l'ardeur languissante.

Lors que l'amie main court par la cuisse, et ores
Par les tetins, ausquels ne s'acompare encores
Nul ivoire qu'on voie,
Et la langue en errant sur la joüe, et la face,
Plus d'odeurs, et de fleurs, là naissantes, amasse
Que l'Orient n'envoie.

C'est toi qui les soucis, et les gennes mordantes,
Et tout le soin enclos en nos ames ardantes
Par ton present arraches.
C'est toi qui rens la vie aus vergiers qui languissent,
Aus jardins la rousée, et aus cieus qui noircissent
Les idoles attaches.

Mai, si te plaist déesse une fin à ma peine,
Et donte sous mes braz celle qui est tant pleine

De menasses cruelles,
Affin que de ses yeus (yeus qui captif me tiennent)
Les trop ardens flambeaus plus bruler ne me viennent
Le fond de mes mouelles.

A SON LIVRE.

[1550 : Livre III, 12.]
[Texte de 1572 : Livre V, xxxii.]

Bien qu'en toy mon livre on n'oie
Achille és plaines de Troie
Brandir l'homicide dard,
Et qu'un Hector n'y foudroie
L'estomach d'un Grec soudard.

Ne laisse pourtant de mettre
Tes vers au jour, car le métre
Qu'en toy bruire tu entens,
T'ose pour jamais promettre
Te faire vainqueur du temps.

Si la gloire et la lumiere
De Smyrne luist la premiere,
L'honneur sur tous emportant,
Une muette fumiere
N'obscurcist Thebes pourtant.

Les vers qu'il m'a pleu de dire
Sur les langues de ma Lyre
Vivront, et superieurs
Du temps, on les voira lire
Des hommes posterieurs.

Sus doncq' Renommée, charge
Dessus ton espaule large
Mon nom qui tante les cieux,
Et le couvre sous ta targe
De peur du trait envieux.

Mon nom dés l'onde Atlantique,
Jusqu'au dos du More antique
Soit immortel témoigné
Et depuis l'isle erratique

Jusque au Breton esloigné.

Afin que mon labeur croisse,
Et sonoreux apparoisse
Lyrique par dessus tous,
Et que Thebes se connoisse
Faite Françoise par nous.

[Sans titre, mais adressée à Grevin en 1560, à Grujet en 1571]

[1550 : Livre III, 18.]

[Texte de 1572 : Livre III, xxii.]

Vous faisant de mon écriture
La lecture,
Souvent Grujet m'avez repris
De quoy si bas je composoie,
Et n'osoie
Faire une œuvre de plus haut pris.

Tout esprit gaillard qui s'éforce,
N'a la force
De polir des livres parfaits :
Les nerfs foibles souvent se treuvent
S'ilz espreuvent,
Plus que leur charge un pesant faix.

Qui pensez vous qui puisse escrire
L'ardente ire
D'Ajax, le fils de Telamon,
Ou d'Hector rechanter la gloire,
Ou l'histoire
De la race du vieil Emon ?

Toute muse pour tragedie
N'est hardie
A tonner sur un escharfaut,
Ne propre à rechanter la peine
D'erreurs pleine,
De ce Gregeois qui fut si caut :

Adieu donc enfans de la terre,
Qui la guerre

Entreprintes contre les Dieux,
Ce n'est pas moy qui vous raconte,
Ne qui monte
Avecque vous jusques aux cieux :

Grujet, je poursuivray ma mode,
Par mainte Ode,
Mes vers seront fleurissans.
Les autres de Mars diront l'ire,
Mais ma lyre
Bruira l'amour que je sens.

DE FEU LAZARE DE BAIF A CALIOPE.

[Texte de 1550 : Livre III, xxii.]

Si les Dieus
Larmes d'yeus
Versent pour la mort d'un homme,
A cette heure,
Dieus qu'on pleure,
Et qu'en dueil on se consomme.

Caliope,
Et ta trope,
Baif chantez en vois telle,
Que sa gloire
Par memoire
Soit saintement immortelle.

En maint tour,
Alentour
Du cercueil croisse l'ierre.
Nuit, et jour,
Sans sejour
A l'ignorance il eut guerre.

L'excellance
De la France
Mourut en Budé premiere,
Et encores,
Morte est ores.
Des Muses l'autre lumiere.

A JOACHIM DU BELLAI ANGEVIN.

[Texte de 1550 : Livre III, xxiv.]

Si les ames vagabondes
Ça et là, des peres vieus,
Apres avoir beu les ondes
Du dous fleuve oblivieus,
Ded[a]ignans l'obscur sejour,
Pleines d'amour de la vie premiere
Reviennent voir de nos cieus la lumiere,
Et le clair de nostre jour.

Si ce qu'a dit Pythagore
Pour vrai l'on veut estimer,
L'ame de Petrarque encore
T'est venue r'animer :
L'experience est pour moi,
Veu que son livre antiq' tu ne leus onques,
Et tu écris ainsi comme lui, donques
Le méme esprit est en toi.

Une Laure plus heureuse
Te soit un nouveau souci,
Et que ta plume amoureuse
Engrave à son tour aussi
Des contens l'heur et le bien,
A celle fin que nostre siecle encore
Comme le viel, en te lisant t'honore,
Pour gaster l'encre si bien.

D'une nuit oblivieuse
Pour quoi tes vers caches-tu ?
La lumiere est envieuse
S'on lui céle la vertu :
Par un labeur glorieus
Ont surmonté les fureurs poetiques
D'Homere, Horace, et des autres antiques
Les siecles injurieus.

A BOUJU ANGEVIN.

[Texte de 1550 : Livre IV, ii.]

Cetui-ci en vers les gloires
Des Dieus vainqueurs ecrira,
Et cetui-là les victoires
De nos vieus princes dira.

Mais moi, je veil que ma Muse
Repande ton nom par l'air,
Et que toute s'i amuse
Si peu qu'elle sçait parler,

Pour estre de nostre France
L'un de ceux qui ont defait
Le villain monstre Ignorance
Et le siecle d'or refait.

Que celui qui s'estudie
D'estre pour jamais vivant,
La main d'un peintre mandie,
Ou l'encre d'un ecrivant !

Mais toi qui hautain deprise
Une empruntée faveur
De la main (tant soit apprise)
D'un poëte, ou engraveur,

Tu peus maugré la mort bléme
Mieus qu'une plume, ou tableau
T'arracher vivant toi méme
Hors de l'oublieus tumbeau.

Faisant un vers plus durable
Qu'un Colosse elabouré,
Ou la tumbe memorable
Dont Mausole est honoré.

Les Piramides tirées
Des entrailles d'un rocher,
Jadis des Rois admirées,
Le tens a fait trebucher.

Mais si l'esprit poëtique
Qui m'agite, n'est errant,
Plus que nul pilier antique
Ton œuvre sera durant.

Et si prevoi que la gloire
De ton vagabond renom
Ne fera sonner à Loire
Contre ses bords que ton nom.

Et le tournant en son onde
Le rura dedans la mer,
Affin que le vent au monde
Le puisse par tout semer.

CONTRE UN QUI LUY DEROBA SON HORACE.

[Texte de 1550 : Livre IV, iii.]

Quiconques ait mon livre pris,
Dorenavant soit-il epris
D'une fureur, tant qu'il lui semble
Voir au ciel deus souleils ensemble
Comme Penthée.

Au dos pour sa punition
Pende sans intermission
Une furie qui le suive :
Sa coulpe lui soit tant qu'il vive
Représentée.

A CASSANDRE FUIARDE

[1550 : Livre IV, 8.]

[Texte de 1572 : Livre IV, vii.]

Tu me fuis de plus vite course
Qu'un Fan la dent fiere d'une ourse,
Fan qui va les tetins chercher
De sa mere pour se cacher,
Allongeant sa jambe fuiarde
Si un rameau le vient toucher,
Car pour le moindre bruit que face
D'un serpent la glissante trace,
Et de genous, et de cœur tremble :

Las ! toy belle qui m'és ensemble
Ma douce vie et mon trepas,
Atten moy : je ne te cours pas

Comme un loup pour te faire outrage.

Mets donc ma mignonne un peu bas
La cruauté de ton courage :
Arreste, fuiarde, tes pas,
Et toy ja d'âge pour m'atendre
Laisse ta mere, et vien apprendre
Combien l'amour donne d'esbas.

DES ROSES PLANTÉES PRÉS UN BLÉ.

[Texte de 1572 : Livre IV, xiv.]

Dieu te gard l'honneur du printemps,
Qui étans
Tes beaux tresors sur la branche,
Et qui découvres au Soleil,
Le vermeil
De ta couleur vivement franche.

D'assés loin tu vois redoublé,
Dans le blé,
Ta face du vermillon teinte,
Dans le blé qu'on voit rejouir
De joüir
De ton image en son verd peinte.

Pres de toy sentant ton odeur
Plein d'ardeur
Je façonne un vers, dont la grace
Maugré mile siecles vivra,
Et suivra
Le long vol des ailes d'Horace.

Les uns chanteront les oeillés
Vermeillés,
Ou du lis la fleur argentée,
Ou celle qui s'est par les prés
Diaprés
Du sang des Princes enfantée :

Mais moy tant que chanter pourray
Je louray
Tousjours en mes Odes la Rose,

D'autant qu'elle porte le nom
De renom
De celle où ma vie est enclose.

[ODE. EN DIALOGUE. 1555]

[Texte de 1572 : Livre IV, xli.]

Pipé des ruses d'Amour,
Je me promenois un jour
Devant l'huis de ma cruelle,
Et tant rebuté j'estois,
Qu'en jurant je prometois
De ne rentrer plus chez elle.

Il sufist d'avoir esté
Neuf ou dix ans arresté
Es cordes d'Amour, disoy-je,
Il faut m'en développer
Ou bien du tout les couper
A fin que libre je soye.

Et pour-ce faire je pris
Une dague que je mis
Bien avant dedans la Lesse :
Et son noud j'eusse brisé
Si lors je n'eusse avisé
Devant l'huis une Déesse.

Mais incontinent que j'eu
Son dos garny d'aisles veu,
Sa robbe et sa contenance,
Et son roquet retroussé,
Incontinent je pensé
Que c'estoit dame Esperance.

Je m'approche, elle me prit
Par la main dextre, et me dit.

Esperance.

Ou vas-tu pauvre Poëte ?
Tu auras avec le temps
Tout le bien que tu pretens,

Et ce que ton cœur souhaitte.

Ta maistresse avoit raison
De tenir quelque saison
Rigueur à ta longue peine :
Elle le faisoit expres,
Pour au vray connoistre apres
Ton cœur et ta foy certaine.

Mais ores qu'elle sçait bien
Par seure espreuve, combien
Ta loyalle amitié dure :
D'elle-mesme te prira,
Et benigne guarira
Le mal que ton cœur endure.

Ronsard.

Alors je luy respondis :
Hé qu'esse que tu me dis ?
Veux-tu rabuser ma vie ?
Apres me voir eschapé
De celle qui m'a trompé,
Veux-tu que je m'y refie ?

Dix ans sont que je la suis,
Et que pour elle je suis
Comme une personne morte :
Mais en lieu de lui ployer
Son orgueil, pour tout loyer
Je muse encor à sa porte.

Non-non il vaut mieux mourir
Tout d'un coup, que de perir
En langueur par tant d'années :
Ores je veux de ma main
Me tuer, pour voir soudain
Toutes mes douleurs finées.

L'Esperance.

Ah, qu'il te feroit bon voir
De tomber en desespoir ,
Quand l'Esperance te guide :

Laisse-laisse ton esmoy,
Laisse ta dague, et suy-moy
Là haut chez ton homicide.

Disant ces mots je suivy
Ses pas, tant que je me vy
Dans la chambre de Cassandre.

Tien, dit l'Esperance, tien :
Tout expres icy je vien
Pour ton fugitif te rendre.

Il t'a servy longuement,
C'est raison que doucement
Ses angoisses tu lui ostes :
Il te faut bien le traitter,
Craignant ce grand Jupiter,
Puis qu'il est l'un de tes hostes.

A-tant elle s'eslança
Dans le Ciel, et me laissa
Seul en ta chambre, m'amie.

Là, doncque par amitié,
Là, Maistresse, pren pitié
De ton hoste, qui te prie.

Si j'ay quelque mal chés toy,
Jupiter le juste Roy
Foudroyra ta chere teste :
Car il garde ceux qui sont
Hostes, et ceux là qui font
En misere une requeste.

Imitation d'Anacreon. 1555

[Texte de 1572 : Livre IV, xlvi.]

L'un dit la prinse des murailles
De Thebe : et l'autre les batailles
De Troye : mais j'ay entrepris
De dire comme je fus pris :

Ny Nef, Pieton, ny Chevalier
Ne m'ont point rendu prisonnier.

Qui donc a perdu ma franchise ?
Un nouveau scadron furieux
D'amoureaux, armé des beaux yeux
De ma Dame, a causé ma prise.

AVANTENTRÉE DU ROI TRESCRESTIEN à Paris, L'an 1549.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Voici venir d'Europe tout l'honneur,
Ouvre les bras Paris, plein de bon heur
Pour embrasser ton Roi qui te decore,
Et du parfait de ses vertus t'honore.
Heureus Paris, le tresor de ta gloire
Sera pendu au temple de Memoire,
Tant tu auras de bien et de grand heur,
Aiant receu d'Europe la grandeur.

Io Paris, éleve au ciel ta porte,
J'oi arriver ton Roi qui te r'apporte
La vierge Astrée, et sa belle sequelle
Qui s'envolla de ce monde avec elle.
Ne la voi-tu comme elle prend sa place
A son retour dans le sein et la face
De nostre Roine, en qui le ciel contemple
Du vrai honneur le portraict et l'exemple ?
Et qui en toi un beau jour déplira
Quant par ta rue en triumphe elle ira ?
C'est celle là dont Arne est orgueilleus,
Et qui son nom d'un haut bruit merveilleus
Contre les murs de Florence resonne :
C'est celle là qui l'espoir nous redonne
De voir bien tost le beau lis de rechef
Dans l'Italie encor dresser le chef.

Sus donq Paris regarde quel droit estre
Ton heur futur, en adorant ton maistre,
Ton nouveau Dieu, dont la divinité
T'enrichira d'une immortalité.

Comme Tyrinthe est le propre heritage
Du grand Hercule, et de Junon, Carthage :

Ainsi Paris tu seras désormais
Du Roi Henri la ville pour jamais,
Et dedans toi les estrangers viendront
Baiser son temple et leurs veus lui rendront.

A sa venue il semble que la terre
Tous ses tresors de son ventre deserre,
Et que le Ciel ardentement admire
Leurs grands beautés, où d'enhaut il se mire
Enamouré, et courbe tout expres
Ses larges yeus pour les voir de plus pres.

Telle saison le vieil age eprouva,
Quand le Chäos demellé se trouva,
Et de son poix la terre balancée
Fut des longs doits de Neptune embrassée,
Lors que le Ciel se voutant d'un grant tour
Emmantela le monde tout autour.

Ja du Soleil la tiede lampe alume
Un autre jour plus beau que de coustume.
Ja les forests ont pris leurs robes neuves,
Et moins enflés glissent aval les fleuves,
Hastés de voir Thetys qui les attent,
Et à ses fils son grand giron estend.
Entre lesquels la bien heureuse Seine
En floflotant une joie demeine,
Peigne son chef, s'agence et se fait belle
Et d'un hault cri son nouveau Prince appelle.

Io Paris, voici le jour venir
Dont nos neveus se doivent souvenir,
Et dans lequel seront apparoissans
Et Arcs, et Traits, et Carquois, et Croissans,
Qui leur rondeur parfaicte rempliront,
Et tout le cerne en brief accompliront,
A celle fin que leur splendeur arrive,
De l'Ocean à l'une et l'autre rive.

Au jour sacré de la Roialle entrée,
Que la Princesse en drap d'or acoustrée
Brave apparoisse, et la Bourgeoise face

Tous les amours nicher dedans sa face.
Que du plus haut des fenestres on rue
Les lis, les fleurs, les roses en la rue
De çà et là : Que le peuple ne voie
Sinon pleuvoir des odeurs par la voie.
Qu'on chante iö, que la solennité
Soit egallée à sa divinité.

Cnose jadis ainsi pompeusement
Reçeut son Prince, alors qu'heureusement
Pour son partage il occupa les cieus,
Et qu'il fut Roi des hommes, et des Dieus.

D'un ordre egal en triumphe exaltée
Aloit devant la corne d'Amalthée,
Aveq' l'oiseau qui par tout l'univers
Porte des Dieus les prodiges divers.

Au grand Henri puissent ils se monstrer
Du bon costé qui les faut rencontrer.
Lors qu'il se rue au meilieu des dangers,
Brisant l'honneur des soudars estrangers.

J'enten desja les trompettes qui sonnent,
Et des vainqueurs les louanges resonnent.
Je voi desja flamboier les harnois,
Et les chevaus courans par les tournois
Leurs opposés bravement mépriser,
Et jusqu'au ciel les lances se briser.

Là, les faveurs des Dames peu vauldront :
Là, les plastrons pourneant deffendront
Le combatant, qu'il ne brunche par terre.
Si mon grand Roi de sa lance l'enferre :
Car le ciel veut qu'il emporte le pris,
Et de bien loing passe les mieux appris.

Mais qui sont ils ces Chevaliers vaillans
Qui tiennent bon contre tous assaillans,
Brulés de gloire et d'ardeur d'éprouver
Si un plus fort se pourroit point trouver ?
Soit l'Espagnol aus armes fier et brave,
Ou cestui-là que la Tamise lave.

A voir de l'un la force souveraine
Je reconnoi la gloire de Lorraine,
L'honneur d'Aumalle, en qui luit en la face
Tout ce que peut la nature et la grace,
Et qui naguere a joint aveq' le sien,
Du bon Roger le sang tant ancien.

Sus donc Seigneurs, la terreur des humains,
Le los de France est ores en vos mains.
Nul Chevalier, fust il Roland, ne vienne
Tanter vos bras, qu'il ne lui en souvienne,
Affin qu'il porte aus nations estranges
Dessus son dôs écrites vos louanges.

Et toi Henri triumphe à la bonne heure,
Haste tes pas, trop longue est ta demeure :
Vien voir Paris la grand' cité roialle,
Et de ta Gent la foi serve et loialle.
Vien voir ses jeus, et tout ce qu'elle apreste
Pour celebrer de ta grandeur la feste.
Facent les cieux que ta puissance greve
Si bien l'Anglois, que plus il ne releve :
Et que ton bras renvoie par deça
Le grand tresor qu'un Roi Jan lui laissa.
S'ainsi advient j'animerai ta gloire,
Et publirai le gaing de ta victoire
Faisant voler ton renom nompareil :
Où d'un plain sault le renaissant Soleil
Monte à cheval, et là, où il attache
Ses las coursiers qu'aus fons des eaus il cache.

A CASSANDRE.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Si cet enfant qui erre
Vagabond par la terre
Avecques le carquois
Frere de l'arc turquois,
Arc qui me point et mord,
Avoit son flambeau mort,
Allumé dans l'aleine

Du Geant, qui à peine
Tient le mont envoié
Sur son dos foudroié,
Et m'en eust en dormant
Bruslé le cueur amant
Comme (flamme indiscrete)
A la roine de Crete,
Encor ne m'auroit tant
Bruslé, sa flâme estant
Reprise en son flambeau,
Que ton visage beau,
Que ta bouche qui semble
Roses, et lis ensemble,
Que tes noirs yeus lascifs,
Armés d'archiers sourcis,
Qui mille fleches tirent
Dans les miens, qui se mirent
En ta face ô pucelle,
Me plaisant plus que celle
Qui dedaignant Tithon,
Au matin la voit-on
Paindre de mille roses
Ses barrieres descloses.

D'UN ROSSIGNOL ABUSÉ.

[Texte de 1550 : Bocage.]

En Mai, lors que les rivieres
Desenflent leurs ondes fieres
De la nége de l'iver,
Et que l'on voit arriver
Le beau signe qui r'assemble
Les amoureux joints ensemble :
Duquel la clarté naissant,
Sur un bateau perissant,
Le vent se couche, et la mer
Rengorge son flot amer,
Le marinier soucieus
Prenant un front plus joieus.

Donc, au retour de ce tens
Que tout rit sous le printens,
Le rossignol passager
Estoit venu r'assieger
Sa forteresse ramée,
De son caquet animée :
Là, soit qu'il voulust chanter
Amour, ou le lamanter,
S'assit, si l'antiquité
Chenue dit verité,
Sur un buis, dont s'écartoit
Un ruisseau qui cler partoit,
Chantant de vois si sereine,
Si gaye, si souveraine,
Que les chénes bien oiants,
Et les pins en bas ploiants
Leurs oreilles pour l'ouir
S'en voulurent réjouir.
Cétte nimphe sonoreuse
Du fier enfant amoureuse,
Jusqu'au ciel le chant rapporte,
Redoublant la vois, de sorte
Que les rochiers d'eaus lavés,
Et leurs piés d'elle cavés,
Le ciel feirent assés seur
De la champestre douceur.
Mais lui qui écoute un son
Tout semblable à sa chanson,
Puis voiant son ombre vaine
Remirée en la fontaine,
Pense que son ombre étoit
Un oiseau qui mieus chantoit.
Amour de gloire obstinée
Avec toute beste est née,
Voulant demeurer le maistre
Et de soi le vaincueur estre,
Plus haut que davant il sonne,
Plus haut le bois en resonne.
Il dit, et chante comment

Il fut témoin du torment
Que la jalouse receut
Sous faint nom qui la deceut ;
Et comme le chevalier
Au javelot singulier,
Se páma dessus la face
Que déja la mort efface,
Appellant plus tost les Dieus,
Et les astres odieus,
Plustost avecque grands cris
Comblant l'air de sa Procris,
Dépitoit le nom semblable,
Et le vent du fait coulpable.
Il vouloit encore dire
De Clitie le martire,
Lors que les nimphes des bois
D'aise ne tenans leurs vois,
A se mocquer commencerent,
Et le mocquant l'offencerent,
Lui qui a bien aperceu
Les oiant qu'il est deceu,
Taignit tant ire le donte
Ses joues d'honneste honte
Si que rompant vîte en l'air
Le vuide par son voler :
Tellement se disparut
Qu'onques puis il n'apparut.
Qui est mieus semblable à toi
Petit rossignol que moi ?
Tous deus des nimphes ensemble
Sommes trompés ce me semble,
Toi de ton chant, moi du mien,
Ainsi nous nuît nostre bien.
Car vers, ne chansons écrites,
Ne rimes tant soient bien dites,
N'ont rompu la cruauté
D'une, de qui la beauté
Me lime jusques au font
Le cueur qui en flammes fond.

Mais ô déesse dorée
Des beaus amans adorée :
Livre la moi quelque jour
Dedans un lit à sejour,
Afin qu'ell' me baise, et touche,
Qu'el' me mette dans la bouche
Je ne sçai quoi, dont envie
Ait dépit toute sa vie ;
Qu'ell' me serre, qu'ell' m'enchéne
(Comme un l'hierre le chéne,
Ou la vigne les ormeaus)
Mon col, de ses braz jumeaus.

CHANT DE FOLIE A BACCHUS.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Delaisse les peuples vaincus
Qui sont sous le lit de l'Aurore,
Et la ville qui, ô Bacchus,
Ceremonieuse t'adore.

De tes tigres tourne la bride
En France, où tu es invocqué,
Et par l'air ton chariot guide
Dessus en pompe collocqué.

Que ceste feste ne se face
Sans t'y trouver Pere joieus,
C'est de ton nom la dedicasse
Et le jour où l'on rit le mieus.

Voi-le-ci je le sen venir,
Et mon cueur étonné, ne peut
Sa grand divinité tenir,
Tant elle l'agite et l'émeut.

Quels sont ces rochiers où je vois
Leger d'esprit, quel est ce fleuve,
Quels sont ces antres, et ces bois
Où seul egaré je me treuve ?

J'enten le bruire des cimbales
Et les champs sonner evoué,

J'oi la rage des Bacchanales
Et le son du cor enroué.

Icy le chancellant Silene
Sus un tardif asne monté,
Les inconstans Satyres mene,
Qui le soustiennent d'un costé.

Qu'on boute du vin en la tasse
Soumelier, qu'on en verse tant
Qu'il se répande dans la place,
Qu'on mange, qu'on boive d'autant.

Amoureus, menez vos aimées,
Ballez, et dansez sans sejour,
Que les torches soient allumées
Jusques à la pointe du jour.

Sus, sus, mignons aus confitures
Le cotignac vous semble bon.
Vous n'avés les dens assés dures
Pour faire peur à ce jambon.

Amis à force de bien boire
Repoussez de vous le souci,
Que jamais plus n'en soit memoire :
Là donques, faites tous ainsi.

Helas que c'est un dous tourment
Suivre ce Dieu qui environne
Son chef de vigne et de serment,
En lieu de roialle couronne.

A DIEU POUR LA FAMINE.

[Texte de 1550 : Bocage.]

O Dieu des exercites,
Qui aus Israëlites
Donnant jadis secours,
Fendis en deus le cours
De la rouge eau salée,
Et comme une valée
Que deux tertres épars

Emmurent de deus pars,
Tu fis au milieu d'elle
Une voie fidelle,
Où à pié sec parmi
Passa ton peuple ami.
Et puis en renversant
Le flot obeissant
Sus le Prince obstiné :
Tu as exterminé
Lui, et sa gent noiée
Sous l'onde renvoiée.
Ton peuple errant delà
Aux desers çà et là,
Les veaux de fonte adore,
Mais pour sa faute encore
Le ciel ne laissa pas
De pleuvoir son repas,
Qu'il receut de ta grace
Par quarante ans d'espace.
O Seigneur, retourne ores
Tes yeus, et voi encores
Ton peuple languissant,
Ton peuple perissant,
Que la palle famine
(Mort étrange) extermine.
Pere, nous sçavons bien,
Selon tes lois, combien
Nos journalieres fautes
Sont horribles et hautes ;
Et voiant nos pechés
Dont sommes entachés,
Que ceste affliction
N'est pas punition :
Mais nous sçavons aussi,
Que nous aurons merci
Toutes les fois que nous
Flechissans les genous
Et soulevans la face
Demanderons ta grace.

Las, ô Dieu, sur nous veille,
Et de benigne oreille
En ceste âpre saison
Reçoi nostre oraison :
Ou bien sus les Tartares,
Turcs, Scytes, et Barbares
Qui n'ont la cognoissance
Du bruit de ta puissance,
O Seigneur hardiment
Épan ce chatiment,
Et ton peuple console
Qui croit en ta parolle,
Ou fai encor renaistre
Les ans du premier estre,
L'age d'or precieus,
Où le peuple ocieus
Vivoit aus bois sans peine
De glan cheut et de feine.

A CASSANDRE.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Le printens vient, naissez fleurettes
Coupables de mes amourettes,
Sus naissez, et toutes ensemble
Variez par vostre peinture
Un manteau verd, à la nature.

Cassandre, qui tant leur resemble,
Tu crois comme elles, ce me semble,
Et ton petit poil accoursi,
S'alonge en fil d'or, avec l'age,
Comme un reverdissant fueillage.

Tu croistras donq pour le souci
De maint peuple, et de moi aussi,
Et si feras les fleurs compaignes
Qui croissent à l'envi de toi
Pallir de l'amour comme moi.

Et les eaus baignants les campaignes,

Celles qui tonnent aus montaignes,
Frappant contre leurs bords dolents,
Bruiront leurs amours éternelles
Si ton bel œil se mire en elles.

Apres maints cours de l'an volant,
Les cieus pour t'enfanter, voulant
Se piller eux mesmes, ont pris
Tout le beau vers eus retourné
Et de toi le monde ont orné.

Affin qu'on ne mette à mépris
Mes chants pour t'amour entrepris
Qui les trais de ta beauté suivent,
Et qui d'un vers laborieus
La font remonter jusqu'aus Dieus.

Les beautés jusque aus cieus arrivent
Si les Poëtes les décrivent,
Donc Cassandre si tu m'aimois,
Tu apprendrois de main docile,
L'art, et la maniere facile
Des Odes du luc Vandomois.

CONTRE LA JEUNESSE FRANÇOISE CORROMPUE.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Esperons nous l'Italie estre prise,
Ou regaigner par meilleure entreprise
D'un bras vindicatif,
Le serf butin de nos pertes si amples
Dont l'Espagnol a décoré ses temples
Desous le Roi captif ?

Que telle gloire est loin de l'esperance,
Voyant (ô tens) la jeunesse de France
A tout vice estre incline.
Outrecuidée en ses fautes se plaît,
Hait l'enseigneur, l'ignorante qu'ell' est
De toute discipline.

Ni escrimer, combatre à la barriere,
Ne façonner poulains en la carriere

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard

Le livre continue à la page suivante.

Peu vertueuse n'ose.
Suit les putains, les naquets, les plaisans,
Et lachement corront ses jeunes ans
Sans oser plus grand chose.

De telles gens, Charles n'a pas donté
Naples, Venise, et Milan surmonté
Dessous son jouc rebelle,
Mais d'un soudart brave, vaillant, et fort
Qui de soi mesme alloit hastant sa mort
Par une plaie belle.

Le pigeon vient du pigeon, et la chievre
Naist de la chievre, et le lievre du lievre.
Le fils tousjours raporte
Le naturel des parens avec lui :
Quel peuple donc pourroit nestre aujourd'hui
De race si peu forte ?

La fille preste à marier accorde
Trop librement sa chanson à la corde
D'un pouce curieus ;
Et veut encor Petrarque retenir,
Affin que mieux ell' puisse entretenir
L'amant luxurieus.

Il n'i a rien que cet age où nous sommes
N'ait corrompu, il a gâté les hommes,
Les noces sont polues :
Des Dieus vangeurs, sans honneur et sans pris,
Les temples met l'Alemen à mépris
Par sectes dissolues.

A SON RETOUR DE GASCONGNE VOIANT DE LOIN PARIS.

[Texte de 1550 : Bocage.]

Deus, et trois fois, heureus ce mien regard,
Duquel je voi la ville, où sont infuses
La discipline, et la gloire des Muses,
C'est toi Paris que Dieu conserve, et gard :
C'est toi qui as de science, avec art
Endoctriné mon jeune age ignorant,

Et qui chez toi par cinq ans demeurant
L'as alaicté du laict qui de toi part.

Combien je sen ma vie heureuse en elle
En te voiant, au pris de ces monts blancs
Qui ont l'échine, et la teste, et les flancs
Chargés de glace, et de nége éternelle :
Je voi desja la bande solennelle
Du saint Parnase en avant s'approcher,
Et me baiser, m'accoler, et toucher,
Me r'appellant à son estude belle.

De l'autre part ma librérie, helas,
Grecque, latine, espaignole, italique,
En me tanssant d'un front melancolique
Me dit, que plus je n'adore Pallas.
Un milion d'amis ne seront las
Deus jours entiers de me faire la feste,
Un Peletier qui a dedans sa teste
Muses, et Dieus, les Nimphes, et leurs lacs.

Daurat, reveil de la sçience morte,
Et mon Berger qui s'est fait gouverneur
Non de troupeaus, mais de gloire, et d'honneur,
Tiendra mon col lassé d'une main forte :
Tel jour heureus qui tant d'aise m'apporte
Soit par mes vers jusque au ciel coloqué,
Et sur mon cueur d'un blanc travers merqué,
A celle fin que jamais il n'en sorte.

Mon Oradour, ne Maclou n'i sont mie,
L'un est allé à Rome pour le Roi.
L'autre en Anjou esclave de sa foi
Vit sous l'empire assés dous de sa mie.
Soit par la reste une joie acomplie,
De folâtrer faison nostre devoir,
Ce jour passé, je suis prest d'aller voir
Si pour le tens les léttres on oublie.

Plus que devant je t'aimerai mon livre :
A celle fin que le sçavoir j'apprinsse,
J'ai delaissé et court, et Roi, et Prince

Où j'estoi bien quand je les vouloi suivre,
Pour recompense aussi je me voi vivre
Et jusque au ciel d'ici bas remué ;
Ainsi qu'Horace en Cygne transmué
J'ai fait un vol qui de mort me delivre.

Car si le jour voit mon euvre entrepris,
L'Espaigne docte, et l'Italie apprise
Celui qui boit le Rin, et la Thamise,
Vouldra m'apprendre ainsi que je l'appris,
Et mon labeur aura louange, et pris :
Sus, Vandomois (petit pais) sus donques
Ejoui toi si tu t'éjouis onques,
Je voi ton nom fameus par mes écris.

FIN DU BOCAGE [1550].

Les Dons de Jaquet à Isabeau. 1554

[Texte de 1571 : Livre V, xxix.]

Si tost ma doucette Isabeau
Que l'Aube à tes yeux ressemblable
Aura chassé dehors l'étable,
Parmi les champs nostre troupeau :

Au marché porter il me fault
(Ma mere Janne m'y envoye)
Nostre grand Cochon, et nostre Oye,
Qui le matin crioit si haut.

Tu veux que j'achette pour toy
Une ceinture verdelette,
Et une bague joliette
Pour en orner ton petit doy.

Tu veus l'épingler de velous,
Et une bourse toute telle
Qu'a Toinon, la sœur de Michele
Qui vient aux champs avecque nous.

Bien, à mon retour du marché
Tu les auras, pourveu bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,

Quand le mâtin sera couché,

Tu viennes querir tes presens
Dessoubz la coudre où je t'atens,
Tu sçais où elle est mignonnette :
Mais vien, mon cœur, toute seulette.

A SA MAISTRESSE.

[Texte de 1560 : Livre V, xxxii.]

Je t'ai offencée maistresse
Esciemment, je le confesse
Je t'ai offencée, et ne puis
Meriter pardon, tant je suis
Coupable d'une horrible faute.
Hé Dieu du ciel, elle est si haute
Qu'en mon peché je ne puis voir
Que le remors d'un desespoir.

Helas pardonne je te prie
A ton serf qui merci te crie,
Quelle penitence veus-tu ?
Un cœur tristement abatu
Merite à bon droit, qu'on luy face
Pour son humblesse quelque grace.
Las ! plus tu me pardonneras
Plus d'honneur tu recevras.

D'autant que ma faute incensée
A plus ta grandeur offencée :
Et que celui va meritant
Plus de louange, en remettant
Au coupable une faute grande,
Que d'absouldre un qui ne demande
Qu'un pardon d'un petit peché
Dont il n'estoit qu'un peu taché.

Odelette à son bouquet. 1555

[Texte de 1560 : Livre V, xxiii.]

Mon petit Bouquet mon mignon,
Qui m'es plus fidel compaignon

Qu'Oreste ne fut à Pilade,
Tout le jour quand je suis malade
Mes valets qui pour leur devoir
Le soing de moy devroient avoir,
Vont à leur plaisir par la ville,
Et ma vieille garde inutile
Apres avoir largement beu
Yvre, s'endort aupres du feu,
A l'heure qu'elle me deust dire
Des contes pour me faire rire.

Mais toi petit bouquet, mais toi
Ayant pitié de mon esmoy
Jamais le jour tu ne me laisses
Seul compagnon de mes tristesses.

Que ne pui-je autant que les dieux ?
Je t'envoiroi là haut aux cieux
Fait d'un bouquet un astre insigne,
Et te mettrois aupres du Cigne
Que Bacus dans le ciel posa
Quand Ariadne il espousa,
Qui seule lamentoit sa perte
Au pied d'une rive deserte.

Odelette à l'Arondelle. 1555

[Texte de 1560 : Livre V, xxx.]

Tay toy babillarde Arondelle,
Ou bien je plumeray ton aile
Si je t'empongne, ou d'un couteau
Je te couperay la languette,
Qui matin sans repos caquette,
Et m'estourdit tout le cerveau.

Je te preste ma cheminée
Pour chanter toute la journée,
De soir de nuict quand tu voudras :
Mais au matin ne me reveille,
Et ne m'oste quand je sommeille
Ma Cassandre d'entre les bras.

ODELETTE. à Ian Brinon, et à sa Sidere.

[Texte de 1555].

Au paravant j'avoy, Brinon,
Orné mon livre de ton nom :
Mais ores je me delibere,
Affin de doublement l'orner,
De le partir, et d'en donner
Une partie à ta Sidere.

Car puisqu'Amour vous veut lier
Ensemble, il vous faut dedier
Mon livre à tous deus, ce me semble :
Ensemble doncques recevez
Mon livre, puis que vous n'avez
Qu'un cors, et qu'un esprit ensemble.

ODE SAPPHIQUE.

[Texte de 1578 : Hymnes.]

Belle, dont les yeux doucement m'ont tué
Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,
Et m'ont en un roc insensible mué
En mon poil grison :

Que j'estois heureux en ma jeune saison
Avant qu'avoir beu l'amoureuse poison !
Bien loin de souspirs, de pleurs et de prison
Libre je vivoy.

Sans servir autruy, tout seul je me servoy :
Engagé n'avois ny mon cœur ny ma foy :
De ma volonté j'estois Seigneur et Roy.
O fascheux Amour !

Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton sejour ?
Je languis la nuict, je souspire le jour,
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour
De mon cœur transi.

Mon traistre penser me nourrist de souci :
L'esprit y consent et la raison aussi.
Long temps en mon mal vivre ne puis ainsi,

La mort vaudroit mieux.

Devallons là bas à ce bord Stygieux :
D'amour ny du jour je ne veux plus jouyr :
Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux
Comme j'ay l'ouyr.

VERS SAPPHIQUES.

[Texte de 1578 : aux Hymnes.]

Ny l'âge ny sang ne sont plus en vigueur,
Les ardents pensers ne m'eschauffent le cœur :
Plus mon chef grison ne se veut enfermer
Sous le joug d'aimer.

En mon jeune Avril d'Amour je fu soudart,
Et vaillant guerrier portant son estendart :
Ores à l'autel de Venus je l'appens,
Et forcé je me rens.

Plus ne veux ouyr ces mots delicieux,
Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux :
C'est pour les Amans à qui le sang plus chaut
Au cœur ne defaut.

Je veux d'autre feu ma poitrine eschaufer,
Cognoistre Nature et bien philosopher,
Du Monde sçavoir et des Astres le cours,
Retours et destours.

Donq Sonets adieu, adieu douces Chansons,
Adieu danse, adieu, de la lyre les sons,
Adieu traits d'Amour, volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux estre à moy, non plus servir autruy :
Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy :
Il faut essayer, sans plus me tourmenter,
De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,
Sa cage rompant, cherche sa liberté :
Servage d'esprit tient de liens plus forts
Que celuy du corps.

Vostre affection m'a servy de bon-heur :
D'estre aimé de vous ce m'est un grand honneur.
Tant que l'air vital en moy se respandra,
Il m'en souviendra.

A l'amour ne veut mon âge consentir,
Repris de nature et d'un tard repentir :
Combatre contre elle, et luy estre odieux,
C'est forcer les Dieux.

ODE.

[Les treize derniers livres de l'Iliade mis du Grec en vers François par Amadis Jamyn [1574].
[Texte de 1580.]

Homere, il suffisoit assez
D'avoir en Grece aux temps passez
Fait combatre pour toy sept villes,
Sans qu'ores nos Gaules fertilles
Pour se vanter de ton berceau
Refissent un combat nouveau.

En toy Jupiter transformé
Composa l'ouvrage estimé
De l'Iliade et l'Odyssée,
Et tu as ton ame passée
En IAMYN pour interpreter
Les vers qu'en toy fit Jupiter.

C'est afin qu'en lieu de Gregeois
Tu fusses appellé François,
Et qu'on revist la mesme noise
Pour toy en la terre Gauloise,
Qu'en Grece en sept villes tu fis
Qui toutes t'avoüoient leur fils.

Tous deux en un corps n'estes qu'un,
Le ciel vous est pere commun,
Vous n'estes ouvrage de terre,
La terre qui la mer enserre
Aux membres grossiers et pesans,
N'engendre point de tels enfans.

Ou si la terre vous conçeut
Fut sur Parnasse, qui reçeut
Le part au giron de ses muses :
Alettant des liqueurs infuses
Du nectar, vos membres petis
Entre les Roses et les Lis.

Mais la terre ne peut avoir
Cet honneur de vous concevoir,
Nature des gros germe pleine
Vous parturit à toute peine,
Depuis, vous aimant par sus tous,
N'a daigné faire autre que vous.

Toute en vous deux elle se voit,
Ce qu'aux autres elle devoit
Elle l'a mis d'un soing de mere
En son Jamyn, en son Homere,
Vous faisant comme deux soleils
Patrons des Muses sans pareils.

Mille Romains pour haut voler
Ont voulu ton vol égaler
Mais pour neant, car l'artifice
Au prix de la nature est vice,
Restant à la postérité
Adorable et non imité.

Heureux le brazier d'Ilion,
Heureuse Troye : un milion
De villes riches et peuplées
Voudroient ainsi estre bruslées
Prenant à plaisir et à jeu
Qu'Homere y eust jetté le feu.

La riche pompe de tes vers
Ressemble à des joiaux divers,
Diamans, Rubis, Chrysolithes,
Où toutes clartez sont eslites
Luisantes comme Astres des Cieux,
Aussi tu es Poete des Dieux.

Le plus admirable de toy

Et le plus divin c'est de quoy
Tu as poussé toutes les guerres
De Grece aux estrangeres terres,
Et n'as souffert qu'un Argien
Fust meurdrier d'un Achayen.

Mais en faisant outre la mer
Contre Ilion la Grece armer
Tu as des Barbares provinces
Orné la gloire de tes Princes
Eslevant d'un superbe front
Leurs victoires sur l'Hellespont.

Où las je ne sçaurois mon nom
Honorer aujourd'huy sinon
Qu'en chantant les guerres civiles
Et le feu qui brusle noz villes.
Dieux qui presidez aux dangers
Portez ce mal aux estrangers.

Et faites que nostre bon Roy
Et nostre bonne antique Loy
Tousjours immuables demeurent :
Que les guerres civiles meurent
Et qu'en la France pour jamais
Florisse une eternelle paix.

PIÈCES PUBLIÉES APRÈS 1578

MAGIE, OU DELIVRANCE D'AMOUR.

(Ode XXXIII, Livre V.)
[Texte de 1584.]

Sans avoir lien qui m'estraigne,
Sans cordon, ceinture ny nouds,
Et sans jartiere à mes genous
Je vien dessus ceste montagne ;

A fin qu'autant soit relasché
Mon cœur d'amoureuses tortures,
Comme de nœuds et de ceintures
J'ay le corps icy detaché.

Demons Seigneurs de ceste terre,
Volez en troupe à mon secours,
Combattez pour moy les Amours,
Contre eux je ne veux plus de guerre.

Vents qui soufflez par ceste plaine,
Et vous Seine, qui promenez
Vos flots par ces champs, emmenez
En l'Ocean noyer ma peine.

Va-t'en habiter tes Cytheres,
Ton Paphos, Prince Idalien :
Icy pour rompre ton lien
Je n'ay besoin de tes mysteres.

Anterot, preste moy la main,
Enfonce tes fleches diverses ;
Il faut que pour moy tu renverses
Cet ennemy du genre humain.

Je te pry, grand Dieu, ne m'oublie :
Sus, Page, verse à mon costé
Le sac que tu as apporté,
Pour me guarir de ma folie.

Brusle du soufre et de l'encens :
Comme en l'air je voy consommée
Leur vapeur, se puisse en fumée
Consommer le mal que je sens.

Verse moy l'eau de ceste esguiere ;
Et comme à bas tu la respans,
Qu'à bas s'espande la Megere
De l'amour dont je me repans.

Ne tourne plus ce devideau :
Comme soudain son cours s'arreste,
Ainsi la fureur de ma teste
Ne tourne plus en mon cerveau.

Laisse dans ce Genievre prendre
Un feu s'enfumant peu à peu :
Amour, je ne veux plus de feu,
Je ne veux plus que de la cendre.

Vien viste, enlasse moy le flanc
Non de Thym ny de Marjolaine,
Mais bien d'Armoise et de Vervaine,
Pour mieux me refraischir le sang.

Verse du sel en ceste place :
Comme il est infertile, ainsi
L'engeance du cruel soucy
Ne couve plus en moy de race.

Apporte moy tous ses presens,
Ses cheveux, ses gans, sa peinture,
Romps ses lettres, son escriture,
Et jette les morceaux aux vents.

Vien donq, ouvre moy ceste cage,
Et laisse vivre en libertez
Ces pauvres oiseaux arrestez
Ainsi que j'estois en servage.

Paisseteaux volez à plaisir,
De ma cage je vous delivre,
Comme desormais je veux vivre
Au gré de mon premier desir.

Vole ma douce Tourterelle,
Le vray symbole de l'amour,
Je ne veux plus ni nuict ni jour
Entendre ta plainte fidelle.

Pigeon, je te veux desplumer,
Et respandant au vent ta plume,
Puissé-je en forceant ma coustume
Me plumer les ailes d'aimer.

Je veux à la façon antique
Bastir un temple de Cyprés,
Où d'amour je rompray les traicts
Dessus l'autel Anterotique.

Vivant il ne faut plus mourir.
Il faut du cœur s'oster la playe :
Dix lustres veulent que j'essaye
Le remede de me guarir.

Adieu, Amour, adieu tes flames,
Adieu ta douceur, ta rigueur,
Et bref adieu toutes les dames
Qui m'ont jadis brulé le cœur.

Adieu le mont Valerien,
Montagne par Venus nommée,
Quand Francus conduit son armée
Dessus le bord Parisien.

AU LECTEUR.

[Texte de 1587, t. II, p.2.]

Tu dois sçavoir que toute sorte de Poësie a l'argument propre et convenable à son subject : l'Héroïque, armes, assaults de ville, batailles, escarmouches, conseils et discours de Capitaines : la Satyrique, brocards et reprehensions de vices : la Tragique, morts et miserables accidents de Princes : la Comique, la licence effrenée de la jeunesse, les ruses des Courtizannes, avarice de vieillards, tromperie de valets : la Lyrique, l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrime, joustes et tournois, et peu souvent quelque argument de Philosophie. Pource, Lecteur, si tu vois telles matieres librement escrites, et plusieurs fois redites en ces Odes, tu ne t'en dois esmerveiller, mais tousjours te souvenir des vers d'Horace en son Art poëtique :

Musa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,
Et juvenum curas, et libera vina referre.

[Texte de 1587, t. II, p. 369.]

Les vers Sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront jamais agreables, s'ils ne sont chantez de vive voix, ou pour le moins accordez aux instruments, qui sont la vie, et l'ame de la Poësie. Car Sapphon chantant ses vers ou accommodez à son Cystre, ou à quelque Rebec, estant toute rabuffée, à cheveux mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissants et putaciers, leur donnoit plus de grace, que toutes les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoient aux vers masles et hardis d'Alcée, son citoyen, et contemporain, faisant la guerre aux Tyrans.

Les Odes
Pierre de Ronsard

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/ronsard/les-odes-ronsard